

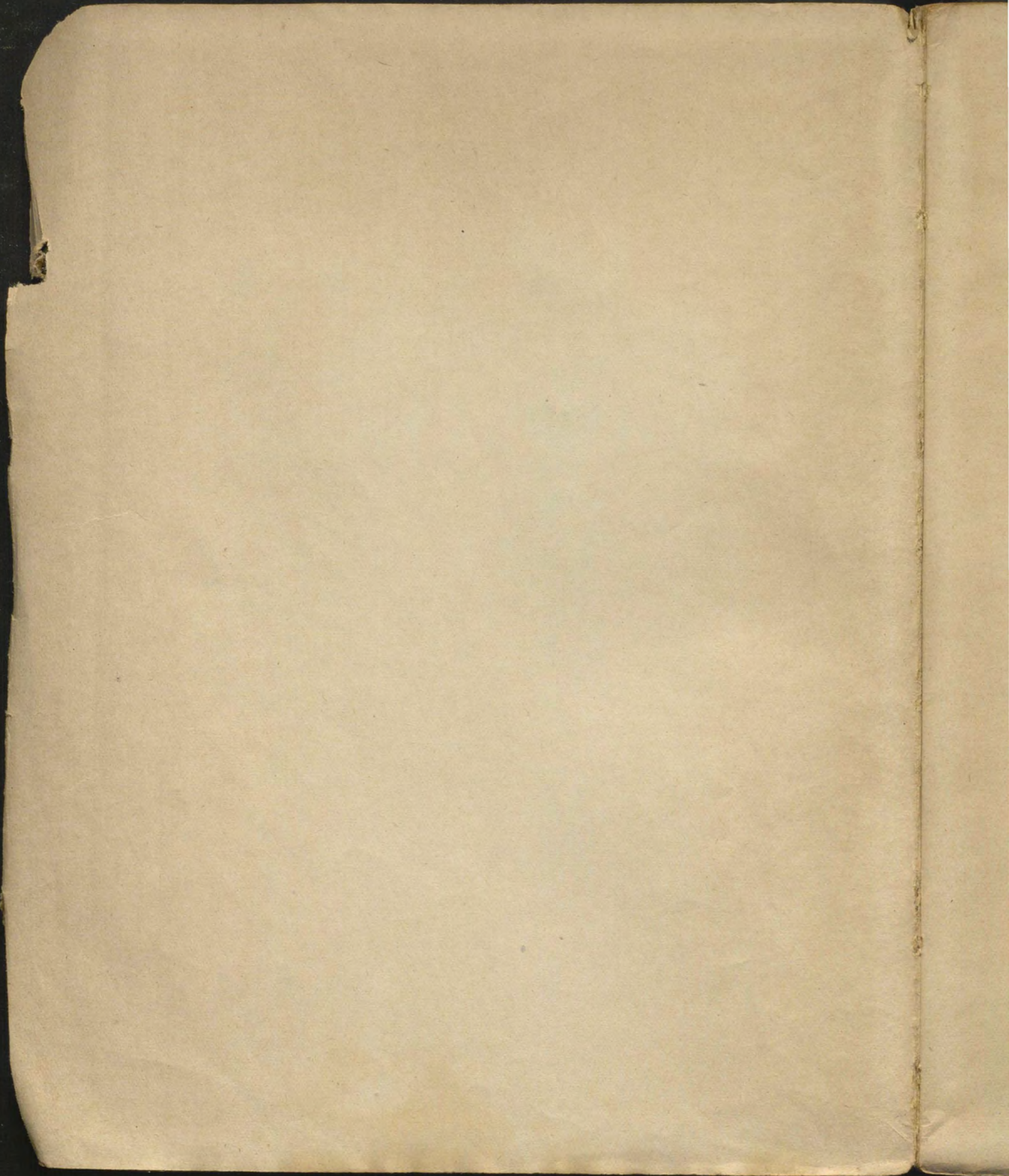
ROBERT CHAUVÉLOT

# Îles de Paradis



PARIS

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS



# Îles de Paradis

CEYLAN

JAVA

TAHITI

*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage...*

.....  
(JOACHIM DU BELLAY.)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

*Un Grand Politique : S. M. l'Empereur Ménélik II, Roi des Rois d'Éthiopie*, essai. — (Francis Laur, éditeur.) — *Épuisé.*

\**Parvati*, roman de mœurs hindoues contemporaines (aquarelle d'Albert Besnard). — (Albin Michel, éditeur.)

*Un Roman d'Amour à Java* (couverture illustrée en couleurs, d'après des miniatures originales javanaises), roman. — (Eugène Fasquelle, éditeur.)

\**L'Inde Mystérieuse*. Ses rajahs, ses brahmes, ses fakirs (couverture illustrée et frontispice en couleurs, d'après de vieilles miniatures indo-persanes). — (Berger-Levrault, éditeurs.)

*Le Japon Souriant*. Ses samouraïs, ses bonzes, ses geishas (couverture illustrées, par J. de la Nézière, et frontispice en couleurs, d'après une vieille estampe japonaise). — (Berger-Levrault, éditeurs.)

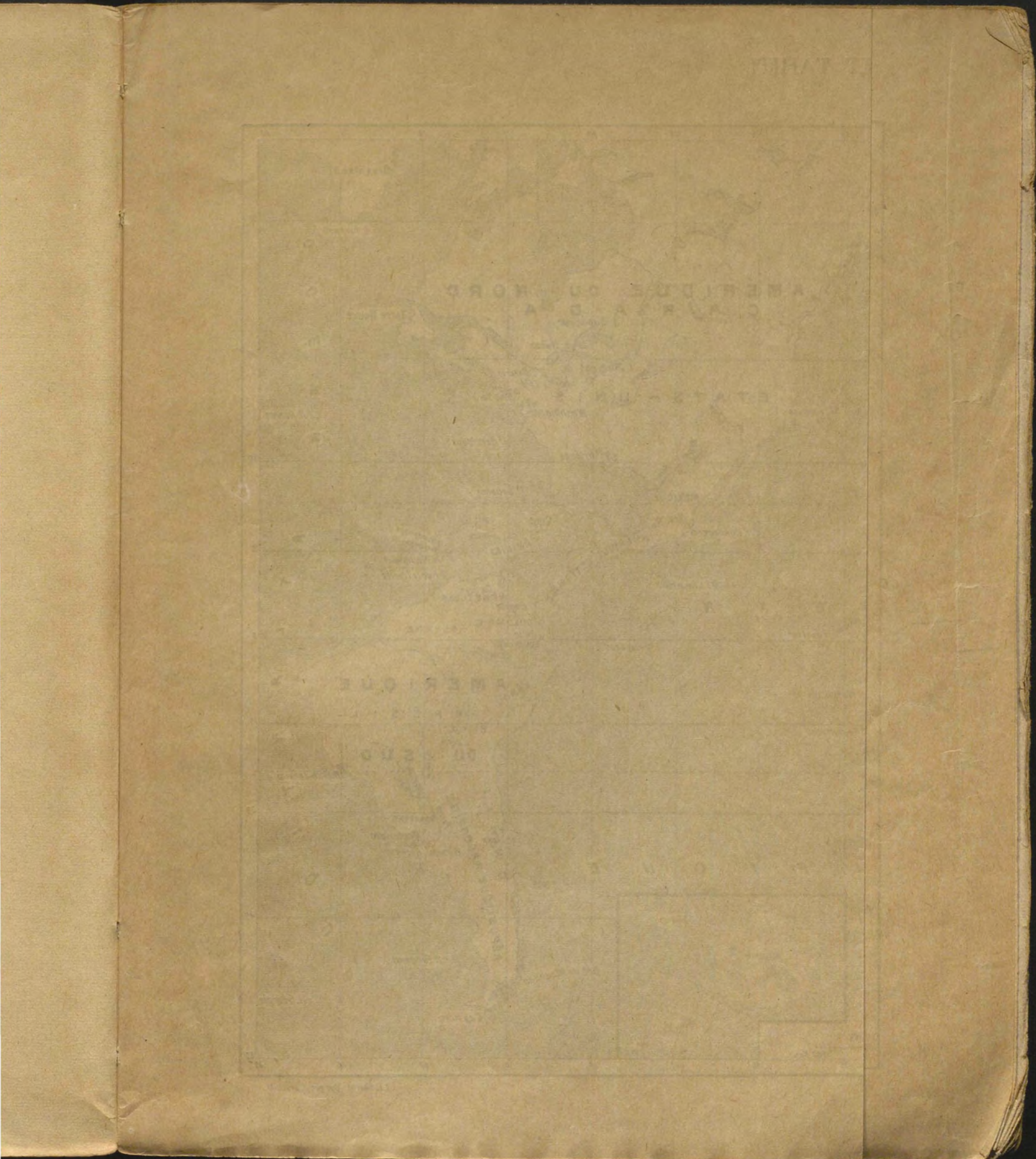
*Oiseaux de Phare*, roman. — (Albin Michel, éditeur.)

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

*Le Terrible Navire*, roman.

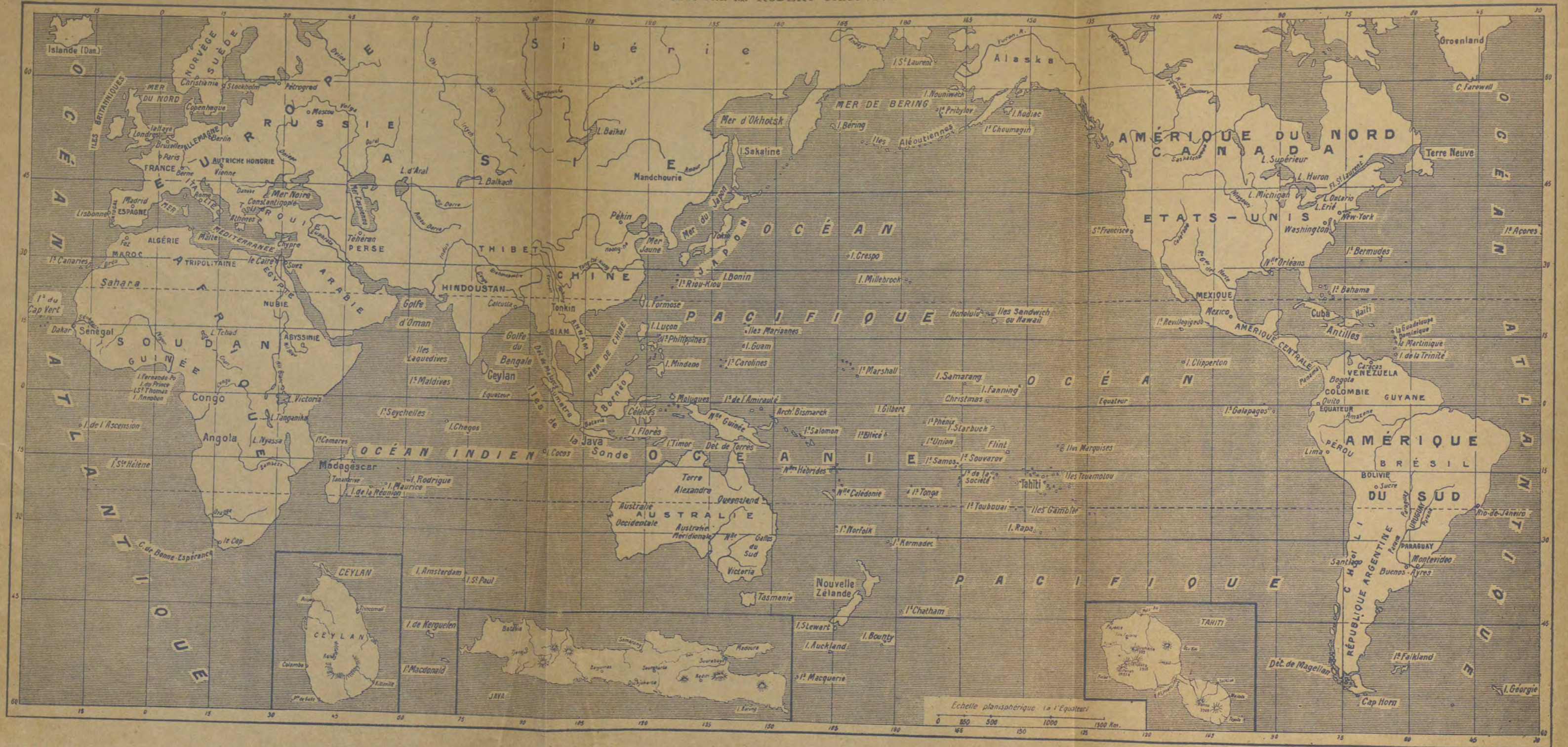
\* Ouvrages traduits en anglais et édités en 1919 et 1921, by *The Century Co.*  
353, Fourth Avenue, New-York.

ASE 24347



PLANISPHÈRE D'ILES DE PARADIS ET CARTES RÉDUITES DE CEYLAN, JAVA ET TAHITI

VISITÉES PAR M. ROBERT CHAUVELOT



Librairie Berger-Levrault.

ROBERT CHAUVELOT

# Îles de Paradis

CEYLAN

JAVA

TAHITI

ILLUSTRÉ DE 24 ORNEMENTS ET LETTRINES  
DE 66 PHOTOGRAPHIES ET D'UNE CARTE PLANISPHERIQUE  
COUVERTURE, COLORIÉE AU POCHOIR,  
D'APRÈS UNE AQUARELLE DE LUCIEN LANTIER



+ BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS  
PARIS — 136, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VI<sup>e</sup>)  
1925

COPYRIGHT 1925 .. ..  
BY LIBRAIRIE BERGER-LEVRAULT

Tous droits de reproduction, de  
traduction et d'adaptation ré-  
servés pour tous pays .. ..



BIBLIOTHEQUE  
A. S. E. M. I.  
NICE

A  
MADAME  
LA DUCHESSE DE LA FORCE  
NÉE NOAILLES  
J'OFFRE  
TRÈS RESPECTUEUSEMENT  
CE VOYAGE  
AUX « ISLES » D'ANTAN  
OU SES AÏEUX S'ILLUSTRÈRENT

R. C.



## AVANT-PROPOS

---

*Ce volume est le troisième recueil de mes souvenirs de voyage et fait suite, en quelque sorte, aux deux ouvrages qui le précèdent : L'Inde Mystérieuse et Le Japon Souriant.*

*Qui de nous n'a rêvé, ou ne rêve encore, de ces Iles de Paradis, dont les noms — Ceylan, Java, Tahiti — nous apportent un parfum d'épices lointaines, un écho de danses et de musiques exotiques, une vision de site insulaire et tropical ?*

*L'insularité, au surplus, n'est-elle pas la loi géographique de notre planète ?...*

*Planisphère en main, nous constatons que la Terre, vieille d'un milliard six cent millions d'années, est uniquement composée d'îles immenses, improprement qualifiées de continents, et entourées d'océans de toutes parts. Ille que notre vieille Europe, soudée à l'encore plus vieille Asie, et baignées, toutes deux, par l'Océan Glacial Arctique, l'Atlantique et le Pacifique. Ille que l'Afrique, détachée par Lesseps de cette Asie. Ille, encore, que les deux Amériques, scindées par le Canal de Panama. Ille, toujours, que cette vaste Australie, que ce Groënland, que ce plateau antarctique. Ille, enfin, que tous ces archipels disséminés dans le Pacifique, dans l'Océan Indien, dans l'ancienne Atlantide, aux deux pôles. Ille, partout ! Isthmes, partout, aussi, de par l'obscur instinct des hommes !*

*Il n'y a pas de continents.*

*Nous sommes, tous, insulaires.*

*Ce terme de continent — applicable à une terre reliée (sans solution de continuité) à d'autres terres, sans jamais de mers autour — est encore*

*une de ces inexactitudes volontaires et conventionnelles, commise par les géographes, voire les plus notoires. Inexactitude aussi considérable, aussi flagrante, aussi condamnable en soi que cette autre hérésie de la plupart des cartographes (sauf les logiques Allemands... mais oui, sauf eux!) qui placent en Océanie : Sumatra, Java, Bornéo, Timor, Célèbes, les Moluques, les Philippines et même l'archipel japonais Bonin-Sima, alors que toutes ces possessions, maritiment, géologiquement et ethnographiquement, appartiennent nettement à l'Asie. Concevez-vous, en effet, qu'un Malais de Pénang ou de Singapore soit considéré comme asiatique, et que son vis-à-vis de Bornéo ou de Sumatra, Malais de même race et de même langue, puisse être pris pour océanien?*

*Ne dites pas qu'il s'agit, ici, d'une querelle de mots. La géographie est-elle, oui ou non, une science exacte? Dites plutôt que : Errare et perseverare humanum est. Cela n'empêchera pas, de nouveau, ces mêmes pointilleux géographes de nous affirmer gravement que les premières terres qui se solidifièrent de la boule de feu originelle et émergèrent du chaos primaire furent les amorces de nos actuels continents. Tels le Labrador, le Canada, le « bouclier scandinave », la plate-forme russo-sibérienne, les deux tiers de l'Afrique, le Deccan indien, l'Australie, le plateau brésilien, puis, un peu plus tard, les « plissements calédoniens » qui précédèrent les massifs déjà stabilisés de la chaîne américaine des Alleghanys. Amorces de continents? — Non, mille fois non! Mais premières îles de la planète couverte d'eau salée, comme cette Atlantide, dont il ne nous reste plus que des sommets perdus : Madère, Açores, Canaries.*

*Pour en revenir à nos Iles de Paradis, reconnaissons qu'à l'inverse de la Grande-Bretagne et du Japon (dont l'isolement marin a fait la puissance et la prospérité), l'insularité a été, pour elles, un facteur de faiblesse, à ajouter à leur climat tropical, à la facilité de leur vie matérielle, à l'indolence de leurs habitants, toutes choses qui ont grandement facilité leur conquête et leur asservissement. Il suffit, pour s'en*

convaincre, de relire l'histoire des dominations d'outre-mer portugaise, néerlandaise, britannique et française, histoire maritime et coloniale, semée de victoires et de défaites, d'épisodes chevaleresques et sanguinaires, d'alliances et de trahisons indigènes. Mais à la base de tout, il faut retenir que ces îles, aux rades immenses, aux havres sûrs, manquaient totalement de flottes et de défenses navales : elles étaient, du fait même de leur insularité, ouvertes à tous les feux d'une escadre, à toutes les surprises d'un débarquement, à tous les inconvénients d'un ravitaillement de l'assaillant, en cas de blocus.

Ainsi Ceylan, Java et Tahiti devaient-elles fatalement tomber en la possession de l'Angleterre, de la Hollande et de la France.

D'aucuns m'objecteront que ces trois îles merveilleuses ne sont point les seules Iles de Paradis du globe.

Et ils auront raison.

La Guadeloupe — qu'Henry Bérenger baptisa, un jour d'inspiration, Ile d'Émeraude, — et la Martinique — qu'un de ses poètes, après Lafcadio Hearn, qualifia, avec le même heureux enthousiasme, de Perle des Antilles — auraient des droits égaux à être appelées Iles de Paradis. Iles sœurs, aux mornes et aux pitons grandioses, diversement mais pareillement admirables, cette Guadeloupe et cette Martinique peuvent revendiquer la flatteuse épithète. Je les ai visitées récemment, l'une et l'autre; j'y ai été chaleureusement reçu; et je compte bien consacrer, prochainement, à leurs beautés respectives, un autre ouvrage d'impressions de voyage et de documentation illustrée.

De même pour la Réunion, dont les altitudes, les climats, les végétations, variées, surprenantes, constituent, à ce qu'assurent leurs chants émus, MM. Marius-Ary Leblond, un Eden d'une inattendue magnificence. Je me réserve aussi plus tard de la décrire, cette Réunion, s'il m'est donné de la... connaître. Car que vaut, je vous le demande, une relation de voyage, ou une étude exotique, due à la seule compilation d'un écrivain, dans sa bibliothèque encombrée de livres et d'atlas?

Enfin, Madère, les Açores (que je n'ai fait qu'entrevoir, en me rendant aux Antilles), les Canaries, dont j'ai aperçu, au large, le Pic de Ténériffe, pourraient être encore à bon droit classées parmi les îles paradisiaques de notre planète. Mais, outre qu'elles participent de ce climat semi-tropical, au même titre que les Nouvelles-Hébrides océaniques, elles ne me paraissent pas, en dehors de leur flore, de leurs montagnes et de leur sylvie, présenter le même intérêt, ni les mêmes caractères de mystère, de légende, de race, de mœurs et de religion que ces trois perles d'Asie et d'Océanie : Ceylan, Java et Tahiti.

Ceylan la Parfumée, éventée par ses deux bienfaisantes moussons, c'est l'antique Cinghala, la Salika, la Sindo-Candae, la Lanka, la Taprobane connue et colonisée des Romains. Telle ville morte, comme Anuradhapura, par exemple, n'était-elle pas déjà fréquentée, sous le nom latin d'Anuragrammum, par les légions débarquées des flottes d'avant et d'après Trajan? Les annalistes chinois nous assurent que les premières jonques, descendues du Septentrion asiatique, s'aventurèrent à Galle, ou Point-de-Galle (Tarsis orientalis des Phéniciens) dès le siècle qui suivit la dislocation de l'Empire romain. Des navigateurs malais, venus des archipels de la Sonde, y commercèrent également. Mais ni les uns, ni les autres ne s'y installèrent définitivement, n'y firent jamais souche. Et ce fut tant mieux pour l'ethnographie cinghalaise.

Ceux qui, comme moi, ont élu, pour champ d'études, cet étonnant terrain d'expérience que furent et que sont encore les Indes, ont été, en effet, des premiers à se réjouir de ne pas retrouver dans le faciès des Cinghalais, ni dans leurs mœurs, ni dans leurs traditions, ni dans leurs coutumes, ni dans leur linguistique, les traits essentiels des habitants de l'Hindoustan. Annexe de l'immense péninsule voisine, Ceylan eût dû, logiquement, géographiquement, ethniquement, être conquise et absorbée par les armées musulmanes des Grands Mogols ou par les prédications des brahmanes vichnouïtes du Malabar et du Coromandel. Il

*n'en a rien été. Ceylan est restée cinghalaise. Et le Ramayana la qualifie de « la plus belle de toutes les terres que baigne l'Océan ».*

*Une seule chose y a fléchi, cédé, capitulé, devant l'Inde d'en-face : c'est la croyance religieuse. Le bouddhisme, réformateur et destructeur des castes, né aux Indes, s'y est solidement et durablement implanté. Çakya-Mouni, le doux et calme prêcheur hindou, trouva là, tout disposés à se convertir à sa doctrine, les indolents, pacifiques et sensuels insulaires qu'il allait y évangéliser, loin de sa patrie, attardée, ingrate, persécutrice. Quelle intuition le conduisit donc, avec ses disciples, dans cette île plus favorisée que Manille ravagée par ses typhons, que Maurice balayée par ses ouragans, que Java secouée par ses volcans? Intuition divine, disent les bonzes en hochant la tête...*

*Java l'Enchanteresse, c'est un Jardin d'Armide fleuri et, pourtant, perpétuellement, semé de pièges et d'embûches. Nature grandiose, exubérante, prodigieusement fertile, mais à la merci, chaque jour, d'un tremblement de terre ou d'une éruption. L'humus y est si fécond qu'il accomplit de ces prodiges : vous coupez un jeune bambou pour vous en faire une canne ; en causant avec quelqu'un, vous le plantez en terre et l'y oubliez par mégarde ; le lendemain, à la même heure, si vous revenez le chercher, vous éprouvez avec stupeur de la difficulté à l'arracher du sol. Votre canne commençait à prendre racine. Tout simplement!*

*Il faut reconnaître que, de ce magnifique domaine, les Hollandais ont su faire — bien plus et bien mieux que les Anglais, à Ceylan — la « colonie modèle », celle dont on peut dire qu'elle est la plus prospère de tous les établissements européens d'outre-mer. Alors que les Anglais tracassaient, parfois, certains de leurs sujets cinghalais, ou s'en désintéressaient totalement (ce qui est pis), les Hollandais, eux, affectèrent, dès le début, de se pencher paternellement vers leurs protégés javanais : ils ne brimèrent ni leur langue, ni leurs traditions, ni leurs coutumes ; ils s'interdirent formellement de toucher à leur religion et à leurs croyances, allant même jusqu'à décourager les missions chrétiennes de l'Insu-*

linde, tant protestantes que catholiques. Que de fois a-t-on dit, là-bas, aux Pères : « Inutile de vous obstiner. Vous perdez votre temps. Ah ! l' Islam !... » Résultat : le Javanais, fat et puéril, croit, dur comme fer, aujourd'hui, qu'il est indépendant et libre sous le parasol amical de S. M. la Reine des Pays-Bas. En réalité, par des roueries administratives qui confinent au génie, il est peut-être plus jugulé, plus asservi, plus délaissé que le Cinghalais, du fait de la Couronne.

Java est le pays de la musique et de la danse, de même que Tahiti est le pays du chant et des chœurs a capella. Il m'a été donné d'entendre, un jour, dans le kraton princier d'un roitelet javanais du Centre, le plus étonnant orchestre de percussion qui soit (gongs, timbales, xylophone, cymbales et clochettes), accompagnant les plus curieuses danses lentes que j'aie pu voir, au cours de mes voyages en Asie, primant, et de beaucoup, celles auxquelles j'avais assisté en Birmanie, au Siam et au Cambodge. On ne s'étonnera donc pas de retrouver sous ma plume, avec les mêmes expressions d'admiration, deux de ces inoubliables danses javanaises, ainsi que quelques autres descriptions, telle qu'elles figurent, ou presque, dans un de mes romans exotiques, intitulé Un Roman d'amour à Java. Un calepin de voyageur ne contient, hélas ! qu'une seule série de notes, hâtivement crayonnées dans des conditions parfois difficiles. Ma loyauté d'auteur me fait un devoir de signaler d'avance à mes lecteurs, ces innocents plagiats de... moi-même, concernant, seules, certaines pages consacrées à Java l'Enchanteresse.

Et puis voici, pour terminer ce triptyque insulaire, voici Tahiti la Délicieuse, ivre de chansons, de plaisirs et d'amour, Tahiti, perle des mers, joyau du Pacifique, Tahiti qui fêta Bougainville, comme Circé et Calypso fêtèrent Ulysse.

Lointaine parcelle de notre immense patrimoine colonial, Tahiti en est peut-être la plus riante, la plus belle et la plus prospère, parce que la plus joyeuse ou la plus insouciant. Quand je songe à Elle — ah ! la chère, la douce île ! — je respire un triple parfum composite de coprah,



*de vanille et de vétiver, je crois voir se baigner, pudiquement, devant moi, mes jolies petites amies catholiques, protestantes et idolâtres de Polynésie, aux larges et insondables prunelles, je crois entendre, enfin, sous les cocotiers ployés, le bruit incessant du ressac sur les coraux et les himénés chantés à pleine voix par les jeunes hommes bronzés, sveltes, ceinturés du paréo, coiffés du canotier de pandanus.*

*Des légendes maories, quelques superstitions craintives, un épicurisme aimable, des mœurs primitives, exquisés, enfantines et pures (oui, plus pures qu'on ne le croirait), des chants mélodieux, une vie large et facile, voilà Tahiti avec ses palmes, sa merveilleuse végétation tropicale, ses ruisseaux et ses cascades endiamantés, ses forêts d'orangers, ses tiarés odorants, son mystérieux lac de cratère, perdu là-haut, là-haut, dans les montagnes, entre mer et ciel...*

*Qui de nous, dans un tel cadre, n'a rêvé, ou ne rêverait, d'une Rarahu?*

*...Hâtons-nous — ceux qui le peuvent encore, avant la mort inconnue, grand voyage final — hâtons-nous d'aller connaître la félicité de vivre sans souci dans cet Eden. N'attendons pas que l'O-taïti de Bougainville, de Dumont d'Urville et de Pierre Loti soit devenue à jamais la Riviera océanienne des peuples hypercivilisés du Pacifique.*

R. C.

---



# CEYLAN

## LA PARFUMÉE

« ... Alors le flot des senteurs cinghalaises redouble;  
« tièdes senteurs, comme dans une chapelle étroite  
« et trop fleurie, effluves d'aromates, dirait-on, où je  
« distingue ce qui vient de la girofle, et du camphre,  
« et des jardins de cinnamome... »

(ANDRÉ CHEVRILLON.)

LA BIBLIOTHÈQUE



## CHAPITRE I

---

### MER LATINE... MUSULMANE... INDIENNE

Vertige d'exotisme — La cloche du bord sonne... — Adieu à la mer latine — Port-Saïd et sa turbulence — Passage du Canal — Pourquoi la Mer... Rouge ? — Adam et Ève rescapés à Djeddah — Djibouti, port et débouché de l'Éthiopie — Aden sans eau, mais avec... whisky ! Par le travers des Laquedives et des Maldives — En pleine nuit, en pleine mer, déjà, le parfum de Ceylan...



Le départ pour les Iles de Paradis... C'est Marseille!

Marseille, la cité phocéenne, « porte ouverte sur l'Orient », capitale maritime et coloniale de la France, Marseille dont j'aime la gaîté laborieuse, échevelée, bruyante, parfois vulgaire, mais si spontanée, si vivante, Marseille qui ahane avec les nervis de ses docks, chante avec les félibres de ses mas, rit avec les filles de sa Crau, Provence toute saupoudrée d'ail, d'olive et de safran, toute parfumée de résine, de coquillages et d'algues, tout éventée par le mistral cévenol qui meurt en Méditerranée.

Attirance de la mer proche...

*La mer, belle plaine émue  
Du paradis est l'avenue.*

Qui parle ainsi? Frédéric Mistral, dans *Mireille*, Frédéric Mistral, célébrant aussi, dans ses *Olivades*, la hantise de « l'eau qui pleure, quand vient l'heure du soir », immortalisant la hantise de « l'eau qui rit, lorsque le soleil point ». Quel contraste ensoleillé avec les brumes de Rouen-la-Gothique, si grave, de Bordeaux, si réservée, si digne, de Lyon, si noble, si calme! Et comme cette Marseille, avec ses cris, ses éclats, ses jurons, participe intensément de cette Grèce, de cette Italie et de ce Levant aux rochers brûlés, aux cyprès droits, aux rochers rabougris, aux romarins odorants!

La Joliette est là, sur la droite. Ses paquebots, ses cargos, ses remorqueurs crachent impatiemment de lourdes volutes de fumée noire dans un ciel immuablement bleu. Invitation au voyage. Hâte de fuir sous d'autres cieux! Que de fois me suis-je embarqué là, à quai de cette Joliette, sur ces navires prêts à voguer vers les ports lointains des épices — Inde mystérieuse, Japon souriant, Chine hermétique — et que de fois ai-je murmuré, avec Stéphane Mallarmé, ces vers du doux et brûlant chantre de *Brise marine* :

*Je partirai! Steamer balançant ta mâture,  
Lève l'ancre pour une exotique nature!  
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs!*

Mais pourquoi partir? La France n'est-elle point le pays le plus beau, le plus attachant, le plus doux où vivre? Et Paris, ma ville natale, n'est-elle point, *quoi qu'on die*, la plus gaie, la plus brillante, la plus intellectuelle, la plus artiste de toutes? Quel vertige d'exotisme me prend donc, chaque fois? Pourquoi quitter tout cela, quand rien ne m'y oblige?

— Rien, en effet, que l'attrait du nouveau, du mystère, des aventures.

... Énigme, énigme de l'esprit humain.

.....

La cloche du bord. Les coups de sifflet. Les poulies qui grincent. Le dernier meuglement en tierce grave de la sirène. La passerelle ramenée à terre...

Et voici qu'un frémissement sourd ébranle déjà tout le corps du vaisseau : l'arbre de couche commence à propager faiblement son mouvement de propulsion des machines jusqu'au vrombissement liquide des hélices. Sur le spardeck courent, affairés, des garçons de cabine en quête de passagers. Beaucoup d'« Indochinois » à bord : colons, militaires, fonctionnaires, missionnaires. Quelques Anglais, aussi, gourmets, qui savent qu'à bord des paquebots blasonnés de la licorne, on *mange* mieux qu'à bord de leur navrante et fadasse *P. & O.* Le léviathan des Messageries Maritimes — qu'il s'appelle *d'Artagnan*, *André-Lébon*, *Paul-Lecat*, *Amboise* ou *Amazone* — s'est détaché enfin du quai, lâchant, une à une, ses amarres... Un petit vapeur nerveux le remorque à présent jusqu'à l'avant-port sud, pour l'abandonner dans un instant, quand il aura doublé le phare de la Joliette. Déjà des mouettes voraces l'accompagnent, flairant un durable garde-manger.

C'est « l'adieu suprême des mouchoirs » !

... Mais, de cet « adieu suprême », familial ou amical, je n'ai jamais voulu. Je connais trop l'atroce déchirement de celui qui part et surtout de ceux qui restent. Inutiles et dangereuses émotions qui vous amollissent, puis vous brisent!... Toujours, et chaque fois, seul, sans personne pour m'accompagner, je me suis appuyé en fumant à *tribord*, le regard fixé sur Notre-Dame de la Garde, symbole doré qui rompt la solitude des partances. Puis, lorsque la bande grise qu'est Marseille disparaissait, lorsque s'estompaient dans le lointain le Château d'If, les îles Ratonneau et Pomègue, enfin le phare du Planier, je faisais face au large, je ne voulais plus rien contempler de cette chère France que je quittais dans le claquement sec, ininterrompu, pétillant, des radios de l'antenne, recueillis par le sans-filiste de quart.

.....

Maintenant, c'est la Méditerranée, pas toujours « lac », souvent mégère inapprivoisée, mais, tout de même, rarement virago déchaînée comme ce rageur de golfe de Gascogne, toujours de hargneuse humeur. Les passagers renoncent, peu à peu, à s'user les yeux sur leur jumelle prismatique pour ne plus contempler qu'en flou La Ciotat, les caps Sicié, Sépet et Brun, la presqu'île de Giens, Porquerolles et les îles d'Hyères, celles que Mistral, déjà nommé, appelait *Isolo d'Or*.

La France continentale s'est effacée; mais une France insulaire et glorieuse — la Corse — réapparaîtra bientôt, dans quelques heures, à nos yeux, avant les côtes sauvages de la Sardaigne, avant le rougeoyant éclat du Stromboli des Lipari, avant le passage du détroit de Messine, entre Calabre et Sicile. Les habitants du *palace* flottant se dirigent vers l'ascenseur et gagnent peu à peu leurs cabines pour y ouvrir leurs *suit-case*, en extraire le smoking ou la toilette de soirée. D'autres, moins pressés, expérimentent, au bar, la qualité incendiaire des cocktails. Quelques-uns, enfin — les plus à plaindre! — se couchent, pour tâcher de lutter par l'inertie de la position contre un mal de mer possible et redouté. Mais moi qui, par bonheur, suis cuirassé contre tout roulis et tout tangage, je contemple avec tendresse ce champ d'eau bleue, illimitée, hérissée de vaguettes blanches qui se poursuivent les unes les autres sur cette mer sillonnée, jadis, par les galères et les trirèmes romaines de Pompée, de Marc-Antoine et de Trajan. Mer Latine. « Dieu a créé le monde, mais il a sculpté l'Italie », a dit Francis de Croisset, un jour qu'il contemplait cette mer en songeant aux antiques et à l'Italie proche.

A bâbord, là-bas, là-bas...

Cinq jours, déjà!

Cinq jours de doux *jarniente*, ou de marche acharnée sur le pont, ou de bridge, de mah-jong, de jeux de bord et d'échecs, ou de tabagie, au bar, ou de flirt élégant au salon...Bon flirt! J'ai fait ainsi la con-



naissance d'un aimable ménage hollandais qui regagne Java. Fraternisation. Me Godée est avocat à Bandoung. J'ai été douze ans avocat à Paris. On se retrouvera à Java l'Enchanteresse.

Et voici, tout à coup, une côte basse, sablonneuse, lumineuse. L'Égypte!... La porte sur l'Orient s'est ouverte, plus exactement entre-baïllée, devant nous, aimable et accueillante, avec le geste de bienvenue, si français, de Ferdinand de Lesseps, le bras tendu, sur son socle immortel.

Port-Saïd. Ruée de mercantis vantant leur camelote fallacieusement locale. Services de santé, de police, de douane, de port et de canal. Tour de Babel où l'Arabe, le Grec, le Français et l'Anglais s'injurient sans conviction profonde. Puis, le charbonnage! Horreur!... Évadons-nous de cette géhenne de poussière noire, à travers laquelle des démons — en réalité, de pauvres hères — se poursuivent en chantonnant une complainte nasillarde, toujours la même, tenace, horripilante :

— *Falla helé! Falla helé! Falla helé!*

De jour, cette évasion apparaît comme une diversion délassante. Le passager, malgré son *footing* de bord, se sent tout ragaillardé de fouler le bon plancher des vaches, de changer un peu d'air, d'entendre autre chose que le halètement des machines, de respirer autre chose que l'huile ou le vernis. Six heures à passer sur le sol des pharaons! Trop brèves délices! Vite à terre!... Mais, de nuit, c'est une *nécessité* que cette fuite éperdue devant le charbonnage « en musique » de ces diables noircis.

A terre, foule dense, animée, jacassante : Arabes solennellement drapés dans leurs burnous, nègres aux dents neigeuses de publiciné, Maures vêtus de tapis, fellahs souples et mystérieux, policemen débonnaires ou menaçants, cireurs de bottes obsédants, changeurs arméniens au sourire de proxénète, matelots en goguette, imans graves, retour de La Mecque, coiffés du tarbouch des *hadjis*. Des femmes

passent, le visage voilé, le corps souple, moulé dans une tunique bleue qui leur tombe jusqu'aux pieds nus. On ne voit d'elles que leurs yeux, « leurs larges yeux aux clartés éternelles ». Elles ont disparu au tournant de cette ruelle sans que j'aie pu apercevoir — et admirer peut-être? — leurs traits cachés sous ce voile brun que retient une agrafe de bois, cerclée de fils de cuivre.

Désillusion, souvent! m'assure-t-on.

Mais qu'importe? Leurs yeux, seuls, comptent et suffisent à affirmer la magique beauté de leur race.

Dans les boutiques de la rue du Commerce, de la rue du Sultan-Osman, de la rue Canebière — mais oui! Port-Saïd est un *pitchoun* Marseille, où tout le monde parle le français, et même, un peu, le... provençal — le désir s'est fait femme. Pas une de nos passagères qui résiste à la tentation d'y acheter quelque bijou certifié égyptien, mais de provenance directe berlinoise ou munichoise. Les hommes cèdent en riant. Tout à l'heure, ne prendront-ils pas leur revanche chez les marchands de tabac où ils s'approvisionneront de cigarettes blondes?

Simple coup d'œil jeté aux bâtiments de la Compagnie du Canal, au Palais du Roi, à l'Amirauté britannique, au Cercle français. Trop européen, tout cela! Mieux vaut le tour classique en ville dans une Ford en maraude. Le chauffeur maure nous entraîne vers les Bains de Minerve et le Casino. Un peu d'air terrien et de poussière : rien de meilleur pour vous remettre d'aplomb. Puis retour par la ville indigène sale, malodorante, mais si pittoresque, si musulmane!... Des bambins nus, au gros ventre, les yeux chassieux, nous coursent. Je leur jette des sous. Bataille, cris, pleurs, joie, égratignures.

Et maintenant — c'est le dernier rite de cette première escale, — rédaction laborieuse des lettres et des cartes postales (quel Attila inventa ce fléau!) devant une boisson fraîche, dans un café du port.

Précieux instants de correspondance avec les êtres chers laissés *là-bas*, et qu'emportera, ce soir ou demain matin, une malle en partance.

.....  
Lentement, défilent à présent, sous nos yeux, depuis des heures, les berges et les gares du Canal. Sable, sable à perte de vue. Ça et là, des dattiers en pleine floraison. Ailleurs, des jardins fleuris, des vergers verdoyants. Puis, de nouveau — on ne sait pourquoi — le désert, où cheminent des caravanes de chameaux conduits par des nomades. Le paquebot avance, ou plutôt glisse, à petite vitesse réglementaire, incessamment surveillé par les vapeurs et vedettes de la Police du Canal. Malheur aux contrevenants et défonceurs de berges!... Mais personne ne s'y risque : la moindre infraction coûterait trop cher.

Nous avons dépassé le Lac Menzaleh que le Canal longe entre deux digues maçonnées. Séjour de prédilection d'une sauvagine exotique : pélicans, ibis roses, flamants saumonés, cigognes, sarcelles, courlis et bécassines, qu'un règlement très strict protège contre les fusils des passagers et des chasseurs terriens. D'autres spectacles, d'ailleurs, vont attirer et retenir le regard : immenses nappes de sel neigeux, oasis véritables, oasis de mirage, trompeuses et décevantes, dunes de sables où galopent des cavaliers bédouins ou autres. Puis des villes et des villages : El-Kantara, au kilomètre 44, El-Gizr, Ismaïlia la « Ville-des-Fleurs », Sérapéum, qui précède les Lacs Amers, enfin Chaloûf et Térabê. Nous ne sommes plus qu'à vingt kilomètres de la Mer Rouge et de Suez, dont l'agglomération blanche surgit bientôt, à trois kilomètres du terminus du Canal.

Mais Suez, à l'aller, n'a fait qu'apparaître et disparaître. Point d'escale, si ce n'est pour permettre au pilote de regagner le port.

Et voici la Mer Rouge...

— Comme elle est *bleue*, cette Mer Rouge!

Exclamation qui jaillit de mes lèvres, la première fois que j'y pénètre. Le commissaire des Messageries Maritimes de mon *palace*

m'explique — Dieu! que cet aimable homme est donc savant! — que cette épithète colorante est due à la présence de myriades de *phyllopo*des, microscopiques et pourpres, dans les marais salants, avoisinant Suez. Voilà pourquoi les Romains de Pline appelaient *Mare Rubrum*, cette mer baptisée aussi, plus géographiquement, *Sinus Arabicus*. Brave commissaire! Pour un rien, je l'embrasserais... « Ah! pour l'amour du... *latin*, souffrez qu'on vous embrasse!» Moi, j'aurais plutôt pensé, dans la simplicité de mon âme, que cette *Mer* est dite *Rouge*, parce que la chaleur de son vent torride du *Khamsin* congestionna jusqu'à l'écarlate les navigateurs phéniciens qui, les premiers, s'y hasardèrent? Mais laissons cette étymologie sans doute fantaisiste. Peut-être pas aussi fantaisiste que cela...

J'ai fait, plusieurs fois, la traversée de la Mer Rouge, et j'y ai subi, invariablement ou presque, une température de fournaise, couchant en pyjama, à même le pont, sur un matelas de cabine, le front en sueur, les oreilles bourdonnantes, n'arrivant à m'endormir que bien après minuit, pour me réveiller ensuite, un peu après l'aube, aux premiers bruits de nettoyage des decks supérieurs. Une seule fois, en fin décembre, à mon dernier passage, revenant avec ma femme d'un de mes voyages en Extrême-Orient, j'ai pu passer quatre nuits, sur cinq, dans ma cabine qui, par extraordinaire, n'était point une étuve. J'en étais tout étonné, tout éberlué, tout *désorienté*, c'est le cas de le dire... Chaleur, généralement insupportable, mais qui n'est pas due, comme on serait tenté de le croire, à la simple situation géographique de cette contrée, placée entre 10° et 30° de latitude nord. Chaleur qui tient plutôt au manque de pluies et de rivières, bref, à l'absence totale d'eau douce, ce qui prive ainsi de toute fraîcheur une mer bornée par des plages brûlantes et des montagnes arides. Mais la nuit, par contre, quelle phosphorescence étrange et féerique dans ces flots pailletés d'or liquide, brisés par la proue qui vogue vers les Îles de Paradis!

.....

La Mer Rouge, mer musulmane...

De tous côtés, en effet, sur tous les littoraux, dans toutes les anses, sur tous les promontoires, dans toutes les îles échelonnées le long de ces terres — Désert Arabique, Désert de Nubie, Soudan Égyptien, Port-Soudan, Souakim, Erythrée, Côte des Somalis, Périm, puis, sur la rive orientale, les villes de Moka, Hodeïdah et Lohéïa en Yémen, Kounfouda en Assir, Djeddah, port de La Mecque, en Hedjaz, puis le havre de Yambo-El-Bahr, enfin la chaîne montagneuse du Midian jusqu'à la presqu'île du Sinaï — partout, dans ce long couloir marin surchauffé, flotte le croissant victorieux du Prophète, étendard rouge ou vert que le vent agite au-dessus des felouques aussi bien qu'au-dessus des seuils ornés de la main de Fathma; partout, aux mêmes heures de prière, les tapis se tournent vers la Sainte-Kaâba, là-bas, à l'Est; partout, plane, dans l'air frais du matin ou attiédi du soir, le chant mélancolique et monotone du muezzin, virant aux quatre points cardinaux, autour de son minaret blanc, comme autour d'un cierge éteint, érigé vers l'azur.

Mer musulmane... Mère musulmane de tous les vivants...

... Écoutez cette très vieille légende qui a trait à La Mecque et à notre mère Ève, légende perdue dans de lointaines annales oubliées :

« Lorsque le père des hommes, Adam, eut été chassé du Paradis par l'indignation divine, il s'enfuit rapidement sous le poids d'une épouvante dont il n'était pas maître. Quand il revint un peu à lui, il s'arrêta et chercha Ève; mais il ne l'aperçut nulle part. Ève, de son côté, appela Adam, sans pouvoir le retrouver. Cette séparation qui augmentait, pour chacun des deux coupables, le poids du châtement et l'amertume de la faute, dura pendant de longues années. Enfin, après avoir parcouru toute la terre, les deux époux se rencontrèrent sur la plage de Djeddah. C'est là qu'ils s'établirent, c'est là que naquirent leurs enfants. Ève y mourut; et Adam lui donna la sépulture,

non loin de la mer. C'est, d'ailleurs, en l'honneur d'Ève que cete ville a reçu le nom de *Médinet-El-Djeddah* (ville de la Grand'Mère). »

Sur le gaillard d'avant, le front légèrement rafraîchi par le déplacement de l'étrave du navire qu'escorte en ce moment une bande joyeuse et bondissante de dauphins, las de poursuivre les exocets, agiles poissons volants, je médite cette légende orientale qu'un savant et jovial missionnaire provençal vient de me conter en riant, dans sa barbe noire et son « assent » méridional.

— Alors, mon Père, nous n'avons plus qu'à nous convertir à l'Is-lam?

— Pas si vite! me riposte-t-il. *Boun Diou!* Attendez un peu d'avoir vu, à Hadda, le tombeau de notre mère Ève. Un tombeau de soixante mètres de long! *Pas moinsse!*... D'autres disent encore, chez *eusses*, que, selon une tradition, la tête de la *Mère-de-tous-les-vivants* (une géante, *té!*) reposerait à Médine et ses pieds en Afrique. *Vaï!* nous avons rapetissé, depuis!... Maintenant, mon fils, coiffez le tarbouch, si le cœur vous en dit! Moi, j'en tiens toujours pour ma calotte, *péchaïre!*

Djibouti! c'est Djibouti!...

Que j'aime cette escale! Et que je la préfère, chaque fois, pour sa couleur locale et son grouillement humain, à cette espèce de Gibraltar sinistre et desséché d'en face, Aden et ses citernes tarries, où de longues Anglaises couperosées par la bise britannique promènent leurs casques ridicules et leur spleen dominateur!

Djibouti, c'est toute l'Afrique orientale, celle des Gallas et des Somalis, celle des Dankalis et des Abyssins, peuples pasteurs, peuples bibliques, poussant devant eux chameaux, ânes, mulets, bœufs, moutons, chèvres, porcs; peuples nomades qui vous font penser à quelque suite attardée d'un second Salomon qui visiterait d'amour une nouvelle Reine de Saba. Au surplus, pour réaliser le mirage historique,

vous n'avez qu'à vous rappeler qu'un Régent et Héritier du Trône d'Éthiopie — le Ras Taffari, fils du Ras Makonnen et petit-neveu du grand Négus Ménélik II — règne aujourd'hui à Addis-Abeba, sa capitale, perpétuant une dynastie chrétienne-copte, dont l'origine remonte précisément à l'union passagère de ce roi Shéломô avec cette reine de Shêba que les uns appelaient Balkis, et les autres, Makéda.

Nous avons mouillé dans la rade, à peu de distance du petit port artificiel aux eaux dormantes. Et, déjà, vingt plongeurs chocolatés, gracieux adolescents, de douze à seize ans, nagent vers nous comme des tritons, nous apostrophent de leurs voix africaines : « Un p'tit sou, Moussu!... A la mer! à la mer! » Toute ma monnaie y passe. Pauvres gosses! Quelquefois, je le sais, c'est le requin dont ils deviennent le sou... Sur le premier pont, s'accrochant aux cordages, aux palans, aux bastingages, une foule d'autres indigènes venus en barques, se laissent choir avec une invraisemblable pacotille de *curios* et de camelote locale : fruits, café du Harrar, plumes d'autruche en tubes de zinc, vanille en tubes de verre, gourdes, défense de poisson-scie, corne d'espadon, aigrettes, peaux de lion et de panthère, étoffes brodées, armes, fétiches, gris-gris, ivoires taillés, perles qu'ils disent fines, pierres qu'ils affirment précieuses, vertèbres et mâchoires de squal, coquillages, tout un bric-à-brac hétéroclite, inattendu, qu'il faut marchander âprement d'un bon tiers, souvent de moitié, si l'on veut n'être volé que d'un peu, c'est-à-dire : volé honnêtement.

Mais voici que le remorqueur de la Compagnie s'est rangé bord à bord contre un des flancs du léviathan. Vite, à terre, les amateurs d'escale! La ville européenne et somalie est là, toute blanche, avec ses murailles crénelées, ses maisons basses, son palais du Gouverneur, son église, sa gare où fume le petit train bien sage qui mène en Éthiopie. Mais quand vous serez las d'avoir erré en voiture entre les quatre plateaux dits de Djibouti, du Marabout, du Serpent et du Héron, quand vous en aurez assez d'avoir contemplé et humé, sur le marché

si curieux, ou à l'intérieur des docks, le café, le musc, l'encens, la cire, la gomme, les peaux brutes, quand vous aurez épuisé les ivresses de la promenade qui va du « Café de la Paix » au « Café Ménélik », faites-vous vite conduire par votre automédon au Jardin d'Essai, situé à deux ou trois kilomètres de là. Comme tous et toutes, vous pousserez un cri de surprise à la vue d'une oasis fertile où tout pousse et tout fleurit. Oasis récente, plantée, je crois, sous l'administration de M. le Gouverneur Adrien Bonheure et que ses successeurs n'ont point laissé tomber en deshérence, ni l'irrigation bienfaisante des eaux, provenant de nappes souterraines, qui fertilisent ce petit Eden.

Moi, je ne me lasse pas de l'admirer, chaque fois, ce jardin.

Car, malgré moi, j'évoque Aden et ses fameuses citernes, toujours vides, de Tawila, construites par les Phéniciens, entretenues par les Romains, réparées par les Portugais, re-cimentées par les Anglais.

*By Jove!* le beau ciment! Du *portland first quality!*... Mais d'eau pluviale dedans, point, nenny, oncques! Et je me souviens chaque fois, aussi, sans rire, du figuier, de l'acacia et des cinq ou six cocotiers de M. le Gouverneur Britannique d'en face, que chaque soir et chaque matin, Son Excellence fait arroser paternellement, copieusement, onéreusement d'eau... *distillée*.

Pauvre Aden! au régime *sec*, tout comme la Nouvelle York.

Mais avec le whisky consolateur.

Nous avons perdu des yeux la terre d'Afrique, avec l'extrême pointe de cette île anglaise de Socotora, dont Tamarive, la capitale, sert de *bagne* indigène aux occupants anglo-saxons. D'où, peut-être, l'étymologie du dernier cap africain qui lui fait vis-à-vis, le cap Guardafui (en portugais, *Guarda*, qui signifie : prends garde! et en français, *fui*, synonyme de : évadé) étymologie plutôt incertaine, fantaisiste, et que je ne garantis pas, surtout si l'on veut bien considérer que ce cap Guardafui appartient aujourd'hui, non au Portugal, mais à la Somalie Italienne.



Nous avons obliqué vers le Sud-*Sudet*, en droite ligne vers Colombo. Longue et un peu fastidieuse traversée en plein Océan Indien, pour gagner le travers des Laquedives et des Maldives. Le Déroit du 8<sup>e</sup> degré, comme on dit. Même, le cinquième jour, nous avons aperçu au crépuscule, le phare de la petite île Minikoï, de formation non volcanique mais coralligène, et dont les deux extrémités, à l'ouest, affectent la forme d'un croissant. Un croissant en mer... indienne, quel défi à la Trimourti brahmanique!... Disons plutôt : quelle prédestination! Car — chose curieuse — les trois mille insulaires de cette petite dépendance de la péninsule hindoustane ne sont point adeptes de Brahma, de Çiva et de Vichnou, mais musulmans bon teint. Sur un territoire de six kilomètres de superficie et d'environ dix kilomètres de longueur, ces trois mille croyants du Prophète se livrent à trois occupations favorites : la pêche du poisson qu'ils salent et boucanent; la récolte des cauris, coquillages blancs, qu'ils transforment en monnaie pour plus d'une région de l'Afrique orientale; enfin l'exploitation des cocotiers qui abondent à Minikoï, de même qu'aux Laquedives et aux Maldives.

.....  
— Le cocotier, ami de la mer et de l'homme, me dit sentencieusement le commandant, sur sa dunette.

Je me suis assis près de lui, un peu après minuit. Je voulais contempler — aux lieu et place de l'Étoile Polaire, enfuie depuis le Tropique du Cancer — les nouvelles constellations de l'hémisphère austral, principalement la scintillante Croix du Sud. Rien devant nous. Aucun phare en vue. Seule, cette obscure clarté qui nous vient des étoiles...

Et le marin, humant une forte bouffée de brise marine, ajoute tout à coup :

- Ouais! Nous marchons bien, ce soir. Sentez-vous, Monsieur?
- Quoi, Commandant?
- Devant nous, l'odeur des cocotiers de Ceylan.

J'aspire, à mon tour, et m'écrie, stupéfait :

— Déjà! Pas possible!... Si loin de la terre! A deux heures de distance?...

— Trois, au moins, corrige-t-il, flegmatique. Dame, Monsieur, l'île est si odorante... Elle se sent même de plus loin, en mer, quand le vent porte... Tenez, en ce moment, percevez-vous, comme moi, ces émanations de terre et de forêt mouillée? On dirait des parfums de résine et de benjoin? des effluves de fleurs?...

Je hoche la tête, grisé par cette symphonie de senteurs. Un ravissement olfactif m'a pris...

C'est vrai! Déjà, la jungle! Déjà, Ceylan la Parfumée!

BIBLIOTHEQUE  
A. S. E. M. I.  
NICE



## CHAPITRE II

### COLOMBO ET SES ENVIRONS

Un bijou corail et émeraude — Les trois cocotiers chers à Francis de Croisset — Chez mes amis Leslie et Eustace de Saram — Nostalgie des gramophones — Le Musée de Colombo — A travers le Pettâh indigène — La pagode bouddhique de Kélani — Un poème d'amour oriental — Mount-Lavinia obligatoire et ... décevant

**U**N bijou corail et émeraude, ce Colombo aux routes de sable rouge, ombragées de banians et de cocotiers immuablement verts!

La rétine — qui, durant tant de jours marins (quinze ou seize), ne contempla que du bleu — en est toute surprise, toute caressée. Rouge, vert, rouge, vert... Vision exquise et reposante!... Un air tiède et embaumé vous fouette le visage, pendant la course silencieuse, élastique et rapide du jeune tireur de *pousse*, à travers la ville, jusqu'à l'un des deux palaces où vous avez élu domicile. Je ne sais rien de plus doux et de plus confortable que ce véhicule roulant, appelé *rickshaw*. Mais, Seigneur! que ces autos et ces *trams* impatients jurent avec l'indolence de ces Cinghalais barbus en jupon (*vetti*), chignon et peigne circulaire d'écaille! Et aussi de ces Cinghalaises,

jamais pressées, un marmot sur la hanche, et mâchonnant leur bétel pourpre sous la chevelure non moins pourpre des flamboyants, rouges, verts, rouges, verts... Toujours le bijou corail-émeraude!

Et je dis en anglais à mon gentil cheval humain :

— Pas si vite!... *Plenty of time!*... Je suis ici pour de longs jours, pour des semaines, pour des mois... Une « île de paradis », c'est l'image de l'Éternité. *Plenty of time!*

Il sourit, me prenant sans doute pour un fou, en tout cas, pour un étranger sérieusement piqué, car un Anglais recommandant la lenteur à un tireur de pousse, cela ne s'est jamais vu à Colombo!

L'arrivée en *rickshaw* à l'hôtel *Galle-Face* de Colombo a été trop bien traduite par la plume de mon ami Francis de Croisset, dans un de ses articles de voyage du *Figaro*, pour que je résiste au plaisir délicat de la citer, *in extenso*. Écoutez donc chanter, en même temps que le plus tendre et le plus spirituel de nos dramaturges en prose, le poète des alexandrins ailés de *Chérubin* et du *Paon* :

« Le *rickshaw*, minuscule voiture à deux roues, m'entraîne vers l'hôtel. Entre ses brancards, un jeune Cinghalais, aux cheveux de fille, nu sous un pagne que la sueur plaque à son dos, trotte comme un cheval dont il a la robe luisante. Il bondit pour éviter une auto, vire pour esquiver un tramway, stoppe le long des trottoirs de la ville propre, sablée de rouge, où toutes les maisons ont un air ripoliné de cottages anglais. D'autres trotteurs nous suivent et saluent mon coursier d'un rire de porcelaine. Encore une petite rue, une autre, et nous sortons de Colombo par un chemin cramoisi dont, à perte de vue, le tapis enflammé longe une mer bleue comme un drapeau.

« Ici, plus d'autos, plus de tramways, rien que ces petites corbeilles où les Anglaises ont l'air de grosses fleurs du Nord, et qui filent derrière les minces coureurs dont les pieds nerveux grèlent le sable. Nul bruit que le sanglot rauque des vautours d'eau, le gémissement



COLOMBO : UN COIN DU PORT



COLOMBO : LES CÉLÈBRES COCOTIERS DE « GALLE-FACE », FACE A LA MER



doux de la mer apprivoisée, et le cri enrhumé de ces étranges mouettes aux larges ailes de cigognes.

« Face à la mer, au bout de la jetée de sang, là où d'innombrables *rickshaws* stationnent, leurs coursiers humains au repos, une caserne blanche : c'est le *palace*.

« Mais, devant l'hôtel, quels sont ces panaches sombres, au-dessus de la plage, flottant en plein ciel, si haut que je renverse la tête pour les voir.

« Géants obliques que voûte leur trop haute taille, ce sont les trois cocotiers miraculeux. Je les reconnais maintenant, surgis du Ceylan bouddhique de M. André Chevrillon. Leurs jets lisses, leurs fusées fauves, partent du sable soufré, montent en arc vers le soleil, puis éclatent en bouquet noir dont la gerbe pluvieuse retombe, obscure et lustrée comme une chevelure de Cinghalaise. Deux fois plus élevés que les sept étages de l'hôtel, ces trois arbres isolés émeuvent comme une forêt.

« Peut-être n'est-ce point par hasard qu'ils ont jailli là solitaires, trop près de cette lourde caserne occidentale. Précédant de plusieurs kilomètres l'armée touffue des bois impénétrables, sans doute surveillant la mer tropicale, signalent-ils l'arrivée hostile de tant de fumées étrangères, et, là-bas, ces torpilleurs gris dont les ventres de requins luisent dans l'écume du port?

« Pareils à des sentinelles, ils sont là, détachés par ordre de la jungle, patients, graves et muets comme les guetteurs de son poste avancé. »

Je ne me lasse pas non plus de les regarder onduler sous la brise, ces trois cocotiers géants aux racines marines, à la chevelure « obscure et lustrée » de Cinghalaise, en qui Francis de Croisset crut voir, si justement et si lyriquement, « les guetteurs du poste avancé » de la jungle. Ils plient et ne rompent pas. Leurs noix mûres tombent dans

la mer; et les crabes s'en régalaient. Cocotiers mi-terriens, mi-marins. Le soir, on les illumine d'ampoules électriques de couleur, bleues, jaunes, vertes, rouges. Et ce n'est peut-être pas ce qu'on fait de mieux, car on les dépouille ainsi de leur prestige et de leur mystère, pour les occidentaliser à la manière des fusains d'un Ritz quelconque, un soir de fête persane, à tant de dollars par tête.

Mes bagages déposés à ce cher hôtel *Galle-Face*, selon le rite consacré déjà quatre fois, par quatre précédents et distincts voyages, je me rends chez de bons amis que j'aime beaucoup, que je revois toujours avec plaisir à chaque nouveau passage, et que je veux vous présenter, parce qu'ils appartiennent à la haute société de la capitale et surtout parce qu'ils représentent le trait d'union le plus raffiné qui soit entre l'Europe et l'Asie, le « pont » si vous préférez, entre l'anglo-saxonisme sportif et le... cinghalisme de vieille race. Ont-ils, d'ailleurs, complètement réalisé en eux, ces Eurasiens (*Eur-ope, -Asie*), la fusion des deux civilisations? Je n'en suis pas bien sûr... Je crains, hélas! que, chez eux, le *cant* britannique ne l'ait, en définitive, emporté sur le charme mystérieux et insulaire. Mais pourquoi cet hélas!... Mes amis Leslie et Eustace de Saram, de même que leur père qui fut un des plus grands avocats (*solicitors*) de Colombo, m'en voudraient certainement beaucoup si je me lamentais de ce qu'ils sont habiles en affaires et *gentlemen* accomplis, de ce qu'ils manient avec une égale virtuosité la raquette, le club et le volant, de ce qu'ils excellent au bridge et au mahjong. Quel mal à toute cette européanisation? Ce qu'ils ont de sang asiatique ne se révolte point contre ces affinités pour la vie européenne qui leur viennent de l'autre sang occidental qui coule également dans leurs veines. Un tel mélange, aux Indes de l'autre côté de l'eau, serait sérieusement ou même sévèrement jugé et critiqué. Aux Indes brahmaniques, on appellerait ce métissage : *half-cast*. Mais à Ceylan bouddhique, égalitaire, où les castes hindoues n'existent pas, à Ceylan, colonie de la Couronne, ce croisement



de race est aussi favorablement interprété et aussi mondainement recherché, en matière de mariages, que dans la société anglo-maorie du Dominion océanien de la Nouvelle-Zélande, dont je parlerai plus loin. La beauté des types cinghalais et polynésien y est assurément pour quelque chose; mais la distinction de manières des deux races n'y est pas étrangère non plus.

Donc, je revois toujours avec joie mes amis Leslie et Eustace de Saram, dans leurs bungalows tropicaux, fleuris, protégés par des nattes à l'intérieur, et par des allées de gravier à l'extérieur, contre l'intrusion des serpents venimeux que ces contacts rugueux rebutent et découragent. Toujours, chez eux, comme chez leurs parents, chez leurs sœurs, si jolies, si gracieuses, si réservées, de même que chez leur oncle maternel, le D<sup>r</sup> Andreas Nell, oculiste de l'Hôpital Victoria, ancien élève de notre célèbre Galezowski, j'ai retrouvé le même accueil large, amical et... succulent. Ah! cette cuisine et cet office, tout de blanc ripolinés, dallés, où nulle fourmi blanche et dévastatrice ne s'aventurerait!... Car, si vous êtes désireux de déguster un *curry* bien cinghalais, c'est-à-dire assez pimenté pour vous mettre les larmes aux yeux, trouvez, à Colombo, un moyen de vous faire présenter à cette famille dont tous les membres aiment notre pays, nos arts, notre littérature et même... nos modes.

Douces heures d'intimité que j'ai goûtées là! Je les évoque toujours avec une gratitude charmée. Sous ces palmiers, sous ces banyans et sous ces jacquiers, sous ces bambous et sous ces lianes auxquelles se balançait mollement quelque orchidée rare, l'aîné des fils du distingué sollicitor cinghalais me parlait de Versailles, me vantait Trianon qu'il avait visité avec moi, tandis que, pour me complaire, son cadet jouait au banjo un air de danse, une chanson, de chez moi, ou encore attaquait, au phonographe, tel grand duo d'opéra-comique français, *Carmen* ou *Louise*, *Sapho* ou *Manon*, *Werther*... Ah! quelle mélancolie nous prend, nous autres, les errants, les exotiques, quand

un de ces gramophones joue — si loin de notre patrie! — même inexac-  
tement, même faussement, un appel musical de notre langue, de notre  
sol!... Et que d'yeux français, à ces sonorités, en Asie, en Océanie, en  
Amérique et en Afrique, dans les jungles, dans les brousses et dans  
les déserts, oui, que d'yeux français j'ai vu se mouiller!

J'ai fait la connaissance du plus jeune des deux frères, Eustace,  
il y a de cela quelques années, à son retour d'Angleterre et de France.  
C'était, je m'en souviens, à bord du *Mongolia*, de la Compagnie an-  
glaise *Peninsular and Oriental*, alors que, moi-même, je me rendais,  
pour un premier séjour, aux Indes, chez mon auguste et cher ami,  
S. A. le Maharajah de Kapurthala. Puis l'aîné, Leslie, vint en Europe.  
Grâce à l'amabilité des deux fils du solicitor cinghalais, Colombo et  
ses environs n'eurent bientôt plus de secrets pour moi. Quels avisés  
cicérones! Et si documentés sur tout!... Par eux, j'ai su que Kalan-  
totta (gué de la rivière Kélani) fut le nom originel de la future capitale  
de l'île, nom bientôt transformé par ses habitants en Kalambu, puis  
en Colombo par les Portugais qui, en y débarquant, la baptisèrent  
ainsi en souvenir de Christophe Colomb, découvreur de l'Amérique.

Ensemble, nous avons exploré successivement le quartier du Fort  
où est bâtie la ville moderne, contourné le petit lac d'eau douce pois-  
sonneux, parallèle à la plage, visité la *Tour de l'Horloge*, le *Colombo-  
Club*, l'*Hôtel de Ville*, la *Place du Marché*, dominée par un vieux beffroi  
hollandais, la Cathédrale (ex-portugaise) de *Santa-Lucia*. Ensemble,  
aussi, nous nous sommes attardés devant les vitrines du *Musée*, construit  
en 1877 dans le *Parc Victoria* et à proximité du *Jardin des Cin-  
namomes*, et qui contient de si curieuses productions naturelles et  
antiquités de l'île : insectes, tels les fameux *insectes-feuilles*, d'un  
mimétisme si troublant que les nervures mêmes s'y trouvent repro-  
duites, soit en vert tendre, soit en roux; reptiles et chéloniens, telle  
cette tortue qui aurait vécu, affirme-t-on, plus de deux cents ans;  
chauves-souris minuscules, à peine plus grosses qu'un frelon de chez



COLOMBO : ENTRÉE DU FAUBOURG DE PETTAH



SUR LA RIVIÈRE KÉLANI



nous; poisson amphibie, ou plutôt poisson marcheur (*Perca scandens*), appelé anabas (en cinghalais : *karaya*), auquel un dispositif de nageoires et un appareil spécial de respiration (poche d'eau sous les branchies) permettent de vivre hors de l'eau, de cheminer dans l'herbe et de grimper jusqu'au sommet de certains palmiers, pour s'y endormir entre leurs larges feuilles; bas-reliefs, sculptures et bronzes, provenant des villes mortes d'Anuradhapura, de Sigiri et de Japahou. Ensemble, enfin, nous avons poussé en auto jusqu'à l'École d'Agriculture, jusqu'à l'Hospice civil, jusqu'au Champ de Courses, enfin jusqu'à ce gigantesque réservoir d'eau potable de Malikagande, d'où l'on aperçoit toute la ville à ses pieds, enfouie dans les palmes et, par instants, irradiée de soleil.

Mais mes flâneries préférées, à Colombo, m'ont toujours entraîné, soit seul, soit accompagné d'amis, vers ces faubourgs indigènes de Pettah, de Kotahena, de Mutwall et de Madampitiya, qui composent la « ville noire » proprement dite, à l'Est du quartier moderne du Fort. J'y ai toujours moissonné, en couleur locale, des observations et des notes du plus aigu intérêt ethnographique et social. C'est là seulement — et surtout à Pettah — que le voyageur, l'écrivain ou le peintre peuvent croquer sur le vif les manifestations les plus imprévues de la vie cinghalaise : échoppes de barbiers, de potiers, de changeurs, d'usuriers musulmans, de fruitiers, de devins, de fakirs. Aux abords des pagodes bouddhiques, ou du Collège des Bonzes, ou du temple brahmanique, fourmillent toujours les fidèles de tout âge et de tout sexe, attirés, les uns par un pèlerinage, un vœu, une remise d'ex-voto; les autres par un mariage ou un service funèbre. Agglomération étrange et basse de boutiques en maçonnerie et de cases en bambous, toutes au rez-de-chaussée, abritées contre la chaleur par de nombreuses feuilles de latanier et de palmier, sur les toits desquelles nichent des nuées de petits corbeaux, et à l'intérieur desquelles grouillent non seulement des Cinghalais mais des Hindous, des Pârsis, des Maures,

des Cafres et des Malais. Ça et là, un ou deux Chinois de passage, un peu désorientés, venus de Singapore pour affaires à Ceylan. Dans les rues, passent et repassent les charrettes attelées de petits zébus trotteurs, tatoués au couteau ou au reu, aux cornes peintes, le cou orné de coquillages.

— *Ei! ei! 'ttah!*

C'est le cri des bouviers, s'avertissant à chaque tournant de venelle, un peu comme, à Venise, le « *Yole! sia premi!* » des gondoliers dans la nuit noire des canaux.

... Et les femmes crachent à terre leur chique de bétel ensanglanté, pour ramasser prestement leurs bébés braillards et chasser d'un coup de pied leurs volailles, que les bons petits zébus... n'écraseraient probablement pas. De même qu'en Europe il y a un dieu pour les ivrognes, il y a, n'en doutez pas, à Colombo, un dieu pour la marmaille et pour les poules!...

Les environs de Colombo sont enchanteurs. Que de fois suis-je allé, au jour tombant, par la ville noire de Pettah et le pont Victoria, jusqu'à ce poétique et mystique village qui a nom Kélani!...

Kélani, c'est une bourgade assise au bord d'une rivière qui porte le même nom, bourgade un peu perdue dans l'océan de palmes, à trois kilomètres de Colombo, mais plus encore et surtout, c'est un lieu de pèlerinage saint et respecté. On s'y rend par une belle route ombragée de cacaoyers, bordée de maisonnettes. Le sanctuaire monterait, croit-on, à l'époque du Gautama Çakya Mouni, et serait, par conséquent, contemporain de la vie de Bouddha, lui-même. Toutefois, le temple actuel n'aurait été édifié seulement que de 1240 à 1267, puis reconstruit en 1301. La légende veut même que cette pagode ait été érigée à l'endroit précis où une idole avait été placée, au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, par le prince cinghalais Ytlatissa. Mais ce n'est qu'une légende...

On pénètre dans la pagode blanche, festonnée d'arabesques bleues, par une arche aux abords de laquelle se tiennent les marchands de cierges, d'ex-voto, de parfums et d'offrandes. N'oublions pas que de grandes fêtes y sont célébrées pendant quatre jours à la pleine lune de mai. Alors, en foule, les pèlerins affluent vers la statue géante de Bouddha couché, longue de quinze mètres et vers la Chambre du Trésor pour y méditer et prier devant les saintes reliques : empreinte de pied du Grand Rêveur, marque de sa dent sur une feuille de lotus, prières inscrites sur des feuilles de talipot, statuettes pieuses en or et pierres précieuses, etc... Des bonzes à la tête rase, drapés dans d'amples toges jaune citron ou jaune renoncule, s'approchent des visiteurs avec un bon sourire affable. Jamais, ils ne sollicitent d'eux la moindre obole, mais, par contre, l'acceptent avec reconnaissance, lorsque celle-ci leur est offerte spontanément. Leur discrétion, leur modestie, leur effacement me rappelle la réserve infiniment digne de leurs coreligionnaires de Birmanie, les bonzes de la pagode bouddhique de Shwé-Dagon que j'ai admirée, à Rangoon, il y a quelques années, au cours de ma vie aventureuse et voyageuse.

Kélani, cher petit temple, tant de fois visité!

Ce soir-là, parmi tant d'autres, à Kélani, où je me suis attardé à voir défilier une foule de pèlerins bouddhistes de l'Inde, venus tout exprès de Bouddha-Gaya, lieu saint situé entre Bénarès et Calcutta, ce soir-là, où j'ai vu si longuement, si dévotieusement, prier une belle et noble dame hindoue, monte vers mes lèvres, en *leit-motiv*, invinciblement, ce divin fragment de la *Dame-de-Lune*, l'émouvant poème d'amour du prince indien Assaph-Uddowla :

« ... Sa luisante chevelure, régulièrement divisée en deux parts, encadrait les contours harmonieux de ses joues délicates et blanches, brillantes de poli et de fraîcheur. Ses sourcils d'ébène avaient la forme et la puissance de l'arc de Kama, dieu de l'Amour; et sous ses longs cils soyeux, dans la pupille noire de ses grands yeux limpides, nageaient

comme dans les lacs sacrés de l'Himalaya, fréquentés par les dieux, les reflets les plus purs de la lumière céleste.

« Fines, égales et blanches, ses dents resplendissaient entre ses lèvres souriantes, comme des gouttes de rosée dans le sein mi-clos d'une fleur de grenadier. Ses oreilles mignonnes, aux courbes symétriques, ses mains fines et vermeilles, ses petits pieds, bombés et tendres comme les bourgeons du lotus, brillaient, comme d'un légitime tribut, de l'éclat des plus belles perles de Ceylan, des plus beaux diamants de Golconde. Sa mince et souple ceinture, qu'une main eût suffi pour enserrer, rehaussait l'élégante cambrure de ses reins arrondis et la richesse de son buste, où la jeunesse en fleur étalait ses plus parfaits trésors.

« Que de fois, ô *Dame-de-Lune!* assise sous les draperies d'or, sous les voûtes d'albâtre et de lazulite de tes palais, ou passant, avec la démarche légère des Apsaras, sous les vertes ramures de tes jardins, au bord de tes fontaines de marbre, tu as dû te sentir troublée aux bourdonnements des abeilles attirées par le parfum de ton haleine, aux murmures de la brise t'apportant de loin les soupirs passionnés de tous ceux qui, t'ayant vue une fois, ne pouvaient t'oublier, toi qui, sous les plis soyeux de ta jaune tunique, semblais avoir été modelée en argent pur de la main divine de Viçvakarma, l'éternel statuaire!... »

Telle était, *ce soir-là*, à Kélani, la belle et noble dame hindoue inconnue, pieuse, éphémère, et que je n'ai plus jamais revue.

... Ah! qu'un poème d'amour est harmonieux, et qu'une femme est belle, le soir, dans un temple muet, au bord d'une rivière argentée où volent des lucioles!

Et maintenant, vite à Mount-Lavinia!

Car vous pouvez, même au cours de la plus courte des escales, ignorer cet exquis pèlerinage de Kélani, sans courir le risque d'être stigmatisé ou honni par les snobs du Royaume-Uni et d'Amérique. Mais, par contre, si vous n'êtes pas allé, au moins une fois, danser





KÉLANI : ENTRÉE DU TEMPLE BOUDDHIQUE



KÉLANI : PRIÈRE ET OFFRANDE A BOUDDHA



et prendre le thé, le porto, des cocktails, au *Palace* de Mount-Lavinia, vous serez à jamais raillé, flétri, déshonoré.

Ainsi le veut la mode, hélas!... même à Ceylan.

Un écrivain qui voyage, ou un voyageur qui écrit, doit *tout* voir. Même ce qui est surfait. C'est le cas de Mount-Lavinia, malgré son joli nom composé, à l'allure de barbarisme anglo-latin. *Mount* signifie généralement en anglais : montagne (exemple : Mount-Everest). Mais, en l'espèce, il signifie : taupinière. Quant à Lavinia, nom imposant de matrone romaine, vous en chercheriez vainement l'étymologie chez Pline, Strabon, Pausanias et Ptolémée, les savants géographes de l'antiquité.

Donc Mount-Lavinia, en tant que bâtisse en style plâtré portugais sise sur une taupinière anglo-latine et en tant que *dancing* anglo-américain, est une sinistre déception. On y est bien nourri, ce qui est une consolation pour les gourmets de poisson frais et de coquillages. La mer y est écumante, dans son assaut incessant mais modéré contre le rideau vert sombre des cocotiers. Et il y a, à proximité du palace, un petit bois de myrtes, qui embaume... Mais c'est tout. Le reste y est bluff, publicité et compagnie. A la vérité, cette excursion — dont le but final est si mince — n'est qu'un prétexte à longer, à l'aller comme au retour, la plus ravissante route maritime et tropicale qui soit. Perpétuel enchantement des yeux qui se posent sur des cottages et des bungalows fleuris de bougainvilléas violets et d'hibiscus écarlates, sur des bosquets d'aréquier, de manguiers, de papayers, d'acacias, de flamboyants, d'arbres du voyageur (importés de Madagascar), de pandanus, de bananiers, d'arbres à pain, de jacquiers, de bambous, de lataniers.

Et toujours ce vert des arbres, ce rouge des routes...

Le bijou corail et émeraude, que soutient, cette fois, à perte de vue, un indéfini sautoir, ici, de saphir, là, de turquoise morte.

... L'Océan Indien, ceinture de l'Île de Paradis!






### CHAPITRE III

## POINTE-DE-GALLE D'ANTAN

Le plus vieux port de commerce du monde — *Tarsis orientalis* des Phéniciens ? — L'opinion de Jules Leclercq — *Moharram* musulman — Un émule du fakir copte Tahra-bey — Vestiges de domination portugaise — Le tour des remparts — Le quartier des métis —  
Pointe-de-Galle, beau visage fané de bisaieule

EST une très, très vieille ville, infiniment intéressante, sorte de Saint-Malo ou d'Aigues-Mortes, entourée de remparts aujourd'hui démantelés, et sur lesquels l'histoire des premiers navigateurs, conquérants ou occupants, égyptiens, phéniciens, grecs, romains, arabes, maures, génois, vénitiens, portugais, hollandais et anglais, semble s'être à jamais cristallisée.

Pointe-de-Galle passe, en effet, pour le plus vieux port de commerce du monde...

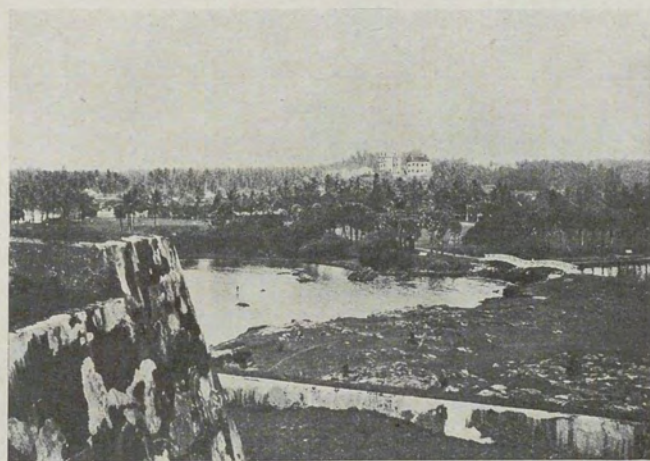
Aux temps où Ceylan s'appelait Taprobane et commerçait déjà avec les peuples occidentaux du monde latin, de la Gaule, de l'Ibérie, de la Grèce, de l'Égypte, de l'Arabie, de l'Inde, de la Malaisie et de la Chine, les Phéniciens — ces incomparables navigateurs à qui l'on doit la fondation de Tyr, de Sidon, de Béryte et de Carthage —

s'étaient aventurés, les premiers de race blanche, jusqu'au sud de l'île. Le port, choisi par leurs galères, fut baptisé par eux Tarsis, ou Tarsis *orientalis*. Selon Dulaurier et selon aussi M. Jules Leclercq (dont l'ouvrage récent : *Un Séjour dans l'île de Ceylan*, est à consulter fructueusement), le bien-fondé de cette assertion serait inclus jusque dans les Écritures. Écoutez plutôt, là-dessus, le savant voyageur Jules Leclercq : « On lit dans la Bible, dit-il, que les Phéniciens trafiquaient avec deux localités qui portaient le même nom de Tarsis, l'une au nord-ouest, où ils cherchaient l'étain, le fer et le plomb; une autre, à l'est, où ils se procuraient l'or et l'ivoire. Les Écritures nous apprennent aussi que Tarsis était un port situé dans une île qui faisait un grand trafic et qui était gouvernée par des rois; le Livre des Rois rapporte que le voyage de la Mer Rouge à Tarsis et le retour prenaient trois ans et qu'on y embarquait, à destination d'Ézion, de l'or et de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons. L'or qu'on y prenait pouvait y être apporté par les vaisseaux venus d'Ophir (Malacca). Les feuilles d'argent que mentionne la Bible comme une importation de Tarsis sont vraisemblablement celles dont les Cinghalais font encore usage aujourd'hui pour leurs livres saints. L'ivoire fut toujours une des principales productions du Ceylan, dont les jungles sont le repaire des éléphants sauvages; les paons et les singes y abondèrent de tout temps. »

Thèse évidemment défendable et que ses souteneurs étayent en outre sur l'analogie linguistique de certains mots entre eux : paon, par exemple qui se dit *tokéi* en tamoul (*toukéym*, en hébreu); singe, qui se dit *kapi* dans les deux langues; ivoire : *ibam* en tamoul et *ibha* en sanscrit, etc... Au surplus, nous nous contenterons des opinions autorisées de Dulaurier, de Leclercq et de l'Anglais Tennent pour admettre sans invraisemblance que Pointe-de-Galle, détrônée aujourd'hui par Colombo, est très possiblement l'ancienne Tarsis *orientalis* des Phéniciens, visitée par l'affranchi Annius Plocanus, sous le règne



POINTE-DE-GALLE : LES ANCIENS REMPARTS ET LA CATHÉDRALE



POINTE-DE-GALLE : VUE PRISE DES BASTIONS DE LA POTERNE EST





de l'empereur Claude. N'oublions pas, enfin, qu'Hippalus l'Ancien, géographe latin, fut le découvreur de la loi des moussons dans l'Océan Indien, et qu'il enseigna, le premier, aux marins de son temps à naviguer toujours au large de cette mer, afin d'effectuer en *un an*, grâce à ces vents réguliers, le voyage d'aller et de retour en Inde ou à Taprobane (Ceylan). Quant à l'étymologie du mot Galle, elle ne dérive pas, à mon avis, du latin (*gallus* : coq... encore que deux de ces fiers volatiles aient été sculptés en 1640 et 1647 par les Portugais sur la Porte des Remparts et sur la façade du Palais du Gouvernement); mais cette étymologie dérive bel et bien du mot *Galla*, lequel signifie, en cinghalais : rocher.

Hélas! combien déchue, de nos jours, la Tarsis *orientalis* de l'antiquité!... Elle qui, envoyant une ambassade et des présents à l'empereur Claude, s'était située, elle-même, géographiquement, au sud de Taprobane par cette brève et fière déclaration latine : *Ex iis cognitum portum contra meridiem...* Et combien, ruinée, démantelée, aussi, la Pointe-de-Galle d'antan! Celle du Portugal, puis des Pays-Bas, alors maîtres des mers, des îles et des épices...

Son port d'aujourd'hui?... Médiocre havre, qui n'offre même pas un sûr abri par mauvais temps, d'un accès si difficile et si étroit qu'on le distingue à peine du large, frangé qu'il est d'écueils émergeant des flots et de coraux sous-marins. Son phare? Haute de 20 mètres seulement, la silhouette blanche s'en détache parfois malaisément des récifs qui l'entourent. Pauvre petit port marchand, *assassiné* en plein cœur par la digue de Colombo, et qui n'est plus guère fréquenté que par quelques cargos, chargés de charbon ou de denrées essentielles d'importation. La proximité même de Pointe-de-Galle avec Colombo a contribué à l'affaiblir encore, maritiment parlant. Songez qu'une centaine de kilomètres séparent les deux villes, soit par chemin de fer, soit par route, cette délicieuse route dont j'ai parlé. Pour m'y rendre, je passe par Mount-Lavinia, puis par Kalutara,

ses tunnels de banians et ses plantations d'hévéas (caoutchouc). Il fait chaud. Je me désaltère du lait de deux noix de coco fraîches, boisson hygiénique (point alcoolique), bref le *drink* américain rêvé. Rêvé des archanges prohibitionnistes!

Lorsque j'arrive à Pointe-de-Galle — je n'y suis jamais allé qu'une fois, tant sa déchéance m'a attristé, *mélancolisé*... — le carnaval musulman du Moharram y bat son plein. De jeunes fanatiques, barbouillés d'ocre, de cirage et de plâtre, courent en hurlant et en gesticulant à travers la ville. C'est la commémoration rituelle, annuelle et sainte, de la défaite et du massacre des fils d'Husséin et d'Hassan par les troupes fidèles d'Ali, gendre du Prophète.

— *Daoû seyâ mamdam andreh!*

Cri, inlassablement vociféré, qui sert d'antienne à des sortes d'Aïssaouas, brandissant des sabres, agitant des oripeaux et traversant, lentement, *pièds nus*, dans le sens de la longueur, des allées de charbons en ignition. Ailleurs, d'autres, fakirs plus exercés, se transpercent, à l'aide d'aiguilles, les joues, les lèvres, les bras et les mollets. Mystère! Pas une goutte de sang ne sourd ni ne jaillit de leurs plaies volontaires. Exactement comme pour le fakir copte (et parisien) Tahra-bey. Phénomène de catalepsie ou de volonté que j'ai déjà observé aux Indes et que j'ai consigné dans le chapitre sur Bénarès de mon ouvrage, *L'Inde Mystérieuse*, depuis traduit en anglais. Ces excentricités — ou ces étrangetés — donnent à la vieille ville endormie de Pointe-de-Galle, une vague allure de fête foraine dans une sous-préfecture de France. Mais en plus sanguinaire. Quand ils s'y mettent, les Musulmans ne le cèdent en rien aux Hindous, sous le rapport de l'aberration fanatique. Tel, ce vieillard aux yeux hagards, couvert de sang, à forcé de se taillader le torse...

Accompagné d'un industriel portugais, sardinier à Goa, visiblement éccœuré comme moi par tous ces excès, je fais à pied le tour des remparts du vieux fort. Le Portugais m'explique en un français assez



POINTE-DE-GALLE : CARNAVAL MUSULMAN



RIVIÈRE CINGHALAISE ET SAMPANS DE PÊCHEURS



correct que la plupart de ces fortifications remontent à l'histoire coloniale de son pays. Au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle, Pointe-de-Galle était encore visitée par les Arabes et les Persans. Jadis, point de contact entre les jonques chinoises et les trirèmes phéniciennes, ce port cessa peu à peu d'être le grand marché asiatique exploité par les Maures, les Génois et les Vénitiens pour tomber aux mains du Portugal. Après une série de luttes sanglantes, les Hollandais finirent par s'en emparer à leur tour. Leurs premiers soins (pour assurer une domination qui devait durer un siècle et demi) furent de perfectionner et d'augmenter le système portugais de défenses du côté de la mer, qui avait donné tant de fil à retordre aux escadres de l'amiral Kosten. Le Portugal vaincu ne désespérait pourtant point. En effet, à l'occasion du mariage de Charles II d'Angleterre avec une princesse de la maison de Bragançe, le roi de Portugal s'engageait solennellement — s'il lui arrivait, un jour, de reconquérir Ceylan — à faire don de Pointe-de-Galle aux Anglais et, en tous cas, à ne jamais s'y réinstaller.

Ce n'est pas sans une certaine émotion rétrospective que je foule du pied les assises vénérables des canons, pierriers et mortiers, qui dominent de leurs demi-lunes les murs, bastions et contreforts de l'ancienne citadelle. Dans un esprit de respect archéologique dont il convient de les louer, les occupants britanniques d'aujourd'hui ont conservé pieusement ces vestiges d'un passé qui n'est point leur. Bien leur en a pris, car en même temps que d'une citadelle démantelée, ils héritaient, des Portugais et des Hollandais, une assez forte population de métis catholiques. A cet égard, Pointe-de-Galle n'a rien à envier à cette autre colonie portugaise de Chine, Macao, où le métissage et le catholicisme ont également prévalu, en dépit du préjugé de couleur anglo-saxon (voisin de Hong-Kong) et du confucianisme.

Il faut visiter ce quartier de la Mission aux maisons récrépiées à la chaux et badigeonnées de bleu clair, de jaune paille, de gris perle et de rose tendre, vraie aquarelle à la Marie Laurencin — extrêmement

portugaise d'architecture et de couleur — si l'on veut se faire une idée de la ténacité, j'allais dire de l'entêtement de la race lusitanienne à ne pas s'arracher des lieux où elle a essaimé, même quand ces lieux sont désormais régis par une domination et une loi étrangères. Ténacité qui est une force. On s'en rend compte surtout le dimanche, à la sortie des vêpres et du salut de l'église de *Tous-les-Saints*, lorsqu'on voit défiler devant soi ces créoles et ces métis, endimanchés à la mode d'une époque d'il y a trente ans, regagnant leurs tristes demeures aux volets rabattus, d'où s'échappent, parfois, quelque nocturne de Chopin ou quelque sérénade oubliée.

... Pointe-de-Galle, beau visage fané de bisaïeule qui a eu son temps et qui, de ses triomphes passés, ne garde plus qu'un vague et mélancolique sourire.



#### CHAPITRE IV

---

### PÉRADÉNIYA, PARADIS TERRESTRE...

Dame Botanique et ses rugosités — L'horticulture exotique en Europe  
Départ de Colombo pour le ... paradis terrestre ! — Zigzags et lacets  
à travers la montagne — Un parc tropical bien choisi — Le « bambou-  
bourreau » des rois de Kandy — Une armée de palmiers — L'étrange  
cocotier des Seychelles — Nénuphars et orchidées — Une allée jonchée  
de pétales roses...

**L**A botanique n'est pas un art.

C'est une science — disons : une science un peu austère, un peu rébarbative, un peu pédante, avec ses mots issus du grec et du latin, avec ses noms propres modernes ridiculement défigurés par la latinisation à outrance — une science traitant avec un ennui de Sorbonne le délicieux, ou parfumé, ou imposant règne végétal, qui charme et embellit notre vie.

J'avoue n'avoir jamais compris pourquoi une citation à comparaître devant la justice, à propos d'un litige de mur mitoyen, n'est valable que rédigée dans le plus rocailleux et le plus obscur jargon de la Basoche, ni pourquoi la botanique ne peut s'exprimer autrement qu'en baragouin gréco-latin. Oyez-la plutôt nous définir, par exemple,

la plus humble et la moins coûteuse des salades, j'ai nommé le démocratique pissenlit. « Le pissenlit, dit gravement Stéphane Endlicher, appartient à la troisième cohorte à périanthe double des gamopétales de la cinquième section des acramphibryés de la dix-septième classe des astéroïdées. » Maintenant, vous n'avez plus qu'à tiédir votre saladier, avant d'y mettre, avec lard, poivre et sel, vos « troisièmes cohortes à périanthe double », etc...

Réquisitoire oiseux autant que stérile (car Tournefort, Jussieu et Linné sont morts sans avoir rien tenté pour le débarbouillage de Dame Botanique) si nous ne devons, à propos du Jardin de Péradéniya, apporter à l'axiome : « La botanique n'est pas un art », le correctif immédiat que voici : « ... mais l'horticulture en est un. »

On peut, comme moi (et, je l'espère bien, comme la majorité de mes lecteurs) haïr cordialement la... *morphologie* d'une rose, mais raffoler de sa... forme, pour parler le langage dit vulgaire de ce brave M. Jourdain et de M. Tout-le-monde. Et l'on peut aussi, en bon profane, avoir visité, admiré et comparé entre eux, les plus célèbres Jardins Botaniques de l'univers, sans s'être jamais préoccupé des étiquettes en zinc indicatrices de familles, genres, embranchements, classes, sous-classes, sections, cohortes, etc... pas plus que des noms barbares écrits dessus à l'encre rouge ou noire. C'est mon cas. Je ne m'en porte pas plus mal; et je me pique de distinguer aujourd'hui, sans trop d'erreur, un cèdre d'un mélèze, un aréquier d'un cocotier un phénix d'un yucca. J'ai rapporté cette petite compétence, purement visuelle et charmée, de mes pèlerinages aux plus beaux parcs tropicaux du monde.

Chez nous — je veux dire : en Europe — à l'exception du *Palmen garten* de Francfort-sur-le-Mein et des merveilleuses serres de Gothembourg, en Suède méridionale, nous n'avons guère le goût, ou les moyens financiers, ou même la possibilité matérielle, climatologique, d'avoir un parc ou un palmarium, entretenu par l'équipe de jardi-



niers nécessaire à son existence et à son développement. Tout cela, je le répète, est difficile et coûteux. Les pays situés dans le voisinage des tropiques et de l'équateur possèdent, au contraire, sur nos pauvres régions tempérées, le double et immense avantage de la chaleur et des pluies gratuites, qui fertilisent *incessamment* l'humus, sans tuyaux de chauffe ni arrosoirs. D'où économie prodigieuse de charbon et de main-d'œuvre. Aussi, les parcs de Buitenzorg, à Java, Rio de Janeiro, au Brésil, Péradéniya, à Ceylan, Singapore, aux détroits Malais, Calcutta, aux Indes, Saïgon, en Indochine, le Jardin d'Essai d'Alger, le Jardin-Landon de Biskra, que j'ai tous amoureusement étudiés, les uns après les autres, lutteront-ils toujours victorieusement, sans crainte de concurrence, contre nos modestes et pourtant ruineuses tentatives d'Occident. Je ne parle ici, bien entendu que de la sylvie, autrement dit des arbres, arbustes, graminées, fougères, mousses, lianes, gazons; car, pour ce qui est de la flore, les pays dits froids l'emportent indiscutablement sur les pays tropicaux. Ces derniers ne cultivent guère, en effet, que : bougainvilléas, hibiscus, tiarés, peu de roses, quelques œillets d'Inde, quelques jasmins grimpants, une variété restreinte d'orchidées mais toute la gamme de fleurs aquatiques, depuis le lotus symbolique d'Asie jusqu'à la monstrueuse et splendide *victoria regia* du bassin de l'Amazone.

A quoi tient la « pénurie florale », si j'ose dire, de ces contrées si chaudes et si humides, d'où viennent, au dire de Vilmorin-Andrieux, qui s'y connaît, la plus grande partie des fleurs de massifs ou des fleurs vivaces, cultivées en Europe, Amérique du Nord, Sud-Afrique et Sud-Océanie, c'est-à-dire dans toutes les régions tempérées?... A l'indolence native des habitants de ces tropiques et de cet équateur, et aussi, je crois, au travail de Sisyphe, immanquablement nécessité par l'arrachage quotidien, parfois bi-quotidien, des mauvaises herbes et plantes parasites qui poussent sans relâche dans ces plantes de massifs, ou parmi ces fleurs vivaces. N'oublions pas enfin les pluies,

les pluies bienfaisantes et destructrices, les pluies qui vivifient les arbres et les légumes, mais qui flétrissent ou fanent irrémédiablement tant de fragiles fleurs.

On me pardonnera ces longs prolégomènes, nécessaires à la compréhension d'un parc tropical, aussi parfaitement conçu et aussi légitimement admiré que celui de Péradéniya, et dont je vais, sans tarder davantage, entreprendre la description.

Pour se rendre à ce paradis terrestre, ou, si vous préférez à ce Péradéniya, il faut tabler sur un voyage de 114 kilomètres au départ de Colombo, par chemin de fer de montagne, voyage qui ne dure, hélas ! que quatre heures, tant on reste à la fois saisi et jamais rassasié de la beauté de ces paysages et de leur luxuriante végétation. Le convoi blanc et coquet, attelé d'un wagon-restaurant, quitte d'abord Colombo et sa banlieue. Adieu ! océan, bosquets de cocotiers, bungalows fleuris !... En route pour le village pénitencier de Mahara où les forçats indigènes extraient les pierres d'une carrière voisine. C'est ensuite Hénaratgoda et ses plantations de cacaoyers, Ambépussa et ses marais insalubres. Voici Polgahawela, important embranchement du « Transcinghalais », dont une des branches se dirige vers le Nord. Le site, à présent, consiste surtout en rizières, peuplées de paysans repiqueurs de paddy et de buffles à demi enlizés dans la boue.

Une rampe sensible se perçoit bientôt dans le cahotement des wagons. Nous montons sur les pentes des premières collines servant de contreforts aux hautes montagnes du centre de Ceylan. Torrents, cascades et cascatelles. Quelle poésie rustique et déjà presque alpestre dans cette ascension lente parmi les mousses de plus en plus vertes et parmi les fougères de plus en plus arborescentes ! Vision qui, peu à peu, s'amplifie, s'élargit, se magnifie, à la faveur de lacets et de zigzags, permettant d'apercevoir, en trois ou quatre échappées, le Mont Pedrotallagalla, le « Mont-Blanc cinghalais », haut de 2.544 mètres et dont le sommet dépasse de 262 mètres celui du fameux Pic



GROUPE DE CINGHALAIS A L'ENTRÉE DU JARDIN BOTANIQUE DE PÉRADÉNIYA 7



PÉRADÉNIYA : LE JARDIN BOTANIQUE



d'Adam, comme lui, dépourvu de neiges éternelles, mais véhémentement assailli par la jungle.

Parvenus à une altitude où l'air frais nous fouette agréablement le visage, nous contemplons maintenant, *d'en haut*, le scintillant panorama de ces mêmes rizières étagées, les unes au-dessus des autres, que nous avons contournées *en bas*. Cette mosaïque de miroirs à facettes nous fascine et nous éblouit, rendant, par contraste, plus sombre, encore, la verdure d'alentour... La station atteinte au kilomètre 105 a pour nom Kadugannawa et est située à 615 mètres au-dessus du niveau de la mer. De cet arrêt, point culminant de la ligne, on distingue, un peu sur la droite, une route qui semble escalader la montagne : c'est celle qui fut construite, il y a quelque vingt ans, par le gouverneur Sir. E. Barnes. A propos de Kadugannawa et de ses environs (que je n'ai pas eu le temps de visiter, par suite d'un programme déjà suffisamment chargé), MM. Marcel Cottreau et H. Le Chartier, auteurs d'un guide extrêmement exact et sûrement documenté sur les Indes et Ceylan, mentionnent que : « ... au-dessus de cette station, se dresse la montagne de Behngalla, ou Witcher's Rock (776 mètres d'altitude), du sommet de laquelle un gardien surveillait, jadis, la plaine, aux époques de troubles. » Quelques lacets encore, et nous arrivons à Péradéniya (au kilomètre 114), exactement à 6 kilomètres de Kandy, ancienne capitale de l'île, à laquelle je consacre le chapitre suivant de cet ouvrage.

L'emplacement du *Jardin Botanique* a été, disons-le tout de suite, merveilleusement choisi par ses dessinateurs et premiers directeurs, les docteurs ès-botanique Gardner (un nom prédestiné... puisque jardinier, en anglais, se dit : *gardener!*) et Thwaites. Ces savants, tous deux statufiés aujourd'hui dans leur propre parc, savaient ce qu'ils faisaient en installant à cet endroit leur futur jardin d'essai. La situation, au double point de vue altitude et climatologie, en était excellente, en région tropicale tempérée, à l'abri de la canicule et des

nuits froides. En outre, ils assuraient à leur pépinière-musée, une irrigation constante et abondante, grâce au voisinage immédiat des eaux de la rivière Mahaveli-Ganga (en cinghalais : « grande rivière de sable ».) Aussi, certains que la chaleur et l'humidité ne leur feraient jamais défaut, tracèrent-ils le plan de leurs 60 hectares absolument comme s'il s'agissait d'un simple *parc anglais*, aux sinueux détours, aux bosquets sur pelouse, aux grandes allées d'ombre, aux horizons fuyants.

Entrons donc dans ce paradis terrestre, d'où nul archange, sauf l'*Archange-Règlement*, ne nous chassera, glaive en main. Selon l'esprit anglais qui a présidé, si heureusement d'ailleurs, à son plan d'ensemble, ce Jardin Botanique s'ouvre, d'abord, par une délicieuse et discrète allée, non rectiligne mais tournante. Puis, à gauche, quelques pas plus loin, c'est l'enchevêtrement des troncs noueux, des racines rampantes et des radicelles plongeantes des célèbres banians d'Assam, de l'espèce dite en latin (!) *ficus elastica*. Bosquet dru et serré, assemblage terrifiant de tentacules de pieuvre, ou d'anneaux de pythons et de boas... enchevêtrement tordu, contorsionné, qui compte, aujourd'hui, près d'un siècle! Poussons plus loin. Voici des boqueteaux touffus et minces, impénétrables : ce sont les bambous géants de Birmanie, mesurant pas loin de 20 mètres de haut. Le jardinier-chef, délégué par la Direction pour accompagner le *Sahâb* journaliste de Paris, m'explique en un mauvais sabir anglo-tamoul que les rois de Kandy se servaient, jadis, de ces bambous — dont la rapidité de croissance est inimaginable : environ un demi-pouce anglais, par heure, en juin et juillet — pour empaler vifs leurs criminels. Le condamné, solidement ligotté, puis assis sur un de ces jeunes bambous géants, incessamment arrosé, était lentement et sûrement transpercé sans recours par l'arbre-bourreau. Pour chasser de mon esprit cette image cruelle, j'achète moyennant quelques roupies à un Cinghalais quémandeur une curieuse collection de papillons et d'insectes-feuilles, d'un mimétisme étonnant. Et je poursuis ma visite.

Salut à vous! nobles palmiers, dont l'armée diverse et ondoyante borde cette grande allée : talipots à la fleur blanche et géante, aré-  
quiers aux grappes semblables à des gerbes de riz, choux-palmistes,  
kentias, doums, baquois, palmyras, cycas, phénix, dattiers, palmiers  
de Cuba, du Brésil, de Guinée, de Madagascar, cocotiers des Sey-  
chelles, espèce unique dont le fruit porte le nom, si pittoresquement  
insulaire de *coco de mer*. Mon guide attire mon attention sur un de  
ces cocotiers des Seychelles, mâle, âgé de 75 ans, et double (*bifide*,  
dirait Dame Botanique). En tant que mâle, ce spécimen ne produit  
pas de fruits. Il s'en est consolé par une floraison magnifique et stérile  
qui n'a pas duré moins de cinquante ans. Un demi-siècle à se parer  
de fleurs dans l'attente de l'épousée qui ne vient pas, voilà une galan-  
terie et une patience dont peu de nos célibataires endurcis seraient  
capables!... Ce cocotier, me dit encore mon jardinier ravi de m'éton-  
ner, pousse si lentement qu'il n'acquiert, chaque année, qu'une seule  
feuille, et que son fruit compte dix ans pour atteindre à sa maturité  
complète. Je m'explique, dès lors, pourquoi Rodolphe II, empereur  
d'Autriche, dépensa 4.000 florins pour posséder un de ces surprenants  
palmiers auxquels la pharmacopée de son époque attribuait, à tort  
ou à raison, certaines vertus médicinales.

Plus loin, voici une plantation modèle d'hévéas du Brésil, aux troncs  
droits, gris, tailladés, d'où s'écoule le *latex* qui, façonné en galette ou  
en crêpe, puis cuit, deviendra caoutchouc. Vite, un coup d'œil aux  
arums, aux nénuphars et aux lotus du petit lac, puis aux cannas, aux  
caladions, sur lesquels se posent des papillons à la livrée noir et azur.  
Voici encore d'épais bosquets de fougères géantes, importées de  
Tasmanie; voici, sur un mamelon, des caféiers, des muscadiers, des  
goyaviers, des arbustes à thé, des kolatiers, des canneliers, alternant  
avec des camphriers de Formose, avec des bambous noirs et des catal-  
pas du Japon, et avec des conifères d'Amérique. Et, sous cet abri, en  
retrait, voici enfin les mystérieuses et somptueuses orchidées —

*catleya, cypridium, grammatophylum scriptum* — aux noms pédantesques mais aux nuances exquis.

Sur toute cette nature enchantée, paradisiaque, au sommet de ces arbres, comme dans ces bosquets et à l'intérieur de ces buissons fleuris et odorants, le silence règne... interrompu seulement par le chant des passereaux vert émeraude, par le jacassement des pies, des geais, des perruches, enfin par le gazouillement des eaux rapides de la Mahavéli-Ganga, bondissant sur ses galets noirs, éclaboussant, parfois, de petits dieux bronzés aux dents blanches, ou encore baignant les pieds des éléphants sacrés de Kandy, qui s'aspergent sous l'œil rêveur de leur cornac.

Mais le soleil décline déjà. Il faut partir, car le crépuscule tombe vite, sous ces brûlantes latitudes. Adieu, Péradéniya!

Et je quitte lentement, à regret, cet Éden, par une allée d'arbres de Judée, jonchée de pétales roses...





JARDIN BOTANIQUE DE PÉRADÉNIYA : LES BANIANES SACRÉS (*ficus religiosa*)



DANS LA RIVIÈRE MAHAVÉLI-GANGA





## CHAPITRE V

### KANDY-LA-SAINTE

Lanka, la « Ville d'Or » ! — Mirage ou mystification ? — Roitelets  
et tyranneaux — Deux trahisons — Ne « baedekerisons » point !  
Histoire d'une dent — Pèlerins au seuil du Temple de la Dalaba  
Une relique bien gardée — Égoïsme de Bouddha, altruisme de Jésus  
Noblesse kandyenne et ... morose

.....

**U**NE forêt en fleur sert de ceinture à Lanka, *la Ville-d'Or*,  
ville éternelle comme la cité céleste où trône le dieu qui  
porte la foudre. Là, mille ruisseaux au frais murmure,  
mille bassins au limpide cristal, arrosent, avivent de verdoyantes  
prairies qu'émaillent, en toute saison, les nénumbos azurés et les lotus  
pourpres. Là, les arbres, ployant sous le poids des fleurs épanouies,  
des bourgeons renaissants et des fruits parfumés, imitent, dans leur  
luxueuse parure, les vêtements opulents des puissants de la terre.  
Sous les voûtes ombreuses et balsamiques de ces bois, passent et  
repassent d'innombrables chars aux essieux rapides; et, pendant que  
leurs roulements prolongés éveillent au loin les échos, le bourdonne-  
ment des abeilles, le chant du merle, la voix gémissante des colombes

et les clameurs stridentes du paon s'unissent dans les airs en une vague et indéfinissable harmonie...

« Au-dessus de ces bois, au-dessus de ces plaines, un mont riche en eaux jaillissantes, en métaux précieux, surgit dans les airs, revêtu d'une épaisse verdure ondulante à la brise, chatoyante au soleil, comme ces vapeurs chargées de féconde rosée qui s'élèvent, au matin, du sein de la terre humide. Mont sacré, si chenu, si escarpé, que l'aile de l'oiseau et la pensée de l'homme se fatiguent pour atteindre sa cime!...

« Sur ce sommet, toujours caressé de brises embaumées, repose, inexpugnable, Lanka, *la Ville d'Or!* » (Ramâyana : *Yudhakanda*, Ch. XIV et XV).

.....  
Lanka, c'était Kandy-la-Sainte, antique capitale des rois de l'île, aujourd'hui détrônée par le coquet Colombo britannique que vous savez.

Et cette Kandy chantée par Valmiki, cette *Ville-d'Or* célébrée par tous les aèdes des livres saints de l'Inde, c'est — mon Dieu! oui, disons la vérité — c'est... cette modeste bourgade (à peine une station thermale de chez nous) que j'ai sous les yeux, depuis hier soir. O désillusion! ô regret! ô leurre! ou plutôt, ô magie créatrice des poètes! Moi, qui m'imaginai une métropole de féerie!... Ça, Kandy?... Gentillet, tout au plus! Et encore... Le cadre, le paysage surtout. Je sais bien que les choses ne se déclinent ni ne se comparent, à tant de siècles de distance. Aux temps des rois d'Anuradhapura, Ceylan comptait, croit-on, dix millions d'insulaires répartis en diverses cités fameuses : Matalé, Sigiri, Jaffna, Polonnaruwa, Japahou, Badulla, Kotta. Aujourd'hui, l'île dépasse à peine trois millions d'âmes. Différence sensible, et qui explique peut-être pourquoi Kandy (25.000 habitants) à première vue déçoit. Mais on trouverait plutôt, je crois, la genèse de la médiocrité contemporaine de cette ville, si célèbre jadis, dans le

fait que ses rajahs tyranniques ne toléraient, en fait de constructions vraiment architecturales, que leurs propres palais et les temples, pagodes et couvents, affectés au culte bouddhique : tout le reste des Kandyens, *vulgum pecus*, devait, par ordre royal, se loger tant bien que mal dans des cases, huttes et paillottes ouvertes à tous vents. Doux pays où le fait du prince vous prescrit le rhume et les moustiques obligatoires!

En fait, la construction de la ville ne remonte guère qu'au début du xiv<sup>e</sup> siècle de notre ère; et tout porte à croire qu'elle le fut, surtout, pour y abriter la *Dalaba*, ou *dent de Bouddha*, et d'autres saintes reliques, plutôt que pour servir de résidence d'été aux rois cinghalais. Les annales hindoues nous apprennent, en effet, que Kandy ne devint capitale que vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, en 1592, après le sac de Kotta et la défaite du rajah Singha II par son rival, le prince Wimala Dharma. Je passe sous silence les deux ou trois incendies de la ville (ou plutôt : des paillottes... pas des palais, ni des temples), incendies qui advinrent au cours des trois siècles de domination portugaise, puis hollandaise; et j'en arrive à 1803, date à laquelle les Anglais s'emparèrent du pays. Car ce n'est pas charger la « perfide Albion » de péchés imaginaires que d'avouer, ici, qu'elle doit surtout la conquête et la possession de Ceylan à deux trahisons : celle du gouverneur néerlandais van Engelbeck, en ce qui concerne Colombo, puis celle de l'*Adigar* (premier ministre) Pilamé Tawé, doublement traître à la dynastie régnante de Raja-Singha et de son neveu Vikrana, en ce qui concerne Kandy. Par un juste retour des choses d'ici-bas, l'Angleterre ne devait pas tarder à payer durement son machiavélisme, par le massacre du major Davie et de sa petite garnison, composée d'Européens et de Malais. L'incapable gouverneur anglais North porte en grande partie la responsabilité de cette sanglante tragédie.

La *mignonnette* métropole des anciens rois peut facilement être visitée en deux jours — je parle pour le touriste trépidant — car tout

son intérêt réside en son palais et en son temple. Mais le voyageur sérieux, l'écrivain, l'historien, l'ethnographe, pourront lui consacrer hardiment une bonne semaine sans estimer ensuite que cela ait été, pour eux, temps perdu. Kandy, sa pagode, sa bibliothèque, son vieux palais, son lac (au milieu duquel surnage, tel un lotus oublié, l'îlot qui abritait, jadis, le gynécée royal), ses Bains, son Esplanade, son Musée d'Art kandyen, son étrange sanctuaire de serpents sacrés, sa délicieuse vallée de Lady Horton, sa Promenade du Réservoir, ses deux couvents bouddhiques de Malwatte et d'Asgiriya, sans oublier ses environs immédiats, et si pittoresques, de Gadladenga et de Galangolla constituent, comme on dit, largement « de quoi s'occuper ». Nous nous garderons de *baedekeriser* à jet continu, là-dessus, dans un ouvrage qui ne vise pas à être un *guide* — celui de Cottreau et Le Chartier y suffit amplement et excellemment — mais à être, surtout et avant tout, un recueil de notes et d'impressions de voyage, aussi personnelles et vivantes que possible.

Kandy-la-Sainte est, en tous cas, par moi, la bien nommée.

Même aujourd'hui, malgré l'afflux des visiteurs d'Europe, d'Australie, d'Amérique, elle garde sa tenue, sa dignité, son calme mystique d'autrefois. Possible, même, que sa foi, en le dogme du Gautama y soit plus vive, plus sincère, plus fervente qu'en Birmanie et qu'au Siam, pays orthodoxes s'il en fût, et que j'ai visités et étudiés dans d'autres circonstances?... Les pèlerins bouddhistes, venus un peu de toute l'Asie, y donnent l'impression d'une piété qui ne doit rien qu'à elle-même. Sans doute, considèrent-ils la célèbre — et hypothétique? — relique dentaire de Çakya Mouni, avec la même croyance enracinée, indéracinable, que celle des Musulmans pour leur *kaâba*, ou pierre noire de La Mecque?

Car, si les roitelets de Kandy se sont écroulés dans la poussière, la *dent sacrée* de Bouddha, même fallacieuse, même apocryphe, même

illusoire est toujours là!... Peu importe aux croyants qu'elle soit démesurée, anormale, cette canine d'ivoire, longue de 4 à 5 centimètres — croc de tigre ou incisive de crocodile? — peu importe même aux bonzes qu'elle ait été, si j'ose dire, tirée à une *seconde édition*, ce qu'aujourd'hui, nul n'ignore! La foi soulève les montagnes ou, si vous préférez, rend tout le monde *charbonnier* à Kandy.

Mais écoutez, je vous prie, cette légendaire et piquante histoire d'une dent, sans me jeter inconsidérément l'anathème de contempteur irrégulier, sacrilège, du bouddhisme, dont, quoique bon catholique, je suis très respectueux et même assez friand.

Or donc, au iv<sup>e</sup> siècle de notre ère, cette dent sacro-sainte du Grand Contemplateur était en la possession d'un roi de l'Inde, très sage et très pieux, nommé Gouhasewa. Ce rajah bouddhiste, menacé dans ses États et désireux de soustraire la précieuse relique à ses ennemis, n'imagina-t-il pas de la confier à sa fille, la pure et belle princesse Kalinga. Celle-ci, cachant la dent dans son chignon, réussit à effectuer sans encombre le voyage de Dantapura à Ceylan. Cela se passait exactement en 311 après Jésus-Christ. A en croire les Kandyens les plus obstinés, la sainte canine serait ainsi parvenue, intacte, à Kandy et n'en aurait jamais bougé jusqu'à nos jours. Croyance qui coupe court à toute contestation. Mais, si l'on consulte, non seulement les annales cinghalaises mais l'histoire portugaise, on est bien obligé de constater qu'il n'en va plus ainsi. La dent a été arrachée en 1560 au roi de Jaffna par Dom Constantin de Bragance, transportée à Goa, brûlée, pilée dans un mortier, réduite en poudre par l'évêque et finalement jetée à la mer en présence de toute la population catholique de la ville. A quoi les bonzes de Ceylan répondent sans s'émouvoir : « Possible, tout cela... Nous ne le contestons, d'ailleurs, pas. Mais nous tenons pour certain que les cendres de la *dalaba* (dent), brûlée et pulvérisée par votre évêque d'Occident, puis jetées à la mer,

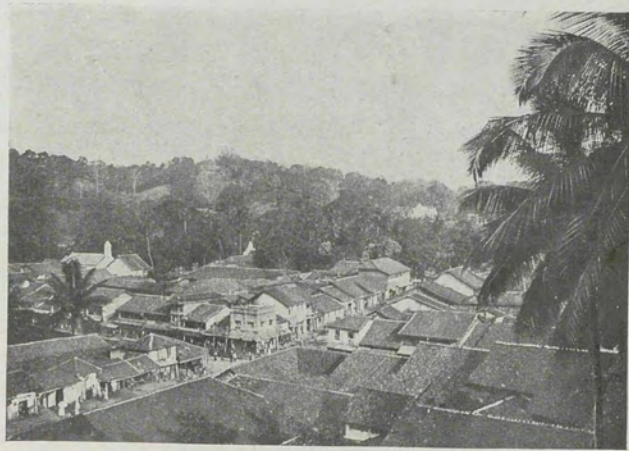
ont été miraculeusement recueillies par un lotus bleu, aussitôt reconstituées par son contact et transportées par un courant marin jusqu'à Jaffna. »

Et voilà!

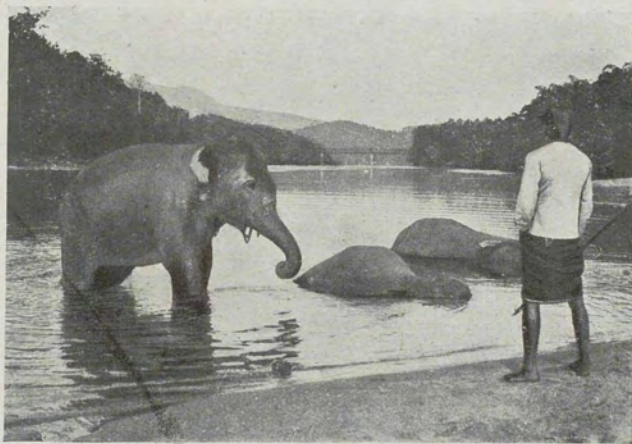
Avais-je raison de dire, plus haut, qu'à Kandy, tout le monde avait, pour cette dent, la *foi du charbonnier*?

Quand je franchis le pont des douves, puis le seuil du Temple aux murs crénelés, je me heurte à une procession japonaise qui en sort. Ils sont là, une trentaine — tous, ou presque, lunettés d'or — qui ont espéré, comme moi, voir, au *Vihara*, la fameuse dent, mais n'ont aperçu, de loin, derrière le rideau écarté, que sa châsse extérieure en forme de cloche et surmontée d'un collier de perles, rubis, émeraudes et œils de chat, le tout estimé à 8 millions de francs. Qu'ai-je dit! Sa châsse?... Une *seule* des sept somptueuses châsses s'emboîtant, les unes dans les autres, exactement la *septième*, et servant d'écrin royal à l'ineffable relique. Tous ces Nippons qui sortent, un peu déçus, en ont été, comme moi, pour leur peine et pour leurs offrandes aux bonzes. Croyez-vous qu'on montre ainsi la Dent à tout venant? Mais le service d'ordre, assuré par les élèves bonzillons, n'y suffirait pas! Songez que cette septième châsse offerte, il y a plusieurs années par les Bouddhistes birmans, est fermée par trois serrures compliquées, diverses, jamais la même; songez que chacun des six autres reliquaires intérieurs comportent, également, trois serrures, ce qui en fait vingt-et-une au total; songez que chacune de ces vingt-et-une clefs est confiée à un bonze; songez, enfin, qu'il faut un ordre exprès, et signé, du gouverneur de Ceylan, pour que les vingt-et-un bonzes s'assemblent, clef en main, sous les yeux des chefs et nobles de Kandy en grand costume, et pour qu'ils procèdent solennellement à l'ouverture des vingt-et-une serrures. Que voilà une dent — même fausse — bien gardée! Et, Seigneur! combien le Grand-Prêtre des bonzes doit être dans ses petits souliers, quand le pène d'une des





KANDY-LA-SAINTE : VUE GÉNÉRALE



BAIGNADE D'ÉLÉPHANTS AUX ENVIRONS DE KANDY



vingt-et-une serrures résiste à l'une des vingt-et-une clefs! Mais je m'arrête, car cette ultime ironie frise l'irrévérence.

Une pénombre mystérieuse et propice règne dans ce *Vihara*, à l'entrée duquel se tiennent deux bonzes, vendeurs de cierges et receveurs d'offrande. Plus loin accroupis devant un Bouddha à longues oreilles et à trois mains, des sacerdotés en toge *safran* chantent des cantiques en langue *mangala*, d'une voix monotone et basse. Des fidèles, dont la tenue et la piété édifieraient plus d'un pratiquant de notre vieille Europe, défilent silencieusement devant la représentation — et non : l'idole — du grand réformateur et niveleur de castes de l'Inde brahmânique. Un à un, ces fidèles s'inclinent, puis se prosternent et s'en vont, très simplement, après avoir déposé, dans de splendides vases d'or, leurs gerbes embaumées de roses, de jasmins, de tubéreuses et de fleurs d'oranger. Que ceux-ci sont plus recueillis, moins turbulents, moins enfantins, moins tyranniques, moins ridicules que ce puéril roi de Siam, feu S. M. Chulalongkorn, lequel, dans ce même *Vihara*, « piqua » une de ces colères bleues, parce que le Grand-Bonze s'opposait à ce qu'il touchât de la main la canine sainte, préalablement extraite, pour lui, de ses sept reliquaires, à l'aide des vingt-et-une clefs susdites!... Et combien je préfère à ce despote rageur, remportant avec lui ses riches présents siamois, oui, combien je lui préfère aujourd'hui, ces modestes pèlerins n'ayant vu, eux, que la septième châsse, et s'en allant, sans dépit et sans hargne, les mains encore toutes parfumées de leurs fleurs!

Des fleurs, des cierges, des chapelets, des cantiques, des prières, des prêtres pauvres, en robe, au crâne rasé, glabres... Comme tout cela ressemble au catholicisme! Et comme je la comprends mieux, à présent, cette mélancolique réflexion d'un admirable missionnaire français, au Japon, depuis trente ans :

— Oui, nous avons du mal, bien du mal, et nous ne réussissons pas toujours... En Chine, ils ont plus de chance : le confucianisme se prête

mieux aux conversions que ce bouddhisme qui, par plus d'un dogme et par plus d'un rite, présente tant d'analogies avec notre Évangile.

Mais je me souviens que le Père, très fier et très joyeux — ils le sont tous en Asie, malgré leurs déceptions, leur dénuement et leur misère — ajoutait en riant :

— Mais, *causez toujours*, mon fils, nous finirons bien par les *avoir* (*sic*). Notre Bon Dieu à nous est mort pour *notre* salut : ce n'est pas un égoïste, comme le leur qui, vivant et mourant, ne pensait qu'à *son* Nirvâna à *lui*!

Kandy n'est pas seulement une ville sainte : c'est encore, sans le moindre snobisme, une ville aristocratique où les derniers nobles cinghalais se sont réfugiés. Dédaigneux des Anglais puérils, uniquement occupés de leur *business* et de leurs sports, bref, inexistantes à Ceylan, mais, somme toute, maîtres peu rigoureux de leur île, — ces nobles kandyens qu'Albion n'a pas dépossédés de leurs biens, mènent une existence à la fois confortable et cloîtrée. Ils ne fréquentent aucun Européen et se marient strictement entre eux. Les jours de cérémonie ou de gala religieux, on serait tenté de croire qu'ils quittent leurs airs moroses et daignent sourire. Que nenny! Parés de vêtements lourds, disgracieux, à l'ancienne mode, rappelant assez ceux des rajahs de l'Inde du Sud (Cochin, Travancore, Mysore) ils circulent, obèses, importants et fiers, parmi la foule déférente et empressée. Mais la morgue et la vanité n'ont jamais classé quelqu'un sur un point quelconque de notre vaste univers. Femmes et filles de ces hauts personnages, également renfrognées, rarement jolies, plutôt laides, participent de cette mine générale, revêche, méfiante, qui aliène la sympathie. Toutes, ou presque, ont la narine percée d'un anneau. Sans doute pour que leurs maris les mènent par le bout du nez? Alors, grognones, grognones...

Bouderie de hobereaux qui se sont mis volontairement en quarantaine, descendant, tous, plus ou moins directement, de ce Vikrana Singha, détrôné en 1818, dernier rejeton de la dynastie de Vidshaya, lequel fut un tyran proprement odieux. On cite de lui ce trait charmant. Pour s'amuser, le jeune despote avait l'habitude de faire périr ceux de ses sujets et sujettes, qui avaient cessé de lui plaire, avec le raffinement d'un tortionnaire chinois, druse ou riffain. Un jour, pour varier le programme, il imagina tout simplement de faire décapiter plusieurs enfants en bas âge et d'obliger ensuite leurs mères à pilonner respectivement jusqu'à la bouillie, dans un mortier, chacune de ces têtes innocentes où se mêlaient le sang et le lait, fraîchement tété.

Dire qu'un tel monstre régnait, il y a un peu plus d'un siècle, dans la capitale de Ceylan, Ile de... Paradis!

Je m'explique à présent l'air mousu et *purgé* des nobles de Kandy : évidemment, de tels souvenirs n'engendrent guère le rire, ni même la bonne humeur...





## CHAPITRE VI

### CHAMPS DE THÉ SUR LA MONTAGNE

Altitudes cinghalaises — Le bon hôtelier d'Hatton — Une empreinte de pied de 1<sup>m</sup> 67 — Cueilleuses de thé — Prospérité des plantations  
Comment sèche une feuille de thé — Réveil d'hiver à Ceylan — Les boys du « Grand Hôtel » de Nuwara-Eliya — Des éléphants, jadis, sur ces cimes... — Il pleut, il pleut !... — Un concours franco-écossais de phrases imprononçables

**L**orsqu'en quittant Kandy pour le Pic d'Adam j'ai dû emprunter à Péradéniya-Embranchement la ligne de Colombo à Nuwara-Eliya, puis descendre à la station d'Hatton, petit voyage, en chemin de fer de montagne, d'environ 60 kilomètres dans la direction du sud.

Montée rude, escarpée, qui s'accroît surtout après Nawalapitiya et le Mont-Ouragalla (1.335 mètres) en rampes saisissantes et en lacets vertigineux. Partout, des œuvres d'art, ponts, viaducs, tunnels, dus à la science des ingénieurs britanniques. Partout, des échappées, riantes ou grandioses. Partout, une nature sauvage, échevelée, prodiguant sans arrêt les trésors de sa sylvie et parfois de sa flore. Moins tropicale, pourtant, et rappelant plutôt la végétation moyenne des

paysages alpestres de chez nous... De Galboda à Wattavila, par exemple, la voie décrit une longue courbe en forme d'S, à travers une forêt vierge d'une luxuriance inimaginable, aux lianes desquelles se suspendent, en aboyant, des singes *wandura* que n'effraie plus le panache blanc de la locomotive quotidienne. Encore quelques centaines de mètres à gravir! Et nous voici à Hatton où il faudra *descendre* — si toutefois ce verbe est de mise... à une altitude de 1.263 mètres!

Vous ai-je dit que les Anglais — surtout les Écossais — étaient, sous ces latitudes étouffantes, particulièrement portés sur l'alpinisme?... Je ne parle pas ici, bien entendu, des « résidants » (de ceux qui ne quittent pas impunément, sans progression ni transition une température de serre chaude pour celle d'un haut plateau) mais des « passants », touristes ou autres. Ces derniers, sanguins, riches en globules rouges, non encore anémiés par la vie coloniale ou les fièvres, ne courent guère de risques (sauf certains cardiaques) à se transplanter ainsi, brusquement, en quelques heures, d'un climat humide et brûlant dans un climat sec et tempéré. A la disposition de ces grimpeurs se tient toujours, avec une complaisance inlassable et souriante, le digne aubergiste d'Hatton. C'est le bon génie du Pic d'Adam! Guide, voiture, chevaux, repas, oreillers, couvertures, il se charge de tout. Mais, par exemple, n'allez pas lui vanter le pic concurrent d'en face, le Pedrotallagalla (2.524 mètres), qui n'est pas dans son secteur!... Vous le fâcheriez tout rouge; et il vous démontrerait, registre de signatures et attestations en main, que, pour compter 262 mètres de plus que son Pic d'Adam à lui, ce Pedrotallagalla n'en est pas moins une déception, un sommet toujours perdu dans les nuages, et d'où l'on ne voit rien. Mais pourquoi voudriez-vous contrister le bon hôtelier d'Hatton? Quant à moi, mon choix était tout fait d'avance: visitant une île de... *Paradis*, je me fusse à jamais déconsidéré à mes yeux et à ceux d'autrui, si je n'avais donné la préférence au Pic de notre... *premier ancêtre*.



Ascension nullement périlleuse, mais plutôt longue, dure, fatigante, et que je ne conseillerai pas à tout le monde, encore que nos alpinistes de Suisse, de Savoie ou des Pyrénées l'estimeraient « jeu d'enfants », en raison de ses escaliers taillés et de ses chaînes de secours aux endroits difficiles. Ascension qui demande, à mon avis, un certain entraînement préalable (on se *rouille* si vite et si facilement, sous les tropiques). Mais, pour ceux qui l'entreprendront et la mèneront à bonne fin, que de jouissances dans cet air vivifiant et frais, dans cette contemplation des jungles avoisinantes, dans ces traversées successives de bosquets d'yeuses, de mimosas, de lauriers, d'azalées, de rhododendrons, hauts de 10 à 12 mètres, dans ces rencontres de pèlerins, venus contempler et vénérer, au sommet du pic, la fameuse empreinte du pied, soit du Gautama pour les bouddhistes, soit d'Adam pour les musulmans!

.....  
Quel dommage — comme pour la canine bouddhique de Kandy — quel dommage que cette sainte empreinte, mahométane ou nirvânique, gravée à même le roc, mesure 1<sup>m</sup> 67 de long sur 84 centimètres de large.

Une pareille peinture...

Hélas! malgré la foi du voyageur qui m'a « soulevé » jusqu'à cette « montagne », je ne trouverai jamais chaussure à ce pied-là!

... Elles vont et viennent, pieds nus, la poitrine ferme et bombée, souples et harmonieuses, parmi les arbrisseaux d'un vert foncé luisant. Leurs mains semblent voltiger sur les feuilles dentées en scie, telles des papillons. Vêtues, les unes, de bure brune, les autres, d'un sari bleu clair, elles ont, toutes, un voile blanc rabattu sur la tête et serré au front. De loin, on les prendrait pour des religieuses — de jeunes novices, un peu bronzées — qui moissonneraient des branches de laurier pour l'autel de Marie.

Ce sont les cueilleuses de thé des collines de Ceylan. En silence, rapidement, elles se penchent vers les hautes et jeunes tiges de chaque plant, en choisissent les feuilles naissantes les plus fines, les plus délicates, les plus tendres, les plus jaunes, les plus veloutées, les détachent d'un geste gracieux et les rejettent, par-dessus leurs épaules, dans la hotte d'osier jaune qu'elles portent, fixée au dos. Il y en a de jeunes et de jolies — de vieilles et de laides, aussi — parmi ces vendangeuses de verdure, dédaigneuses des fleurs, piquées, ça et là, solitaires et blanches. Toutes ont le type montagnard, affirmé par la saillie des pommettes, le plissement des yeux, l'écrasement léger du nez. Ces cueilleuses de thé? — Moins fines et moins plaisantes, certes, que ces adorables filles des vallées occidentales, de caste inférieure, ou plutôt de race décriée *rodiya*, que j'ai aperçues à Pettâh, dans les autres suburbes de Colombo, ou encore que j'ai vu danser, un soir, à Kandy, trop dévêtues, devant un auditoire de *gentlemen* éméchés de whisky... — Mais robustes, saines, appétissantes, pourtant, ces cueilleuses des plantations de Dambulla, de Dickoya et d'ailleurs, vassales, ou plutôt serves des hauts et puissants seigneurs à *thé* Lipton, Bonaparte Wyse et autres *trusters*.

De nos jours, les mains hâlées de ces paysannes ont fait et font brasser des millions et des millions à leurs maîtres. Quelle trouvaille de génie que celle du planteur qui eut, le premier, l'idée de substituer ces buissons verts à ceux des caféiers cinghalais ravagés en 1870 par l'*hemileia vastatrix*!... Déjà, dès 1882, Ceylan exportait 697.268 livres de thé pour une recette de 49.317 livres sterling. Quatorze ans plus tard, en 1896, cette exportation dépassait le poids de 110 millions de livres (exactement : 110.095.193) et atteignait le rendement prodigieux de 2.505.813 livres sterling. En 1905, la production donnait un total de 77.000 tonnes, soit le triple de celle du Japon. Depuis, cette progression n'a fait que croître, tant et si bien que la culture du thé constitue aujourd'hui la plus grande richesse de toute l'île,

concurrent les marchés de Chine et distançant, en rendement local, l'extraction des rubis et des saphirs de Ratnapura, et la pêche des pintadines (huîtres perlières) du Golfe de Manaar.

Qui ne connaît ce thé de Ceylan, plus mince, plus noir, plus corsé, plus capiteux que celui de Chine, plus énervant aussi ? Personnellement (et je crois que beaucoup de peuples latins ont le même goût que moi) je donne la préférence, et de beaucoup, en arôme et en finesse, au thé chinois, d'ailleurs plus coté et plus dispendieux. Mais l'univers britannique, lui, ne jure, aujourd'hui, patriotiquement, que par le thé de Ceylan. *Vous êtes orfèvre, Monsieur Fosse!*

Il faut reconnaître que les hautes terres de Ceylan — notamment les plateaux qui avoisinent le Pic d'Adam et le Mont Pedrotallagalla — se prêtent admirablement à la croissance et à la prospérité de ces champs de thé sur la montagne, plantés à perte de vue sur toutes les pentes, à flanc de coteau. Ces arbrisseaux importés des Indes, surtout des contreforts himalayens du Sikkhim, entre Kurséong et Darjeeling, paraissent s'être mieux acclimatés sur les plateaux kandyens que ceux provenant des plants de l'Assam, situés à une plus faible altitude et proches du Golfe du Bengale.

Chacun de nous sait préparer une tasse de thé. C'est entendu ! Mais chacun de nous sait-il, par le menu, les longues, et minutieuses, et compliquées manipulations par lesquelles a passé cette pincée de feuilles noires, sèches et recroquevillées, avant de tenir dans le creux de notre main ? Les feuilles vertes et luisantes sont d'abord apportées et vidées des hottes dans des hangars bien aérés, puis triées sur des claies en vue de leur répartition en *thé noir* et *thé vert*.

Pour obtenir le *thé noir*, on expose d'abord les feuilles aux rayons du soleil en les disposant en mince épaisseur sur des plateaux de bambou ; puis, sans cesser de les remuer à la main, on provoque leur complète dessiccation sur des plaques de fonte chauffées. Cette demi-cuisson fait rendre un suc fermenté, âcre et grisâtre, au thé, qu'on

enlève alors pour le répandre sur des nattes ou du papier absolument inodore (car il prend facilement l'odeur de tout ce qu'il approche). On froisse alors les feuilles, on les agite dans des corbeilles pour qu'elles s'enroulent et se frisent; et l'on répète cette opération trois ou quatre fois, au besoin, tant qu'il y a trace d'humidité. Viennent ensuite le triage, le criblage, le vannage, le tamisage et la torréfaction; après quoi, le thé noir subit la dernière manipulation, dite de l'étuvage : on l'entasse dans des paniers de bambou, sous des charbons en ignition, à l'abri de la fumée et des cendres; et on le remue à la main jusqu'à complète dessiccation. Les feuilles sont mûres alors pour l'emballage, soit en papier d'étain souple, soit en boîtes de fer-blanc, ou de carton. Le *thé vert* subit à peu près la même préparation, à l'exception de celle qui le dépouille du suc âcre et grisâtre dont j'ai parlé plus haut : on lui laisse, au contraire, le principe actif de cette fermentation qui lui donne un goût spécial. Les mélanges pour l'Europe se font généralement dans ces proportions : deux tiers de thé noir pour un tiers de thé vert. A Ceylan, le thé noir semble devoir, chaque année, l'emporter davantage en demande sur le thé vert, à odeur forte, à saveur astringente et piquante, dont l'infusion excite et empêche de dormir. La cueillette ne peut se pratiquer, pour la première fois, que sur un arbrisseau âgé d'au moins trois ans. Il y a trois cueillettes par an : en avril (la meilleure, celle qui donne le plus de feuilles jaunes et délicates); en juin (récolte la plus abondante); enfin, en août (produits un peu plus inférieurs).

Et maintenant, n'est-ce pas, Mesdames et Mesdemoiselles — de même qu'au *Japon souriant*, les jolies serveuses en kimono écarlate, brodé de bambous noirs et de cigognes d'argent, s'inclinent révérencieusement, avant de le verser, devant *O-tcha*, le « Seigneur-Thé » — vous aurez, désormais, en absorbant lentement votre tasse parfumée, tous les égards qu'on doit à une boisson d'Asie, dont la préparation a nécessité tant de rites graves, minutieux, raffinés?

Ce matin, en sautant à bas de mon lit, j'ai quitté frileusement, à regret, mes deux couvertures, d'abord celle de coton, puis celle de laine, enfin mon couvre-pieds capitonné, douillet, en satin *puce*, s'il vous plaît, pour venir m'accroupir, en pyjama, devant ma cheminée. Un bon feu de bois y pétillait, dont la flamme éclairait ma fenêtre givrée et embrumée, et aussi, sur mon guéridon, dans un vase, un petit bouquet de myosotis.

Ah ça!... Rêvé-je?...

A Ceylan? des couvertures de coton et de laine? un couvre-pieds? un feu de bois, allumé dans... une cheminée? une fenêtre givrée et embrumée? enfin un bouquet de myosotis?

Il y a de quoi devenir fou!

... Et, pourtant, je vous le jure, je suis parfaitement éveillé (j'attends même mon breakfast en retard, avec un tiraillement conscient qui me prouve que je ne suis pas du tout la proie d'une suggestion de fakir); et je suis assuré, d'autre part, de jouir absolument de la plénitude de mes facultés (rien qu'à écouter, à travers la cloison, les ronflements attardés de mon voisin de chambre du « Grand-Hôtel » de Nuwara-Eliya, le Révérend J. P..., pasteur méthodiste, avec qui j'eus, hier soir, en fumant au salon, une vive mais cordiale discussion sur la théosophie d'Annie Besant, que je prise et que lui stigmatise).

Je ne suis donc pas la victime d'une mystification, ni d'un délire. Seulement, voilà, j'avais oublié de vous dire que Nuwara-Eliya (*prononcez* : Niour-Elia), sanatorium et station d'altitude, se trouve exactement à 1.894 mètres au-dessus des cocotiers de Colombo. Alors, vous comprenez, tout s'explique...

A ces hauteurs, à proprement parler, Ceylan devient une sorte d'Écosse. On y quitte le piqué, le tussor et le chantoung, pour la cheviote, le homespun et le shetland, non sans avoir passé par la transition bienfaisante et salvatrice du fresco. Pauvres Cinghalais de l'hôtel; ils me font l'effet de grelotter dans leur veston noir et

*camboye* de toile blanche, quand, dans le hall, je passe devant eux et qu'ils se relèvent de leur accroupissement transi pour me saluer respectueusement, en joignant vivement leurs mains obéissantes et humbles, maigres surtout.

Pris de pitié pour ces pauvres diables, je demande :

— *'t is cold, today?*

A ma question (naïve, à 1.894 mètres d'altitude) ils répondent toujours, avec un petit rire désespérément glacé et un dodelinement de tête de droite à gauche, qui semble négatif, mais qui — ô paradoxe! — signifie *oui*, aux Indes et à Ceylan :

— *Atcha, sahâb, atcha.*

Leur rictus poli s'éteint, dès qu'ils ne me voient plus; et ils s'accroupissent de nouveau sur leurs talons, plus gelés que jamais. Navrant! Aussi, pourquoi s'obstiner à ne pas mettre de caleçon de coton sous leur *camboye*, comme je le leur ai tant de fois recommandé? Mais, ces Messieurs — pauvres types! — préfèrent garder leurs jambes nues dessous, avec leurs chignons et leurs peignes sur la tête, pour rester cinghalais quand même, comme si ça tenait chaud!... Tant pis! au moment des pourboires, je leur revaudrai cet entêtement en roupies supplémentaires. Ça leur apprendra à se fiche de moi! Ah! mais...

Le « Grand Hôtel » de Nuwara Eliya, de beaucoup supérieur au « Queen's Hôtel » de Kandy, regorge de clients : Anglais, Écossais, Canadiens, Yankees, Australiens et aussi quelques riches Hollandais et Scandinaves à change avantageux. Peu ou pas de Latins, ni de Méridionaux, parmi ce peuple de Nordiques, sauf le Français que je suis, mais qui doit tout de même ses yeux bleus à une trisaïeule maternelle danoise de Copenhague. Races septentrionales qui, sans guère fraterniser ni frayer entre elles, ont, toutes, ce bon sourire et cet épanouissement heureux de la face fouettée par le revigorant air froid des altitudes. Je n'ai jamais, moi l'explorateur des tropiques, si bien *respiré* que... sur la banquise boréale du 82° de latitude Nord

Spitzberg, où j'étais allé rejoindre, il y a quelques années, Walter Wellman, l'aéronaute du dirigeable *America* et son ingénieur, Melvin Vaniman, pour relatei, dans *L'Écho de Paris*, leur tentative aérienne vers le Pôle Nord. Eh bien! je dois avouer que, toutes proportions gardées, je retrouve, ce soir, à Ceylan, un peu de cette saine fraîcheur sans vent qui m'avait fait tant de bien au delà du cercle polaire. Nuwara-Eliya, c'est la vie de l'Europe, un instant retrouvée. Décidément, cet hôtel me plaît. Je vais m'y reposer une bonne semaine. Un vrai bain de santé après la canicule exténuante du splendide « Galle-Face » d'en bas!

Il y a quelque trente ans, m'assure-t-on, les chasseurs d'éléphants se donnaient rendez-vous dans cette localité qui ne leur offrait alors qu'un modeste bungalow-abri. Mais l'éléphant sauvage a, peu à peu, déserté ces solitudes, ces rochers, ces buissons de myosotis et d'acacias, ce lac romantique aux eaux sombres où il aimait à se mirer, s'asperger, s'abreuver avec ses femelles et ses éléphanteaux. Ce n'est pas le froid vif qui l'a proscrit de cette région qu'il affectionnait, où il se rencontrait, sans lutte fratricide animalière, avec le *tchita*, le petit fauve de Ceylan. Non! c'est devant les 400 et 500 *express* à balles expansives ou explosives des Nemrod britanniques, qu'il a fui, terrifié, vers les jungles de la zone tropicale, où le protègent, à présent, de justes, d'équitables décrets de restriction contre l'extermination mal-faisante, imbécile et stérile.

Le revers de la médaille d'un séjour de détente à Nuwara-Eliya, ce sont malheureusement les pluies, les terribles et tenaces petites pluies fines, bruine ou poussière d'eau glaciale qui vous transit jusqu'aux os. Ah! la pluie dans les montagnes, quel supplice! Non seulement en Engadine, au Tyrol, en pays basque, mais même à Ceylan, surtout à Ceylan. Adieu, alpinisme, chasse ou pêche, herborisation, entomologie ou simplement flânerie, rêverie, lecture sur la mousse ou les lichens! Adieu, excursion à la vieille ferme de Sir Samuel Baker,

gouverneur de l'île, adieu, sites cinghalais « à la Walter Scott », Plaine de la Lune, Col de Ramboda, adieu, canotage sur le lac Grégory, adieu, promenades parfumées au Jardin d'Essai du pic de Hakgalla (« Rocher de Fer ») où croissent tous nos arbres fruitiers d'Europe à proximité des sapins suédois, des araucarias chiliens, des séquoias japonais, des cyprès chinois, des eucalyptus australiens, des cèdres tasmaniens, des pins himalayens, des fougères néo-zélandaises, des bananiers éthiopiens, des roses persanes et des orchidées locales sous châssis!

Il pleut, il pleut... C'est la claustration obligatoire au « Grand-Hôtel », les bridges interminables et silencieux, les mahjongs attentifs, les réussites solitaires, les petits jeux, quand on se connaît...

Je me souviens encore de cette vieille dame écossaise d'Aberdeen et de sa petite-fille, dix-sept ans, rousse, jolie, quoique un peu piquetée de taches de son, mes voisines de table, qui m'avaient adopté, aveuglément, fanatiquement, parce qu'elles m'avaient vu *saler* mon porridge (*scotch fashion*) au lieu de le sucrer à l'anglaise.

— D'ailleurs, ajoutait cette vieille dame aux cheveux blancs, infiniment touchante, ce n'est pas la première fois que je constate qu'entre nous et vous, Français, il y a des *croches* sur bien des points. Tenez, par exemple, vous avez les mêmes petites bêtises que nous, pour jouer, quand il pleut... Ainsi, vous dites, je crois, afin de rire, dix fois de suite, mais très vite, des phrases difficiles, comme ceci : « Six chasseurs sachant chasser » ou encore (mais cela n'est pas aussi convenable...) « La grosse cloche sonne ». Très gais, vous autres, comme nous, en Écosse. Tâchez donc de dire également, dix fois de suite, très vite, cette difficile phrase : « *She sells sea-shells on the sea shore.* » Essayez de dire, un peu, Monsieur?

Je m'efforce d'articuler en vitesse, dix fois de suite, cette phrase diabolique qui signifie : « Elle vend des coquillages sur la plage. » Mais je n'y arrive point. Et c'est une fusée de rires... La jeune fille



se renverse en arrière pour glousser de toutes ses dents blanches, la grand'maman manque de s'étrangler et de perdre ses lunettes, le Révérend méthodiste, lui-même, attiré par le bruit, prend sa bonne part de l'hilarité générale. On le force à prononcer, à son tour, la phrase-attrape.

— Vous voyez... Il ne peut pas, non plus : « *She sells sea-shells...* »  
*Funny, very funny!*

Tout cela est bien gentil, bien sage et bien attendrissant, à l'heure du thé et des *muffins*...

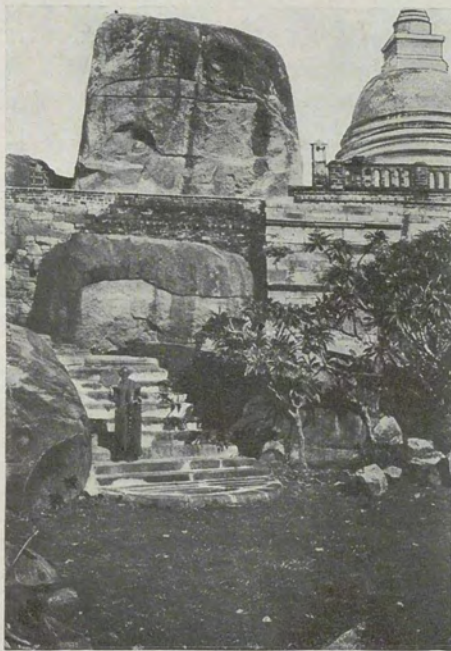
Mais comme j'aimerais mieux, s'il ne pleuvait pas, escalader, pic en mains, ces rochers où fleurissent l'arum, le canna, le datura!

.....  
Ah! pourquoi pleut-il si souvent, à Nuwara-Eliya!





PIROGUES A BALANCIER DES PÊCHEURS DE PERLES



TEMPLE BOUDDHIQUE DANS L'INTÉRIEUR DU PAYS CINGHALAIS





## CHAPITRE VII

### PÊCHEURS DE PERLES DU MANAAR

Chasseur ou observateur ? — Les derniers sauvages de la jungle cinghalaise — Le « mentram » des éléphants — Les poissons chanteurs de Batticaloa — D'escale en escale — Légende du pêcheur Prakrama — Les perles du Manaar — Plongeurs, requins et raies géantes — La récolte sur le charnier — Un « roi de la Perle » français — Philosophie de tout cela ...

**A**LLER où l'on ne va guère m'attire toujours irrésistiblement. Sortir des chemins battus, fouler les sentes herbues où personne — ou peu de gens — n'a passé avant vous, quel piment, quelle nouveauté, quelle ivresse !

Lors d'un de mes quatre distincts séjours à Ceylan (je ne fais pas entrer en ligne de compte deux autres trop brèves escales qui porteraient à six le chiffre total de mes allées et venues à l'île Parfumée), j'ai résisté à la tentation d'aller tirer, ou manquer, un éléphant et un buffle, à Hambantotta, dans le Sud-Est, avec des amis autrichiens, feu le baron Oscar de Rothschild, de Vienne, et le capitaine de frégate Schwickert. Oui, j'ai préféré aux émotions d'une chasse princière et mouvementée la remontée terrestre et côtière vers le nord,

pas toujours folâtre, en chemin de fer, en auto, puis sur un médiocre cargo qui relâchait à Batticaloa, Trincomalee, Jaffna et Arippu, où se pêchent... vos colliers de perles, Mesdames.

Pourquoi ai-je agi ainsi? pourquoi ai-je faussé compagnie à de charmants compagnons de voyage que j'avais, un mois auparavant, emmenés aux Indes jusqu'à Kapurthala et fait inviter, quinze jours, au palais de mon royal et fastueux ami, Son Altesse le maharajah Jagatjit Singh? Oui, pourquoi cette défection à Ceylan, ce lâchage qui les a contristés, j'en suis sûr?... A moins qu'ils n'aient cru, après tout, à de la poltronnerie de ma part?... Pourtant, moi — qui ai tiré, avec eux et sans eux, des tigres, des panthères, des sangliers, des crocodiles — moi « caner » devant le buffle ou l'éléphant, évidemment de sales bêtes quand on ne les abat pas sur le coup?... Non, non, ils n'ont pas cru cela. Mais voilà : eux (et beaucoup d'autres, aux Indes, à Ceylan, en Indochine, en Afrique, aux Montagnes Rocheuses) ne sont que... *chasseurs*. Moi, je suis — ou, du moins, je tâche d'être — *observateur*. Je me passionne plus aux peuples et aux temples qu'aux convulsions dernières d'un fauve qu'il ne faut pas approcher. Bref, je suis ethnographe, et aussi photographe, rapprochement phonétique qui n'est pas sans comporter des affinités grandes. Et puis, j'ai le malheur de prendre des notes, *en sourd*, sur tout et sur rien, parce que je suis littérateur et journaliste, et qu'on ne sait jamais...

Ainsi m'advint-il de ne pas participer à une battue rothschildienne de buffles et d'éléphants, en pleine jungle cinghalaise d'Hambantotta, pour pouvoir, un jour, vous raconter deux histoires des *Mille et Une Aubes* : celle des « poissons chanteurs » de Batticaloa et celle de Prakrama, le jeune pêcheur de perles du Manaar.

Je passe rapidement sur les détails et les à-côtés de mon itinéraire, un peu zigzaguant, que je ne recommanderai à personne des voyageurs et voyageuses tenant à leur confort : départ de Nuwara-Eliya pour Badulla en railway, puis en auto sur route de Badulla, chef-lieu

de la province d'Uva et ancienne résidence royale, jusqu'à Batticaloa, en passant par Kaloday, Maha-Oya et Eraoor.

Toute la jungle que je viens de traverser, à droite et à gauche de la route, est peuplée par les derniers *sauvages* de l'île : les Veddahs. Au dire des anthropologues, ces aborigènes habiteraient Ceylan depuis deux mille quatre cents ans. C'est un beau titre de propriété, contre lequel ne peut courir, aucune prescription britannique, et analogue, en antiquité, à celui des Mois de notre Indochine. Ces Veddahs sont de rudes et farouches chasseurs, vivant dans des grottes, armés d'arcs et de flèches, et vêtus — si on peut dire « vêtus » — de fibres de bois, d'écorces et de feuilles assemblées. Sous leurs tignasses et sous leurs barbes noires emmêlées, aussi fournies que celles des indigènes nord-australiens, se retrouvent, malgré l'expression parfois hagarde et bestiale, le type facial cinghalais et le modelé de corps hindou. Ils parlent une langue spéciale, dans laquelle prédomine l'élément aryen, et qui se rapproche plus du *mangala* kandyen que du *kingala* courant. Ils ne sont ni bouddhistes, ni brahmanistes; mais ils adorent les génies des eaux, des cavernes et des forêts. Sont-ce les descendants des *Yakks*, dont parle le Râmâyana, véritables autochtones de l'île, rebelles à toute assimilation, à toute acclimatation, à toute civilisation? ou bien proviennent-ils d'une révolte et d'un exode d'esclaves évadés des geôles des premiers rois-tyrans d'Anuradhapura et de Kandy, qui n'étaient pas des gens commodes, à en croire les annales?... Les avis des ethnographes sont partagés là-dessus. Je crois plutôt à l'autochtonie de ces êtres inapprivoisables.

Inapprivoisables, ô combien! Il n'y a pas plus de quinze ans, en effet, ces sauvages se refusaient encore à tout commerce avec l'Européen. Leurs relations avec lui se bornaient au troc étrange que voici : telle tribu veddah, sortant peureusement de sa forêt vierge, se rendait *nuitamment* à la ville la plus proche et déposait au seuil de la maison de tel commerçant les produits de sa chasse, ou de sa pêche, ou de

sa pauvre industrie rudimentaire; elle y laissait aussi, à côté, un spécimen usagé de l'objet qu'elle désirait en échange. La nuit suivante, ou quelques nuits plus tard, un messenger s'en venait sur la pointe du pied prendre, au même endroit, l'objet neuf troqué par le commerçant, et reprenait l'échantillon fourni par la tribu à titre de modèle. Chose curieuse! jamais aucune contestation ne s'est élevée entre les échangistes. Probité réciproque, et spontanée du Livre de la Jungle. Ce n'est que beaucoup plus récemment que les RR. PP. Missionnaires franciscains ont pu obtenir de quelques-uns de ces frustes enfants de la nature qu'ils vinssent, de jour, à leur Mission et même jusque dans les villages.

A propos de ces Veddahs, un voyageur français, F. de Lanoye, conte cette étrange et troublante anecdote concernant un de ces hommes des bois, doublé de fakir, qu'il tint pour le plus mystérieux de tout Ceylan. « Étant allé chasser l'éléphant, dit-il, le capitaine anglais L..., de la garnison de Matalé, rencontra un de ces animaux en entrant dans la jungle. Surpris, il ajusta la bête avec trop de précipitation; et, au lieu de lui loger sa balle dans la tête, il ne lui fit qu'une longue blessure au cou. L'éléphant, furieux, se jeta aussitôt sur l'imprudent chasseur, qui, s'étant avancé presque à portée de sa trompe, n'avait ni chance ni espoir d'échapper à une mort affreuse. Déjà, il sentait courir sur ses épaules le souffle furieux de son ennemi, quand un sauvage se jeta entre lui et l'éléphant que, d'un geste impérieux et *d'une phrase rapide*, il arrêta tout court. Étendant ensuite le bras, il prononça *d'autres paroles* d'un ton très élevé. Quelle que fût leur signification, menaces ou conjuration, toujours est-il que, devant elles, l'éléphant pirouetta sur lui-même et prit la fuite en poussant des clameurs épouvantables et en brisant tous les arbres qui s'opposaient à son passage. Dès que le capitaine L... fut un peu remis de sa frayeur et de son saisissement, il chercha son libérateur; mais Tom le Veddah (c'est le nom que lui donnent les missionnaires) avait



aussi disparu dans la jungle; et, quelque récompense qu'on lui offrît par la suite, il ne consentit jamais à venir recevoir les remerciements de celui qu'il avait sauvé. »

A première vue — pour le profane qui ne sait pas que, de l'aveu même des Européens les plus sceptiques, l'Inde (avec Ceylan, son appendice insulaire) est le pays énigmatique et continu des étonnements, des incompréhensions et même des... miracles — cet éléphant blessé au cou dans la jungle, qui s'arrête net dans son élan devant un sauvage hirsute et broussailleux, qui reçoit de celui-ci une verte sermonce, et qui, finalement, « pirouette sur lui-même » pour prendre la fuite « en poussant des clameurs épouvantables », cela est d'un comique, d'un burlesque et d'un cocasse qui engendre irrésistiblement le fou rire... Oui, mais quand on se souvient que F. de Lanoye n'est pas un romancier d'imagination, qu'il est l'auteur d'un gros livre de 571 pages, fouillé, creusé, sincère (*L'Inde contemporaine*), on suspecte moins son témoignage, puisé aux sources les plus sûres.

L'anecdote qu'il relate — sans commentaires, d'ailleurs — me paraît devoir se rattacher indubitablement à la grande théorie occultiste hindoue des *mentrams*, dont j'ai fait, personnellement, l'objet d'études particulières. Le *mentram* est une formule conjuratoire, aussi brève qu'impérative : elle commande aux éléments (air, eau, feu, foudre), aux animaux (*mentram* bovin, *mentram* des abeilles, etc...), aux lois organiques de la nature (germination des plantes, sommeil humain, etc...). Le *mentram* est *secret* : il se transmet d'initié à initié. Point n'est besoin, pour le détenir, d'être rajah, guerrier, brahmane ou bonze. Homme des bois ou fakir de ville, l'initié possède, même en haillons, le prodigieux pouvoir de *rassembler les élémentals*, c'est-à-dire d'accomplir certains miracles. Miracles de divers ordres : suggestion, fascination, interposition d'images, guérison au contact ou à distance, par télépathie. Je ne doute pas un instant — et je vous prie de croire que je ne suis pas « un gobeur » : je l'ai prouvé à maintes

reprises — je ne doute pas un instant que cet éléphant blessé, furieux, n'ait épargné la vie de l'officier anglais simplement parce qu'il en avait reçu l'ordre, simplement parce que ce Veddah, sordide et demi-nu, avait prononcé devant lui le *mentram des éléphants*, qui existe, je le sais, que nul n'a voulu me révéler et que j'aurais tant voulu connaître.

Batticaloa, chef-lieu de la province Est de Ceylan, est surtout peuplée de Tamouls vichnouïtes et de Maures musulmans. C'est une des villes les moins cinghalaises et les moins bouddhistes de l'île, mais ce n'en est pas une des moins pittoresques.

L'arrivée par eau — car j'avais oublié de vous dire que Batticaloa est située dans une île, au milieu d'un vaste lac relié à la mer par un chenal étroit — rappelle un peu celle de Venise, et aussi de Cochin, en pays malabar hindou. Elle se fait par une digue, à travers le lac, long de 48 kilomètres, large de 8, et où s'ébattent de monstrueux crocodiles. De l'autre côté, c'est une mince bande de sable, plantée de tamaris et de cocotiers, abritant des hameaux tamouls et maures. On aperçoit aussi, en passant, les murs, donjon et enceinte, démantelés, d'un vieux fort portugais qui sert aujourd'hui de prison.

La principale — je devrais même dire la seule, l'unique — curiosité de Batticaloa, c'est le miracle (encore un! décidément...) de ses *poissons chanteurs* (*singing fish*), étrange phénomène d'ichtyologie, ou plutôt de conchyologie, que voici. Par les nuits calmes de pleine lune, une harmonie monte du fond de l'eau jusqu'à la surface du lac, sorte de tierce rappelant le son mélodieux produit par le doigt humide promené sur un verre de cristal. Cette musique (jusqu'à trois et quatre notes différentes) que l'on entend résonner de tous côtés, en barque — et qui se perçoit, plus distinctement encore, si l'on plonge dans le lac une perche dont on appuie l'autre extrémité à son oreille, fut

d'abord attribuée par les nautoniers du pays à des sirènes captives, puis à des poissons enchantés, puis à des crustacés. La science établit aujourd'hui que cette mélodie sous-marine est due au mollusque gastéropode *cerithium palustre* (buccinoïde entomostome de Blainville), bref, à un colimaçon aquatique qui, en frôlant les coraux de sa coque sonore, produit des sons que répercutent les eaux.

Hélas! même à Ceylan, même à l'Île de Paradis, plus de sirènes!...

Et c'est, maintenant, à bord d'un chétif cargo, le cabotage, d'escale en escale, c'est désormais, pour plusieurs jours, la navigation un peu lente et un peu monotone, le long de ce littoral oriental, torride, ombragé de cocotiers éplorés.

Voici Trincomalee (*prononcez*: Trincomali) et sa double rade naturelle, Trincomalee construite sur une péninsule séparant le port intérieur de son mouillage extérieur, Trincomalee que notre glorieux Suffren reprit aux Anglais en 1780 pour la rendre aux Pays-Bas, Trincomalee qui pourrait abriter et ravitailler des escadres, et ne groupe que de misérables paillotes autour de quelques vieilles masures décolorées des dominations portugaise et hollandaise. Ces masures, pourtant, si délabrées qu'elles soient, c'est tout ce qu'il reste à Trincomalee de son passé, de son histoire, de sa grandeur. On reste rêveur, par exemple, devant les vestiges de cet ex-Fort Frédérick, hollandais, édifié sur l'emplacement même d'un premier et vaste temple malabar, détruit en 1622 par les Portugais. Ainsi, trois occupants, les uns après les autres, se sont disputé âprement la possession de ces quelques mètres carrés. Tant et si bien qu'aujourd'hui, par vénération pour ce lieu, primitivement affecté au culte vichnouïte, les brahmanes de la population tamoule de la ville ne manquent jamais de venir au Fort, une fois par semaine, pour jeter à la mer fleurs et fruits en offrande. De Vichnou, de saint Pierre et de Luther, c'est Vichnou qui l'a, finalement, emporté.

Pour « tuer l'escale » — mais oui ! parfois, au cours d'un cabotage, il faut bien recourir à ce lâche assassinat du... Temps — je jette un coup d'œil aux sources thermales de Kanhiya, à 13 kilomètres du port; puis, je reviens flâner sur la grève où les pêcheurs trincomaliens ont échoué leurs esquifs à balancier. Curieuses, et même paradoxales, ces embarcations, faites d'un arbre long et creux, ficelé et consolidé par des fibres de coco : un rien les ferait chavirer, ces barques, si un long billot flottant parallèle, relié au tronc par deux arceaux flexibles, n'assurait, jusqu'à l'insubmersibilité, leur équilibre. J'ai retrouvé ce type de pirogue en Malaisie, dans le détroit de Torrès, au nord de l'Australie et jusqu'en Micronésie. Son origine est certainement malaise. On la signale aussi de l'autre côté de l'Océan Indien, à Madagascar et aux Comores. Elle y explique l'immigration de ces Malais qui, par la suite, devinrent *Houves* ou *Hovas*, et régnèrent sur la grande île africaine.

Ces hardis pêcheurs trincomaliens n'hésitent pas à plonger et à attaquer au couteau le requin quand il s'agit de défendre leurs nasses et leurs filets. Ceux que j'ai sous les yeux en ce moment sont de sveltes jeunes hommes au torse musclé. Aidés de leurs mères, épouses, sœurs — esclaves un peu passives et mornes — ils vident à petites secousses les rêts où se débat toute la gent argentée. Que de coloris merveilleux dans cette moisson océane ! Des poissons noirs, bruns, verts, gris, pourpres, bleu turquoise, striés de raies blanches, aux corps élégants ou difformes, aux nageoires piquantes, parfois venimeuses, étonnante flore marine, pour moi nouvelle, inconnue, à laquelle se mêlent encore des algues violettes et blanches, d'étranges crustacés roses, ni crevettes, ni langoustes, et des coquillages au reflet d'aurore...

Le brave cargo est reparti pour le petit havre de Mullaitivu dont je ne dirai rien, sinon que, géographiquement, il amorce le chapelet d'îles, d'îlots, de lagunes et de presqu'îles, constituant le Nord de Ceylan. Puis, c'est Jaffna, encore appelée Djaffnapatam (« Ville du

Joueur de Lyre ») chef-lieu de la province Nord. Vieille église, portugaise, je crois, et vieux fort néerlandais du xvii<sup>e</sup> siècle, à l'intérieur duquel réside le Gouverneur, en tournée, et que je préfère à cette Tour de l'Horloge moderne, dans le goût 1882, et qui fait les délices des promeneurs de l'Esplanade. Le temps, cette fois, me manque pour visiter les Missions américaines d'Oodooville, de Kopay et de Batticotta. On ne peut pas tout voir!... Mais quel exquis déjeuner au *Rest-House* : potage tortue, curry de chevreau, cœurs de palmier, mangues et... raisin! Le cargo s'est délesté de son fret et cingle, à présent, en plein golfe, vers Manaar et Arippu, point terminus du programme de voyage que je me suis fixé. Nous laissons derrière nous des îles, grandes et petites, et, à tribord, cette légendaire chaussée appelée *Pont d'Adam*, par où notre premier ancêtre, chassé du *Paradis* (« Péradéniya ») par l'Archange jailli du *Pic d'Adam*, gagna à pied sec l'île de Ramesweram et les Indes. Avais-je raison, ou non, de qualifier Ceylan d'*Île de Paradis*? Convenez que jamais épithète ne fut plus justifiée.

Manaar est une désillusion. Dominée par un vieux fort hollandais (décidément, ces forts hollandais... c'est comme les églises portugaises : on en a mis partout!), cette ville laide et sale n'offre guère d'intérêt que ses baobabs importés, non de Tarascon par feu Tartarin, mais du Sénégal par les Arabes du Moyen Age. Les habitants de Manaar n'ont pas l'air d'être affectés par la médiocrité et la malpropreté de leur ville : ils sont actifs, exubérants et optimistes. Excellents jardiniers, ils cultivent un tabac de bonne qualité que j'ai fumé et qui rappelle, en moins âcre, celui de Trichinopoly. Bonne odeur qui chasse la mauvaise.

... La pêche des perles!

Quelle magie, quelle musique (celle de Bizet, peut-être?) dans ces mots! Et comme on comprend que toute la vie de ces Tamouls,

de ces Pârsis et de ces Cinghalais de Manaar, d'Arippu, de Dorie, de Koudatchaï, de Moddergam et de Maruchtchukaddi se concentre âprement sur les rochers de ce littoral ardent, dont le rivage s'étend sur plus de 100 kilomètres et qu'ils appellent leur « Baie des Perles », hélas ! bien handicapée, aujourd'hui par le Golfe Persique !

D'abord, on y conte des histoires et des légendes merveilleuses. Celle, entre autres, du jeune pêcheur Prakrama. Venu du Continent (on appelle ainsi les Grandes Indes d'Asie voisines), ce Prakrama s'était épris d'amour pour la jolie fille d'un riche marchand de la côte. Mais, en raison de la pauvreté du jeune homme, le père s'opposait à ce mariage. L'amant désespéré résolut de se donner la mort. Par une nuit de clair de lune, Prakrama partit dans son esquif à balancier et, s'attachant une pierre au pied, se jeta à la mer. Tout à coup, ô prodige ! le fond de l'onde amère s'éclaire et s'irradie de mille lueurs. Vers le désespéré, nagent tous les génies, tritons et sirènes de la mer. La Fille de l'Océan, elle-même, les cheveux emmêlés d'algues, couronnés de coraux, s'avance vers lui, un gracieux sourire aux lèvres. Elle lui offre sa main, son cœur, sa beauté. Mieux encore, ses trésors. Ses trésors fabuleux, incalculables, inestimables : là, ses perles, toutes ses perles ! Sur un geste de l'Ondine, les tritons et les sirènes s'effacent devant un escalier d'huîtres qui crachent à ses pieds *leur âme*. Ébloui, fasciné, Prakrama ramasse les perles, les palpe, les caresse, va céder... Mais le souvenir de la bien-aimée restée là-haut, qui va mourir, elle aussi, de désespoir, est plus fort que tout. D'un coup de jarret, le jeune pêcheur brise la corde de la pierre attachée à son pied et remonte à la surface avec une poignée de perles dans la main. Les génies marins se mettent à la poursuite du ravisseur. Mais Krishna, le dieu des amoureux, veille : il les disperse par une tempête soudaine qui porte heureusement le jeune Hindou et ses perles jusqu'au rivage. Ainsi Prakrama échappa-t-il à la Fille de l'Océan et épousa-t-il sa bien-aimée terrestre. Je tiens ce poétique conte de fées d'un vieux marchand tamoul de

Koudatchaï, ville grouillante de plus de trente mille indigènes, portant tous les costumes et parlant toutes les langues d'Orient et d'Extrême-Orient.

Quelques mots, après la légende, sur la vérité, en ce qui concerne la pêche et le commerce (encore si florissant, il y a vingt ans) des perles, au Manaar. Jadis, les rois cinghalais divisaient la région perlière en sept bancs (*sept*, toujours le chiffre *sept*, porte bonheur en Asie) affermés aux adjudicataires pour être exploités, successivement, les uns après les autres, par les plongeurs, vers l'équinoxe de printemps. Il faut, en effet, environ sept ans à une huître pintadine pour se développer et se reproduire. C'eût été folie que de manger son blé en herbe, si j'ose dire. L'Angleterre, après le Portugal et la Hollande, n'a rien changé aux anciennes prescriptions royales. Jusqu'en 1905, elle passait un bail de sept années avec le fermier général de la pêche, tantôt Tamoul, tantôt Pârsi. L'adjudicataire sous-louait, en totalité ou en partie, les chalutiers, tartanes, sampans, jonques ou autres embarcations qui s'adonnaient à la pêche des perles, et dont le nombre ne pouvait pas dépasser vingt-deux. Chacun de ces vingt-deux bateaux ne devait comporter que 21 hommes d'équipage : 1 pilote, 10 rameurs et 10 plongeurs, travaillant par bordées. L'Administration britannique assistait à la pêche; ou du moins, ses représentants étaient censés y assister, cela, non seulement pour veiller à ce que le règlement fût observé, mais aussi pour prélever sa dîme au bénéfice de la colonie, c'est-à-dire, les perles de haute et exceptionnelle valeur. En fait, ces trouvailles rarissimes ne lui parvenaient que très rarement, ou jamais. Il est si facile, malgré la surveillance, de dissimuler un larcin, surtout quand le jeu en vaut la chandelle, comme on dit!

Mais quels étonnants plongeurs que ces pêcheurs — aussi bien ceux de Manaar que ceux de Bahrein, dans le golfe Persique — assez entraînés pour demeurer sous l'eau pendant deux et trois minutes, à quatre brasses de profondeur! Autrefois, beaucoup d'entre eux,

simples plongeurs de « corde à pierre » en remontant avec leur filet plein de pintadines, perdaient le sang par le nez et par les oreilles; d'autres tombaient en syncope. Mais le plus grand péril qui les guettait dans les abîmes marins, c'étaient (plus encore que les requins voraces qu'ils combattaient au couteau) c'étaient de monstrueuses raies, féroces, rapides, enveloppantes, qui les enlaçaient de leur queue et de leurs nageoires, les étouffaient et les dévoraient de leurs formidables mâchoires. Il ne se passait pas d'année que l'on ne déplorât, à Arippu, Koudatchai ou Moddergam, plusieurs morts tragiques dues à ces monstres. Aussi conçoit-on l'anxiété avec laquelle le pilote se penchait au-dessus de son embarcation et guettait les flots, lorsqu'un remous teinté de sang montait à la surface tranquille des eaux. Aujourd'hui, grâce à la surveillance et aux dispositifs perfectionnés, la pêche des précieux mollusques est à la fois plus sûre et plus productive.

Ces plongeurs tombent, parfois, sur un véritable lot de pintadines perlières; et, alors, c'est, pour eux, l'enrichissement soudain et le prétexte à de folles et basses orgies. Question de chance! Je citerai, entre mille, le cas de ces pêcheurs du banc de Maruchtchukaddi, entre Manaar et Puttalam, qui, en 1905 — à *eux seuls* — retirèrent 50 millions d'huîtres perlières. Le plongeur se contente de rapporter les pintadines fermées. Les yeux ouverts au fond de la mer, il se garde bien, en les cueillant sur leur banc, de les arracher par derrière, du côté de leur charnière, car, en ce cas, elles pourraient rejeter loin d'elles, en se refermant brusquement, leur perle, concrétion globuleuse, calcaire, nacrée, mais *flottant librement* entre les lacunes du manteau du bivalve. Le plongeur, au contraire, saisit chaque huître de face entre le pouce et les quatre autres doigts et la referme d'autorité, si elle ne l'est déjà : de cette façon, le mollusque conserve son trésor (ou sa maladie), exactement comme nous gardons une dragée dans la bouche.



Une fois ramenées à terre, les pintadines sont exposées dans des fosses au soleil tropical. Elles s'ouvrent, meurent et pourrissent aussitôt. Et c'est une puanteur, une infection épouvantable!... Sur ce charnier — dont l'odeur pestilentielle m'a rappelé celle des cadavres de baleines à l'Île des Ours, en plein Océan Glacial Arctique — se posent des essaims de grosses mouches charbonneuses dont la piqûre venimeuse est mortelle. Ce nouveau danger n'arrête point les chercheurs et *recueilleurs*. Les perles, une fois extraites des bivalves en putréfaction, sont lavées soigneusement, puis frottées avec de la poudre de nacre impalpable, puis triées, selon leur grosseur, au moyen de cribles de différentes dimensions. Les experts, loupe en main, les examinent et les classent par famille, couleur, peau, orient, avec ou sans *ruban*. Les plus prisées sont les roses et les *crème*, d'un bel orient, lisses et *sans ruban*, c'est-à-dire sans cette petite ligne extrêmement fine qui contourne souvent la perle, en ondulant.

Un de nos compatriotes, le grand négociant français Léonard Rosenthal, doublé d'un écrivain et d'un philanthrope, a écrit de beaux et savants ouvrages sur les gemmes et sur la perle, dont il est aujourd'hui le maître du marché — mondial — et à laquelle il porte une amour profonde et émouvante. Grâce à M. Léonard Rosenthal et à ses collaborateurs, ce marché de la perle, jusqu'alors détenu jalousement par Londres est passé, en effet, à Paris, depuis 1908, et réglemente aujourd'hui une production annuelle de perles petites, qui dépasse 75 millions de francs-or (300 millions de francs) ainsi que la circulation des grosses perles (environs 3 milliards de francs).

Et je conçois, moi-même, cette « violente amour » chez celui que les joailliers des Deux-Mondes nomment avec déférence le *Roi de la Perle*. Plus que le diamant, plus que le rubis, plus que l'émeraude, plus que le saphir, la perle fine a sa légende, son mystère, sa poésie et sa vie propres. Toutes ces pierreries scintillantes et chatoyantes,

dont j'ai vu mes amis les rajahs des Indes parés à profusion, n'avaient ni la douceur, ni la tendresse de leurs quintuples sautoirs, arrachés au sombre empire des eaux. Chez nous, une jeune femme jolie, parée d'un collier, paraît plus désirable encore. Trop de diamants vieillissent une aïeule, tandis qu'un diadème de perles, plus mat et plus discret, devient, pour ses cheveux gris ou blancs, parure de Jouvence. Miracles quotidiens, au « royaume de la perle »!

... Perle, concrétion du règne animal, extraite de la mer *vivante* d'où nous venons peut-être?

Diamant, rubis, émeraude, saphir, trésors *morts* du règne minéral, arrachés à la terre, à la froide terre où, comme eux, nous retournerons.



## CHAPITRE VIII



### VILLES MORTES CINGHALAISES

Scruples de voyageur et d'écrivain — Ceylan, « Ile des lions » ?  
Capitales, cités, temples et citadelles en ruines — La Rome du monde  
bouddhique — Anuradhapura, jadis... — Une forêt de lianes à la  
Gustave Doré — Un éléphant solitaire a passé là... — Le plus vieil  
arbre de l'Ancien Continent



AUJOURD'HUI que je trace ces lignes en consultant les notes de mes premiers voyages à Ceylan — ayant, depuis, en compagnie de ma chère et vaillante femme, visité et admiré ce qu'on peut et doit appeler la *Huitième Merveille du Monde* : la prodigieuse Angkor — il me semble que je ne vais plus avoir le feu sacré du jeune écrivain d'alors qui, seul, devant les ruines des villes mortes cinghalaises, s'extasiait, demeurait confondu par tant de beauté, tant de puissance et tant de grâce, figées sur des tas de pierres sculptées, branlantes...

Pourquoi cette défaillance soudaine? Et en vertu de quel caprice, de quelle injustice, nier à ces villes mortes cinghalaises ce qu'elles détiennent en propre d'artistique et d'émouvant, en raison de ce que,

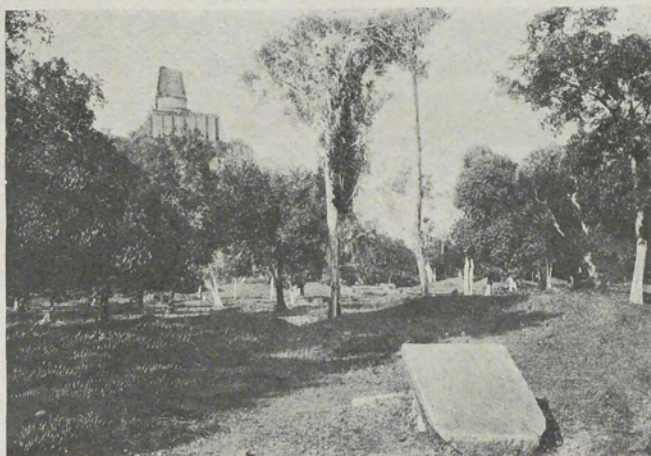
depuis, on a vu mieux, plus grand, plus beau? A ce compte, l'esprit, toujours insatisfait, ne se fixerait jamais sur rien, par anxiété d'un lendemain meilleur.

Je me suis dit cela en feuilletant les deux calepins *vert olive* où je consignai mes impressions premières, pas si vieilles, au surplus, que cela. (Après tout, me disais-je aussi, les ruines, cela ne change guère? Tout au plus, quelques-unes d'entre elles s'effritent-elles, au moment où le pic du chercheur en met à nu de nouvelles, le plus souvent pareilles aux autres, ou peu s'en faut...) Donc, c'est décidé : j'utiliserai ces notes vierges qui, jamais, ne connurent le « marbre d'attente » des journaux; donc je passerai de nouveau en revue mes innombrables clichés de photographe, pour me réincarner en quelque sorte dans l'ambiance; donc je vous dirai quelques mots de ces immenses et vénérables cités royales de jadis, plusieurs fois foulées par mon pied d'Ashavérus errant, cités royales des temps fastueux et lointains où Ceylan s'appelait en sanscrit : *Singha-Ta*, l'« Ile des Lions ».

Des lions à Ceylan?... Protestons, d'abord, au nom de l'histoire naturelle. Symbole, symbole que tout cela, de même qu'à Angkor (Cambodge), où le lion n'a jamais existé qu'en pierre, sur les terrasses de la route qui mène à Angkor-Thom. Lion, ici et là, est synonyme de bravoure, d'héroïsme. Hum! hum! bravoure et héroïsme, chez ces Cinghalais, minces, imberbes, en jupe, en chignon et peigne d'écaille, parfumés, efféminés, presque équivoques?... Enfin, tout est possible avec le recul du temps. Pour l'instant, avec ces villes mortes cinghalaises, nous allons entrer en pleine légende, comme avec Léonidas et ses trois cents Spartiates, comme avec ce courrier de Marathon qui ne fut peut-être que le premier facteur rural de ces excellents Grecs à l'imagination surchauffée par le soleil du Midi? Et puis, Ceylan n'est-elle pas plus... *méridionale* encore qu'Athènes et Sparte? Mais une chose reste de ces pseudo-lions frivoles d'Asie, c'est qu'ils furent



ANURADHAPURA, LA ROME BOUDDHIQUE  
BAINS DE LA REINE



ANURADHAPURA : PYRAMIDE TRONQUÉE DE RUANWELLI



architectes et sculpteurs — merveilleusement — et que nous leur devons aujourd'hui ce que nous admirons encore de leurs cités éboulées, glorieuses : Insurumuniya, son temple et sa *dagoba* creusés à même le roc, son couvent et sa vasque où se baignent bonzes et bonzillons; Kanuwara et sa forteresse; Polonnaruwa, l'ancienne capitale du roi Prakrama Bahu (1164-1197), ses tours, ses palais, ses temples, ses escaliers, ses terrasses, ses piscines, sa *dagoba* Rankot, haute de 65 mètres, sa statue d'Ananda, disciple de Bouddha, toutes curiosités archéologiques, mises au jour dès 1886; Badulla et ses deux temples ruinés de Maha Vihara et Maha Dewale; Ratnapura et sa pagode de Maha Saman Dewale qui contient des trésors et de précieuses reliques; Matara et sa statue colossale du « Roi Lépreux »; Dambulla et ses célèbres galeries souterraines, pratiquées dans le rocher, ornées de fresques aux voûtes, peuplées de bouddhas accroupis et debout; Sigiri, sur son rocher, et sa citadelle naturelle; enfin, Anuradhapura, la plus illustre de toutes ces villes mortes, la « Rome du monde bouddhique ».

Du Golfe de Manaar, je me suis rendu à Anuradhapura par Alenkulam et Vavuniya-Vilankulam, au nord-ouest de l'île.

Anuradhapura, c'est le nom barbare de l'antique *Anuragrammum*, connue des Romains et qui fut, pendant douze siècles, la capitale de Ceylan. Située à 109 kilomètres de Trincomalee, elle porte l'empreinte profonde de l'influence et de la civilisation hindoues. Sa ruine et sa dévastation furent l'œuvre de conquérants tamouls et malabars dont le fanatisme brahmânique était parti en croisade contre le bouddhisme qui menaçait alors de gagner tout Ceylan. Pourquoi faut-il que le passage des envahisseurs n'ait laissé — comme celui des *Thaï* à Angkor — qu'une grande ville morte, abandonnée et saccagée, sur laquelle, en manière de protection, la jungle a refermé ses bras de pieuvre?... Une songerie vous prend à contempler ces ruines de temples et de palais édifiés deux cents ans avant Jésus-Christ, séjour

de faste et de magnificence qui faisait d'Anuradhapura la rivale de Babylone, de Ninive et de Persépolis. Mais, si dévastée que soit de nos jours celle que Pierre Loti nommait exquieusement « La cité-ensevelie-sous-les-lianes », elle nous laisse encore entrevoir, çà et là, quelque merveille intacte ou à peu près : piscine Pokuna, à peu de distance des Bains de la Reine, où ne s'ébattent plus aujourd'hui que les grenouilles-taureaux, les tortues et les couleuvres aquatiques; forêt de piliers de la pagode de Lankarama, aux abaqes quasi-ioniens; corniche décorative de la grande dagoba massive de Ruanwelli et ses curieuses divinités coiffées de tiaras hiératiques à corps de crocodile, à queue d'oiseau, à trompe d'éléphant; statues, *debout*, du roi Doughtémounou et de ses prêtres; fondations et assises d'Abayahiri, dont la colonne tronquée domine, du haut de sa colline, tout le paysage d'alentour; et aussi les seuils sculptés des demeures princières et sacerdotales, les parvis en marbre lunaire, décorés d'une procession d'animaux variés, tous d'une vérité frappante; enfin ces Bouddhas rêveurs, de grandeur nature, que l'on rencontre à chaque pas, sous les arbres, dans les branches, et qui vous font presque peur, avec leur regard fixe et la moue tranquillement railleuse de leurs lèvres...

Oh! l'étrange chose que cette nécropole de pierre, où le soleil jette par endroits une lumière intelligente mais impuissante à revivifier tout un passé d'activité, de luxe et d'opulence, de joie tumultueuse, sensuelle et frénétique!...

Écoutez cette vieille, bien vieille et si évocatrice inscription cinghalaise :

*« ... Innombrables sont les temples et les palais d'Anuradhapura ; leurs coupes et leurs pavillons d'or resplendissent au soleil. Dans les rues, c'est une multitude de soldats armés d'arcs et de flèches. Des éléphants, des chevaux, des chariots, des milliers d'hommes vont et viennent continuellement. Il y a des jongleurs, des danseurs, des musiciens de divers pays dont les timbales et les instruments ont des ornements d'or.*



*Les plus grandes rues sont celles de « la Lune », « du Roi », la « Rue couverte-de-sable » et une quatrième. Et, dans la « Rue de la Lune », on trouve onze mille maisons. »*

... Et aujourd'hui, tout cela, qui a vécu, ri, chanté, aimé, souffert, tout cela n'est plus qu'un royaume de décombres, grisaille et verdure sur fond de terre ocre. Rouge, vert, rouge, vert...

*Sic transit gloria mundi.*

Il n'importe. Elles ont, quand même, de la grandeur, ces *dagobas*, ces reliquaires géants en forme de cloches, tombeaux ou sanctuaires, consacrés à la relique de Bouddha, d'un de ses disciples, ou d'un de ses moines. Elles ont aussi leur mystère, ces mêmes *dagobas*, car elles étaient et sont encore fermées, murées, cimentées. Seuls, les prêtres avaient alors connaissance de l'accès de la chambre secrète, beaucoup plus dissimulé que celui des Pyramides. Généralement, cet accès était placé au sommet de la cloche. Le *Mahawanso*, livre saint de Ceylan, signale, toutefois, que le roi Doughtémounou, ayant terminé la *dagoba* de Ruanwelli, parvint jusqu'à son sommet par un escalier en spirale, provisoire, pour se rendre dans la chambre sainte et y déposer le coffret contenant trésors et reliques. D'après Jules Leclercq, voyageur doublé d'archéologue, la forme hémisphérique des *dagobas* fut adoptée comme la meilleure disposition en vue d'empêcher la croissance de l'herbe sur des monuments aussi vénérés. Le *Mahawanso* contient à ce sujet une curieuse légende. Lorsque le roi Doughtémounou (déjà cité) consulta un maçon sur la forme la plus convenable à donner à la *dagoba* qu'il voulait construire, le maçon prit un plat en or, y versa de l'eau, en recueillit un peu dans la paume de la main, fit apparaître une bulle, et dit au roi : « Voilà la forme que je veux donner à l'édifice. » Et Jules Leclercq ajoute que le tombeau d'Alyattes, dont parle Hérodote, et qui ne le cédait en dimensions qu'aux monuments de l'Égypte et de Babylone, paraît avoir été construit sur le même plan que ces *dagobas* bouddhiques.

Arcanes de l'archéologie! Que cette énigmatique Anuradhapura enchanterait Maria Star, évocatrice émue de Ninive, de Sémiramis, des Atlantes, des civilisations lointaines et mystérieuses!...

J'ai erré, plusieurs jours, dans cette forêt vierge à la Gustave Doré, parmi les bouddhas sarcastiques, les âpsaras dansantes, les rois mî-trés, barbus, sévères, les lions grinçants des seuils en pierre de lune, tantôt flânant, tantôt griffonnant des notes, tantôt prenant des clichés, tantôt chassant à l'aventure, accompagné d'un *sikhari* armé d'une badine (je me souviens même de certain matin où je n'étais pas flambant, ni fier, avec mon calibre 16 et mes cartouches à plomb, devant les empreintes toutes fraîches d'un *rogue elephant*, c'est-à-dire d'un « solitaire » de passage qui me précédait d'un petit quart d'heure vers une mare où pullulaient les bécassines, les pluviers et les aigrettes...). Rien ne peut donner une idée de l'angoisse qui vous étreint dans ces solitudes sylvestres, plus inquiétantes parfois que les brousses les plus denses des trois Guyanes et du Brésil : on ne s'y sent pas rassuré, mais presque égaré, perdu, car le tourisme intensif des autos-cars et des cicérones à porte-voix ne ravage pas encore la splendide nécropole de pierre qu'est Anuradhapura.

J'ai donc pu méditer à loisir sur l'emplacement d'une des mille chambres du Palais d'Airain, couvent bouddhiste dont il reste un peu plus d'un millier et demi de colonnes en pierre, hautes de 4 mètres, érigées vers la voûte — je ne dis pas : céleste, mais — végétale, sur quarante rangées imposantes, impeccablement alignées. Un autre jour, je suis allé m'asseoir (sans souci du sacrilège, tout bonnement parce que j'avais beaucoup marché à travers la jungle) sur le parvis en demi-lune, sculpté de fleurs et d'animaux, du Palais de la Reine (quelle reine? nul n'a jamais pu me le dire), songeant au raffinement de ces artistes disparus qui sculptaient à même les seuils, insouciant de l'usure, et dont les siècles ont respecté et respecteront encore longtemps le marbre résistant et immortel.

« Ceylan bouddhique, verte et ceinte des eaux de l'équateur, a pu écrire André Chevrillon, *durait*, inconnue de nos pères, tandis que se suivaient, en Europe, les temps antiques, le moyen-âge, les temps modernes. »

... O pérennité du Beau! Ceylan dure encore.

Et maintenant, sans quitter pour cela notre métropole éteinte d'Anuradhapura, il faut que je vous parle du *Bô*, le plus vieil arbre connu d'Asie, et même, pour les géographes, de tout l'Ancien Continent.

C'est un banian (*ficus religiosa*), surnommé par les Bouddhistes : « Seigneur Victorieux ». Son histoire vaut d'être contée.

Simple rameau détaché de l'arbre authentique, à l'ombre duquel Çakya-Mouni s'était reposé, le jour où il était entré en *nirvâna*, c'est-à-dire le jour où il avait atteint le stade suprême de ses évolutions successives, il a été rapporté, en l'an 228 avant J.-C., de l'Inde du Nord, par la princesse Sanghamittaya, pour être planté et bouturé, à Anuradhapura, par le roi Deveniapiatissa. Aussitôt arrosé, couvert d'engrais, soigné par les jardiniers du roi, le *Bô* a pris racine. Et, depuis, il a, sinon prospéré, tout au moins vécu, ce qui est l'essentiel pour justifier la prophétie de Deveniapiatissa : « Il fleurira et verdira jusqu'à la consommation des siècles. » Cet arbre a aujourd'hui *plus de deux mille ans*. Étant donné qu'il a été transplanté à la suite d'un long voyage, après avoir passé la mer, cet ex-rameau bouturé ne saurait être ni comparé, ni assimilé en force et en vitalité à ces formidables séquoias de Californie, âgés de 5.000 ans et davantage, que j'ai tant admirés dans la forêt de Mariposa, mais qui, eux, n'ont jamais quitté leur terre d'origine. Le *Bô*, lui, consiste en trois troncs grêles et noueux, comportant en tout sept ou huit branches maîtresses. Dans son enclos de pierre, vénéré sous tous les règnes et sous toutes les dynasties, il a vu, depuis vingt-deux siècles, des millions et des millions de pèlerins s'agenouiller à ses pieds. Oui, depuis vingt-

deux siècles, dans cette jungle, au milieu de ces ruines, des gardiens spéciaux n'ont cessé de veiller sur lui, sur les autels qui l'entourent, sur les offrandes et les gerbes de fleurs sans cesse renouvelées, sur les lampes sacrées allumées sous ses frondaisons. Cela fait rêver, n'est-ce pas?...

Vingt-deux siècles. Deux mille deux cents ans...

Le plus ancien pèlerinage de l'univers!...

Un vieux bonze aux dents déchaussées, ridé comme une sorcière de Macbeth, s'approche de moi et me remet, moyennant une roupie, une feuille de l'arbre saint. « Pour porter bonheur au Sahâb », grimace-t-il dans un anglais à faire frémir. La feuille, en forme de cœur, a environ la taille de la paume de la main et ressemble assez à celle du bouleau.

O surprise! la frêle tige semble s'agiter entre mes doigts, comme si quelque souffle mystérieux allait l'emporter loin, bien loin de moi... Fragilité de tout, brise qui passe, feuille qui pourrit sur l'humus, main qui se dessèche dans la tombe!...

Seule, demeure cette sentence morale du *Pralaya Çalaka*, recueil de maximes cinghalaises :

« ... L'homme a *cent* années à vivre sur cette terre. Le sommeil, l'enfance et la vieillesse en absorbent soixante-quinze; les vingt-cinq qui lui restent sont remplies de chagrins, de maladies et de passions rongieuses. De quel bonheur jouit donc l'homme, ici-bas, vague roulante d'un tempétueux océan? »

*Cent* années à vivre sur cette terre...

Tous centenaires, alors?

Comme on disait, du temps de Molière, le *Pralaya Çalaka* est « bien honnête ».

... Ou bien ironique, hélas!

# JAVA

## L'ENCHANTERESSE

« Si celui qui a mis le pied sur le sol de Java voulait  
« se représenter le paradis terrestre, comment le rêve-  
« rait-il autrement? »

(HENRI CONSCIENCE.)

UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR



## CHAPITRE IX

### A TRAVERS LE DÉTROIT DE LA SONDE

Veille de départ à Ceylan — Une matinée de flânerie — Quel est ce navire ? — Course au clocher — Les hélices du *Tambora* tournent... — Passage de l'Équateur — Vers la sauvage Sumatra — Escale à Padang — Quelques mots sur les Bataks sumatriens — Vieillards à la broche... — En vue de Krakatoa — Le cataclysme de 1883

**J**'AI quitté Ceylan la Parfumée...

Et voici que, maintenant, je vogue par le travers de Krakatoa, entre Sumatra et Java, dans ce Déroit de la Sonde, célèbre par tant de navigateurs, d'écrivains, de géographes, de sismographes, surtout depuis le cataclysme de mai 1883.

Mais que d'incidents, d'épisodes, de surprises, de complications, d'émotions, depuis ce départ de Colombo ! Voyageur, explorateur, journaliste ou écrivain, ô mon frère, il faut que tu saches cela par le menu, afin que, jamais, pareille mésaventure ne t'arrive, et que tu sois en mesure d'y parer au préalable, grâce à l'expérience d'autrui.

Donc, revenant d'un de mes séjours aux Indes, j'avais abordé, une fois de plus, à Ceylan, pour y attendre le passage du *Tambora*, un beau steamer gris de la Compagnie hollandaise « Rotterdamsche Lloyd »,

à bord duquel une cabine m'avait été réservée. Ce paquebot, partant de Colombo, le 12 février, devait, après une assez longue escale à Sumatra, m'amener, le 20 février, à Java, où mon arrivée avait été un peu spécialement annoncée à S. Exc. le Gouverneur Général des Indes Néerlandaises, résidant à Buitenzorg, à 56 kilomètres au sud de Batavia.

A tous ceux qui me lisent et ont tant soit peu *navigué* en Méditerranée, en Extrême-Orient, ou dans les Amériques, n'échappe pas l'importance, en matière d'attente de navire, d'être bien exactement, au jour dit, voire légèrement à l'avance, au port d'escale. Insister là-dessus semblerait une lapalissade. Et pourtant! Mais attendez...

En raison de l'accueil qui m'était réservé à Java, des facilités qui m'y étaient accordées, des invitations, des excursions et des fêtes mondaines ou indigènes que des amis français et hollandais y organisaient à l'avance pour moi, il était nécessaire, capital, essentiel, que je ne manquasse point la malle néerlandaise du 12. Je m'étais, d'ailleurs, bien promis de ne pas m'attarder dans les délices de Ceylan, malgré les offres alléchantes, affectueuses et pressantes de mes amis cinghalais Leslie et Eustace de Saram, tentateurs trépidants, volant en main, sur leurs torpédos légères, rapides et silencieuses.

Arrivé de Tuticorin, le 11 février, c'est-à-dire *la veille* de mon départ fixé au 12, je me trouvais donc vers 11<sup>h</sup> 1/4 du matin, flânant devant le port de Colombo. Je venais de passer de l'hôtel à la banque, puis à la poste, puis chez un antiquaire maure, enfin chez le meilleur figaro de la ville. Rasé de près, massé *facialement* par des mains cinghalaises, adroites, subtiles, arachnéennes, je m'étais assis, souriant, frais et reposé, face au bassin principal, attiré, fasciné que j'étais, je ne sais pourquoi, par un grand steamer, mouillé assez loin, dont la cheminée crachait d'épaisses volutes de fumée noire.

Le beau navire!... (Modestement, je vous avouerai que je m'y connais un peu. Je n'y ai du reste aucun mérite. La seule expérience



d'avoir beaucoup *bourlingué* sur toutes les mers du globe! Et puis peut-être aussi quelques leçons, un brin d'enseignement technique, acquis au contact et à la fréquentation d'un mien ami, fin marin s'il en fut, le commandant Jean Charcot, « as » de l'Antarctique.)

Un navire? Pour l'explorateur et le voyageur, aussi bien que pour le marin, c'est toujours un microcosme passionnant à contempler.

*Cargo*, avec ses amoncellements de couffins et de ballots, extraits des antres noirs et jetés sur les ponts, avec ses blindages écorchés par les escales, avec ses poulies grinçantes au-dessus des flaques noires et huileuses, avec ses grues haletantes et happantes, tentacules qui enserrant leur proie, le navire marchand évoque les paysages éplorés des tropiques, les arbres et les palmiers chargés de fruits, les indigènes ahanant sous le poids des peaux brutes, des essences et des épices, tout un monde de labeur exténuant et d'efforts obscurs, médiocrement salariés.

*Steamer*, avec ses roufs aux cuivres astiqués, avec ses hublots entr'ouverts ou fermés, avec ses larges decks au parquetage impeccablement lavé, goudronné en chacun de ses joints, avec ses rocking-chairs, ses chaises de pont, ses hamacs accrochés, le navire luxueux évoque, cette fois, le voyage d'affaires qui rapporte gros, le tourisme qui rompt heureusement la vie plate, grise et monotone de la métropole (Europe ou Amérique), la mission évangélique ou militaire, qui, elle, ne rapporte souvent que périls, fatigues, déceptions, avec ou sans gloire.

*Croiseur*, avec ses longs canons jumelés, avec ses tourelles articulées, avec son haut pavois échevelé au-dessous de l'antenne salvatrice, le navire guerrier évoque enfin la bataille, l'héroïsme naval, ou plus souvent le simple respect du pavillon national, hissé dans tous les ports, promené sur tous les océans, depuis les icebergs, ivres d'aurores boréales, jusqu'aux cocotiers tropicaux, grisés de clair de lune...

C'est tout cela, un navire! On y naît, on y vit, on y meurt. Monde flottant que guettent les abîmes. Petite patrie nouvelle, à laquelle

on est passagèrement, mais fortement, tendrement, attaché! C'est sans doute pourquoi moi — Français terrien de ma génération qui ai probablement le plus voyagé — j'ai senti tant de fois mes yeux se mouiller quand je quittais le pont de *mon ami* le Navire, après une longue ou mouvementée traversée?...

Celui que j'ai en ce moment sous les yeux me paraît participer à la fois du lévrier de mer et de la bête de somme exotique. Mi-steamer, mi-cargo... ou, du moins, il me semble? Mixte alors?... Je braque attentivement sur lui ma jumelle prismatique qui ne me quitte jamais. Erreur, j'ai fait erreur. C'est bien d'un beau paquebot à passagers qu'il s'agit. Il vire à présent sur son ancre et se présente à moi de profil. Une cheminée peinte en noir, qui tranche avec sa robe grise bordée de blanc. Deux mâts égaux reliés par l'antenne réglementaire. Trois ponts et une dunette. La distance et surtout le miroitement intense des eaux m'empêchent de déchiffrer le nom doré, fixé à peu près au milieu du gaillard d'avant de mon nouvel ami... inconnu. Mais que diable! nous allons bien savoir tout de même sa race et sa famille. Sa patrie, je veux dire... Dans ce pavillon qui flotte au gré de la mousson, je distingue du bleu, du blanc, du rouge. Un français?... Je ne reconnais pourtant pas sa robe. Ah! cette fois, le pavillon a flotté *droit*, rouge, blanc, bleu, en bandes horizontales. J'ai devant moi, là-bas, sans confusion possible, un Hollandais de pure Néerlande.

Un sursaut d'étonnement me secoue. Je crois rêver. Pas de malle néerlandaise, en dehors de celle qui, *demain*, m'emmène à Sumatra et à Java. Alors?... Un yacht particulier, peut-être? Mais quel multi-millionnaire est assez riche, en Insulinde, pour s'offrir un bâtiment de cette élégance et de cette force?

Quelque chose de vague et d'angoissant me tenaille à la vue de ce Hollandais fantôme qui vire et fume, et dont je n'arrive pas à lire le nom, un nom court pourtant, de six ou sept lettres, pas plus... Allons! vivement en *rickshaw* (pousse-pousse) à l'Agence du « Rotter-

damsche Lloyd ». Je veux en avoir le cœur net. Ce Hollandais m'intrigue et me... tourmente.

— *Djâldi! djâldi!...*

Le tireur de pouce cinghalais va comme le vent, sans chercher à comprendre pourquoi je lui ai crié : « Vite, vite! » en hindoustani, qu'il ne comprend pas, plutôt qu'en tamoul, qui lui est familier.

Je fais irruption chez l'agent de la Compagnie. Je me présente et m'excuse.

— Comment, Monsieur, c'est vous? s'écrie l'Agent en bondissant. Mais j'ai passé toute ma matinée à vous appeler au téléphone de votre hôtel. Vous m'êtes recommandé par la Direction. Et tout à l'heure, en signant les papiers du commissaire, j'espérais justement vous souhaiter bon voyage à bord...

— Je ne comprends pas. A bord de quoi?

— Mais du *Tambora*. Il est arrivé, cette nuit, battant son dernier record. Vous devriez être à bord, Monsieur : la malle part exactement dans trois quarts d'heure.

Je tombe affalé dans un fauteuil. Le *Tambora* à Colombo!... C'était bien lui, tout à l'heure. Damné navire! Et qui part dans quarante-cinq minutes, à l'autre bout du wharf, au diable-vauvert!... Et moi qui ne suis pas prêt, qui n'ai pas réglé ma note d'hôtel, ni bouclé, ni fait descendre mes malles!... Écroulement de tout mon programme! Catastrophe! Anxiété! Désespoir! Quarante-cinq minutes devant moi! il y a de quoi devenir fou. Je commence, en bon Français que je suis, par menacer, m'agiter, crier à tue-tête. C'est une indignité! Escamoter une escale! Arriver et partir un jour d'avance? Je me plaindrai à mon consul (sans doute inopérant, *je-m'en-fichiste* comme tous ses congénères?), je ferai un procès à la Compagnie. Ha! ha! on va rire... En attendant, c'est le brave Hollandais, placide et roux, qui a le sourire.

— Ne menacez pas, Monsieur. Et surtout ne plaidez pas! Vous

perdriez. Il y a des précédents. Le *Tambora* est malle des Indes Néerlandaises. Voulez-vous voir nos contrats? Nous avons le droit de gagner du temps et d'économiser du charbon. Le courrier avant tout! Quant aux passagers et au fret...

— Mais, Monsieur l'Agent, c'est abominable! Une trahison! pas d'autre mot : une trahison. Je vais écrire tout cela dans mes journaux de Paris. On n'a pas le droit... Ah! mais...

Le Batave flegmatique tire sa montre :

— Excusez-moi, Monsieur. Mais voilà déjà deux minutes de perdues. Vous n'en avez plus que quarante-trois, d'ici le départ, au second coup de sirène. Vous feriez mieux de tenter l'impossible...

Décidément, cet homme sage a raison. Mille fois raison!... Je lui serre la main et je dégringole l'escalier. Vite à l'hôtel!

Je fais sonner dans ma main une bonne poignée de roupies blanches et je crie au tireur de *rickshaw* :

— Tout cela pour toi! Et autant pour un *bullock-car* que tu vas me chercher pendant que je fais descendre mes bagages au bas de l'hôtel.

— *Atcha!* (C'est bon).

Le tireur a compris. Il court, vole, renverse des gamins, des porteurs de fruits, bouscule un aveugle, injurie une vieille femme, écarte des zébus, des mendiants, des Chinois... Enfin, nous y voilà! Autre pluie de roupies et de billets dans le hall de l'hôtel. Le *bill* (c'est-à-dire : la note) et les pourboires? Je n'ai pas le temps. Payez-vous. Prenez ce que vous voudrez. Cela m'est égal. Mon Dieu! plus que trente-sept minutes! Dans ma chambre, j'empile tout pêle-mêle, je comprime linge et vêtements jusqu'à l'éclatement, y compris le smoking et son coup de fer de la veille... Allons! tout est bouclé? tout est payé? Bravo! filons ... Le *bullock-car* est en bas. Hue! les petits zébus! Mes pousse-pousse (car ils sont deux, maintenant) et le conducteur de l'attelage hurlent comme des possédés. Arriverons-nous?... Au loin, premier mugissement de sirène du *Tambora*. Fatalité! fatalité!

... Enfin le quai! Près de ce quai — ô bonheur! — une chelingue dans laquelle je me jette avec mes bagages, mes tireurs de *rickshaws* et mon conducteur de *bullock-car* (il n'y a que les deux petits zébus essoufflés que je n'embarque pas...) Le chef de mon déménagement me désigne aux payeurs :

— *Sahâb very rich man and most urgent!*

Eux aussi ont compris. Et ils souquent ferme, les pauvres diables!...

Là-bas, le *Tambora* fume et dérive déjà sur ses erres. Nous naviguons droit dessus. Hélas! la passerelle est hissée. Second coup de sirène. Puis c'est l'ancre qui grince en remontant. J'attache alors mon mouchoir au bout de ma canne que j'agite dans la direction du paquebot dont les hélices commencent à tourner... Oh! ce remous dans l'eau!...

Mes hommes, alors, poussent des vociférations si épouvantables (le paisible port de Colombo n'en a certainement jamais ouï de pareilles), si lugubres, si lamentables, que j'en ai la chair de poule et que, là-haut, de la dunette du *Tambora*, le capitaine, angoissé, se penche, examine ces démons en sueur, m'aperçoit au milieu d'eux, croit à une sommation de la Santé ou à une dépêche de Hollande, bref, jette un ordre aux machines et fait ralentir la marche du steamer. La passerelle est aussitôt abaissée.

Hourrah! je suis sauvé!... Je me précipite à bord avec mes bagages et mes sauveteurs cinghalais. Je me nomme au capitaine et au commissaire. Shake-hands muets et... sourires hollandais.

Quant à moi, épuisé, le cœur encore battant de cette course au clocher, je tombe anéanti sur mes malles et mes valises, cependant que mes déménageurs bronzés et luisants s'éclipsent sans tambour ni trompette, avec un peu plus de roupies que convenu.

Mais je ne regrette rien, car je viens de battre le record le plus effarant qui soit :

« Avoir rattrapé *en retard* son paquebot, arrivé et reparti... *un jour à l'avance!* »

... Comprenez qui pourra?

Mais vous m'avez compris, ce qui, seul, compte.

Souvenirs et péripéties, désormais loin de ma pensée. Le Navire, redevenu *mon ami*, vogue à présent sur des eaux tranquilles que moire un soleil ardent. Chaleur étouffante depuis que nous avons franchi l'équateur, la veille de notre arrivée à Sumatra.

Le passage de la ligne, comme on dit, est toujours l'occasion d'une petite fête intime, ou de gala : cela s'appelle le *Baptême de l'Équateur*. Chaque classe de passagers célèbre cet événement géographique à sa manière. La fête consiste généralement, pour les premières et secondes classes, en une aspersion de champagne ou de mousseux sur les cheveux du néophyte, c'est-à-dire de celui (ou de celle) qui navigue pour la première fois dans les eaux de l'hémisphère austral de notre méridien terrestre. Le soir, menu spécialement soigné; et, de nouveau, les coupes se heurtent à la fin du dîner. Chez les « troisièmes » — et ce n'est pas là, peut-être, qu'on s'amuse le moins — le baptême se corse de petites farces encore plus rafraîchissantes, comme, par exemple, le renversement inattendu, sur la tête, d'un seau d'eau froide. Et j'allais oublier les mousses, les novices, ou le personnel de cabines et de table d'hôte, que guettent la douche traîtresse et le plongeon perfide dans une toile-piscine improvisée. Au demeurant, tout cela n'est pas grave; et les *baptisés* en rient tous les premiers.

Sumatra est bien la grande île sauvage que chacun de nous se représente. J'y ai fait, à l'intérieur, plusieurs incursions pittoresques et intéressantes. D'abord Emma-Haven qui sert de port à Padang, dans un site montagneux et boisé; puis, par la route, en auto, Padang, capitale du district le plus important de l'ouest de l'île, cité coloniale dont j'admire, en passant, la colline d'Apenberg, entourée d'eau, les canaux remplis de *praos*, qui encerclent la ville, et surtout l'animation intensément malaise. La couleur rouge ocre



RIVIÈRE ET PONT DE BAMBOUS A L'INTÉRIEUR DE SUMATRA



LE VOLCAN DE KRAKATOA DANS LE DÉTROIT DE LA SONDE





de la terre y contraste avec la verdure de beaux squares, comme ceux de Belantong et de... Rome. De confortables hôtels comme ceux d'Atjeh et d'Orange, y accueillent le voyageur. Padang est un grand marché de poivre, de camphre et de benjoin. Un détail attire et retient mon attention par son cachet local : aux carrefours des rues et des routes, parmi les bungalows et les jardins, je remarque des guérites à l'intérieur desquelles les Sumatriens ont accroché des *tong-tongs*, sortes de cylindres en bois, sonores, que frappent des veilleurs de nuit, chargés d'annoncer les heures et de sonner le tocsin, en cas d'incendie.

Deux excursions, également admirables, s'imposent aux environs de Padang. Elles se font, toutes deux, aisément en chemin de fer : Padang-Pandjang, par la passe d'Aneh, puis Fort de Kock, tapi dans sa crevasse qu'arrose le Sianok et que domine le massif Karbouwengat. De part et d'autre, coup d'œil féérique sur les hautes montagnes, les vallées, les torrents, les rivières, les cascades, les rochers, les falaises et les forêts vierges où abonde le gros gibier de toutes sortes : éléphants, rhinocéros, buffles, cerfs, tapirs, sangliers, ours, tigres, panthères noires, orangs-outangs, crocodiles, pythons, oiseaux et papillons multicolores, veloutés, diaprés, métalliques... région hantée par les sauvages Bataks !

Quelques mots en passant, sur ces Bataks de Sumatra, dont l'habitat se trouve surtout au sud du pays d'Atjeh.

De toutes les sciences concrètes, susceptibles de passionner l'explorateur, ou même le simple touriste, l'ethnographie, ou étude descriptive des peuples aux points de vue biologique et social, est probablement celle qui — pour tout observateur des choses exotiques — doit primer les autres sciences à l'exception, bien entendu, de l'histoire et de la géographie. Le savant Hamy a heureusement défini cette science ethnographique, si accessible au plus profane d'entre nous. Il la qualifie d' « étude de toutes les manifestations matérielles

de l'activité humaine ». C'est dire qu'il faut y faire rentrer, non seulement mœurs, coutumes, caractères moraux et linguistiques, mais encore : alimentation, habitations, vêtements, bijoux, parures, instruments aratoires, armes de chasse et de guerre, instruments de pêche, cultures, industries, moyens de transport et d'échange, paracottes de troc ou monnaies, légendes, traditions, fêtes et cérémonies religieuses, jeux et sports, arts de toutes sortes, bref tout ce qui a trait à l'existence matérielle des individus, des familles et des sociétés. Ainsi présentée, l'ethnographie apparaît comme la branche de l'anthropologie qui englobe *toutes* les manifestations de l'intelligence humaine. C'est pourquoi j'affirme et puis prouver que chacun de nous est ethnographe ou ethnologue sans le savoir, absolument comme M. Jourdain était prosateur sans s'en douter.

On me pardonnera cette digression un peu pédante, qui n'est généralement pas dans ma manière. On me la pardonnera, dis-je, parce qu'elle m'amène à cette constatation d'ordre général, savoir : que le voyageur doit être doublement ethnographe, sous peine d'être insulté à bon droit, et par tous, de l'épithète outrageante de *globe-trotter*, ce qui est — par Allah-le-Miséricordieux ! — la « calamité des calamités ».

Ceci dit, revenons en bon ethnographe à nos Bataks. Ces aborigènes de la jungle sumatrienne sont encore appelés Battas. J'ai eu la bonne fortune d'en rencontrer et même d'en photographier quelques-uns, de caractère plus accommodant et plus sociable que leurs cousins indonésiens, les Dayaks de Bornéo. Ces Bataks — je continue à leur donner ce nom — diffèrent des Malais civilisés en ce qu'ils se rasent la tête et ne conservent qu'une mèche de cheveux, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Leurs dents sont limées et laquées de noir. Plusieurs d'entre eux s'adaptent encore dans la bouche une petite tringle de cuivre en arrière des incisives et des canines supérieures. Curieuse et inutile concurrence à notre prothèse dentaire due à ce que,

jadis, ces tribus anthropophages, aux temps de Dumont d'Urville, dévoraient à belles dents leurs prisonniers de guerre, leurs condamnés, leurs femmes adultères et aussi leurs vieux parents, désormais incapables de travailler à l'entretien des toits, ornés de cornes de buffles, de leurs cases sur pilotis?...

A en croire les missionnaires, le temps n'est plus où les Bataks cannibales priaient congrûment père et mère âgés de se suspendre honorablement par les mains à une branche d'arbre, cependant qu'autour de ceux-ci, à coups de tam-tams, enfants et petits-enfants dansaient une ronde infernale en chantant :

Tant que le fruit reste accroché à sa branche,  
C'est qu'il tient bon encore et n'est pas mûr.  
Quand le fruit se détache de sa branche,  
C'est qu'il est mûr et bon à être mangé.

Aujourd'hui, m'assure-t-on, les vieillards ne sont plus à *la mode* (pardon, je voulais dire : à *la broche*). La pénétration lente des Hollandais à l'intérieur de l'immense Sumatra, la pacification complète d'Atjeh et, plus encore, le contact de ces peuplades arriérées avec les Malais civilisés du littoral, ont fortement impressionné ces excellents Bataks, agriculteurs émérites d'ailleurs, en les incitant à élever bœufs, buffles et zébus, dont la chair doit leur paraître moins coriace que celle de leurs vénérables aïeux et bisaïeux.

Debout, sous le prélat surchauffé de bâbord, aux côtés du commandant Bagchus — bon vivant, comme son nom l'y prédestinait — et du commissaire du *Tambora*, Mynheer Jean-Pierre Kreisler, je contemple maintenant le volcan Perbuatan de l'île Krakatoa devant lequel nous passons à quelques encâblures. La mer, autour de nous, est encombrée de ponces volcaniques qui flottent et dérivent au caprice des courants.

Le capitaine me tend sa longue-vue.

— Oui, me dit-il, ce fut une des plus grandes catastrophes de nos temps modernes. Cette île fertile et verdoyante de Krakatoa, qui comptait, avant mai 1883, un peu plus de 32 kilomètres carrés, fut réduite, le 27 août de la même année, à environ un tiers de sa superficie totale. Sous l'action du séisme, deux tiers de son territoire s'abîmèrent littéralement sous les eaux. Ce cataclysme se répartit sur une durée de presque trois mois, pendant lesquels le volcan s'exaspéra. Mais il suffit finalement de quelques heures pour bouleverser et changer toute la géographie et toute la cartographie du détroit de la Sonde. A Batavia, distante pourtant de 150 kilomètres du lieu du sinistre, on crut à l'éruption de quelque volcan voisin. Le bruit de l'explosion fut si formidable qu'il s'entendit jusqu'à Ceylan, à 3.200 kilomètres de là, jusqu'au Bengale et jusqu'en Chine méridionale. La commotion ébranla l'air sur un espace estimé par les sismographes à la quatorzième partie de la surface terrestre. Ces ponces furent apportées par le flot jusqu'à Madagascar. La mer fut agitée sur toute la circonférence du globe; et les maréographes d'alors purent constater que, dans l'Océan Indien, une vague d'ébranlement avait mis *treize heures* à se propager jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Le commissaire Jean-Pierre Kreischer ajoute :

— Ce qui confond l'esprit, c'est qu'un de mes amis, voyageant à l'intérieur des terres de Java, à la hauteur de la baie de Télouk-Betong, a rencontré en pleine forêt, très loin du littoral, un vapeur *intact*, laissé là par le raz de marée colossal qui l'y avait apporté. Ce vapeur échoué dans la jungle sert, aujourd'hui, de rendez-vous de chasse et de bungalow pour pique-niques.

— En effet, reprend le commandant, j'avais oublié ce détail pittoresque et absolument exact. Vous avez raison de le rappeler. Mais ce qui est plus terrifiant, c'est de penser que cette vague géante de

30 mètres de haut a englouti, sur la côte ouest de Java, une quarantaine de localités et plus de 20.000 indigènes!

Je contemple le cône du monstre muet, désert, sinistre, que nous contourrons, puis laissons sur notre gauche. Là-bas, les premières côtes de Java se dessinent, émergeant peu à peu de la brume légère, les premières côtes de Java, île paradisiaque des splendeurs et des enchantements, mais aussi — ne l'oublions pas trop — île énigmatique, redoutable, traîtresse, des tremblements de terre et des volcans.






## CHAPITRE X

### BATAVIA, CAPITALE DE L'INSULINDE

Tandjong-Priok, morne port de Batavia — A travers la vieille ville  
Pilori d'infamie — Un canon-fétiche — Semaine ... javanaise — Quel-  
ques dictons et proverbes — Weltevreden, à l'heure du thé

E principal intérêt de ces notes de voyage est dans leur rigoureuse véracité. Le voyageur qui pare ses écrits de fausses nuances éclatantes et de tons outrés inexacts, l'écrivain exotique qui *force* la note pittoresque de ses descriptions et de ses anecdotes par une recherche et une déformation de couleur locale, pour étonner le lecteur, ou pour tirer un effet de style, ce voyageur-là encourt le même grief que le peintre, exagérant valeur ou ombre, dans un portrait, pour flatter son modèle. Il s'ensuit même souvent que le souci du Beau ou de l'Étrange à jet continu expose tel narrateur colonial à de cinglantes inscriptions de faux au procès-verbal de ceux de ses lecteurs, appelés soudain dans le pays décrit, pour affaires ou par plaisir, et qui s'en reviennent, plus tard, irrités ou déçus, de l'inattendue contre-épreuve.

En matière exotique, avant tout, la franchise, l'exactitude, la vérité!

Nous n'introduisons donc pas de vaine littérature dans ce qui n'en comporte pas, et nous reconnâtrons tout simplement et avec regret, que décevante et banale est l'arrivée à Java, plus exactement à Tandjong-Priok, port de Batavia. Mais attention ! Java, île tropicale de la Malaisie, n'a jamais été présentée, ou considérée, ou célébrée, comme tirant son aspect paradisiaque de son insularité. Le littoral javanais est étouffant, fiévreux, sale, insalubre. On le fuit, on s'en échappe comme d'un marais pestilentiel, pour gagner les altitudes rafraîchissantes et les hauts plateaux régénérateurs. Bref, à Java, Ile de Paradis, ce n'est pas la mer qui est belle, c'est la terre, je veux dire : l'intérieur de la terre, longue bande qui engloberait, en Europe, l'Écosse et l'Angleterre réunies.

L'œil encore plein des féeries arborescentes de la côte occidentale de Sumatra et des aridités volcaniques, mais impressionnantes, de Krakatoa, le voyageur qui aborde à Java, par Batavia (c'est-à-dire par le nord-est de l'île) s'attend à des perspectives étagées sur des collines, à une débauche de végétation tropicale, à des rizières scintillantes, bref à ce qu'en tourisme et en style de cartes postales, on qualifie lyriquement de : *beau panorama*. Au lieu de cela, une côte basse et plate, aux eaux grasses, limoneuses, une chaleur étouffante, des miasmes putrides, des nuages de moustiques, un port endormi dans un long bassin analogue à celui de La Pallice, quelques lataniers jaunis épars dans le damier des docks et des hangars en tôle gondolée : voilà Tandjong-Priok, le triste port de Batavia !

Je songe à la magie *vivante* des ports anglais de Colombo, de Singapore, de Hong-Kong, de Sydney, à leur va-et-vient incessant de barques, de chaloupes, de vedettes, aux cris gutturaux de leurs indigènes cinghalais, malais, chinois, voire aux jurons endiablés de leurs dockers australiens, à toute cette animation de mer et de terre qui traduit, même au large, l'approche d'un grand port britannique... ou même français, car vous retrouverez pareille gaîté d'embarquement



et de débarquement à Dakar, à Djibouti, à Saïgon, à Papeete. Je compare ces souvenirs turbulents et chers à l'eau lourde et moirée de ces bassins, aux rares Javanais accroupis sur le sol de la darse, aux graves Hollandais de la Douane, de la Santé, de la Police — blancs d'Europe pour la plupart — à leur urbanité, un peu cérémonieuse et méfiante... Et je me dis : « Java, cela? Non, non, je rêve... »

Il arrive, parfois, que la première impression n'est pas toujours la meilleure. L'observateur est, le plus souvent, la victime de son propre enthousiasme surchauffé par son imagination — la « Folle du Logis » — ou par de préalables et fallacieuses lectures. Tandjong-Priok, port relativement récent, creusé et agrandi à même une côte basse et dépourvue de cachet, n'aspirera jamais à une réputation d'enchantement, ni même de charme. Il lui suffit d'être un havre prospère, splendidement outillé, avec cale sèche, bassins de radoub et de carénage, et d'être le maître du café, du sucre, de l'indigo, du quinquina, du caoutchouc et du coprah. Voilà surtout ses titres de gloire. Quant à ses occupants hollandais, on ne saurait leur faire grief d'être flegmatiques et prudents : c'est dans leur race et dans leur passé. Et ces deux traits de leur caractère national expliquent, peut-être, la raison profonde de leur viabilité, de leur stabilité, de leur continuité et de leur grandeur historiques, tant continentale que maritime et coloniale? Être, au premier abord, grave, cérémonieux, méfiant, cela peut refroidir un peu le Latin expansif, exubérant, confiant, bref familier. Cela n'enlève rien aux robustes qualités du Batave, laborieux, réfléchi, clairvoyant. J'ajoute même que cette attitude, un peu sur le *qui-vive*, du début, confère plus de saveur et d'imprévu à l'accueil large, jovial et bonhomme de l'hôte hollandais qui se déride, au second contact. L'hospitalité du colon, à Java, plus encore que celle du haut fonctionnaire, est généreuse, cordiale et familiale : l'invité s'y sent chez lui, tout réchauffé par la simplicité et l'harmonie confortable, luxueuse, d'un foyer heureux, prospère, sain, propre et gai. C'est, du moins,

ce qu'en tant que Français j'ai constaté, partout où j'ai été admis à franchir un seuil européen, en Insulinde.

Les formalités inévitables de douane, de police et de santé accomplies, vite, fuyons ce littoral insalubre et ingrat. Le petit train colonial est là qui fume et nous attend à la gare, à droite du bassin d'arrivée. Je dis adieu à l'aimable état-major du *Tambora*, au commandant Bagchus et au commissaire Jean-Pierre Kreischer qui me témoignèrent tant d'attentions et de prévenances, je les félicite de la rapidité-*record* de leur beau navire, si élégant, si astiqué, si succulent comme chère... Et le convoi démarre lentement.

Nous laissons, sur notre droite, un alignement de bassins bourbeux où gîtent jonques et sampans, puis les batteries d'Antjol et de Nouwara-Antjol. Une voie presque perpendiculaire à la nôtre mène ceux qui ont affaire avec Batavia-Oudestad et avec son kampong chinois, ainsi qu'avec le quartier de Molenvliet-West. Quant à nous, nous avons hâte d'arriver à Weltevreden, le vrai Batavia d'aujourd'hui.

Enfin, nous y voici! A la sortie de la gare, le portier et l'interprète de l'*Hôtel des Indes* s'emparent de moi. Je ne suis plus entre leurs mains qu'une chose inerte, vagissante et surtout transpirante. Le moindre effort physique, sous ces latitudes étouffantes, amène, aussi bien chez le svelte que chez l'obèse, une profusion de sueur au front et aux tempes. L'intellect, seul, échappe à cette déchéance. Sans doute, que la pensée, abstraite, est sèche?

Donc, ne nous énervons pas, acceptons tout avec le sourire de céans, même que nos bagages soient restés partiellement en souffrance sur le quai de la gare de Tandjong-Priok. Tout se retrouvera, tout s'arrangera. On me l'affirme, du moins. Comme le spirituel optimiste Alfred Capus se serait plu ici!

Batavia moderne n'a rien d'européen. C'est une cité, une grande cité coloniale, ombragée de parcs, qui — sauf les canaux que le régime

du sol lui impose — n'a aucun caractère spécialement hollandais, exception faite aussi des pins de Wynberg. (En quoi elle diffère de Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise, que j'ai connue, ces dernières années, et qui, elle, emprunte à la Métropole un cachet architectural nettement voulu et tout à fait réussi.) Batavia l'Ancienne n'est plus habitée aujourd'hui que par les Soundanais, les Malais et les Chinois. Les blancs la redoutent pour ses miasmes, ses moustiques et ses rixes. La plupart des affaires s'y traitent presque exclusivement par téléphone. On en conçoit le motif : les conditions de vie sont tellement meilleures, plus confortables, plus agréables, à quelques trois ou quatre kilomètres de là, dans Weltevreden (traduction : *bien à l'aise*), ville neuve dont la fondation remonte à un peu plus d'un siècle, aux temps du célèbre Daendels, le « Maréchal de Fer », qu'on appelle encore le « Napoléon des Indes », à cause de sa poigne, ou parce qu'il administra Java, de 1808 à 1811, au nom de Louis-Napoléon, roi de Hollande.

J'ai pourtant tenu à visiter Batavia l'Ancienne, Benedenstad, c'est-à-dire, en hollandais, la ville basse. Je lui ai trouvé beaucoup d'analogie avec Amsterdam. Les maisons y sont groupées, serrées, mitoyennes, coupées de canaux et de ponts-levis, sans doute parce que les bâtisseurs de 1619, hantés par le souvenir de leurs paysages, de l'Amstel et du Zuyderzée, ne s'aperçurent point — ou trop tard — de l'insalubrité de ces terrains alluvionnaires. Aux Pays-Bas, on sait tout le prix d'un littoral que l'on arrache même parfois à la mer écumante. C'est toute l'histoire des polders, des écluses et des canaux néerlandais. A Java, au contraire, un phénomène d'ordre inverse s'est accompli : la mer s'est retirée, *d'elle-même*, de la Batavia de 1619, dont elle se trouve, aujourd'hui, distante de quatre bons kilomètres. Bref, il est arrivé à la Batavia de jadis, ce qu'il est arrivé, depuis les Gallo-Romains, à Narbonne, ex-port méditerranéen. Mais pouvait-on prévoir cette... *poldérisation* naturelle?

Cet abandon par l'élément européen de celle qui s'intitulait orgueilleusement et justement la « Reine de l'Orient », outre qu'il cause une impression de tristesse au visiteur, a entraîné une dépréciation considérable de la propriété bâtie. La crise des loyers, qui sévit en ce moment dans toute l'Europe et jusqu'à Tôkiô, n'existe pas à Batavia l'Ancienne : on s'y loge pour rien (humidité et fièvre comprises), ou pour très peu de choses, relativement aux loyers élevés de Weltevreden, la ville neuve, où le florin, de par son change, traite d'égal avec la livre et le dollar d'Asie. Rien de plus curieux, et aussi de plus désolé, que d'entrer à l'improviste dans un de ces vieux palais d'antan, aux cours pavées, moussues, où s'empilent, par balles et ballots, les marchandises, tandis qu'à deux pas de là, les compradors chinois ergotent et chicanent sur le prix, dans de somptueux salons xviii<sup>e</sup> siècle, encore ornés de marbres, de stucs, de dorures et de sculptures. *Margaritas ante porcos*, si j'ose dire... Car il s'agit là de Célestes, mercantils, et non de Célestes, merveilleux artistes en porcelaine, faïence, jade, cristal, lesquels le disputent en ingéniosité, en finesse de dessin et en richesse de tons, à leurs autres compatriotes, brodeurs et peintres sur soie. Cette flânerie, le long des berges de la Kalibesar, m'emmène, des différents comptoirs et factoreries où sont interposées les denrées d'exportation, au quartier des banques et au Stadhuis, c'est-à-dire à l'Hôtel de Ville.

Le Stadhuis abritait, autrefois, dans ses murs le collègue échevinal. Détail pittoresque : on y pendait les criminels sous son péristyle. De nos jours, la Résidence y a installé ses bureaux. Une certaine animation y règne, de même que sous la Pinangspoort, décorée de lourdes statues guerrières de mauvais goût, et de même qu'aux abords de la Stadskerk, la plus vieille église de Batavia, petite cure de campagne remontant à 1693 et n'offrant guère d'intérêt.

Mais, par contre, quel terrible et dramatique enseignement de l'histoire, que le pilori fixé au mur avoisinant cette église et la route

qui mène à Jacatra! Au sommet de ce mur, un clou traverse de part en part un crâne humain en pierre. Une plaque de marbre scellée en dessous, à même la maçonnerie, en atteste l'origine et en commémore à jamais l'infamie par l'inscription suivante :

POUR PERPÉTUER  
L'EXÉCRABLE SOUVENIR DU TRAITRE CHATIÉ,  
PIETER ERBERFELD,  
DÉFENSE A QUICONQUE, EN CE LIEU,  
DE BATIR OU PLANTER  
MAINTENANT ET A JAMAIS.

BATAVIA, le 14 avril 1722.

Ce Pieter Erberfeld — au dire de mon distingué confrère et devancier en Insulinde, Jules Leclercq, dont le solide ouvrage : *Un séjour dans l'île de Java*, bien qu'il date de 1898, pourra être encore longtemps et profitablement consulté — ce Pieter Erberfeld, fils d'un riche Allemand et d'une indigène, s'était converti à l'Islam et avait projeté d'assassiner tous les chrétiens de la ville avec le concours de plusieurs Musulmans fanatiques. Il était assisté d'un lieutenant, nommé Kartadrya, qui était arrivé à grouper autour de lui 17.000 partisans, décidés à proclamer Erberfeld *Tuwan Gusti* (Auguste Seigneur). Mais, trois jours avant la date fixée pour la réalisation de son complot, Erberfeld fut, lui-même, trahi et dénoncé aux autorités hollandaises par une jeune Malaise, qui aimait d'amour un officier de l'armée des Indes. Le misérable Pieter expia son crime dans les plus horribles supplices. On lui arracha les muscles avec des tenailles rougies au feu, on lui coupa la main droite, et, finalement, on lui trancha la tête. Son corps fut ensuite écartelé, comme celui de Ravailac, débité en plusieurs quartiers et exposé à l'étal de certaines boucheries de Batavia, ainsi que d'un gibier immonde. Sa maison fut rasée et

l'on grava sur la stèle de son tombeau, à même le mur, l'ignominieuse inscription citée plus haut et qui, toujours, perpétuera sa honte. Un sort aussi implacable et cruel fut réservé à ses complices musulmans, malais et javanais, qui eurent les chairs arrachées au feu, la main droite tranchée, les bras et jambes broyés à coups de maillet; mais le bourreau ne les décapita point et se contenta de les laisser agoniser dans les bois sous la dent des chiens et des fauves. Le dimanche suivant, dans cette petite église de Stadskerk, mitoyenne du sinistre pilori, la population chrétienne de Batavia, échappée au massacre, chantait joyeusement au Seigneur ses actions de grâce, puis s'en venait cracher de mépris sur la tombe du traître Pieter Erberfeld, à jamais exécré.

Je me détourne, avec un frisson d'horreur mêlé de dégoût, de ce sol maudit où la fureur, la haine et la férocité d'un peuple, ordinairement paisible et bon, se sont jadis déchaînées et demeurent encore. Quelle vengeance biblique, digne de l'Ancien Testament! Et quel enseignement pour l'avenir, aussi bien aux yeux de l'étranger qu'à ceux de l'indigène!

Non loin du lieu de ces terribles représailles, toujours à l'ombre d'une dense végétation de cocotiers et de tamariniers, sur l'esplanade de l'ancien château fort, gît un vieux canon énorme du temps des Portugais. Chinois et Javanais ont encore pour lui, de nos jours, une grande vénération. Ils l'appellent le *Canon Sacré* et couvrent d'offrandes (riz, fleurs, parfums, papiers griffonnés de prières) son inscription latine : *Ex me ipsa renata sum...* quelque chose comme la devise du fabuleux phénix qui renaissait de ses cendres. Les Javanais attribuent à cette pièce d'artillerie d'un autre âge plusieurs vertus magiques, sans doute à cause de l'inscription dont ils se sont transmis la traduction de père en fils. Notamment, ils sont persuadés que la domination hollandaise à Java cessera le jour où ce fétiche s'en ira rejoindre, à Sourakarta, capitale de l'empire de Solo, dans

le centre de l'île, son frère, identique et pareillement vénéré. En outre, il est de tradition constante que les épouses stériles viennent s'asseoir sur ce *Canon Sacré*, dont le bouton représente une main fermée, et qui a, dit-on, la merveilleuse propriété de réaliser dans les neuf mois qui suivent le vœu le plus cher à notre humanité.

Je n'en finirais point de vous conter par le menu les superstitions charmantes et puérides, cristallisées sur les murs et dans les vieux logis de Batavia l'Ancienne. Le Malais — donnons, voulez-vous, ce nom générique aux trois peuples de Java l'Enchanteresse : Soundanais, Javanais et Madourais — le Malais, quoique converti à l'Islam, est resté très brahmaniste, *de caractère et d'affinités électives* : il raffole de la légende, du mystère, de la féerie. Le rigorisme abstrait des sourates du Coran ne lui plaît qu'à demi. Conquis, plutôt qu'attiré par la religion du Prophète, il a conservé de ses ancêtres hindous ou indochinois (peut-être des deux?) un goût marqué pour tout ce qui touche à sa foi primitive. Voyez-le manier ses marionnettes, ses *wayangs* articulés : il leur donnera toujours, d'instinct, des attitudes de bas-reliefs dravidiens, il déclamera toujours, pour eux, des textes tirés ou inspirés des vieilles épopées sanscrites. Voyez-le ensuite tourné vers La Mecque, dans sa *Missigit* (mosquée) : sa façon de se prosterner n'est pas très orthodoxe et sent le bouddhiste à plein nez. Voyez enfin le Javanais du Centre, accroupi à l'*hindoue*, devant quelque idole écroulée de Çivâ ou de Ganêça, au cœur des grands vestiges indiens d'antan, Boroboudour, Mendout, Parambanan : ses lèvres psalmodient quelque antienne ou quelque adjuration, rien moins que mahométane, à l'adresse du dieu proscrit, banni, déboulonné, mais puissant et redoutable encore...

Islam de placage que celui de l'Insulinde. Les Malais — et j'en dirais tout autant des Soundanais, Javanais, Madourais, Balinais, etc... — sont restés, malgré cet Islam, extrêmement superstitieux. Leurs enfantillages faisaient mon ravissement. A les en croire, chaque

jour de la semaine est prédestiné à de bonnes ou mauvaises éventualités, ceci aussi bien en matière de naissance ou de mort humaine qu'en matière de végétation, de culture ou de commerce. Dans son remarquable ouvrage : *L'Archipel Indien*, Louis de Backer ramène judicieusement leur puéril et savoureux système cosmogonique à celui-ci, que je me permets de commenter, le cas échéant, entre deux parenthèses.

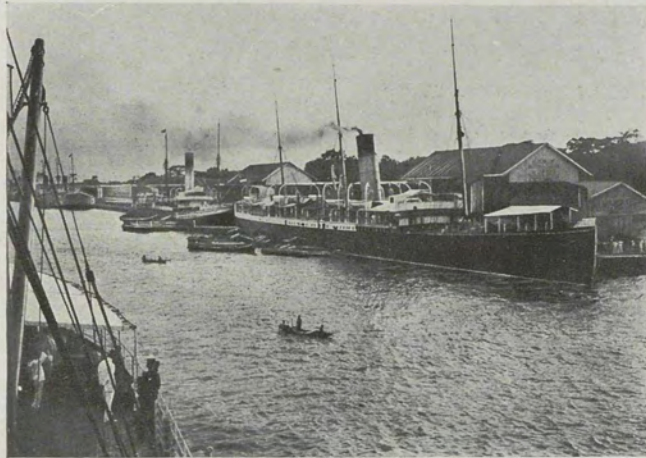
*Dimanche*, jour du Feu. Dieu créa, ce jour-là, les sept sphères dans le ciel et sous la terre, et fit des esprits ayant la forme de serpents pour veiller sur ces sphères. Le dimanche est impur à minuit, à cause de dix apparitions. C'est alors que le serpent dompte l'aigle. En ce jour, défense de mâcher le bétel (tant mieux pour les seuils qui seront moins maculés de crachats pourpres!).

*Lundi*, jour des être fabuleux. Création du soleil, de la lune, des étoiles. Dieu créa de nouveaux esprits sous la forme de cerfs, chargés de veiller sur ces astres. Ce jour est également considéré comme impur, à cause de quatorze apparitions. C'est alors que le cerf dompte le tigre (victoire inattendue!). Défense, le lundi, de manger quoi que ce soit qui ait vécu (sauf les légumes, j'imagine, ce qui contristera fort la comtesse de Noailles, dont le verbe enchanteur anima les salades...).

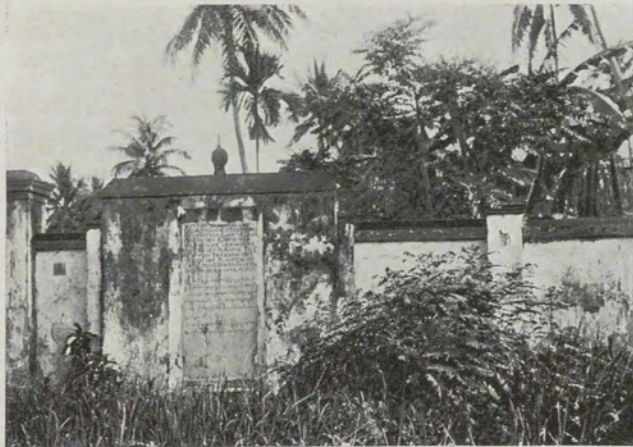
*Mardi*, jour du paddy (c'est-à-dire du riz). Dieu créa des esprits sous la forme d'éléphants pour veiller sur tout ce qui vit (terre et mer). Vingt apparitions rendent impur le matin du mardi. L'éléphant dompte le lion (ce qui paraîtra plutôt étrange à Java, dont la faune ne possède aucun de ces deux animaux). Jeûne, toute la journée (triste! triste!...).

*Mercredi*, jour de la fleur du cocotier. Création des sources, lacs, fleuves et rivières, ainsi que des arbres de la terre. De nouveaux esprits, ayant forme humaine, sont institués gérants et comptables de ce





TANDJONG-PRIOK, PORT DE BATAVIA



BATAVIA : PILORI D'INFAMIE DU TRAITRE PIETER ERBERFELD (1722)



domaine. Le mercredi est impur à midi, par la faute de quarante apparitions (bien intempestives à l'heure du déjeuner). Alors la lune dompte le soleil. Ce jour-là, défense de boire de l'eau (tant pis pour la sèche Amérique!).

*Feudi*, jour des singes. Dieu créa le ciel et l'enfer, des esprits vengeurs et aussi des esprits produisant des fruits. Pour *garder* tout ceci : troisièmes esprits sous forme de souris (ce qui me fait un peu trembler pour les fruits secs : amandes, noix, noisettes...). A trois heures de l'après-midi, *il fait impur...* par suite de douze apparitions. La souris dompte le chat (pauvre chat... botté, ou non!). Il est conseillé, ce jour-là, de s'abstenir d'eau (sans doute, en faveur du bordeaux, bourgogne ou champagne d'exportation).

*Vendredi*, jour de l'oiseau *Péka*. (J'en veux beaucoup à Louis de Backer de ne pas nous dire ce que c'est que ce drôle d'oiseau-là...) Dieu créa l'homme et la femme et les laissa errer dans le ciel, sous la surveillance d'esprits-chamois (pourquoi chamois?... serait-ce qu'Adam et Ève cueillirent la pomme fatale à des altitudes d'alpinistes?) Impur, à cinq heures, par le dam de trois apparitions indiscretes. Le chamois dompte le chien. Pas de riz, ce jour-là (même « à l'Impératrice »!).

*Samedi*, jour des sauterelles. Dieu a terminé sa création terrestre, en haut et en dessous; mais il commet des esprits-grenouilles à la garde de ses œuvres (en dépit de l'adage latin : *Natura non facit saltus*). Douze apparitions polluent le matin, à neuf heures. Mais on apprendra avec satisfaction que la grenouille-surveillante dompte le serpent. Défense de dormir, ce samedi (plusieurs tasses de café de Java, bien fort, y pourvoiront... Et puis, on fera la semaine ...javanaise).

Que voici huit jours bien remplis!

J'ai glané aussi sur place, çà et là — comme je le fis pour les dictons de mon ouvrage *Le Japon souriant*, — plusieurs proverbes malais et javanais qui ne manquent pas de pittoresque.

D'abord, ces locutions-énigmes, genre rébus parlé, dont on raffole à Java : « Qu'est-ce qui est plus haut que la montagne et plus bas que le genou? — Réponse : Le chemin sur la montagne. » Autre devinette enfantine : « Le contenant est immobile, mais le contenu remue? Qu'est-ce? — Réponse : Une maison et ses habitants. »

Passons aux proverbes : ils manquent parfois de galanterie pour le beau sexe. « Une femme aura le cœur droit quand il se trouvera un corbeau blanc. » Et cet autre, dédaigneux : « Une femme est à peine le huitième d'un homme en sagesse, en force et en prudence. » A quoi nous riposterons galamment par ce troisième proverbe, également malais : « Un rubis, s'il tombe dans un borbier, n'en perdra pas pour cela son éclat. » Le borbier, en cette circonstance, étant l'arrogance et la fatuité masculines...

Mais — sans rancune, Mesdames — écoutez et retenez encore ceci :

I. Avoir longue barbe mais courte expérience.

II. De jeunes singes trouvent des fleurs, est-ce qu'ils en perçoivent la raison d'être?

III. D'instinct, le canard va au borbier.

IV. L'éléphant, bien que grand et solide sur ses quatre pieds, bronche quelquefois.

V. Si des chiens aboient, est-ce qu'ils peuvent faire écrouler la colline?

... Car ces cinq proverbes, javanais — n'est-ce pas, Mesdames? — vous ont bien vengées.

Et maintenant, vite, retournons à Weltevreden!

Weltevreden, c'est la ville des grands espaces. On a dit que Paris y tiendrait à son aise. Et je le croirais assez... Imaginez des milliers de bungalows dans un parc de Neuilly ou dans un Neuilly Saint-James, mais immense, démesuré, coupé par des places gigantesques, comme cette Esplanade de la Citadelle, comme ce Waterlooplein,

enfin comme ce Koningsplein, trapèze dénudé, si vaste qu'on le croit un instant illimité, places ou plutôt clairières auprès desquelles la Place Rouge de Moscou et notre Place de la Concorde ne sont que des ronds-points lilliputiens. Chacun de ces bungalows a, non pas son jardin, mais son parc, pris à même la jungle, semble-t-il. D'où impossibilité matérielle, absolue, à Weltevreden, de circuler à pied. L'auto, la voiture à cheval et la bicyclette y sont les seuls moyens pratiques de transport. Je ne parle pas des tramways que l'on laisse aux Chinois, aux indigènes, aux métis, et dans lesquels un blanc ne se fourvoie jamais sans se déclasser. Cet excès de superficie par rage d'assainissement donne un peu, au nouvel arrivant, une impression de vertige. On s'y fait ensuite. Mais comme on comprend bien que le Gouvernement Général des Indes Néerlandaises, abandonnant sa capitale torride à un résident, sorte de préfet, ou plutôt de gouverneur, se soit réfugié et installé à 56 kilomètres de là, dans ce Versailles floral et paradisiaque qu'est Buitenzorg!

De belles propriétés fleuries d'hibiscus rouges et de bougainvillées violets défilent sous mes yeux jusqu'au faubourg de Meester Cornelis. Dans l'auto amie qui m'entraîne, c'est une délicieuse sensation de fraîcheur. Car le soleil décline déjà à l'horizon. Dans quelques minutes, je pourrai enfin retirer mon casque insupportable et nécessaire, laisser mes cheveux voltiger et s'assécher librement au vent, retirer mes lunettes fumées qui me font voir tout en *vert mousse*. De brillants équipages, attelés de poneys, se croisent et s'arrêtent : on se salue, on se parle au passage. C'est l'heure cérémonieuse et mondaine des visites et du thé, je veux dire : des rafraîchissements. Les hommes s'y rendent en tenue de ville européenne, feutre sur la tête et gants blancs aux mains; les femmes en robe légère de foulard aux nuances polychromes et hardies, la tête coiffée des derniers chapeaux de Paris. Finies, les affaires! C'est la détente...

Et je me souviens tout à coup — avec un peu de terreur — que

je suis attendu solennellement dans un quart d'heure par MM. les Membres du *Club Harmonie* à qui M. de Saint-Sauveur, consul de France, a bien voulu annoncer ma visite. Mon Dieu! aurai-je jamais le temps, à travers ces espaces infinis, de regagner mon *Hôtel des Indes*, de m'y costumer de gris et de m'y ganter de blanc?

En quatrième vitesse, chauffeur!

Sinon, le châtimeut du renégat Pieter Erberfeld me guette au *Club Harmonie*...



## CHAPITRE XI

---

### LE BOIS D'ORCHIDÉES DE BUITENZORG

Hospitalité coloniale javanaise — Des Hollandais, amis de la France  
Essai sur l'administration, en Insulinde — Un janissaire d'orchidées  
Fête nocturne chez le Vice-Roi

**B**UITENZORG, en néerlandais, signifie : *Sans-Souci*.

Ce nom convient on ne peut mieux à la délicieuse ville de plaisance des Hollandais à Java, en plein pays alpestre aux nuits fraîches, au cœur du plus luxuriant Jardin Botanique tropical que l'on puisse imaginer.

Mais, entre Buitenzorg, résidence du Vice-Roi des Indes, et le sobriquet charmant, léger, futile de *Sans-Souci*, n'y a-t-il pas antinomie, ou paradoxe, qui jure avec cette formidable, robuste et complexe armature administrative et coloniale?

Contraste, en effet, d'une ironie savoureuse.

On conçoit que, désireux de fuir Batavia, sa chaleur, ses moustiques, ses fièvres, son inappétence, ses insomnies et ses mondanités exténuantes par 40° à l'ombre, le Gouvernement Général de l'Insulinde se soit réfugié et transporté depuis de longues années, avec armes,

bagages, dossiers, télégraphes et téléphones, à une petite altitude reposante de 265 mètres, dans une vallée encaissée de hautes montagnes et de volcans boisés. Ajoutez à cela que Buitenzorg bat le record de Bergen, en Norvège, pour ses pluies diluviennes et bienfaisantes, qui, chaque jour que Dieu fait, rafraîchissent et purifient l'atmosphère d'un pays naturellement porté par sa climatologie à la température constante d'une serre chaude. Et vous aurez le parce que du pourquoi de ce transfert *versailles* de pouvoir, si j'ose dire...

A Buitenzorg, je suis l'hôte d'une aimable famille de colons dont l'aïeule, M<sup>me</sup> van der Zoo de Jong, est Française d'origine. Sa fille, une charmante jeune femme, mère de deux jolies fillettes élevées à la javanaise, c'est-à-dire en sarong et pieds nus, a épousé un important ingénieur agronome de la région, M. Børrigter, qui a trouvé, dans l'industrialisation de la laiterie en gros et l'élevage du poney, une source extraordinaire de bénéfices.

De cette hospitalité familiale mais large, luxueuse et confortable, j'ai conservé le plus agréable souvenir. Quelle gaîté autour de ce buffet *rijstaffel*, abondant et succulent, quelle animation dans cette immense salle à manger, dallée de marbre blanc et fleurie d'orchidées, où glissent silencieusement une nuée de serviteurs et de servantes de race soundanaise!... Et moi qui raffole des animaux, quels qu'ils soient, domestiques ou sauvages, moi qui ai rapporté, de mes précédents voyages, tant de bêtes étranges — un ours à collier du Tibet, des serpents et des tortues de l'Inde, des singes d'Afrique, des oiseaux, des insectes, des poissons — je me sens étreint par un doux (et un peu gâteaux...) ravissement à la vue du *beyo*, ou merle parleur, qui décoiffe comiquement, à petits coups de son bec jaune, le nœud bleu de l'ainée des demoiselles Børrigter, tandis que le poney favori de la cadette lape posément une soucoupe de café au lait, sucré.

— Mais où est donc *Toquet*? interroge M<sup>me</sup> van der Zoo de Jong. On dirait qu'il nous boude... *Toquet!*... ici, *Toquet!*



*Toquet* est un beau lézard *gecko* de 40 centimètres, absolument apprivoisé, et qui, lui aussi, comme le poney, a sa soucoupe sur la table. Mais le café l'agite, même coupé de lait; et il se contente de mie de pain trempée dans de la crème. A l'appel de son nom par la maîtresse de maison, le vif et intelligent margouillat bondit de la suspension électrique du plafond et tombe sans aucun dam, en plein, sur la corbeille de fruits.

— Ne le touchez pas, me murmure M. Bœrrigter : il pourrait vous mordre. Il faut qu'il vous connaisse. Dans deux ou trois jours, je parie que vous serez bons amis. Vous n'avez pas idée des services qu'il nous rend pendant le déjeuner.

— Des services?

— Mais oui : les moustiques, les mouches, les fourmis. Il n'en rate pas un et pas une. Aussi, pour le récompenser, au dessert, nous lui donnons, à chaque repas, un peu de crème fraîche. Sa passion! Nous lui devons bien ça... N'est-ce pas *Toquet*?

Et le petit reptile familier, qui vient d'ingurgiter une fourmi— lion, regarde son maître, redresse la tête et pousse trois fois son cri : *Tokkai! tokkai! tokkai!*

Dès le lendemain de mon arrivée à Buitenzorg, j'ai l'honneur d'être reçu en audience particulière par le général van Daalen, Hollandais métissé de sang noble javanais, et par M. le professeur Ouwens, un des naturalistes les plus savants et les plus réputés des Indes Néerlandaises. Le général van Daalen doit me présenter à S. Exc. le Vice-Roi, cet après-midi même, vers 5 heures. Quant au professeur Ouwens, il me fait visiter en détail ses collections et son laboratoire; il me fait don, personnellement, de curieux coléoptères et de splendides papillons mi-velours noir, mi-vert métallique; enfin, il me remet solennellement une pièce zoologique rarissime pour le Muséum de son collègue et ami, le professeur Edmond Perrier, de l'Institut de France.

C'est, dans un bocal moyen, bouché à l'émeri, un affreux et cauchemardant petit être brun et poilu, qui baigne dans l'alcool, replié sur lui-même à la façon d'un fœtus.

— J'adore la France, me déclare avec émotion le Professeur. Nous sommes ainsi beaucoup en *n-Hollande (sic)* et on ne le sait pas assez chez vous. Pourquoi?... Parce que nous ne sommes pas très expansifs et que vous ne venez pas assez chez nous, ni dans nos colonies. Il ne faut pas nous juger seulement d'après nos banquiers qui sont implacables et qui ont peur de l'Allemagne, ni d'après nos épiciers qui sont âpres et uniquement préoccupés de leurs profits. Il y a aussi, en *n-Hollande*, Monsieur, des artistes et des savants. Et pour ces derniers, la France de Claude Bernard, de Pasteur, de Charcot, de Becquerel et de Curie, est la *seconde patrie* du cerveau et du cœur.

Et, me tendant, d'une main qui tremble un peu, le bocal où le petit être terrifiant roule de gros yeux blancs dans son bain d'alcool, le professeur Ouwens ajoute :

— Voici pour la France et pour votre Muséum de Paris, le spécimen d'une espèce en voie de disparition. C'est le dernier *tarsius spectre brun* qui a pu être capturé à Ménado dans notre Célèbes. Un de ces lémuriens fantômes, de la taille d'un écureuil, c'est-à-dire un peu plus gros que celui-ci, a été payé 10.000 florins, il y a cinq ans, par un collectionneur allemand de Hambourg. A la France, il ne coûtera rien, parce que... c'est la France!

A mon retour à Paris j'ai remis pieusement ce don hideux et magnifique à M. le professeur Anthony, alors préparateur et assistant de M. Edmond Perrier, directeur du Muséum d'Histoire Naturelle décédé depuis. Tous deux n'en revenaient pas d'une aussi somptueuse et émouvante générosité!

En vérité — il faut bien l'avouer — nous sommes, en France, un peu injustes envers la Hollande. Nous y comptons de fervents et dévoués amis, trop modestes, trop discrets, mais qui *brûlent* pour

nous. Faisons abstraction des banquiers et des épiciers (*épiciers*, dans le sens exotique d'*épices* — il y en a aussi chez nous, et de parfaitement honorables). Mais pouvions-nous espérer, étions-nous en droit, logiquement, d'envisager une coopération guerrière ou économique des Pays-Bas à la sanglante hécatombe de 1914-1918?... Certes, nous avons enregistré avec une fierté et une tendresse puissantes la participation de la Belgique, héroïque et violée, à notre effroyable conflit avec l'Allemagne et les empires du Centre. Mais la Hollande? la paisible et laborieuse Hollande, *coincée* ou menacée d'être coincée dans cet infernal étai?... Il en a été d'elle ce qu'il en a été de la Suisse, où nous comptons aussi tant d'amis. Elle a répugné, n'ayant ni obligation, ni intérêt, à se mêler à la lutte fratricide des peuples. Elle a pensé à elle, nationalement. Elle n'avait, ni avec la France, ni avec l'Angleterre, ni avec l'Amérique, d'alliance, ou de motif, ou de mobile pour intervenir dans cette conflagration mondiale. Son attitude politique — je ne parle pas de celle de ses banquiers et de ses épiciers qui ont fait *des affaires* — a été parfaitement correcte. S. M. la Reine Wilhelmine et S. A. le Prince Consort des Pays-Bas ont sagement agi, au point de vue *hollandais*, en se maintenant dans les limites de la neutralité. En outre, Français et Belges n'oublieront jamais l'appui moral et le réconfort que leur ont apporté, pendant la guerre, le journal *Telegraaf*, le dessinateur satirique Raemakers, le critique Bijwank, l'économiste K. Wybrands et tant d'autres. La Hollande, coincée, je le répète, et même jugulée, ne pouvait, sans péril pour elle-même, se mêler à l'embrasement général de l'Europe. On est hollandais en Hollande.

Ceci dit — parce que cela valait d'être dit — admirons sans jalousie l'étonnante colonisation néerlandaise, devant laquelle les Anglais, eux-mêmes, tirent un coup de chapeau.

Ce système — dont le nœud est à Buitenzorg et non à Batavia, pour les raisons que j'ai exprimées — est le modèle du genre. Il expli-

que comment 80.000 ou 100.000 Hollandais gouvernent en paix 34 millions de Javanais, satisfaits de leur sort.

C'est que l'administration coloniale hollandaise, pratique et réalisatrice avant tout, n'a pas hésité à compliquer à dessein ses rouages et même à majorer son budget en juxtaposant habilement résidence métropolitaine directe et régence indigène indirecte.

En voici, au surplus, et le plus clairement possible, le mécanisme ingénieux.

L'Insulinde, pour lui donner ce nom générique abrégatif et aujourd'hui admis, n'est pas régie par le suffrage universel, ni par le suffrage restreint. Ce n'est pas un Dominion. C'est purement et simplement une Colonie de la Couronne, comme il en est de Ceylan, par exemple, au point de vue britannique. Le Vice-Roi des Indes, ou Gouverneur Général, nommé par la reine des Pays-Bas, en est le chef responsable devant le ministère des Colonies de La Haye. Ses pouvoirs sont très étendus : chef des armées de terre et de mer, aux Indes, il contrôle les diverses branches de l'administration générale, rend toutes ordonnances locales, déclare la guerre, conclut la paix, signe des traités avec les roitelets indigènes, confère tous emplois civils et militaires, protège les peuples soumis à son autorité, exerce les droits de grâce et d'amnistie, lève les impôts et règle les corvées, expulse les étrangers indésirables, bref est investi d'une autorité presque illimitée. Il est assisté d'un Conseil des Indes qu'il préside et qui compte un vice-président et cinq membres, conseil consultatif, si l'on me passe ce pléonasme, et dont les délibérations secrètes doivent, finalement, recevoir l'approbation vice-royale.

Le Gouvernement Général exécutif comprend, lui, cinq directions, j'allais dire cinq ministères : Intérieur; Finances; Enseignement, Cultes et Industries; Justice; Travaux publics. On remarquera, en passant, que les commandants de terre et de mer, tout en demeurant sous la dépendance du Vice-Roi, ne sont pas nommés ni désignés



BUITENZORG : PALAIS DE S. EXC. LE VICE-ROI DES INDES NÉERLANDAISES



M. ROBERT CHAUVELOT DANS LE JARDIN BOTANIQUE DE BUITENZORG



par lui, mais par les ministères métropolitains de La Haye. Ces cinq directions travaillent dans la plus parfaite harmonie et même *en famille*, à ce qu'insinue Jules Leclercq qui fait allusion à certains directeurs pris dans la proche parenté du Gouverneur Général. Mais nous pensons qu'il n'y a là qu'espèces privées, cas isolés, et non règle générale.

Arrivons aux Résidences métropolitaines, sortes de préfectures hollandaises correspondant aux vingt-deux provinces de Java, y compris le Sultanat de Djokjakarta et l'Empire de Solo (Sourakarta). Les Résidents sont nommés par le Vice-Roi : ils ont droit au *payong* ou parasol d'or et sont assistés de subalternes, appelés Assistants-Résidents. Les langues malaise et javanaise, ainsi que le droit musulman, sont rigoureusement exigés de ceux qui briguent ces fonctions. Les uns et les autres, avant de quitter, en Hollande, leurs écoles préparatoires — Université de Leyde et Institut Colonial de Delft — doivent subir un ensemble d'épreuves difficiles et spéciales, intitulé *Groot Ambtenaars Examen*. Après quoi ils s'embarquent pour les Indes, où ils ne touchent qu'un traitement provisoire, pendant toute la durée de leur stage auprès d'un Contrôleur ou d'un Assistant-Résident.

Un mot maintenant, pour terminer, des Régences indigènes qui coexistent avec les Résidences dont je viens de parler. Là est le tour de passe-passe, là est l'illusionisme, là est la trouvaille de génie. Les peuples indigènes sont censés soumis exclusivement à l'administration du Régent (indigène) dont le Résident (hollandais) s'intitule avec bonhomie affectueuse : *le Frère Aîné*. En un mot, le Soundanais, le Javanais, le Madourais ne connaît pas le Résident blanc : il ne connaît que le Régent jaune. Celui-ci, nommé par le Gouverneur Général, est presque toujours recruté parmi les princes, nobles ou descendants de famille aristocratique, ex-vassaux de l'Empire de Mataram, aujourd'hui aboli. Le Régent, dans la coulisse, reçoit — lui *Frère Cadet* de son bon *Frère Aîné* — conseils, recommandations et directives qui ne sont, en réalité, que des ordres déguisés, extrêmement impé-

rieux et obligatoires. Tout au plus, le Régent jaune pourra-t-il formuler une observation respectueuse et discrète à son supérieur occidental; mais, en dernière analyse, et en cas de conflit, le Régent doit toujours s'incliner devant la décision prééminente de son cher et bien-aimé *Frère Aîné*. Bien entendu, le bon peuple de Java ignore tout de ces manigances. Au prix de ce semblant de pouvoir, le Régent indigène est heureux comme un coq en pâte (si tant est qu'un coq soit jamais heureux dans cette étrange situation pâtissière!) et vit, doucement, grassement, dans le luxe et l'apparat. Ses appointements sont plus élevés que ceux de son supérieur blanc. Sans doute, à cause du faste de sa petite cour régionale et de sa maisonnée de serviteurs, portant parasols ou non. Sous les ordres du Régent indigène se trouvent des *wédonos*, des assistants-wédonos et des *mantries*, portant kriss et chevauchant poney, tous appointés secrètement, non par leur Régent, mais par le Gouverneur Général qui les tient ainsi dans sa main. Ces acolytes d'une autorité fantôme sont requis de posséder la pratique courante des quatre langues en usage à Java : malais, soundanais, javanais et madourais. Rien n'égale la gravité comique de ces petits bonshommes en pain d'épice!

J'en aurai fini avec cette brève digression administrative — si importante, on en conviendra — quand j'aurai consigné à cette place les innovations d'ordre colonial qui se sont succédé à Java, ces dernières années. La plus décisive est sans contredit celle du *Volksraad*, Conseil du Peuple, qui n'a rien de... soviétique, comme ma traduction exacte et littérale pourrait le donner à penser tendancieusement.

Ce *Volksraad*, composé de soixante membres, dont trente-deux Néerlandais et vingt-huit indigènes ou Chinois assimilés, se ramène, politiquement et constitutionnellement, à deux groupes : le premier, le plus nombreux et le plus influent, celui des trente-deux Néerlandais, élu censitairement par les municipalités; le second, moins nombreux et moins agissant, nommé par le Gouverneur Général. Cette assemblée



consultative a pour mission d'approuver le budget. Au cours des débats, le Vice-Roi intervient par le truchement de ses cinq directeurs intéressés. Les amendements, survenus au cours de la discussion du budget, sont transmis au ministère des Colonies de La Haye. Second débat devant la Chambre des Députés hollandaise qui accepte, refuse ou modifie.

Telle était la situation jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1925. Certains parlementaires, juristes et journalistes à l'esprit impartial et au cœur généreux, s'étaient élevés, en Hollande, contre l'injustice qu'il y avait à ce que Java ne pût voter son budget et en disposer, sans être à la merci de l'intervention d'un parlementaire ignorant, maladroit, étourdi ou inexpérimenté. Les promoteurs de cette campagne faisaient observer avec sagesse qu'il n'en avait pas fallu davantage pour que les colons de la Nouvelle-Angleterre, électrisés par Washington, se révoltassent contre la mère patrie britannique, de 1775 à 1783, et ne s'érigeassent en république indépendante des États-Unis. Leur projet d'émancipation ne tarda point à prévaloir. Et, le 1<sup>er</sup> mars 1925, date historique, la Chambre des Députés hollandaise admit le principe que le Volksraad javanais aurait désormais le droit de voter son budget sans en référer à la Métropole, sauf *veto* de la Reine. Notons en passant que quelques députés démocrates, socialistes et communistes ont tenté, mais en vain, d'obtenir que le Volksraad se compose, en majorité, d'indigènes.

*Uti, non abuti*, dit l'adage latin.

Et maintenant, plus un mot du Buitenzorg administratif, plus une ligne même sur son Vice-Roi, si hospitalier, si attentionné, si éclairé. Ne parlons plus que du Buitenzorg floral et botanique qui, à lui seul, justifierait, pour Java, le nom d'*Ile de Paradis*.

Dans ce parc unique au monde, peuplé de cerfs et biches familiers, toutes les essences d'arbres, toutes les variétés de lianes et de gazons

de l'univers ont été réunies, depuis la grande allée d'entrée, bordée de palmiers et d'aréquier géants, jusqu'aux bosquets d'où ruissellent en cascades les épiphytes grimpantes et les aristoloches envahisseurs. Me croirez-vous si je vous dis qu'il m'a fallu trois jours entiers pour en inventorier les merveilles?

Mais j'ai noté surtout, dans mon *Roman d'amour à Fava*, certain sentier qui descend en pente douce, vers certaine partie du Jardin Botanique, gloire inégalée de Buitenzorg.

Le Bois des Orchidées!... Là, tout est ombre et mystère. Nul bruit. Aucune brise. Peut-être, parce que la solitude et le repos sont les agents de reproduction nécessaires, obligatoires de ces paradoxes floraux aux formes étranges, contorsionnées, voluptueuses? Ces orchidées s'étagent, fleurs magiques, greffées sur les troncs grêles et droits des *kambotchas* — arbustes qui croissent dans les cimetières javanais — et elles en aspirent goulûment la sève laiteuse et nourricière. Près d'elles, je distingue, sur le sol, la silhouette d'un homme accroupi. C'est un vieux jardinier qui, à ma vue, se prosterne face contre terre :

— Votre Seigneurie me permet-elle de lui montrer humblement mes élèves? murmure-t-il en malais, tout en faisant le *sombah*, mains jointes paume contre paume sur sa tête.

— Merci. Ne te dérange pas. D'autant plus que je ne te comprendrais guère. Je verrai bien les orchidées sans toi.

— Je réitère l'audace de m'imposer à Votre Noble Naissance. Je dois l'accompagner, car je suis ici pour veiller sur Elles, pour Les soigner, Les guérir, pour ne pas qu'Elles meurent. J'en jure par ce kriss, quiconque Les toucherait devrait d'abord me passer sur le corps.

L'indigène s'est levé, solennel, inquietant. Il tire de sa ceinture une arme recourbée qu'il sort de sa gaine et baise, selon la croyance des Javanais qui attribuent à l'acier une âme puissante et pensante.

Par trois fois, il prononce l'adjuration rituelle : « *Soumalai-kom, malai-koum, salam!* », en croisant la lame et le fourreau au-dessus de son turban d'indienne polychrome. Puis, avec un petit rire poli, il se rassied à croupetons et retombe dans sa passivité première.

J'ai tôt fait de rassurer le brave homme et de lui certifier que mon admiration n'ira pas jusqu'au sacrilège de cueillir les fleurs confiées à sa garde. Puisqu'il doit m'accompagner, eh bien! qu'il m'accompagne. Et, souriant, il me précède pour me faire les honneurs de la plantation merveilleuse. Quelle débauche de couleurs et de formes déconcertantes, labelles entachés de rouille lépreuse, pédicelles aux spires compliquées, pistils aux aspects troublants! Telle, cette *Brassia Laurenceana* dont la forme affecte l'aspect d'un insecte jaune à pattes et à antennes, ou encore cette *Peristeria elata* Hook, poussant au ras du sol et représentant à s'y méprendre une colombe du Saint-Esprit aux ailes piquées de rouge. D'autres orchidées, non moins rares, caricaturent ironiquement, qui une gueule de lion, qui une tête de lapin. Je m'arrête longuement devant l'*Eria bratescens*, fragile et éphémère, et devant le *Bulbophyllum* de Bornéo dont les pistils possèdent, les uns une langue, les autres des yeux articulés. Le sol prodigieux de la Malaisie peut, seul, de ces miracles.

Beaucoup de ces monocotylédones exhalent un parfum grisant ou aigrelet, comme celui du mancenillier, fleurs vicieuses nées d'un compost de *sphagnum* et de corruption végétale. Leur floraison malsaine et quasi vénéneuse s'affirme d'autant plus veloutée, satinée, précieuse, qu'elle procède d'une plus morbide et plus effrayante tare. Dans cette ambiance de malaise, le silence pesant n'est interrompu que par le glouglou sourd des petits canaux transversaux qui strient l'humus en dessins réguliers et le fertilisent sans relâche. Des jardinières, jeunes, souples et cambrées, sont occupées à réparer, précisément, une conduite en bambou, d'où l'eau cristalline s'échappe en éclaboussant leurs pieds ambrés. Elles me regardent et s'excusent en riant.

L'une d'elles, jolie, a le front bombé et les cheveux coquettement tirés à la chinoise par un peigne d'écaille, hélas! européen.

Oui, vraiment délicieuse, cette petite...

Et, malgré moi, dans ce bois de mystère, loin des rois de la forêt tropicale, remontent par bouffées jusqu'à ma mémoire ces vers des *Fleurs du Mal* que Baudelaire intitule *Parfum Exotique* :

Une île paresseuse où la nature donne  
Des arbres singuliers et des fruits savoureux  
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux  
Et des femmes dont l'œil, par sa franchise, étonne.

... Ce jardinier, ces fleurs, ces femmes?...

Un poète est souvent un prophète. Un visionnaire, encore plus fréquemment. Baudelaire, il est vrai, visita réellement l'île Maurice, les tropiques, et il y chanta certaine *Dame Créole*, pleine de grâce, M<sup>me</sup> Autard de Bragard, sans se douter que, plus tard, une poétesse, descendante de cette noble et belle dame créole, M<sup>me</sup> Solange Rosenmark, célébrerait à son tour, et avec quel heureux enthousiasme, le charme de l'ex-île de France, île verdoyante,

Où la lumière rutilante  
Dore et bleuit  
Les colibris.

Mais revenons à Java.

D'autres souvenirs m'assaillent, ressouvenances consignées sur mon calepin de voyageur, un soir de réception officielle chez le Gouverneur Général, à Buitenzorg.

C'est jour de gala...

Au Jardin Botanique, la fête bat son plein dans la partie du parc attenant au palais de S. Exc. le Vice-Roi des Indes Néerlandaises.

Lumières électriques et girandoles chinoises, invités de races blanche et jaune, musiques d'Europe, jazz d'Amérique et gamelangs

de Malaisie, parfums occidentaux et odeurs de jungle, tout cela se confond en un alliage mondain, cosmopolite où la note artificielle, guindée, empesée, domine. A défaut de joie vraie, il y a pourtant de la satisfaction bourgeoise et de la bonne humeur épanouies sur ces faces rubicondes, surmontées de cheveux blonds ou roux, sur ces ventres imposants de matrones bataves, épaissies, boursouflées par l'excès de la bonne chère, la fréquence de la sieste et la rareté des exercices physiques. En Insulinde, le travail et le mouvement restent en effet l'apanage exclusif de l'homme, pressé de s'enrichir en quelques années pour aller couler ensuite une verte vieillesse sur les bords de la Maas ou près des polders frisons des Wadden. Sa compagne, au contraire, se laisse vivre, à Java, avec l'indolence et le nonchaloir d'une bête à l'attache, pieds nus, sans corset, le corps enroulé dans un simple sarong, entourée de ses enfants et d'une multitude encombrante et criarde de serviteurs malais paresseux, charpardeurs ou niais. Telle est la norme ordinaire de la vie coloniale javanaise.

Mais, à vingt ans, qu'elles sont sveltes, fraîches et jolies, ces Hollandaises!

Une fanfare de trompettes précède l'hymne national d'Orange, entonné par une cinquantaine de jeunes filles de la chorale de Buitenzorg. Leurs voix pures égrènent, dans la nuit, des strophes martiales que je reconnais pour celles du *Wilhelmus* de Marnix de Sainte-Aldegonde, le Rouget-de-l'Isle des Pays-Bas :

Que celui qui sent couler dans ses veines du sang néerlandais,  
Exempt de souillure étrangère,  
Et dont le cœur brûle pour le Pays et pour le Roi,  
Que celui-là entonne le chant comme nous!

Uni dans une pensée commune et la poitrine libre,  
Qu'il entonne avec nous le chant festival  
Agréable à Dieu  
Pour la Patrie et pour le Prince!

Sur le petit lac, en face du palais, flottent, parmi les lotus, les larges feuilles des *Victoria Regia* brésiliennes, immenses plateaux de laque verte. Un clair de lune baigne les eaux, tain argenté que troublent à peine, à la surface, quelques bulles de formène, échappées des profondeurs vaseuses. L'air est tout zébré de vols de lucioles, s'effarant par bonds et par saccades. Au ras du sol, dans les roseaux et les bambous, les grenouilles-taureaux syncopent de leurs beuglement ronflants la stridulation continue des cigales.

Quel contraste que cette paix tropicale et nocturne, avec le défilé, à l'intérieur des salons, des fonctionnaires chamarrés, des officiers et du corps consulaire en grand uniforme, coudoyant les princes javanais en costumes de gala!

Passe un serviteur chargé d'un plateau encombré de coupes où la mousse pétille.

Un des aides de camp de Son Excellence s'élançe vers moi et me tend son porte-cigarettes.

— Prenez, Monsieur. A droite, c'est du *maryland* de chez vous. Une attention de votre consul qui se fait envoyer directement ses paquets de Singapore. Nous fermons les yeux. D'ailleurs, voyez, je suis complice.

J'allume la cigarette estampillée de notre régie.

Crac!... le charme est rompu!

.....  
Hélas! cher petit bois d'orchidées...



## CHAPITRE XII

---

### DE BANDOUNG A GAROUT

Soukaboumi, « Lieu-de-Délices » et... sanatorium — Aube à Bandoung — La forêt vierge, à Java — Dans le cratère du volcan Tangkouban-Prahou — La « Montagne-des-Paresseux » — Détails spéciaux sur la vie domestique javanaise — Le Papandayan et la « Vallée-de-la-Mort »

**D**E Buitenzorg à Soukaboumi et à Bandoung, en chemin de fer — lequel ne fonctionne que *de jour* et jamais de nuit, par crainte de l'indolence, de l'insouciance et de l'étourderie des mécaniciens, aiguilleurs et autres cheminots indigènes — c'est une véritable Suisse tropicale. Sur un parcours total de 156 kilomètres que le convoi met six heures à franchir, l'œil charmé contemple une série de spectacles, tantôt grandioses, tantôt enchanteurs, en plein pays montagneux, coupé de ponts et de viaducs, couronné de vastes forêts vierges, sur les hauteurs desquelles s'accrochent des lambeaux de nuages, ainsi que des flocons de vapeur.

On laisse d'abord, derrière soi, les deux volcans qui encadrent Buitenzorg de leurs masses sombres, le Salak à l'ouest et le Ghédé à l'est, pour s'engager le long d'une vallée magnifique où s'étagent

des milliers de *sawas* (rizières), communiquant entre elles par une infinité de déversoirs et de cascatelles qui les alimentent incessamment, de l'une à l'autre. J'ai l'impression que pas un pouce de terrain n'est perdu, que tout est cultivé dans une région essentiellement humide et fertile. Un détail me l'indiquerait, entre tous : le nom des stations criées, dont la plupart commencent étymologiquement par le mot *tji*, qui signifie : *eau* (telles les stations de Tjitjouroug et de Tjisaât).

A droite et à gauche, des villages et des kampongs se blottissent sous des bosquets de cocotiers chevelus, d'aréquier en panache droit et de bambous frissonnants. Voici Parakan-Salak et Sinagar, avec leurs plantations de thé qui me rappellent celles de Nuwara-Eliya, à Ceylan. Plus loin, voilà les coteaux du Kendeng, recouverts de pâturages verdoyants où paissent les troupeaux des cultivateurs soun-danais, comme en plein Val-de-Travers helvétique. Nous approchons de Soukaboumi (traduction : *Lieu de Délices*), dont le sanatorium rivalise avec celui de Sindanglaya qui se trouve dans une autre direction.

— L'un et l'autre de ces deux sanatoriâ se valent, m'explique un de mes voisins de compartiment, médecin, qui se rend à Sindanglaya, à 600 mètres au-dessus de Tjiandjour, ancienne capitale des Préangers. Placées à la même altitude, à peu de chose près, ces deux cures d'air bénéficient du même climat tempéré, c'est-à-dire, dans notre zone torride, celui de votre Côte d'Azur française pendant l'été. Nos malades, nos fiévreux et nos convalescents — ou, simplement, nos surmenés, nos fatigués — s'y reposent et s'y guérissent à 1.070 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui, pour nous autres tropicaux, constitue déjà une jolie hauteur. Nous y soignons avec succès le paludisme, le béri-béri, la malaria. Si jamais le cœur vous en dit, vous me trouverez là-haut. Tout à votre disposition!

Je remercie le bon docteur. Fassent les génies bienfaisants de Java que je n'aie jamais recours à ses aimables soins, pour l'une ou l'autre de ces charmantes maladies!



Vers 5 heures du soir, des trombes de pluie s'abattent sur notre convoi, un peu avant l'arrivée à Padalarang où nous changeons de train. Descente assez rapide, ensuite, dans la vallée de Bandoung. Les tornades ont cessé : une petite pluie fine vaporise à présent les vitres du wagon. Nous ne sommes plus qu'à 700 mètres d'altitude. Je distingue sur les collines environnantes d'importantes plantations de café, de ce café dit *Java*, qui entre, pour une bonne part, dans nos mélanges d'Europe.

A la gare de Bandoung, le portier de l'*Hôtel Préanger* me remet une lettre d'un ami hollandais, grand avocat de la ville, M<sup>e</sup> Godée, descendant d'une vieille famille de huguenots français, émigrée aux Indes, à la suite de l'impolitique et néfaste révocation de l'Édit de Nantes. M<sup>e</sup> Godée — qui marie prochainement sa ravissante fille — s'excuse de ne pouvoir se rendre aujourd'hui au-devant de moi, étant appelé à Batavia, chez le notaire de son futur gendre. Mais un de ses confrères du barreau me *pilotera* en attendant son arrivée et m'emmènera en excursion au célèbre volcan Tangkouban-Prahou.

A Java, contrée tropicale où la sieste méridienne absorbe environ deux ou trois heures de repos nécessaire, on se lève au chant du coq. On profite le plus qu'on peut du jour qui naît. La fraîcheur de l'air, vivifiante mais éphémère, est un délassement dont on ne voudrait à aucun prix se priver. C'est aussi — j'en ai fait maintes fois l'expérience — l'ambiance la plus propice au premier travail : le corps, libéré des fatigues de la veille, affranchi de l'engourdissement consécutif aux nuits lourdes, se sent, en effet, ragaillard, récontorté par ce bain d'oxygène, dès l'aube qui point à l'horizon. Le jeu naturel de la respiration y trouve plus d'aisance; les membres s'étirent, plus dispos; l'esprit, enfin, chasse les préoccupations et les soucis d'hier, pour ne s'attacher qu'aux joies probables d'aujourd'hui et qu'à l'es-

poir possible de demain. Ainsi le veut, sous ces latitudes étouffantes, l'optimisme secret et instinctif de la vie de chaque jour.

— Holà! êtes-vous prêt, Monsieur? me crie d'en bas une voix joyeuse. C'est l'heure : il faut partir.

Une symphonie de clochettes tinte dans l'allée de bananiers qu'enténébrent encore les dernières brumes de la nuit. Et le *kahar* — d'un aimable avocat hollandais exerçant à Bandoung — léger véhicule attelé de trois poneys noirs fringants, décrit une courbe savante devant le perron de mon bungalow.

C'est, d'abord, une course silencieuse à travers Bandoung et ses faubourgs encore endormis. Six heures sonnent à peine. Sous la voûte opaque des palmiers, des aréquiers, des jacquiers et des waringins, la ville s'éveille peu à peu au renouveau des choses matinales : chants de coq criards ou enroués, mugissements de buffle *kérabau*, aboiements, miaulements, bêlements, grognements qui contrastent par leur inharmonique dissonance avec l'immuable constance à la basse des insectes nocturnes, bruissant éperdument leur cantique d'amour. Le long de la route, des villageois cheminent à petits pas, courbés sous le faix du bambou qui supporte à ses extrémités une foule de denrées diverses et de fourrages; et chacun d'eux, tête nue, obséquieux et empressé, s'écarte avec les deux plateaux de la balance devant les seigneurs étrangers. Des cavaliers descendent de leur monture, par respect, pour nous saluer. Des femmes passent, le torse droit, la poitrine enserrée dans le sarong usé, décoloré par les innombrables lavages; mais elles gardent sous les haillons cette grâce étrangement voluptueuse des filles de Java qui savent provoquer le désir des jeunes hommes sans le décevoir jamais. A leurs côtés trottaient des fillettes rieuses et déjà délurées; à l'approche des attelages, leurs visages éveillés et mutins se font graves. Sommes-nous donc si intimidants? Et voici que toutes ces statuette au front bombé, aux cheveux noirs tirés vers le chignon lustré d'huile, se jettent dévotieusement sur le

sol poussiéreux de la route. Je m'efforce de garder la gravité indispensable.

Nos poneys ont dépassé une fontaine où l'eau coule, limpide et fraîche, le long de conduits en bambous. Au delà s'étend la campagne et ses rizières infinies, miroitantes, sur lesquelles le soleil commence à épandre peu à peu ses flots d'or pâle. Pourtant, un rideau de brumes floconneuses cache encore à nos yeux les hauteurs du Tangkouban-Prahou. Ainsi s'appelle en dialecte soundanais la montagne volcanique au double cratère en forme de « Pirogue Renversée » au pied de laquelle s'étagent les quelques maisonnettes de Lembang, lieu d'élection, jadis, et tombeau, aujourd'hui, du grand naturaliste Junghuhn. Dans un quart d'heure, nous serons au *pasanggrahan* où l'aubergiste nous attend, selon les instructions téléphonées, la veille. L'air pur et vif du haut plateau sur lequel nous nous sommes engagés depuis la sortie de Bandoung nous cingle à présent le visage. A mesure que nous approchons de la base du volcan dont un léger panache de fumée couronne le diadème, la végétation tropicale raréfie ses exubérances et ses splendeurs. Plus de cocotiers, moins d'aréquier, mais le bambou tient toujours, et, avec lui, les aloès et les cactus aux pointes menaçantes. Les chevaux ruissellent de sueur — la montée devenant de plus en plus pénible — et leur ardeur du départ semble s'épuiser à la longue.

Enfin, à un détour de route, voici le *pasanggrahan* de Lembang. Sur le seuil, l'hôtelier se confond déjà en salutations, prosternations, congratulations selon les us de la politesse javanaise, la plus raffinée qui soit. Des chevaux de selle, attachés à un piquet, attendent leurs cavaliers. Les provisions du déjeuner sont confiées à un porteur indigène; et notre petite caravane se met en route pour faire l'ascension de la « Pirogue Renversée ».

Nous traversons d'abord des champs de tabac et de djagon, pour nous engager bientôt dans un chemin qui coupe des plantations de

café et de thé à flanc de coteau, sur une altitude de 1.200 mètres. Le soleil s'est enfin levé, baignant d'or fauve la chaîne de Samadoug et laissant dans l'ombre le mont Bourang-rang qu'alourdissent encore d'épais nuages attachés à ses flancs, comme des avalanches accrochées en cours de chute. Au fur et à mesure que nos poneys gravissent la côte pierreuse, ardue, le paysage se découvre plus vaste et plus merveilleux encore. L'ouate légère, qui essaime maintenant au-dessus de la vallée sous le baiser de l'astre, laisse voir l'échiquier en gradins des *sawas* ou rizières javanaises, irriguées par mille ruisselets et cascadelles, et que protègent, contre les oiseaux, de puérils épouvantails aux ailettes tournantes, fixés au bout de perches plantées dans le sol. Tout en bas serpente la route de Bandoung sur la blanche surface de laquelle, grâce à la transparence de l'atmosphère matinale, je distingue à l'œil nu les paysans vaquant à leurs travaux de leur pas indolent d'enfants gâtés des tropiques, nés sur une terre trop fertile et parfois inutilement généreuse.

Un plateau s'offre à nos yeux. En une sorte de pépinière, y poussent, alignés comme des rangées de sapins, des quinquinas (*Cinchona peruvianis*), importés du Pérou par Junghuhn le botaniste, et dont le feuillage capricieusement découpé, tantôt vert vif, tantôt pourpre, se détache pittoresquement du tronc uniformément gris pâle et élancé. Puis, c'est de nouveau la montée, plus escarpée et plus glissante, le long d'un sentier tracé dans la glaise humide, où le pied des hommes et le sabot des chevaux ont taillé à la longue une sorte d'escalier. Nous faisons halte, quelques instants, sur une arête étroite, courant au-dessus de deux abîmes, afin de laisser souffler nos bêtes avant de nous enfoncer au sein de la forêt vierge équatoriale et mystérieuse.

La forêt vierge! Mot magique, évocation troublante... On s'en fait, le plus souvent, une idée fautive de vie, de grouillement, de son et de lumière. Quelle paix auguste, au contraire! L'homme, en forêt vierge, se sent intimidé, dérouté, perdu, inquiet, comme dans une

crypte de catacombes. Besoin de parler, de crier, de siffler, de s'étourdir, sauf quand on chasse, bien entendu. Tout, pour échapper à cette cagoule oppressante!...

Bruit, mouvement, lumière, tout s'arrête, en effet, on ne sait pourquoi, sous ces frondaisons inextricables, recouvertes de lianes grimpantes. On croirait que la vie s'y est instantanément figée, de respect ou d'effroi. Impression que j'ai éprouvée, pareillement, au cœur de l'Afrique occidentale et en Amazonie brésilienne. Nul animal, nul chant, nulle onde sonore, sauf, par instants, la modulation apeurée d'un petit oiseau, toujours le même, égrenant ses trois notes de branche en branche. Mais quelle débauche de végétation sous ces voûtes sombres!... De l'humus fécond, incessamment renouvelé par la pourriture des racines et des feuilles, jaillissent, à intervalle de 2 ou 3 mètres, des troncs centenaires, au creux desquels la température de serre chaude fait s'épanouir, en gerbes et en bouquets, des orchidées étranges, aux labelles lépreux de cobalt, d'ocre et de cendre, aux pédicelles bizarres, déroutants, paradoxaux. Plus loin, des fougères arborescentes, hautes comme des palmiers, entrelacent leurs filigranes au-dessus des piliers de cathédrale que forment les banians et leurs rejets en contreforts et en arcs-boutants. Au-dessus de ma tête, tout à coup, c'est un paquet, emmêlé de plantes parasites, qui se balance, suspendu à une liane flottante comme une lampe de sanctuaire. Et toujours, sous ces arceaux et sous ces colonnades, autour desquels serpentent les aristoloches, une petite pluie lente de rosée tombe, goutte à goutte, aussitôt bue par le sol, aussitôt exhalée par lui en vapeur tiède et pénétrante... Mais la nuit venue, secourable et propice, c'est l'éveil, l'éveil sublime et terrifiant de la jungle : lucioles scintillantes, bourdonnements d'élytres, rugissements de tigres, bramements de cerfs, beuglements de grenouilles-taureaux, sifflements de reptiles, grincements de vampires... toute cette nocturne, et formidable, et hallucinante symphonie d'êtres ennemis, qui se tra-

quent, qui se déchirent, qui se broient, pour se nourrir, pour exister, pour obéir à la loi de la conservation des espèces qui, selon Schopenhauer, va de la vie à la vie par la mort !

Nous chevauchons en silence sous ces dômes, étreints et confondus par la majesté troublante et étouffante de cet Eden d'ombre...

Mais voici que des exhalaisons de soufre infectent l'air; la végétation se crispe, se tord, devient hideuse, échevelée, squelettique, vrai paysage dévasté, sinistre et romantique. Des sources chaudes laissent fuser de-ci de-là leurs gaz suffocants qui nous prennent à la gorge, provoquant chez nous une toux difficile à maîtriser. J'entends confusément sous mes pieds des grondements, des bouillonnements, des halètements... Puis, au moment où l'on s'y attend le moins, c'est l'échancrure, surplombant le double entonnoir des cratères.

Mon compagnon hollandais étend le bras et, désignant l'abîme, me dit simplement :

— Le Tangkouban-Prahou.

.....

Nous sommes descendus par des lacets jusque dans le fond des deux cratères. Je voulais y déjeuner. Mais mon aimable guide m'a dissuadé de commettre cette excentricité. Sait-on jamais?.. Une salse peut jaillir, soudain, entre vos pieds, vous ébouillanter vif, comme ce fut, paraît-il, le cas d'un touriste aventureux, l'année dernière, justement près de ce petit lac perfide qui remplit le fond du Kawah-Ratou, le premier entonnoir. Ou encore le Kawah-Oupas, second cratère, peut, sans entrer en éruption instantanée, laisser simplement fuser une nappe de gaz délétères engendrant l'asphyxie. Toutes choses qui terminent fâcheusement un déjeuner cordial et gai. Sans oublier la température étouffante qui fait, de cette seconde gueule du volcan, un véritable *caldarium* de bain turc...

Je suis donc remonté péniblement, en glissant sur les ponces, jusqu'à l'orifice du Tangkouban-Prahou, pour y déjeuner sagement



EXPÉDITION D'ORCHIDÉES



UN CRATÈRE DE VOLCAN EN ACTIVITÉ A JAVA





et sans forfanterie, tout en admirant d'en haut le monstre d'où s'échappent maints jets rigides de vapeurs soufrées. Le nom de « Pirogue Renversée » que les géologues de Java lui donnèrent, répond bien à son aspect de barque retournée, enceinte ovale d'environ 8 kilomètres de pourtour sur une profondeur de 250 mètres. Autour de moi, sur ces crêtes dénudées, à pic, c'est un silence de mort, interrompu seulement par les sifflements et les grondements des plans inférieurs. Vision grandiose, sinistre, qui contraste étrangement avec les échappées reconfortantes sur les sawas en gradins de Krawang et sur le scintillement, lointain mais perceptible, au nord, de la mer tropicale et irisée.

Tel fut mon premier contact avec les volcans de Java.

J'ai quitté avec regret Bandoung, cité coquette et salubre — centre d'activité, à la fois commerciale et intellectuelle, au sein de laquelle j'ai situé l'intrigue de mon roman intitulé : *Un Roman d'Amour à Java*, — Bandoung, où j'ai goûté le confort de l'accueil néerlandais chez mon hôte et ami, M<sup>e</sup> Godée, avocat réputé et notable de la province soundanaise des Préangers, membre du Club : *Societeit Concordia*, composé d'esprits délicats et instruits.

Que de pages il me faudrait encore consacrer aux beautés naturelles qui font de cette ville un perpétuel enchantement : cours capricieux de sa rivière Tji-Kapoundoung qui l'arrose et l'assainit, cascade de Dago Tji-taroum, dans une vasque basaltique qu'encadrent de grands arbres couverts de lichens, une variété étonnante de fougères arborescentes et des bosquets de bambous impénétrables!... Mais la place me manque; et force m'est de précipiter la description de cette région paradisiaque, malgré mon désir secret de m'y attarder.

Garout m'attend, pays alpestre qui ne le cède en rien, non plus, aux âpretés et aux luxuriances des Préangers. Et, pour s'y rendre en chemin de fer, il faut compter un peu plus de trois heures. Trajet

admirable et divers à partir de Gounon-Missigit, « Montagne de la Mosquée ». La voie traverse la passe abrupte de Nagrek au fond de laquelle un torrent roule ses flots rageurs. A 4 ou 5 kilomètres de là, nous quittons la gorge étroite et débouchons soudain dans une plaine immense, riante, ensoleillée, la plaine de Lélès, cultivée avec autant de soin que celle de Soukaboumi. La ligne poursuit ensuite sa trajectoire descendante à travers des rizières inondées, des cascades, des ruisseaux, des mares où de grands buffles blancs barbotent comme des gorettes roses. Je suis tenté de m'écrier : « Que d'eau ! que d'eau !... » comme certain maréchal du Second Empire et de la Troisième République. Mais quelqu'un attire mon attention sur un cône, un piton, une sorte de pain de sucre, étonnamment régulier et en plein rendement de culture...

*Luiaardsberg!* (La « Montagne des Paresseux »).

Eh quoi ! Paresseux, ces Javanais qui défrichèrent ces coteaux et y plantèrent tant de céréales, fruits et légumes ? Où le paradoxe va-t-il donc se nicher ?... Mais on m'explique que ce sobriquet ne s'applique pas aux indigènes, injustement qualifiés de paresseux par MM. les Européens qui leur donnent des ordres, mains aux poches et pipe au bec. Pour stigmatiser ces calomniateurs, le planteur hollandais et ses braves paysans qui cultivèrent péniblement, de la base au sommet, ce volcan Gounon-Haroman, décidèrent de lui donner désormais l'appellation ironique de « Montagne des Paresseux ».

A bon entendeur, salut !

Changement de train à Tjibatou. Puis re-départ et arrivée à Garout (qui s'écrit Garoet à la néerlandaise, mais se prononce *Garoute*, à la française).

Je me sens fatigué et j'ai hâte d'arriver à la *Villa Dolce* où ma venue a été annoncée à sons de trompe par la presse de Batavia et celle de Bandoung. Le patron de cette *Villa Dolce* — car c'est d'un hôtel qu'il s'agit — a réservé sa meilleure chambre au « seigneur

journaliste de Paris » en voyage d'études. Publicité, publicité!... Être écrivain descriptif, ou romancier, ou ethnographe, ou même érudit philologue, cela n'a absolument aucune espèce d'importance. Mais être journaliste, voilà qui compte!... Cela dépasse presque, en considération, honneurs, faveurs et profits, la solennité harassante d'une mission officielle. On me permettra de dire que j'en parle un peu en connaissance de cause. Après tout, pourquoi en voudrais-je à ce brave hôtelier, à ce bourgmestre, à ces échevins, de me faire fête. Je représente, en effet, de grands journaux et des hebdomadaires illustrés de France. Ils me reçoivent bien; leur pays est splendide; ces petites Javanaises ambrées de la *Villa Dolce* qui se prosternent devant moi, comme devant une idole vivante, sont, ma foi, bien coquettes et tentantes, avec leur front bombé, aux cheveux et chignon tirés, avec leurs yeux rieurs, avec leur bouche meublée de fines quenottes blanches... Allons! allons! que nous soyons un peu las et moulus, passe encore! Mais pas de bouderie, ni d'ingratitude.

Au surplus, cet hôtel avec ses dépendances parées de noms français (le *Pont*, la *Marquise*, la *Grande Entrée*) est accueillant et confortable. Dans le vaste lit, protégé par une solide moustiquaire, je trouve en me couchant la classique et délassante *hollandaise*... Ainsi nomme-t-on, à Java, en tout bien tout honneur, le long traversin, destiné à séparer et rafraîchir les jambes, car les nuits sont si étouffantes que l'on s'étend, dans le plus simple appareil, sur l'unique drap de dessous! De même (on me passera, exceptionnellement, ce détail prosaïque) « certain endroit écarté, où d'être homme, hélas! on ait la liberté » se pare, dans tout hôtel javanais qui se respecte, d'une bonne vingtaine de bouteilles de vin du Rhin et de Moselle, vides de leur généreux nectar, mais pleines d'eau fraîche pour... les ablutions. Chacune de ces bouteilles, non bouchées, porte un numéro, correspondant à celui de la chambre du voyageur. Autant d'occupants, autant de bouteilles. Hé! là... qu'on n'aille pas se tromper étourdi-

ment. Ce serait cas grave et punissable. Mais, par contre, il n'est pas considéré comme délictueux, ou incivil, de se servir de l'*unique* serviette accrochée au mur à l'usage de tous.

Comprenez et commentez qui pourra!

Garout est un centre d'excursions aussi important que Bandoung.

Ce matin-là, je me suis levé de bonne heure, au cinquième coup de cloche d'un couvent voisin. Le départ, après le petit déjeuner, a eu lieu à 6 heures *tapant*, car ce diable de volcan Papandayan est à je ne sais plus combien de lieues...

Un *kahar* à trois chevaux étiques mais vifs m'emmène jusqu'à Tjisouroupan. Au seuil de la *Villa Pauline*, un guide est déjà là, qui me désigne un palanquin, genre chinois de Canton, porté à bras par quatre vigoureux coolies, dans lequel il faut que je me hisse avec mes provisions de bouche. Une vraie boîte à mandarin, comme je l'appelle. Et c'est une montée majestueuse, grinçante et lente — une montée secouée, aussi — à travers les plantations et les villages surpeuplés. Nous dominons des abîmes à nous donner le vertige. Puis, tout à coup, des cultures maraîchères d'Europe : pommes de terre, oignons, salades, choux. Puis des pommiers, des pruniers, des rosiers. Autour de nous, le sol de ce haut plateau se dérobe et plonge, j'allais dire : disparaît. Nous traversons ensuite une jungle qui ressemble comme une sœur à celle qui précède le Tangkouban-Prahou, une jungle dont le silence n'est interrompue que par le rire des ruisselets se poursuivant sous les lianes et dans les mousses. Des *tjipanas* (sources chaudes) fusent, déjà, de-ci de-là; la végétation se raréfie; l'aspect de la région se fait pierreux, dénudé, désertique à mesure que nous nous approchons de *La Forge* (en soundanais : Papandayan) qui gronde, par intermittences, et crache de furieuses vapeurs de soufre.

Quel étrange cratère que celui où je viens de mettre le pied! Il ne ressemble pas du tout aux autres, il a son caractère propre, qui

tient bien plus à l'intérêt de ses phénomènes violents, brutaux et inquiétants, qu'à la forme même de son entonnoir, lequel est sans beauté, comme l'éboulis d'une carrière en exploitation, après un coup de dynamite.

Une des gueules du monstre, munie de crocs *jaune vif* — des cristaux de soufre d'inégale longueur — projette au dehors un violent souffle noir et empesté, avec un bruit de locomotive sous pression. Ailleurs, l'haleine de *La Forge* s'exhale d'un soupirail en un jet blanc et incessant. J'explore prudemment le cratère. Tout autour de l'entonnoir, colonnes gazeuses et fumerolles témoignent d'une perpétuelle activité souterraine. Traîtresses, surtout, sont les salses boueuses, petits volcans coniques de 40 à 50 centimètres de haut et qui vomissent à intervalles presque réguliers une eau lourde, terreuse, bouillante.

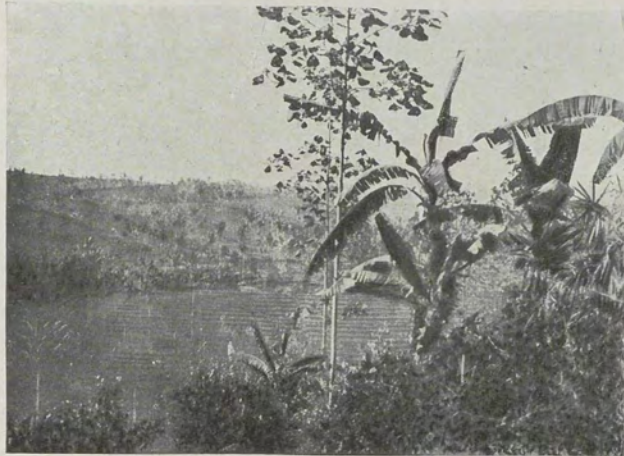
Mon guide qui, par bonheur, sait quelques mots d'anglais, me rappelle qu'« il y a des années et des années » — en réalité, plus d'un siècle et demi, le 12 août 1772, comme je l'ai su, depuis — *La Forge* a ravagé toute cette région sur une longueur de 15 milles et une largeur de 6 milles. Quarante kampongs (villages) furent anéantis. Trois mille habitants y trouvèrent la mort. Quant aux cultures, il n'en resta plus rien. Le sol même de la vallée, devenu à jamais improductif, reçut le nom de Padjagalan (*Vallée de la Mort*), nom d'épouvante qui lui est, d'ailleurs, resté par la faute et par le voisinage de ce Papandayan, un des volcans les plus redoutables de l'Ile Enchanteresse — ou plus exactement de l'*Ile Enchantée*. Car n'est-ce point de ce nom, à la fois charmeur et perfide, qu'il faudrait plutôt appeler Java la Volcanique, Java la Mystérieuse?

*Plus j'observe ces lieux et plus je les admire...*

... « Jardins d'Armide! » s'est écrié je ne sais plus quel voyageur ou quel poète. Je pense à la dangereuse et désirable magicienne qui

affola le valeureux Renaud, Armide du Tasse, de Quinault, de Lully, de Gluck, de Rossini, Armide qui eût souri énigmatiquement à cette *Forge* haletante, comme elle eût aimé se mirer dans les eaux dormantes, et laiteuses de sulfate d'alumine, de cet adorable petit lac de Télaga Bodas, encadré de verdure, que je verrai demain...

Que je verrai si, toutefois, Armide bienveillante et propice le permet?



HORIZON DE « SAWAS » (RIZIÈRES)



DÉFRICHAGE D'UNE PLANTATION A JAVA







### CHAPITRE XIII

## MUSIQUES, DANSES, THÉÂTRE ET MARIONNETTES DE JAVA

Supériorité musicale et dramatique de Java, sur Ceylan et Tahiti  
Le « vent dans les bambous » de l'Ang-Kloung — Un gamelang  
princier — Danses de cour et de ville — Drames, tragi-comédies et  
farces — Le *dalang* ou Récitant — A l'instar des ombres chinoises  
Un guignol javanais

**D**ES trois *Iles de Paradis* que nous étudions, Java se classe indiscutablement la première, au point de vue musical et dramatique (spectacles en chair et en os, aussi bien que théâtres de marionnettes), distançant, et de loin, à cet égard, Ceylan et Tahiti.

Tahiti, en dehors de ses curieux himénés (chœurs palestriniens, genre Saint-Eustache de Paris et Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois), attire et retient l'attention du voyageur par ses danses *cupa-oupas*, lascives, barbares, et qui trahissent si nettement leur origine antropophagique, assez proche, encore, de notre époque. J'en parlerai en temps opportun, car cela vaut qu'on s'y attarde un peu. Mais Ceylan — annexe et satellite de la grande pénin-

sule indienne — ne possède ni chant, ni musique, ni danse qui la différencie, si peu de ce soit, des chants, des musiques et des danses de l'Inde. Pas davantage, à Ceylan, comme à Tahiti, de tragédie, de comédie ou de farce vraiment originale, qui sente son terroir. Tout y est importation de l'étranger avec — au premier plan — le cinéma triomphateur.

Mais, à Java, nous nous trouvons en présence d'une musique franchement aborigène, dont la gamme, seule, a été empruntée à la Chine, mais dont les instruments restent rigoureusement *du cru*, comme on dit, de même que, strictement javanaises, y sont les danses et les marionnettes.

Quelques mots d'abord sur l'*ang-kloung*, le plus ancien, peut-être, et, en tous cas, le plus curieux des instruments de musique, à Java.

L'*ang-kloung* est originaire des districts de l'Ouest, c'est-à-dire du pays soundanais. Mais il est en faveur bien au delà de Bandoung : je me souviens, notamment, en avoir entendu un, excellent, à Garout, habilement manié par neuf adolescents, au seuil de la *Villa Dolce*, que j'habitais. C'est une sorte d'orgue à percussion, qui résonne là où il est frappé. Il est généralement composé de cinq tubes (parfois davantage) en bambou taillés sur une longueur graduée formant gamme. Un de ces tubes, particulièrement large, s'appelle « gong de bambou » et constitue le bourdon de cet harmonieux instrument. En ce qui concerne l'*ang-kloung*, sa construction, sa sonorité, son emploi et son origine, je ne puis mieux faire qu'emprunter à Dulaurier ces quelques lignes, tirées de sa notice sur la *Musique javanaise* : « Disposés sur un châssis, ces tubes sont mobiles par un bout, de manière à résonner lorsqu'on frappe sur le châssis. Les sons que donne la vibration occasionnée par ce choc ont un timbre assez aigu. Quarante à cinquante montagnards, tenant chacun un *ang-kloung* à la main, et accompagnés d'un ou deux de leurs compagnons, munis d'un petit tambour que l'on frappe avec la main ouverte, se font entendre à Sounda

dans toutes les occasions de réjouissance. Les exécutants, décorés, eux et leurs instruments, de plumes, joignent à leur concert des danses dont les poses sont aussi grotesques et aussi sauvages qu'il est possible de l'imaginer. Il y a néanmoins je ne sais quoi de si naïf et de si gai dans le son de l'*ang-kloung*, que l'auteur de l'*Histoire de Java*, Raffles, qui avait séjourné pendant plusieurs années dans cette île en qualité de gouverneur général, avoue n'avoir jamais entendu cet instrument sans un sentiment de plaisir. Les Javanais prétendent que la plus ancienne idée musicale dont ils conservent le souvenir leur fut révélée par l'introduction accidentelle du vent dans un tube de bambou laissé suspendu à un arbre, et les conduisit à l'invention de l'*ang-kloung* comme à un premier essai. »

Passons au *gamelang*. Ce n'est pas un instrument, c'est un assemblage d'instruments (*gamelang* signifie, en effet, *lato sensu* : outillage instrumental). Les meilleurs de ces orchestres sont ceux des kratons (palais) de Djokjakarta et de l'Empire de Solo. Leurs musiciens, extrêmement prisés dans toute l'Insulinde, ajoutent à leurs talents de frappeurs, de râcleurs ou de souffleurs le mérite d'une endurance infatigable. J'ai entendu, à l'occasion d'un mariage princier célébré à Sourakarta, capitale de Sa Hautesse le Sousouhounan, un de ces *gamelangs* jouer — j'allais dire « fonctionner » — sans arrêt pendant trois jours. Quelque chose comme la ronde de nos écureuils cyclistes de la Course des *Six Jours* au Vélodrome d'Hiver de Paris... Représentez-vous ce que cela peut constituer de migraine, d'épuisement et de courbature, que de râcler, de souffler et de frapper, sans trêve et sans sommeil, pendant trois jours, à même des instruments aussi nombreux, aussi variés et aussi assourdissants que ceux-ci, à cordes, à vent et à percussion, qui composent tout bon *gamelang* : *rebab* ou violon persan, manié par le chef d'orchestre ; *souling* et *serdam*, flûtes ; *tjelempoung*, psaltérior à dix ou quinze cordes pincées ; *travangso*, guitare à deux cordes ; *saron*, piano à cinq plaques métalliques, frappées à l'aide de

petits maillets; *démoung*, le même à sept touches, mais dans une tonalité plus grave; *guender*, *gambang-kayou* et *gambang-gongso*, harmonicas xylophones; bassines sonores (dont les noms javanais m'échappent); *kétipoungs* et *kendangs*, tambours qui marquent la mesure; *kénongs* et *koumpouls*, sortes de petits gongs; *bonangs*, cloches; *ketchers*, cymbales; tam-tams; goum-goums, etc..., tout cela parfaitement agencé, rythmé, nuancé, nullement cacophonique, comme il en est, hélas! de l'orchestre chinois. Un bon gamelang entre les mains de bons... gamelangistes n'est d'ailleurs pas à la portée de toutes les bourses! Le Sultan de Djokja et l'Empereur de Solo en savent quelque chose.

J'ai noté plusieurs airs javanais, de cadence curieusement écossaise, selon la méthode mélodique et harmonique que m'avait enseignée mon regretté maître et ami Paul Rougnon, professeur au Conservatoire de Paris. Et j'ai constaté que ces airs étaient toujours — au point de vue mesure — à deux temps ou à quatre temps. Laisant de côté la gamme *pélog*, moins usitée des Javanais, je m'en tiendrai à la seule gamme dite *salindro*, qui ne leur est pas propre, mais qu'ils ont empruntée à la Chine ancienne du Sud. Cette gamme *salindro*, leur gamme préférée, comporte, en transcription européenne, cinq degrés : *ut*, *ré*, *mi*, *sol* et *la*. Absence totale des quatrième et septième notes de notre gamme, ainsi que des demi-tons. La plupart des airs de gamelang, joués symphoniquement, ou pour accompagner des danses (*slendang* et autres), ou pour interluder des spectacles de marionnettes (*wayang*) sont basés sur une mélodie (*génding*) que règle et mesure rythmiquement le *kéndangan*, arrangement spécial de coups de tambours

Non seulement les souverains et princes protégés par les Pays-Bas, mais encore beaucoup de régents indigènes et même plusieurs nobles et riches Javanais possèdent leur gamelang. Les souverains et princes pensionnés ont droit au *gamelang-sakaten*, orchestre consi-



TYPE DE VIEUX MUSICIEN POPULAIRE



dérable dont ils font jouer par leurs musiciens au cours de circonstances solennelles, telles qu'anniversaire princier ou fête musulmane du *Mouloud* (naissance du Prophète). Leur musique militaire (*gamelang-srounen*) s'agrément de trompettes et d'un gong spécial. Quant aux régents et simples particuliers, ils usent généralement des *gamelangs* ordinaires que j'ai décrits plus haut. Rien de plus pittoresque que l'arrivée, chez un seigneur, d'un personnage haut placé — Européen ou indigène — aussitôt salué pompeusement par l'air connu dit *kébou-guiron*, ou du « buffle bondissant » ! Malheureusement, les Javanais ignorent tout de l'art de noter la musique. Raffles prétend avoir entendu plus de cent mélodies différentes qui se conservent de mémoire et se transmettent de génération à génération. J. Crawford et J. P. N. Land ont essayé de combler, avant moi, la lacune; mais je leur sais gré, notamment en matière de musique de danse (*slendang*), de m'avoir laissé la faculté de glaner, après eux, quelques miettes de leur dessert.

Ces danses, l'avouerai-je, m'attiraient plus encore que la musique purement symphonique ou vocale de l'*Ile de Paradis* malaise. Musiciens et mélomanes ne peuvent prêter qu'une attention un peu méfiante et vite découragée à une gamme de cinq tons, c'est-à-dire incomplète (sans *fa ni si*) et sans demi-tons. Une telle pénurie interdit tout espoir, non pas de contrepoint et de fugue (las! nous en sommes loin!), mais simplement de combinaisons polyphoniques intéressantes. Force est de se contenter de variations étiques et de développements primaires, voire simplistes. Comme je l'ai écrit dans mon *Roman d'amour à Java* (que je m'excuse de citer encore pour la troisième et dernière fois) la musique, là-bas, paraît n'être que le corollaire de la danse. Peu de chants populaires : en revanche, une grande quantité de danses harmonieuses et lentes, caractérisées par leur eurythmie et la grâce étrangement voluptueuse de leurs enlacements. Les pieds n'y jouent qu'un rôle effacé, secondaire : toute l'importance de la chorégraphie réside en la retombée nonchalante

des épaules, la torsion des bras et le redressement inattendu des paumes. Le moindre repliement du pouce, de l'index ou du médium, a sa signification particulière. Mais, seul, un Javanais peut en percevoir les nuances et le symbolisme ésotérique. Plus accessible à la compréhension européenne est la musique de ces ballets.

Construits sur une pédale à la basse servant de constance, la plupart des thèmes de ces danses, en mineur, modulent une mélodie mélancolique, pleine de charme et de poésie. Le motif principal, frappé d'abord à l'unisson, puis à l'octave, par des martelets arrondis sur un piano xylophone aux touches de bambou et en forme de pirogue, est repris par le gamelang, composé d'une grande variété de gongs, de claquoirs et de cymbales, ainsi que d'un violon monocorde et d'un hautbois criard. Parfois, le final d'un mouvement s'amplifie tout à coup, s'accélère, se précipite sans transition apparente, pour se terminer en cadence plagale, non liturgique et sacrée, mais épileptiforme. Tous les exécutants frappent à tour de bras sur leurs instruments. C'est une rage, une frénésie, courte heureusement, mais infiniment savoureuse, exotique, extrême-orientale.

.....

Elles s'avancent d'un pas lent, hésitant, calculé, mais souple. Leurs attitudes exquisément indécises et mièvres contrastent avec la gravité de leurs visages. Elles ont revêtu ce soir le costume classique de cour des *tandaks* de l'Empereur de Solo, de ces ballerines de haute caste, nées dans le kraton princier et à qui leur existence cloîtrée, sévère et chaste, vaut les plus grands honneurs. De la tunique s'élançant le torse délicat, les épaules grêles, tout le corps svelte, à peine nubile, frotté — comme le visage et les mains — de poudre de riz et de fard safrané. Sous l'amas des étoffes soyeuses, qui court autour des hanches et descend jusqu'aux chevilles, se dessine une courte culotte arrêtée au genou. La taille est prise dans une ceinture drapée qui balle entre les jambes; les bras minces sont alourdis de bracelets cli-



quetants. Cous et nuques frêles s'adornent de colliers et de bijoux à pendeloques. Enfin, la tête fragile est casquée d'une coiffure étrange, sorte de tiare en cuir doré, constellée de gemmes et surmontée d'un cimier empanaché comme en portaient les guerriers de l'Hellade héroïque. Elles vont et viennent, virent sur elles-mêmes, sans bruit, sans un sourire, sans qu'aucun muscle tressaille en leur visage impénétrable et neutre. On dirait des idoles détachées des bas-reliefs de Boroboudour ou d'Angkor, comme en conçut, deux siècles avant Jésus-Christ, le prince Préa-Tong, fils exilé d'un rajah de Sumutra. Leur pantomime est ébauchée, nuageuse, sans résolution chorégraphique aucune. Les pieds presque rivés au sol, elles glissent, rampent, ondulent, balancent lascivement leurs bras, tordent et détordent leurs mains *parlantes*, mains qui adjurent, menacent, caressent, éloignent, attirent, rejettent, mains implorantes ou méprisantes, mains d'amour ou de haine, mains de volupté ou de mort... mains passionnées, toujours!

Une dernière torsion des paumes. C'est fini: la pantomime symbolique est terminée. Adieu l'évocation prestigieuse des jours heureux d'antan! Adieu, les amours des princes, les exploits des guerriers, le sortilège des sorciers, l'extase des bonzes, le miracle des légendes, toutes les splendeurs de jadis à jamais disparues!...

.....

Mais il n'y a pas, à Java, que les danses princières des kratons de Solo et de Djokja. Il y a les danses populaires et courantes, toujours et malgré tout empreintes de cette mièvrerie cérémonieuse qui est la marque du pays, ce par quoi Java se défend, stérilement mais dignement, contre une peu opprimante domination étrangère. Vous les trouverez, ces danses populaires, dont je n'ai pas retenu tous les noms, au seuil de la plupart des huttes villageoises. Vous n'aurez même pas à les chercher, un jour de fête musulmane ou hollandaise, sur la grand-place de l'*aloun-aloun*, plantée de waringins. La *slendang*, par exemple, est partout.

Ah! qu'elle m'a séduit, cette première *slendang*, un soir de grand dîner chinois donné à Batavia par un richissime comprador du quartier d'Oude-Stad, qui mariait sa fille à un jeune Céleste de Chin-Kamp! Je revois s'avancer vers moi l'escadron des *ronggengs*, ballerines maïgriotes ou rondelettes, vêtues seulement d'un sarong et d'un corselet de velours vert ou rouge, agrémenté de crépinettes dorées ou argentées. Elles défilent les unes derrière les autres, bras nus le long du corps, de très longs bras qui les font ressembler aux wayangs. Puis elles saluent respectueusement le public, ainsi que l'exige toute *slendang* de bonne compagnie. L'une d'elles se détache alors des autres; elle tient à la main une écharpe de mousseline qu'elle agite avec grâce. Elle s'avance, recule, pivote et, finalement, se campant devant un des spectateurs, lui lance l'écharpe. C'est l'invitation forcée. Le cavalier désigné par son caprice se voit dans l'alternative de danser ou de payer au moins un florin de dédit. Les plus élégants (ou les plus parcimonieux) s'exécutent avec empressement et copient, qui légèrement, qui lourdement derrière sa partenaire, les pas et les renversements de mains de celle-ci, faisant, selon le cas, crépiter les bravos ou éclater les rires. La *ronggeng* reprend ensuite sa place derrière ses camarades.

Et le petit jeu recommence.

On me reproche parfois mon amour des analogies et des comparaisons. Mais à quel écrivain-voyageur ne jettera-t-on pas ce caillou? ... Quand on a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup noté, on est enclin à comparer bien des choses entre elles. Le mal n'y est pas grand. Le seul inconvénient que puisse présenter, à mon avis, cette innocente manie est de disperser un peu l'attention du lecteur en tous sens. Usons donc : n'abusons pas.

Par exemple, en matière de théâtre javanais.

Ainsi dirai-je, par licence grande, que les comédies et farces javanaises, dites *wayang-orangs* (c'est-à-dire : jouées par de véritables

acteurs en chair et en os), s'apparentent étroitement aux Pwés lunaires auxquelles j'ai assisté en Birmanie, de même qu'aux *soties* siamoises et cambodgiennes. L'acteur humain y figure le plus souvent le bon ou le mauvais génie, le bon ou le mauvais roi, la princesse enlevée, le monstre grimaçant qui tient celle-ci prisonnière, l'eunuque ou le bouffon qui la délivre, etc... On y rit plus qu'on n'y pleure. Les acteurs s'ingénient en effet à déchaîner l'hilarité de leur auditoire, non seulement par calembour ou coq-à-l'âne, mais encore par allusions impertinentes à telle ou telle actualité. L'Européen qui sait la langue en déguste souvent l'ironie, à son corps défendant. Bref, plus on rit, plus la pièce est bonne. C'est juste le contraire de ce qui se passe en matière de guignols asiatiques, dont les pantins gesticulants et parlants (par l'intermédiaire de leur impresario, le *dalang*) ne traduisent généralement que des drames angoissants et des tragédies atroces, toujours empruntés au folk-lore, et cela, aussi bien à Java que dans les trois pays indochinois qui s'appellent la Birmanie, le Siam et le Cambodge. Par exception, citons une farce puérile comme celle du singe, du chien et de l'idiot, ou une pantomime (*baroungan*) dont les personnages figurent des bêtes fauves, qu'on retrouve un peu partout.

Le genre de spectacles, joué par des acteurs vivants (et non par des pantins articulés), s'appelle *topang*. C'est le plaisir des grands. La scène consiste en une sorte de hangar, ouvert mais abrité contre la pluie, autour duquel se rangent les spectateurs. Le *dalang*, récitant et non souffleur, s'assied au centre du... *proscenium*. Armé d'un bâton d'avertisseur, il frappe plusieurs coups et impose le silence. Après quoi, il ouvre la pièce par un prologue, à la suite duquel il annonce les personnages de la tragi-comédie représentée.

Entrent les acteurs et les actrices, masqués d'effrayante ou comique façon. Ne nous y trompons pas. Ces personnages aux masques blancs (comme au Japon, comme dans presque toute l'Asie) figurant des femmes, ne sont point des actrices, mais des jeunes gens. Leur rôle

est muet, de même que celui des autres personnages mâles. C'est le dalang — toujours le bon et infatigable Récitant — qui les fait parler. Il y faut beaucoup de souffle et beaucoup de mémoire. N'est pas dalang, qui veut. Acteurs et actrices (masculines), revêtus de somptueux costumes, ont donc pour tâche d'associer fidèlement leurs attitudes et leurs gestes aux dires du dalang. Bref, ils illustrent plastiquement le texte dit, ou lu. Il en résulte parfois une certaine discordance qui déchaîne le fou-rire. Mais n'ai-je pas dit que le rire était le propre du *topang*, joué par des wayangs en chair et en os?

Veut-on un exemple de ces pièces tragi-comiques? J'en ai oublié le titre, mais j'en garantis le scénario que voici. La fille d'un roi javanais a épousé un prince de l'île de Bali. Scènes de ménage. Celui-ci répudie sa femme légitime pour vivre avec une des concubines de son gynécée. Le beau-père royal accourt pour venger l'affront fait à sa fille. Il survient à l'improviste chez l'infidèle, endormi dans les bras de son amante. Grabuge, puis bataille générale entre Javanais et Balinais. Au cours de la mêlée, les deux époux, dissociés par l'adultère, se heurtent front à front. Mais la princesse guerrière a cette chance, appréciable, d'être invulnérable comme Achille (moins le talon). Elle échappe aux coups furieux de sa brute de mari et, ayant terrassé celui-ci, l'épargne et lui laisse la vie. Finalement, accablée par le nombre, elle tombe aux mains de ses ennemis. On tente alors de l'amener à composition : son époux lui abandonnera la moitié de son royaume et de ses trésors, bref, il lui cédera tout, sauf la fameuse et artificieuse concubine. La noble Javanaise repousse ces offres avec indignation. On l'abandonne alors dans une pirogue, au large de l'île de Bali. Sauvée miraculeusement, la princesse rentre dans les États de son père, y lève une nouvelle armée, défait son mari infidèle et lui offre de nouveau son amour et son trône. L'enragé préfère le suicide à la magnanimité touchante de sa Jeanne d'Arc conjugale. Il se poignarde; et le diable, selon l'usage, l'enlève au baisser du rideau. Évi-

demment ce n'est ni du Sophocle, ni du Shakespeare, ni du Molière... Mais c'est javanais et cela fait... *hangar* comble. N'est-ce point l'essentiel?

Plus originales et plus typiques sont, à Java, les marionnettes, tant *pourwos* et *guédigs* que *kelitiks*, animées par les mêmes baguettes motrices, en corne ou en bambou.

J'ai rapporté de mon séjour à Java, et classé dans les vitrines de mon petit musée exotique, un théâtre complet de wayangs plats en carton et une quinzaine de marionnettes en bois, articulées et habillées, tant et si bien que — si j'en avais le loisir — je pourrais jouer, *at home*, au guignol javanais devant mes enfants, leurs petits amis et leurs petites amies. Mais, encore un coup, je doute qu'un tel jeu les amuse autant que celui du bon Gnafron de notre vieux guignol lyonnais... Et quel tracas d'organisation ! Il me faudrait d'abord recruter des instrumentistes amateurs pour composer mon gamelang d'accompagnement ; puis, comme pour des ombres chinoises ou des *fantocchini* italiens, il me faudrait tendre sur un grand cadre, ou plutôt sur une traverse en bois, face au spectateur, un rideau transparent de toile ou de soie blanche qu'éclairerait, par derrière, une lampe à projections. Grâce à ce dispositif — agencé, notez-le, pour les seuls *pourwos* en cuir ou carton, se présentant de profil — mes acteurs, actrices, accessoires et machinerie, bref, toute ma petite troupe « articulée » serait à même de se mouvoir en *ombres* sur le rideau. Ce que sachant, notre Europe pratique et avisée se serait contentée, paresseusement et économiquement, de découper tout bonnement ses silhouettes dans du carton noir, tandis que les Javanais, artistes raffinés et ultra-scrupuleux, découpent, eux, leurs personnages dans du carton ou dans du cuir de buffle qu'ils colorient, filignent et dorent ensuite. Les membres articulés de ces *ombres* — je parle des *pourwos* de luxe, bien entendu — ne sont point mus par des baguettes de bois ou de bambous (comme il en va des *kelitiks*, dont je parlerai tout à l'heure) mais par de longues

tiges en corne noire, grise ou blonde. Je ne donne ces détails que pour mettre en relief le soin quasi amoureux des peuples de l'Insulinde pour leur jeu favori

Le rideau étant tendu, je ferais défiler par projection, tour à tour, mes personnages qui gesticuleraient selon le texte que, moi-même, *dalang*, c'est-à-dire récitant, je prononcerais à leur lieu et place. Chez nous, même au Guignol Lyonnais, le plus parfait de tous, les gestes ne cadrent pas toujours absolument avec le monologue ou dialogue dit par le manieur de poupées; là-bas, l'attitude et le maniement des wayangs ne s'écartent pas d'un pouce du poème, de la légende ou du drame déclamé. Synchronisme saisissant, d'une perfection d'autant plus troublante que le *dalang* professionnel récite de mémoire ou improvise son texte : il lui faut, à la fois, penser à ce qu'il dit et penser à ce qu'il fait. Un de nos ventriloques de cirque ferait certainement recette en pays malais, pour ses timbres variés de voix. Mais serait-il assez expert pour manier en même temps toutes ces frêles baguettes motrices?...

J'entends bien que, dans les grandes représentations princières ou mondaines de Java, le *dalang* s'en tient exclusivement à son rôle de récitant, profession aussi relevée et estimée que celle de conteur arabe ou de barde gaélique. Des comparses, autour de lui, sont chargés du maniement des wayangs. Mais, dans un village, ou sous la hutte, le *dalang* fait *tout* à la fois. Ce tour de force lui vaut, d'ailleurs, une considération spéciale : ainsi, dans presque toute famille javanaise, le *dalang* est sollicité, par les parents d'un premier-né, de venir déclamer plusieurs passages de vieilles légendes, pour consacrer religieusement leur rejeton au Prophète. Petite cérémonie qui ressemble presque à une bénédiction de fonts baptismaux!

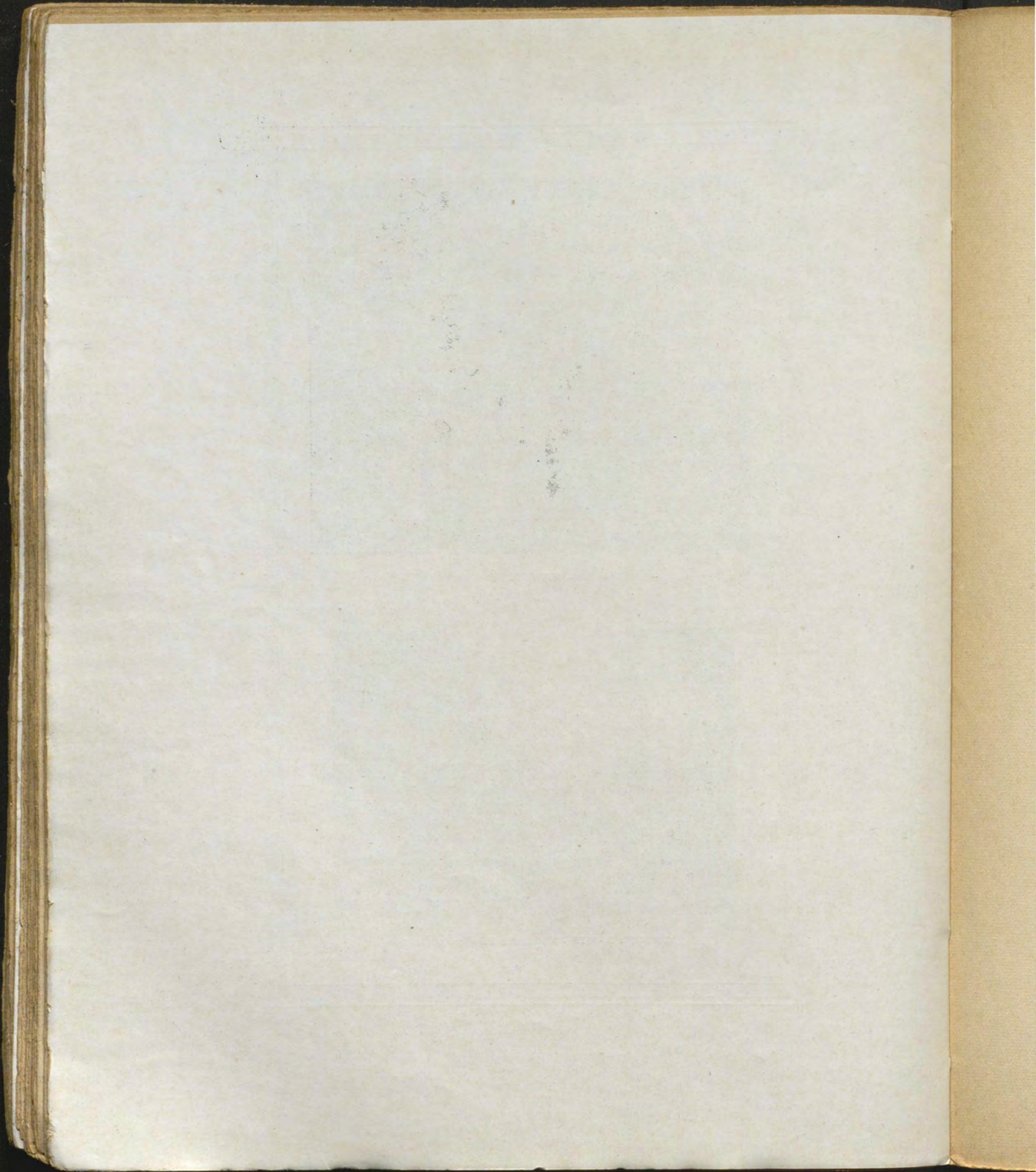
Si, délaissant devant mon auditoire enfantin mes silhouettes de cuir découpées, je me mettais à jouer une pièce de *wayang kelitik*, à l'aide de mes adorables et expressives marionnettes en bois, habillées



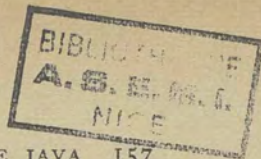
GROUPE DE VILLAGEOIS A GAROUT



GAROUT : DANSES POPULAIRES DE « RONGGENG »







et armées du kriss national, force me serait, d'abord, d'enlever le rideau transparent, devenu inutile, et de me familiariser ensuite avec les gestes et attitudes de la tête, des épaules, des bras et des mains de mes *pupazzi* d'Insulinde, dépourvus totalement de membres inférieurs car ces kélitiks n'ont ni cuisses, ni genoux, ni mollets, ni pieds. Leur robe de batik — qu'ils soient princes ou princesses, ou génies, ou eunuques, ou bouffons, ou barbiers — est assez ample pour permettre à l'une des mains de les tenir, tandis que l'autre main, libre, manie les fameuses baguettes motrices. A noter, aussi bien en matière de *kelitik* qu'en matière de *pourwo* et de *guédig*, que les visages des petits acteurs de cuir, de carton ou de bois, sont toujours allongés démesurément, ou rétrécis burlesquement, ou encore défigurés par des contractions, des boursouflures ou des gibbosités (telles celles des eunuques et du barbier bouffon) — ceci pour ne pas contrevenir aux prescriptions du Koran qui interdit à ses fidèles de représenter *exactement* la créature humaine. Ce respect musulman nous vaut les si curieuses ou baroques marionnettes javanaises. *Allah soit loué!*

Le sujet des pourwos est toujours puisé dans la période fabuleuse et la plus antique des Annales de Java. Cette période s'étend depuis que le monde est monde jusqu'au règne de Parékisit, inclus. Ce cycle embrasse un grand nombre de poèmes de l'âge divin et héroïques auxquels se rattachent les traditions nationales les plus reculées et les plus enracinées. Pour bien faire entrer son public dans l'ambiance de cette théogonie et de cette mythologie plusieurs fois millénaire, le dalang, au cours de la représentation de ses wayangs, exhibe, aux yeux de tous, derrière le rideau transparent, armes, attributs et fétiches de ces époques. Le mètre de versification de ces épopées est appelé : *hautes mesures*, et s'inspire des rhapsodies de Rama et de Mintaraga. Une musique de gamelang en gamme salindro lui sert d'accompagnement, par intermittences. Lorsqu'il s'agit de pièces de la classe dite *guédig*, le gamelang accompagnateur use de la gamme pélog.

Ces wayangs-guédigs ont trait aux événements historiques, partant du règne de Gondro-Djono jusqu'à la fondation du royaume de Padjadjaran, et comprennent surtout les exploits des héros Pandji et Laléian, que le dalang célèbre en poèmes écrits sur des mètres variés. Pour une oreille javanaise — ou même européenne — un peu exercée, la chronologie de la pièce jouée s'établit aussitôt au son (pélog ou salindro) de l'orchestre ou au rythme spécial des récitations. Petit jeu de devinette qui n'est pas à la portée de tout lettré javanais, ni de tout philologue hollandais ou autre.

Quant aux *kelitiks* (dont le nom — mais c'est un affreux jeu de mots, une audacieuse onomatopée — éveille en nous l'idée de *cliquetis* des baguettes de bambou motrices), le sujet de leurs drames, plus près de nous, va de la fondation du royaume de Padjadjaran jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle de notre ère, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de Madjapahit, capitale de ce royaume. Toutes les légendes de cette époque glorieuse (xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècle de notre Moyen Age) s'y retrouvent sous différentes affabulations. Telles, par exemple, les aventures populaires de Mennak-Djinggo, chef du pays de Balamgangan et du célèbre prince Damar-Woulan (*Flambeau-de-la-Lune*).

L'Islam, maître confessionnel incontesté de la presque totalité des archipels et îles de l'Insulinde, n'a rien modifié ni bouleversé en Indonésie, quant à l'angle épique et dramaturgique de régions et de peuples, restés encore aujourd'hui les prolongements insulaires de l'Hindoustan de jadis.



#### CHAPITRE XIV

### “ PETITS MOGOLS ” JAVANAIS

Princes « indépendants » de Java — Réception chez un vieux régent  
Des sodas sous des parasols ! — Batiks à la mode de Djokja — A  
la Cour de l'Empereur de Solo — Audience « impériale » et décou-  
sue — Plus de rampoks entre tigre et buffle ! — Jeux favoris des  
quatre roitelets indigènes des Vorstenlanden

**D**EPUIS une bonne quinzaine déjà, je suis en pays *javanais*.  
Et je m'en aperçois, non pas tant au faciès ethnique  
des habitants, qui ne diffère guère sensiblement de celui  
des Malais de Sumatra et des Soundanais du pays de Batam et des  
Préangers, que par la langue parlée et écrite qui n'a absolument aucun  
rapport avec celle des régions que je viens de visiter.

En veut-on un exemple?... *Banane* se dit : en malais, *pisang*, en  
soundanais, *tcháo*, en javanais, *guédang*. J'avoue n'avoir pas désiré  
savoir comment cela se disait en madourais, ni en balinaï... J'aurais  
été aussi mal venu de chercher à déchiffrer les noms des écriteaux  
des gares; je me souviens seulement que le malais use de l'écriture  
arabe, tandis que le javanais (le véritable, pas le fantaisiste de Paris!)  
s'enorgueillit de posséder sa calligraphie nationale, laquelle m'a paru  
jolie et artistique à souhait.

Les Javanais, plus fiers et plus orgueilleux que leurs frères de l'Ouest et de l'Est — conquis et soumis — se glorifient d'être gouvernés (« Ah! le bon billet qu'a La Châtre! ») par des princes indépendants. Je ne puis, quand j'y pense, réprimer une violente hilarité. D'abord ce mot — *princes indépendants* — n'est-il point comiquement pléonastique? On est prince tout court, sapristi! ou on ne l'est pas du tout. Je sais bien que ce non-sens a été inventé, fabriqué de toutes pièces, par nos bons amis les Anglais, en Hindoustan et aux États Malais. Euphémisme, destiné à « sauver la face », comme on dit en Chine. Mais aux Indes britanniques, cette élégance verbale signifie tout de même quelque chose. Un maharajah, un rajah, un gaëkwar, un maharana, un nizam, une bégum, un nabab, peut entretenir une armée (une vraie, pas une armée d'opérette), battre monnaie, frapper timbre, lever des impôts, avoir droit de haute et basse justice sur ses sujets, etc... bref, conserver certains apanages, certains privilèges, certaines prérogatives, conférant à tel ou tel de ces *protégés* un semblant de pouvoir, une illusion de souveraineté atténuée.

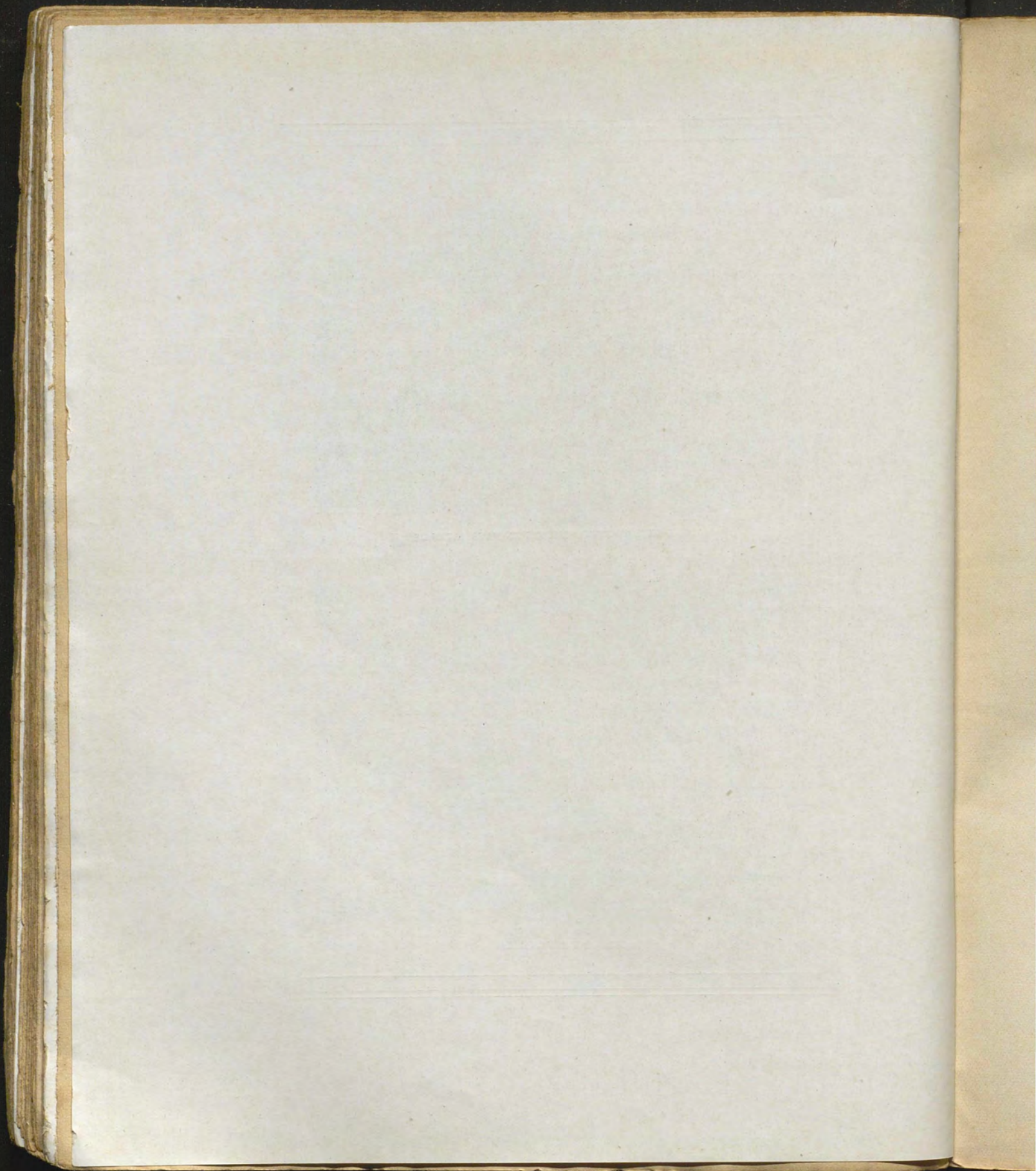
Mais à Java, et dans toutes les autres possessions de l'Insulinde d'administration indirecte, nous vivons en plein Grand-Duché de Gérolstein!... Je me demande sérieusement comment les Hollandais, que j'aime bien et que j'estime fort pour leur laborieux et magnifique effort colonial, ne pouffent pas de rire au nez de leurs petits bonshommes de princes en pain d'épice, graves comme des doges, sous leurs parasols à plusieurs étages, sans ascenseur. On m'assure que ce système a son bon côté. Le potentat javanais s'imagine, sans sourciller, qu'il règne; le peuple dudit potentat croit *dur comme fer* qu'il est gouverné par son prince; le résident néerlandais, qu'abrite un parasol d'égale importance princière, sait parfaitement *qui* tire les ficelles — je veux dire *qui* agite les baguettes motrices du *wayang* couronné — et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.



UNE EXPLOITATION AGRICOLE EN PAYS JAVANAIS



CARAVANE DE COOLIES



L'important pour le voyageur — écrivain ou touriste — est de ne pas trop s'illusionner, quant au fond, mais de beaucoup s'illusionner, quant à la forme, ne serait-ce que par amour de la couleur locale. C'est ce qui m'est arrivé et ce qu'il est advenu aussi, je crois, à mon distingué collègue du Conseil Supérieur des Colonies, M. le Gouverneur Général honoraire G. Angoulvant, député de l'Inde française, qui vient de visiter Java, après moi. Ni lui, ni moi, n'avons pu, vraiment, prendre au sérieux les princes dits *indépendants* des Indes Néerlandaises. Il nous faut autre chose, à nous, pour être impressionnés par la majesté et l'autorité des dynasties coloniales, noires ou jaunes, même avec parasols, ministres et danseuses à l'appui!

Donc, ce pays fortuné des Vorstenlanden (*Pays des Princes*) se trouve en plein cœur de Java l'Enchanteresse. Il se compose de : 1<sup>o</sup> l'Empire — je vous jure que je ne plaisante pas — l'Empire de Solo, dont l'altière capitale est Sourakarta; 2<sup>o</sup> le Sultanat de Djokja, dont la cité souveraine est Djokjakarta. Miettes, chaque jour de plus en plus grignotées, d'un imposant et succulent gâteau qui s'appelait jadis le royaume indigène de Mataram. Ces deux tranches de tarte, si vous me permettez de poursuivre cette irrévérencieuse métaphore... pâtissière, ont été partagées, il y a nombre d'années de cela, par les vigilants Pays-Bas, entre le haut et puissant empereur d'alors Hamangkou et son frère.

*Dividè et imperà ...*

Ces territoires situés entre les districts de Kedou, de Samarang, de Rembang et de Madioun, participent aussi de l'illusionisme général : ils ne représentent, en effet, que le quinzième de Java. En conscience, l'un et l'autre sont tout de même plus étendus en superficie et en population, que le célèbre Grand-Duché de Gérolstein d'Offenbach, déjà nommé, dont la capitale et unique ville sur la Kyll (Prusse rhénane, présidence de Trèves, *Larousse dixit*) compte 901 habitants. C'est par millions qu'il faut chiffrer, au contraire, les très respectueux, féaux

et obéissants sujets de Sa Hautesse le Sousouhounan de Solo et de Son Altesse le Sultan de Djokja, seigneur de moindre importance.

Pompeux et rutilants sont les titres de Sa Hautesse : le Sousouhounan est *Clou-du-Monde*, *Commandeur-des-Armées*, *Serviteur-du-Miséricordieux*, *Maître-des-Cultes*, *Régulateur-de-la-Religion*, etc... J'en passe et des meilleurs. Dans le kraton de sa bonne capitale de Sourakarta (traduction en javanais : *Ville-construite-par-les-héros*) le superbe Empereur émerge au budget des Indes pour la coquette somme de un million et demi de florins (je n'ose, très humilié que je suis, traduire, au change, combien cela représente de francs...) et s'intitule hautainement le « Frère Aîné » du Sultan de Djokja, pauvre diable qui, lui, ne compte que un million deux cent mille florins de liste civile. Juste de quoi ne pas mourir de faim !

Je n'ai pas pu me rencontrer avec le Sultan, à Djokja. Mais un de ses parents m'a gracieusement convoqué pour excuser Son Altesse, souffrante, de ce qu'Elle ne pouvait m'accorder l'audience, sollicitée pour moi par le résident néerlandais. Entrevue sympathique que je veux vous conter.

Musulman (peut-être pas très croyant, mais en tout cas très pratique) régent en exercice dans une des provinces de Java, le vieux prince qui me reçoit, ne manque jamais, paraît-il de répondre à l'appel de l'iman, aux heures de la prière. En quoi il diffère de la plupart de ses administrés, mahométans plus que tièdes, fétichistes et secrètement imprégnés de bouddhisme. Dans son esprit, qu'une forte culture occidentale a pourtant rendu un peu sceptique, un Javanais de sang noble se doit de proclamer, d'afficher même sa foi religieuse, marque de son autorité sur ses sujets, signe distinctif de la race, dernier obstacle à la dénationalisation. Protecteur de l'Islam, *Raden Adipati* — c'est son titre — il conserve ainsi son prestige, son utilité sociale et administrative, sa raison d'être en un mot. Incroyant, il ne serait plus, au contraire, qu'un instrument tout à fait passif



aux mains du résident néerlandais, de son « frère aîné » comme il dit en son langage imagé.

Quand je pénètre dans la cour, deux serviteurs s'élancent au-devant de moi, puis se prosternent avec les signes de la plus respectueuse considération.

— Préviens Son Excellence, dit mon introducteur hollandais à l'un d'eux, que je désire l'entretenir quelques instants avec le seigneur *Prasman* (Français) dont je lui ai annoncé la visite.

Le second serviteur nous introduit dans une salle d'audience. Une tenture se soulève presque aussitôt devant le Régent, petit vieillard grêle à favoris blancs, aux mains couvertes de bagues, dont un *solitaire* éblouissant à l'index droit. Il porte avec orgueil, sur son sarong en batik fin de Djokja, la grand'croix de l'Ordre Royal de Guillaume d'Orange et la plaque de grand-officier du Lion Néerlandais. Après les salutations cérémonieuses d'usage, il claque deux fois dans ses mains. Un huissier paraît.

— Que daigneras-tu accepter, mon hôte?

Je réponds :

— Un simple soda avec un peu d'arak, Excellence.

— Et toi, mon ami ingénieur?

Mon compagnon s'incline.

— Un soda *nature*. Vous oubliez mon régime, prince...

Nous nous asseyons sur des sièges élevés, de provenance chinoise, incrustés de nacre et d'ivoire. Ameublement de la salle mi-javanais, mi-européen. Un grand lustre poussiéreux à globes, importé de Venise, pend du plafond; entre ses branches, une meute de petits lézards marrons *tjitja* aux yeux ronds à fleur de tête, poursuit infatigablement les moustiques et les mites dont foisonne l'antique demeure. Quelques kakémonos passés, deux chromos européens représentant la mort de Napoléon à Sainte-Hélène et un *rampok* ou combat de tigre et de buffle à Java, une table de conseil d'administration de

société anonyme, recouverte de son immuable tapis vert et une douzaine de fauteuils en cuir olive complètent cet ameublement hybride et officiel.

Mon parrain hollandais s'enquiert :

— Nous ne vous dérangeons pas, au moins, cher prince?

— Du tout. J'espère que tous les tiens sont en prospérité?

— En parfaite santé. Merci. Mon ami français désirait saluer Votre Excellence, à défaut de Son Altesse le Sultan.

La porte s'est ouverte à deux battants. L'huissier, armé d'un *payon* ou parasol à manche d'or richement ciselé, revient en précédant six serviteurs qui marchent *sur les genoux*, tenant chacun d'une main un plateau chargé de flacons, de verres et de sodas débouchés, pétillants. Le premier, toujours agenouillé et abrité par le porte-parasol, s'approche du Régent qui, d'un geste, nous désigne et ne boit qu'après nous. Les autres domestiques, ayant tour à tour présenté sans succès d'autres verres, rampent vers la sortie, suivis cette fois de l'huissier rigide et hiératique. Mon compagnon, qu'un séjour au kraton de Sa Hautesse le Sousouhounan, fils du fameux empereur de Solo, Pakou-Bouwono-Senopati-Jugalogo-Ngabdour-Rachman-Saijdin-Panotogomo VII, a jadis familiarisé avec les moindres détails du protocole javanais, n'en est plus à s'étonner de ce petit cérémonial intime. Offrir à un hôte de marque *une fois* seulement de ce qu'il demande est considéré, en Insulinde, comme un grossier affront; c'est prétendre le rationner avec la plus détestable et messéante parcimonie. Telle est, au surplus, l'opinion récemment exprimée là-dessus par le prince héritier de Solo, S. A. Gousti-Pangéran-Adipati-Anom-Hamangkou-Négoro. Ouf!

Des punkahs, agités par d'invisibles mains, jettent dans la pièce leur fraîcheur propice au délassement générateur des confidences. Le Raden Adipati enfonce, sous le madras, le lourd peigne d'écaille qui retient son chignon.

Nous échangeons, d'abord, les inévitables banalités de toute conversation protocolaire. Mais le Régent est instruit. Il a beaucoup lu, beaucoup observé. Il est bon d'ajouter que, comme tous ses collègues, il a les coudées plus franches que les infortunés *princes indépendants* (!) prisonniers emmurés dans leurs kratons. Un régent va, vient, sort, se promène, sans être trop épié, ni grondé. En échange, on ne lui demande que d'être souple et obéissant. A cet égard, il jouit de la même liberté que les deux *pangerans* ou princes coadjuteurs de Djokja et de Solo qui s'appellent : le Pakou-Alam et le Mangkou-Négoro. Le *dalem* (palais) d'un régent, de même que celui d'un premier ministre ou *wadjir* (vizir) n'est point un cloître, gardé par de comiques janissaires, bottés à l'européenne, coiffés de bicornes, armés de lances et de piques, probablement émoussées. Bref, un régent est un préfet de chez nous qui prendrait les suggestions et directives de son... sous-préfet, le résident hollandais, caché dans la coulisse. Doux pays!

Le prince m'entretient des inconvénients et des complications du système communal des *dessas*. Évidemment, ce système n'est pas le rêve. Que d'ennuis et de chicanes! De passe-droits, aussi. Ah! ce n'est pas une petite affaire que d'être *bekel* (maire) en pays javanais!... L'entretien s'élargit, sur un terrain prudent, à cause de l'ingénieur hollandais qui m'accompagne et qui pourrait... Sait-on jamais?...

— Nous devons beaucoup de gratitude au Gouvernement Protecteur, me dit le Raden Adipati. Grâce à lui, les corvées sans salaire d'autrefois sont en voie incessante d'atténuation. C'était juste, c'était humain, c'était utile aussi. Songez, Monsieur, que les corvéables, venus souvent de très loin, arrivaient épuisés sur le chantier. Leur travail, médiocre, s'en ressentait. En outre, ils se trouvaient en contact regrettable avec des prisonniers de droit commun, également employés aux corvées. Promiscuité fâcheuse, et en tout cas blessante. Tout cela est changé, transformé, amélioré. Et puis, grâce à la capitation,

ceux d'entre nos paysans qui veulent s'affranchir des corvées, le peuvent, en rachetant celles-ci à raison de tant de florins, selon. Grand progrès, Monsieur, grand progrès!...

L'ingénieur hollandais opine d'un hochement de tête. Moi, de même. Quant à notre Amphitryon, il se détourne avec discrétion pour saliver dans un pot de bambou, dissimulé sous une table basse. Après quoi, s'excusant d'un petit geste maniéré, il tend la main vers un nouveau sirih de bétel dont il entreprend aussitôt la lente et savante mastication pourpre. Soudain, il se lève et nous invite à le suivre.

— Venez voir mes batiks! Je les crois assez réussis. On les termine en ce moment...

Le prince, plein d'urbanité, s'efface devant nous. Dans une vaste cour carrée où il nous emmène, une douzaine de jeunes servantes à l'œil vif, au rire perlé, sont là qui bavardent devant leur attirail de laquage, de lavage et de teinture. A l'aspect du maître, flanqué du seigneur *volander* (hollandais) et du seigneur *prasman* (français), tout ce petit monde charmant tombe à quatre pattes, dans une pose muette d'adoration.

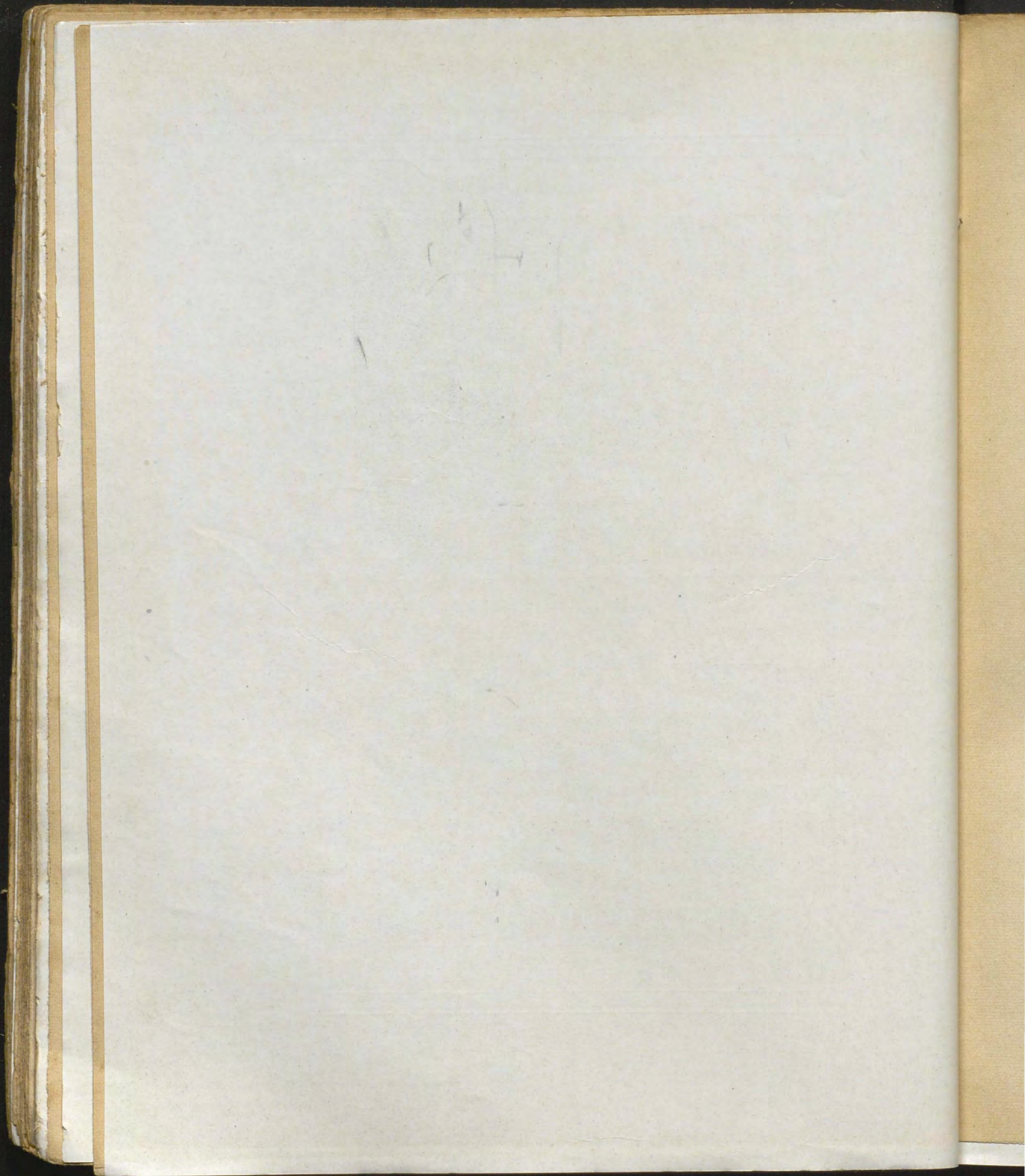
Le Régent prononce quelques mots. Je leur dis en souriant : « *Bagous!* (Jolies) ». Elles me saluent, se relèvent et se remettent aussitôt à l'ouvrage, près de leurs minuscules bassines de cire qui chauffent à feu doux et près de leurs *métiers* non à tapisser, mais à teindre. Le futur batik se présente, d'abord, sous l'aspect d'une longue bande de calicot blanc sur laquelle on trace le dessin choisi. Au moyen d'un petit tube-déversoir de bambou à pointe métallique en forme de canal, on laque de cire certaines parties du dessin pour les préserver de la première teinture, jaune, où l'on va plonger le tissu tout entier. Grâce à l'application de cette cire refroidie et fixée sur l'étoffe, ces premières parties conservent en dessous leur blancheur originelle. Puis c'est, après grattage de la cire, une seconde plongée dans un bain indigo, cette fois, sous réserve toujours d'un préalable laquage



DJOKJAKARTA : CONFECTION DU BATIK



ENTRÉE DU KRATON PRINCIER DU SULTAN DE DJOKJA



qui préservera les parties du dessin destinées à la dernière coloration, brune. Les trois opérations classiques de teinture accomplies, le sarong est jeté dans la cuve à bouillir, puis étendu sur une corde pour le séchage au soleil. Le lé polychrome ainsi obtenu devient désormais réfractaire à toutes les décolorations des lavages postérieurs.

Le Raden Adipati m'explique que ces batiks sont exclusivement « à la mode de Djokja ». Certains de ceux-ci sont spécialement dessinés pour le Sultan et strictement réservés à lui qui a, seul, également, le droit de sortir en carrosse traîné par des chevaux blancs, et de se servir de certaines lampes. Les batiks de Solo sont d'un autre dessin et d'une autre association de tons et de nuances. En dehors des entrelacs géométriques, tout à fait dans la tradition musulmane, sévère et linéaire, il est permis, en tout district ou pays princier, de représenter des *wayangs*, des éléphants, des oiseaux, à condition de les déformer toujours par une exagération ou une invraisemblance. Hôte courtois, le Régent m'oblige à accepter de sa main un *sarong* et une *slendang* (écharpe). Décidément, ce prince, qui ne règne pas, a pour moi toutes les attentions d'une *royalty*!

Car lui-même, comme son cousin souffrant le Sultan de Djokja, comme l'Empereur de Solo, portent de beaux costumes, ainsi qu'un bizarre pot de fleur renversé en guise de couvre-chef. Je revois ensuite par la pensée Sa Hautesse le Sousouhounan de Solo (Sourakarta), vêtu d'apparat, dans son *pringitan* (salle du Trône), un jour de *garebeg*, c'est-à-dire de grande réception officielle. Je me revois aussi, assez ridicule, à une de ces audiences royales, inexorablement entachées d'ennui et de stupidité, brodée de lieux communs, de naïvetés et de lapalissades, ou de... courtisannies.

L'attaché au protocole est à deux pas de moi, qui me fait les gros yeux. « Attention, Monsieur! L'étiquette veut... Le protocole exige...

Vous ne devez pas *interroger*... Sa Hautesse parle la première... Répondez... Maintenant, vous pouvez vous asseoir... Attention! l'Empereur se lève... Saluez! Trois inclinaisons lentes, profondes, espacées, comme je vous ai montré tout à l'heure... A présent, c'est fini, nous pouvons nous retirer. L'audience est terminée. »

... L'audience? Tiens, c'est vrai. Je ne m'en étais pas aperçu. On me mettrait à la question, on me couperait la tête, on m'empalerait vif qu'on n'arriverait point à me faire souvenir des propos échangés. Questions enfantines, du genre de celles-ci, je crois : « Comment trouvez-vous Java?... Il y fait chaud, n'est-ce pas?... Et nos volcans, hein?... Écoutez-moi ce gamelang... Tiens, vous n'êtes pas encore marié? et pas d'enfants non plus?... Quel âge avez-vous donc? Chez nous, on a beaucoup d'enfants et on a aussi plusieurs femmes pour avoir davantage d'enfants. Un de mes ancêtres en a eu plus de cinquante... N'est-ce pas que Paris est moins grand que Batavia?... Êtes-vous monté en dirigeable?... Vraiment, vous ne connaissez pas la *serimpé*?... C'est une très vieille danse de cour... Elles sont neuf *bedayas* à la danser... Vous êtes-vous rafraîchi?... Il faut boire, Monsieur... Un cigare?... » Et ainsi de suite. Conversation à bâtons rompus, sautillante, sans lien, ni transition. Au moins, à Pnom-Penh, avec S. A. le Prince héritier du Cambodge, Monivong, fils du bon roi Sisowath, je pouvais converser pendant cinq bonnes minutes sur un même et seul et passionnant sujet que nous n'arrivions pas à épuiser : la photographie en couleurs et l'emploi du bain à l'alun de chrome, pour parer au décollement de la gélatine. A la bonne heure!. Si je revoyais aujourd'hui le puéril Sousouhounan et sa *Touhan-Ratou* (impératrice) je leur dirais, à ces braves gens, que : « ... je suis marié... que j'ai deux enfants... mais que je n'ai qu'une femme... que Paris continue à s'agrandir vers l'ouest... que je ne suis pas encore monté en dirigeable... que je fume toujours le cigare, mais que je préfère un bon *corona* de la Havane à ses *sumatras* qui me rappellent les



*infectadores* d'Outre-Rhin... » Et il rirait de tout cela, d'un petit rire poli, niais, tout plein gentil. Peut-être même, puisqu'il ne peut pas décorer ses nobles visiteurs (« *Frère Aîné* de Hollande ne veut pas, *na!* ») me ferait-il encore cadeau d'une belle canne, blasonnée aux armes de Solo?

Solo?... Solitaire, solitude?... ou *solo* de flûte? Pauvre type!

Ce qui me contriste le plus, c'est de ne pouvoir assister à un *ram-pok* impérial.

Il y a peut-être une quinzaine d'années, voire davantage, que les *rampoks matjan*, ou combats de tigres et de buffles, ont été supprimés par les Hollandais. Tant pis ou tant mieux! C'étaient jeux de princes, bien étranges, à la fois cruels et dangereux. Cruels, en ce que le tigre (ou les tigres, jusqu'à six et huit dans la même journée) se trouvait toujours au cours du combat, griffes contre cornes, inévitablement déchiré et éventré par le buffle. Dangereux en ce qu'ils engendraient parfois mort d'hommes, comme on va voir.

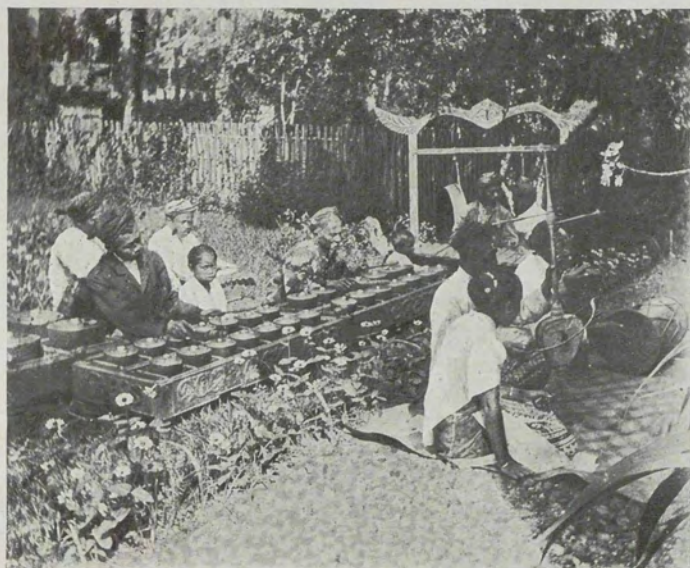
Au centre d'une arène libre, formée de longues piques tendues à bras par plusieurs milliers de serviteurs, des tigres ou des panthères — enfermés dans de vastes... souricières en bois, immédiatement démontables sur simple secousse d'une corde comme au Tir aux Pigeons — étaient mis en présence d'un buffle aux cornes préalablement et soigneusement aiguisées. Le premier mouvement, instinctif, du fauve, était de fuir son terrible adversaire encorné. A cet effet, il rampait vers un des côtés de l'ovale humain, rassemblait toutes ses forces et, dans un bond prodigieux, tentait de s'évader de la prison d'acier des piques. Selon le cas, les deux ou trois milliers de lances s'élevaient ou s'abaissaient vers lui et contre lui, l'embrochant ou le rejetant, lacéré, dans l'enceinte. Au bout de quelques tentatives de ce genre, le tigre ensanglanté renonçait vite à la fuite. Il se retournait alors courageusement vers le buffle et s'élançait sur lui. Spectacle frissonnant, d'une beauté sauvage empreinte de grandeur, et

qui ne tendait à rien moins qu'à évoquer synthétiquement les combats de la jungle.

Malheureusement (ou heureusement, tout dépend du point de vue auquel se placent les *aficionados* ou les âmes sensibles) il arriva, quelquefois, des accidents. Soit que les serviteurs tremblassent de peur à bout de pique, soit que le tigre, calculant mieux son élan, franchît le cercle d'acier, soit enfin que le buffle, fonçant sur les serviteurs, rompît l'arène factice, des paniques, des morts et des blessures graves s'ensuivirent. Tigre et buffle échappés causèrent de tragiques ravages au sein des spectateurs. Au nombre des victimes on compta non seulement des indigènes mais plusieurs Européens, Hollandais ou autres. Ce fut le coup de grâce porté à ces jeux barbares. Les *ram-poks matjan* avaient vécu ! Faut-il louer, au nom de la civilisation, ou regretter, au nom de la couleur locale ? ... Les deux opinions sont également défendables.

Les quatre roitelets indigènes de Java paraissent d'ailleurs s'être assez facilement résignés, de nos jours, à la suppression du jeu qui les passionnait encore tant, au siècle dernier. Ils font aujourd'hui — dans la limite accordée par leurs dominateurs courtois, souriants, mais *attentifs* — de l'auto, du yachting, du tennis, du golf, quand ils ne parient pas aux guichets des champs de course, comme les rajahs de l'Inde britannique. J'ajoute que le Gouvernement de S. M. la Reine des Pays-Bas leur a laissé libéralement une foule d'autres amusements de jadis : combats de coqs, théâtres d'acteurs et d'actrices en chair et en os (*wayang-orang*), théâtre d'ombres (*wayang-pourwo* et *wayang-guédig*), enfin théâtre de marionnettes mobiles en bois doré, habillées d'étoffes (*wayang-kelitik*), sans oublier les danses rituelles de leurs *bedayas*, ou *tandaks*, sacrées, dont j'ai parlé en détails un peu plus haut.

En résumé, ces princes javanais, de même que le Sultan de Déli, à Sumatra, et que ses autres collègues principicules de Bali, de Bornéo,



UN GAMELANG PRINCIER

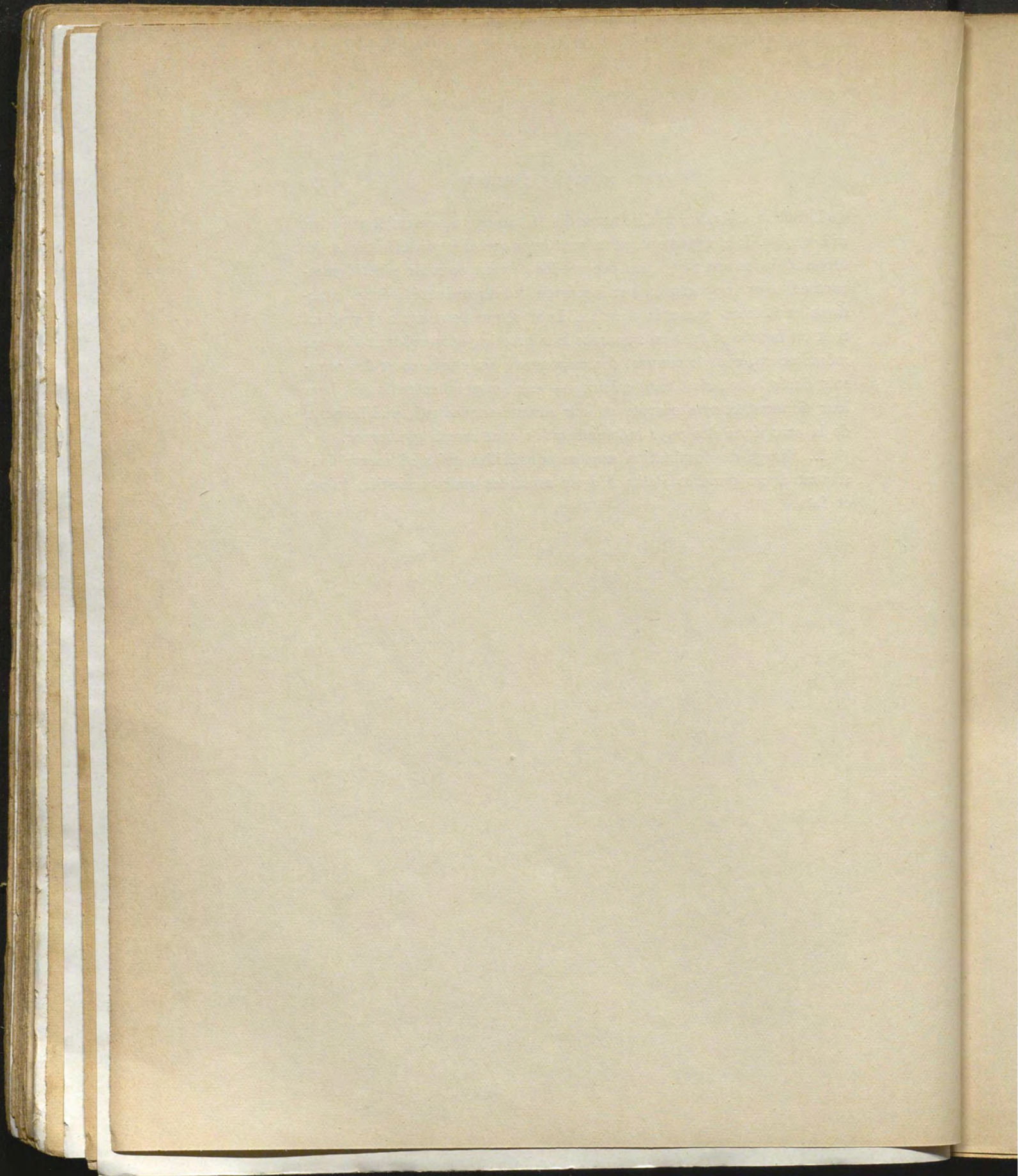


BOUDDHA ASSIS  
INTÉRIEUR DU TEMPLE DE MENDOUT



de Langkat, d'Asaha, de Célèbes et des Moluques, ne sont ni à plaindre, ni à envier. Très sagement, en même temps que très utilitairement, les Hollandais les ont peu à peu dépossédés de tout pouvoir effectif, mettant un terme opportun à leur impéritie, à leur oisiveté, à leurs exactions et à leurs cruautés d'antan. Leur règne demeure aujourd'hui tout en façade et tout en appareil; leur prestige outreucidant s'en est même accru, sous le couvert des carrosses à six chevaux et des parasols dorés — et c'est tant mieux — car les peuples naïfs de Java leur tiennent encore compte et leur savent encore gré, puérilement, de la prospérité des pays indolents qu'ils sont *censés* gouverner.

... Mirage de domination sans responsabilité qui sied merveilleusement à ces pauvres *Petits Mogols* aimables mais craintifs, falots et fats.





## CHAPITRE XV

### CANTIQUES DE PIERRE A LA GLOIRE DE BOUDDHA

Islamisation de l'Insulinde — Oasis hindouistes et bouddhistes — Monuments et temples brahmaniques à Java — Le Boroboudour ou « Mille Bouddhas » — Vie sculptée en bas-reliefs de Çakya-Mouni  
Médiocrité des mosquées javanaises — Les sanctuaires hindous de Parambanan

**L'**ISLAM, ai-je dit, est, aujourd'hui, maître confessionnel, incontesté, de la presque totalité des archipels et îles de l'Insulinde, sauf la province javanaise de Pasourouan, au sud-est de Sourabaya, sauf toute l'île de Bali, sauf enfin certaines régions de Sumatra, encore fermement attachées aux dogmes de la Trîmourti ou trinité hindoue.

L'« islamisation » de Java a rapidement gagné l'intérieur du pays; mais cette *tache d'huile* ne s'est étendue que consécutivement à l'occupation, d'abord sporadique, des ports du littoral par les Arabes. Sur certains points de l'île, la propagande musulmane s'est faite, il est vrai, plus ardente et plus active. Nous en retrouvons, notamment, les traces dans les divers districts de la résidence de Sourabaya, pour ne parler que de la partie orientale de Java où nous allons nous ache-

miner présentement, selon l'ordre géographique de ces notes de voyage. C'est ainsi que mon éminent confrère en écrits exotiques, M. Antoine Cabaton, ancien membre de l'École Française d'Extrême-Orient et actuellement professeur de malais à l'École des Langues Orientales de Paris, a pu dire dans son remarquable et classique ouvrage, *Les Indes Néerlandaises*, que Grissée, reine déchue supplantée par Sourabaya, fut jadis « ... une sorte de ville sainte d'où l'Islam étendit sa domination sur Java, où quelques pieux et ambitieux mahométans, de l'extérieur très probablement, fondèrent une dynastie de prêtres-rois dont le pouvoir moral était encore si fort et si étendu, quand les Hollandais s'installèrent à Java, que ceux-ci crurent voir d'abord en eux les représentants d'une papauté musulmane ».

Et M. Antoine Cabaton, philologue et explorateur de textes, d'ajouter à cette observation, déjà si curieuse, que, des Sousouhounans de Giri, il ne reste plus, sur la colline qui protège Grissée, que le tombeau vénéré de leur fondateur, Maulana Malik Ibrahim, et une relique encore plus extraordinaire, le calame de ce pieux ascète. Ce calame, qui avait d'abord servi à écrire le Coran, fut ensuite changé en un kris magique. Dans la lutte des hindouistes et des mahométans, ce kris, à la prière du sousouhounan, se jeta tout seul contre l'ennemi et en fit un terrible carnage. « Quand il l'eut chassé de la ville, ajoute M. Cabaton, ce kris magique y rentra lui-même, et reçut le nom de Kjaï Kalam-mounjeng (le Calame rond). » Une colonie de plus d'un millier d'Arabes commémore, encore aujourd'hui, à Grissée, cet exploit miraculeux et légendaire.

Je parlerai, plus loin, des montagnards Tenggris brahmânistes de la province javanaise orientale de Pasourouan. Ces montagnards ne constituent d'ailleurs là qu'un îlot sans importance; et beaucoup d'ethnographes se demandent encore si ces brahmanes du Tengger ne sont pas plutôt sorciers déguisés qu'adeptes convaincus, orthodoxes, de Brahma, de Çiva et de Vichnou.



Le bouddhisme, au contraire, bien que ne comptant plus, à Java, de nos jours, ni pagodes, ni bonzes, ni fidèles, officiellement reconnus — le bouddhisme semble avoir laissé dans tout le pays une empreinte bien plus forte et bien plus profonde que le brahmânisme, qui le précéda et coexista en bonne harmonie avec lui, du III<sup>e</sup> siècle à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Cela ressort de l'étude à laquelle il est loisible de se livrer, archéologiquement parlant, quand on visite les admirables, les extraordinaires monuments bouddhiques édifiés, dans le centre de l'île, avant la conversion arabo-musulmane du XV<sup>e</sup> siècle, monuments que l'Islam, lui-même, respecta. Cela transpire et transparait, aussi, de toutes les superstitions et pratiques de l'*animisme fétichique* local. Car cette île paradisiaque de Java, mahométane en surface, présente ceci de topique qu'elle ne répugne pas à honorer, d'un culte discret mais fervent, tous les esprits et démons de la nature, bons ou mauvais, surtout mauvais. A l'aide de conjurations magiques, ces pseudo-croyants du Prophète, espèrent ainsi enrayer le mauvais sort. Après quoi, le cœur léger, ils s'en vont à la mosquée et s'orientent vers La Mecque, absolument comme cet Albanais de ma connaissance qui, le matin, disait pieusement son chapelet devant la Madone et, le soir, tourné dans la direction de la *Pierre noire* de la Kaaba, récitait, en se balançant, avec l'accent fanatique des premiers Koréischites, un nombre respectable de sourates du Koran.

Or, précisément, cet *animisme fétichique* puise les principaux éléments de sa dogmatique et de ses rites en la croyance — beaucoup plus élargie en bouddhisme qu'en brahmânisme — aux génies familiers, tant favorables que nuisibles. Il s'ensuit que le bouddhisme, sans en avoir l'apparence, s'infiltré à tout instant dans la vie musulmane des Javanais. Ainsi, le troisième jour de la semaine (notre mercredi, à nous) est-il appelé par eux : *harie-boudho*. L'écrivain hollandais Roorda van Eysingha nous informe, d'autre part, qu'il a possédé un rare manuscrit javanais où il est dit : « L'histoire des souverains de tout

Java commence avec le royaume de Giling Wessi, du temps qu'il était encore bouddhique. » Enfin, il m'a été affirmé par le résident de Bantam, province soundanaise située à l'extrême ouest de l'île, que des communautés bouddhistes existaient encore, en pleine montagne, à quatre lieues de la ville de Lébak. Le temps m'a malheureusement manqué pour me rendre en chemin de fer à Rangkas-Bitoung et de là en palanquin aux couvents, ou plutôt aux thébaïdes indiquées.

Mais c'est surtout par les vestiges de ses temples augustes et écroulés que Java chante aujourd'hui ses hymnes et sa foi secrète en Bouddha.

S'il me fallait comparer entre elles les ruines bouddhiques de Ceylan et de Java, je dirais que moins de poésie, moins de rêverie, moins de mélancolie, plus de sentiment religieux émane des villes mortes indojavanaises.

C'est dans la région dite *Midden-Java*, ou Milieu de Java, que sont réunis, rassemblés les principaux monuments d'inspiration hindoue, remontant presque tous à l'an 800 de l'ère Sjâka, c'est-à-dire au ix<sup>e</sup> siècle de notre ère chrétienne. Tels, par exemple, les temples de Tjandi-Bima, de Parambanan et de Mendout, offrant entre eux maints traits de ressemblance. Architecture un peu lourde et ramassée, sans véritable grandeur; çà et là, dans l'éboulis chaotique des pierres, quelque fragment de bas-relief, quelque statue allégorique relative à la théogonie des Vedâs; à proprement parler, rien de stupéfiant, rien d'unique, sauf peut-être la pagode de Mendout qu'une éruption du volcan Mérapi recouvrit des cendres, au ix<sup>e</sup> siècle, et qui ne fut mise à jour que mille ans plus tard. La base carrée de cette pagode en briques revêtues de grès, lui donne assez l'aspect d'un mausolée. Les bas-reliefs qui en sont l'ornement, représentent des fables, parmi lesquelles l'apologue de la tortue et des deux canards. A noter encore d'autres sculptures symboliques, un peu avant

l'escalier raide qui passe sous une voûte pyramidale en encorbellement. A l'intérieur du sanctuaire se trouvent trois statues colossales de Bouddha, non accroupi selon la posture légendaire, mais *assis* à l'occidentale, la tête auréolée d'une sorte de flamme. A Tjandi-Séwou, autre pèlerinage archéologique, ce ne sont que décombres, exception faite des deux génies agenouillés, grimaçants et burlesques, qui semblent monter la garde sur l'emplacement d'un palais de rêve évanoui.

Autre chose est Boroboudour, la Merveille de Java, le rival d'Angkor.

Boroboudour (dont la construction est contemporaine de Charlemagne) signifie en javanais « Mille Bouddhas ». C'est une vision étrange, un édifice un et définitif, qui ne ressemble à aucun des monuments d'inspiration brahmânique, c'est — si j'ose cette figure — un « cantique de pierre » à la plus grande gloire de Bouddha le Réformateur.

Imaginez une énorme cloche, ornée elle-même d'une multitude d'autres clochettes ou sonnettes ajourées qui en seraient la ciselure. Le tout, encadré par le sommet du volcan Mérapi, haut de 2.800 mètres, et la cime du mont Soumbing d'une altitude d'environ 3.000 mètres. En plus de son piédestal, partiellement enfoui dans le sol, et de sa *dagoba* ou clocher central — qui abrite, dit-on, quelques reliques du Grand Contemplateur — le temple compte sept étages ou plus exactement sept terrasses. (Remarquez ce chiffre 7 que l'on retrouve mystérieusement dans tous les mythes sanscrits et à l'égard duquel beaucoup d'autres religions font preuve aussi d'une affinité élective.) Haut de 50 mètres sur une largeur totale de 100 mètres, l'édifice est orienté vers les quatre points cardinaux, ainsi que l'attestent ses quatre escaliers, passant sous des portes curieusement sculptées. Deux cents statues de Bouddha et quatorze cents bas-reliefs en constituent la décoration.

Il faut errer à loisir le long de ces galeries à ciel ouvert pour y

étudier, et parfois y déchiffrer, le sens des sculptures étonnantes que le D<sup>r</sup> Leemans, le savant archéologue hollandais, et le feu roi de Siam Chulalongkorn signalèrent dès 1896 à l'attention du monde civilisé. Tenez pour vraisemblable aussi que l'inspiration chrétienne — le monument remonte au ix<sup>e</sup> siècle de notre ère — n'a pas été absolument étrangère à certaines appropriations des légendes qui y sont représentées. Mais c'est le seul emprunt des constructeurs de Boroboudour aux autres confessions religieuses.

Et voyez jusqu'où peut se glisser, s'insinuer le pléonasme en esthétique... Voici de petites coupes en forme de sonnettes à main, entourant symétriquement la dagoba centrale qui serait, voulez-vous, la cloche principale, la... « Savoyarde » de cette basilique. Il y en a 32 sur la première terrasse, 24 sur la seconde, 16 sur la troisième. Eh bien ! toutes laissent voir à travers leur ajouement de pierre losangé, un Bouddha nu, assis et méditant. L'idole — pardon ! la statue (car Çakyâ-Mouni, enseignant que d'autres sages avaient existé avant lui, ne réclama jamais aucun culte) — la statue, dis-je, est encagée en quelque sorte sous chacune de ces cloches ou sonnettes satellites, tant et si bien, qu'on ne sait si elle en est indépendante ou si elle fait corps avec elle. C'est un travail d'art prodigieux. Pour un peu, l'on s'attendrait à ce que quelque invisible impulsion agitât, mît en branle ces battants de pierre à forme humaine et leur donnât tout à coup une mystérieuse et paradoxale résonance...

Tandis qu'à Angkor, j'ai constaté la coexistence du brahmanisme et du bouddhisme, à Boroboudour, au contraire, je n'ai assisté qu'à la seule glorification finale de Siddârtha Gautama, surnommé Çakyâ-Mouni (l'Ascète) puis Bouddha (le Comprenant, celui qui comprend). De tous les bas-reliefs qui courent au bas des frises de Boroboudour, qui en revêtent les entablements, qui serpentent le long des portiques quasi ogivaux — monte vers la dagoba centrale, comme une interminable acclamation. Toutes les phases de la vie

du Régénérateur, des plus obscures aux plus éclatantes, y sont respectueusement et chronologiquement consignées : sa naissance, d'abord, à Kapilavastou, dans le jardin Loubîni où, fils de roi, entouré et adoré de toutes les divinités du Panthéon hindou, il reçoit sur la tête une pluie de lotus tombés du ciel, cependant que des chœurs de *bodhisattvas* ou génies bienfaisants, entonnent ses louanges; son adolescence, ensuite, et sa précocité intellectuelle qui frappait de stupéfaction ses maîtres et tout son entourage; son mariage avec la princesse Gopâ, sa vie de luxe et de plaisirs; ses rencontres successives, un jour de promenade, avec un vieillard, un lépreux, un cadavre et un moine — les réflexions que lui inspirent soudain la faiblesse et le néant des vanités humaines; sa fuite du palais royal, le soir même pour s'en aller goûter auprès des philosophes et des ermites les prémices des joies pures et infinies de l'Initiation; sa retraite de six ans dans une forêt lointaine avec, pour seuls compagnons, les animaux de la jungle; son enseignement et son jeûne de quarante-neuf jours au pied de l'arbre *Bô* ou figuier sacré, à l'ombre duquel, frappé par la grâce, son âme s'ouvre enfin à la Connaissance.

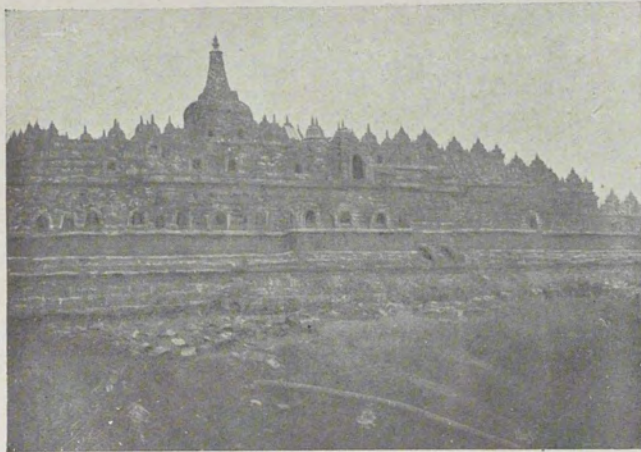
Plus loin, nous le voyons entouré de ses *bhikchous* préférés parcourant l'Inde en tout sens, convertissant rois, prêtres, guerriers, mendiants, toujours humble et doux, prêchant sa croyance, la tête rase, le corps enroulé dans un pauvre sari d'étoffe jaune, ne possédant pour toute richesse que son bâton et l'écuelle où manger, en cours de route, sa frugale pitance. Puis le bas-relief circulaire — toujours le même qui se déroule en ruban de la base au faite de l'édifice — nous fait assister à la mort du Réformateur. C'est la nuit... Le Maître, âgé de quatre-vingt-un ans, est assis dans sa pose de méditation favorite; il exhorte ses disciples à ne prendre d'autres guides que sa doctrine et leur propre conscience... Le premier rayon de l'aube perce la nue; et Çakyâ-Mouni entre en extase pour s'éteindre doucement dans le Nirvâna de ses rêves et de ses espoirs.

Ah! la belle page de missel que voilà, sculptée à même la pierre par de puissants artistes à qui la Foi donnait mieux encore que les ailes du génie : le secret d'émouvoir, indistinctement, à travers les siècles, toutes les races et toutes les confessions religieuses de notre humanité!

Chose étrange! Le bouddhisme, sauf aux environs de Lébak, a presque complètement disparu aujourd'hui de Java. Mais la population avoisinant Boroboudour, composée surtout de Musulmans et de Chinois, croit encore qu'en touchant une de ces statues prisonnières, on emprisonne le bonheur, et que, si l'on se prosterne et prie devant le bas-relief de la naissance du Bouddha, on est certain d'avoir une postérité nombreuse. L'Islam qui, de nos jours, a remplacé la confession bouddhique dans la plupart des établissements néerlandais de l'Insulinde, n'y a malheureusement pas de ces charmantes et poétiques superstitions. En architecture et en sculpture mahométanes de là-bas, même pauvreté, même fadeur, même médiocrité. A Sumatra, comme à Java, je n'ai vu, sous l'appellation pompeuse de mosquées, que de banales maisons carrées en bois, bien plus proches, il faut l'avouer, de nos marchés couverts européens que des splendeurs de marbre et de porphyre que j'ai admirées à Sainte-Sophie de Stamboul, à la Djumma-Mosjid de Delhi et au Taj d'Agra.

Imposantes, mais moins belles, moins émouvantes sont les ruines brahmâniques des temples de Parambanan, notamment celles du Tjandi Loro-Djonggrang, ou Temple de la Vierge, situées dans une plaine dominée par le volcan Mérapi, sur la ligne de chemin de fer qui va de Djokjakarta à Sourakarta.

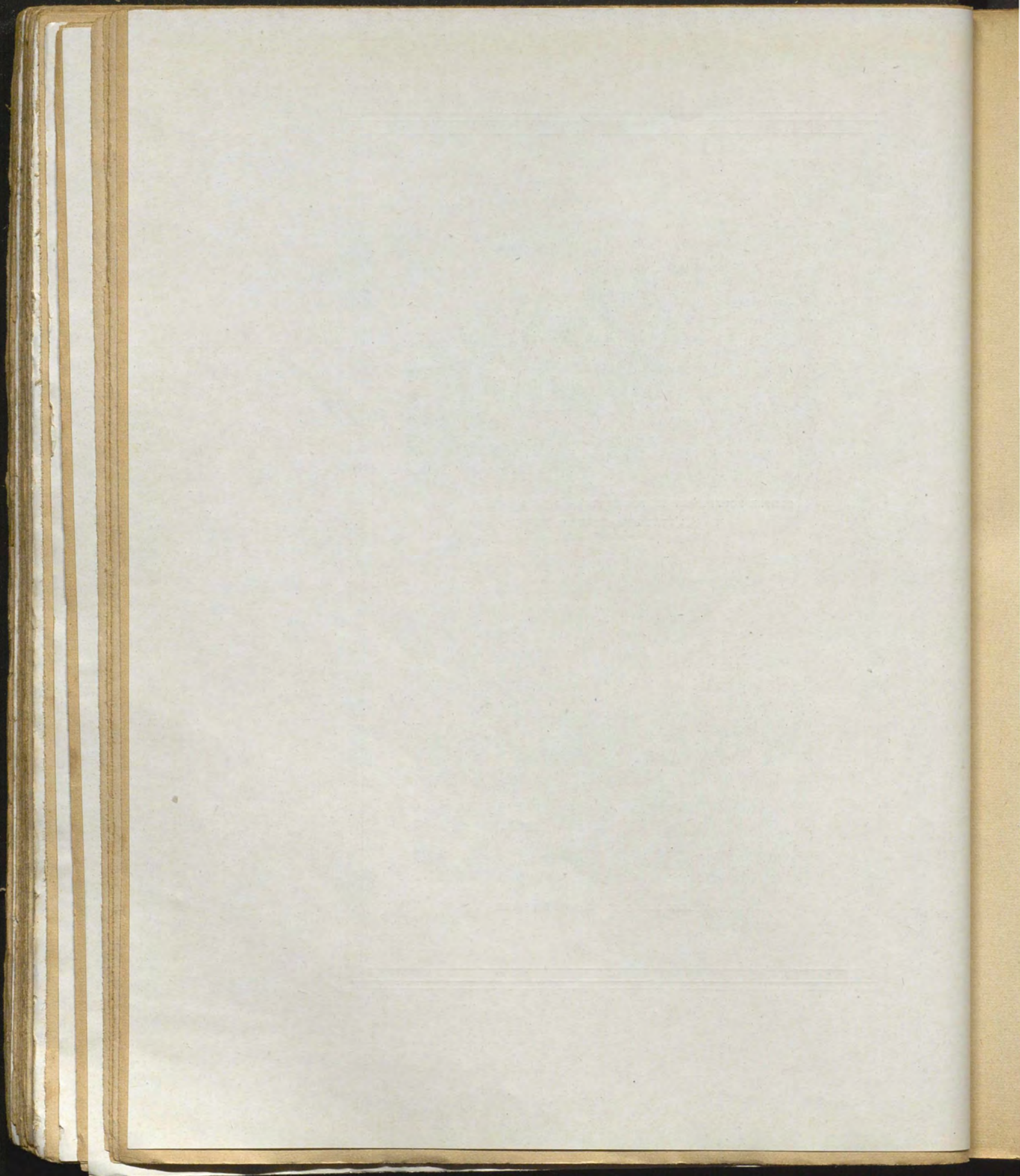
Elles avaient disparu, ces ruines, au cours des siècles, sous la couche des ponces et sables volcaniques, et aussi par l'effet des tremblements de terre, des pluies et de la végétation, causes de dévastation plus réelles, plus effectives que celles dues à l'abandon des fidèles ou au vandalisme des Arabes. Elles consistent surtout en trois temples,



TEMPLE BOUDDHIQUE DE BOROBOUDOUR (« MILLE BOUDDHAS »)  
DANS L'ÉTAT DU SULTAN DE DJOKJA



LE VOLCAN BROMO ET LA MER DE SABLE





assemblage de pierres carrées sans chaux ni ciment, mais de pierres si fusionnées, si polies, les unes avec les autres qu'on n'arrive point à en distinguer les stratifications différentes. Chacun de ces édifices contient d'intéressantes statues de Brahma, de Çiva, de Vichnou, de Parvati, de Ganéça, de Dourga chevauchant le taureau noir Nandî (c'est-à-dire : Çivâ — curieux rapprochement avec le mythe grec d'Europe, enlevée par Jupiter), enfin, du pèlerin à longue barbe Gourou, portant cruche, chapelet et trident.

... Mais combien je préfère à ces débris hindous le merveilleux, l'incomparable ensemble de Boroboudour, l'hymne de pierre aux *Mille Bouddhas!*





## CHAPITRE XVI

### LE BROMO, VOLCAN LUNAIRE...

Brève visite de Sourabaya — Chez un Chinois, acheteur en gros de « nids d'hirondelles » — Un mariage javanais — Poème d'épousailles  
Tosari, sanatorium d'Europe — Le village des Tenggris brahmânistes — Départ en poney pour le Bromo — Un paysage lunaire  
En pleine Mer de Sable — Le Bromo fume...



OURABAYA, seconde ville de Java, se place immédiatement après Batavia et avant Samarang, au double point de vue population et affaires.

Grande cité maritime et commerçante, surpeuplée de Hollandais, Javanais, Madourais, Malais, Balinais, Chinois et Arabes, Sourabaya offre peu d'intérêt touristique au voyageur. Il y fait chaud, très chaud, et humide : miasmes et moustiques y règnent en maîtres. Mais Sourabaya, néanmoins, vaut bien un jour, ou deux, de visite, ne serait-ce que pour rendre hommage à son étonnante prospérité. Cargos et steamers de moyen et faible tonnage y accèdent même plus rapidement et plus facilement qu'à Batavia, grâce à la longue rivière rectiligne, canalisée, de la Kali-Mas, qui s'ouvre en forme de V en pleine mer, après avoir séparé la ville en deux parties à peu près égales.

A Sourabaya, je suis guidé, dans ma brève visite de la ville et de ses faubourgs, par un actif et important négociant hollandais, auquel j'ai été recommandé par des amis français de Singapore.

Je lui dois d'être présenté à un riche Chinois, acheteur en gros de « nids d'hirondelles », qui me donne sur la récolte de ces nids de salanganes — une des richesses de Java et de l'Insulinde — de bien curieux renseignements. La salangane (*hirundo esculenta*) est un petit passereau fissirostre bleuâtre, que l'on rencontre aux Indes, dans toutes les possessions néerlandaises, en Polynésie et jusqu'aux Seychelles. Par milliers, ces insectivores habitent les cavernes profondes et sombres de la région de Buitenzorg et du sud de Java. Leurs nids faits, croit-on, non d'écume de mer, mais de débris d'insectes, agglutinés par des herbes, des algues d'eau douce et par la salive de l'oiseau, affectent la forme jaunâtre, ou plutôt blanc sale, d'une demi-écorce d'orange. Les gourmets célestes en raffolent, comme des holoturies, des ailerons de requin et des saucisses de chien. La matière gélatineuse de ces nids, détremée dans de l'eau tiède, se ramollit de façon à former des fibres mucilagineuses — sans goût bien spécial, à mon avis — qui entrent comme assaisonnement, ou comme consistance (tel un tapioca) dans les potages, les ragoûts, les pâtés et les galantines de la cuisine chinoise. Cela coûte extrêmement cher; et je m'en explique la vogue immémoriale, depuis que ce Chinois de Sourabaya m'a confessé que ce mets paradoxal jouissait de propriétés toniques et excitantes, voire aphrodisiaques, ou supposées telle. La superstition, dans ce cas, jouerait un rôle analogue à celui de la corne de rhinocéros pulvérisée qui, croient toujours les Célestes, révèle la présence d'un toxique dans l'organisme et en combat les effets par voie de contre-poison.

La récolte des nids de salanganes, autrefois réservée aux souverains indigènes du royaume de Mataram, est aujourd'hui affermée par le Gouvernement hollandais. Pour recueillir ces nids, les Javanais

usent de longues échelles en bambous, grâce auxquelles ils parviennent jusqu'aux parties abruptes des rochers. Grimant ensuite, d'anfractuosités en anfractuosités, ils arrachent à la main ou à l'aide de perches les étranges comestibles. Les premiers nids sont les plus prisés des acheteurs et des gourmets, les seconds et les troisièmes ayant été construits plus hâtivement, et étant, aussi, moins beaux, moins propres et souvent garnis de duvet et de plumes.

J'ai assisté, ensuite, toujours à Sourabaya, à un mariage javanais de la classe aisée.

Quelques mots, à ce propos, sur la femme à Java.

Son sort, infiniment moins pénible que celui des femmes de l'Hindoustan, demeure pourtant pareillement inférieur et subalterne, encore que la polygamie, autorisée par l'Islam à Java, tende de jour en jour à disparaître, sauf chez les princes et les grands seigneurs. Le mari paie son épouse : il l'achète bel et bien à coups de florins. Elle partage sa vie et ses repas, paraît en public, non voilée, sans scandale. Quelques princesses malaises ont même régné jadis en Insulinde.

Lorsqu'un Javanais a fait choix d'une femme, il lui envoie des présents (argent, bijoux, étoffes de batik, riz, buffles, poneys) et lui fait parvenir un anneau et une noix d'arec dite *piénang*. D'où le verbe : *manpiénang*, se fiancer. La famille et les amis du jeune homme sont alors admis à contempler les traits de l'élue et à lui apporter les traditionnels cadeaux de *lamaram*.

Ces préliminaires accomplis, le fiancé se dirige vers la Missigit (mosquée) où le prêtre *panghoulou* (iman) lui tient à peu près ce discours : « Je te joins par les liens du mariage à celle que tu as librement choisie. Elle sera ton épouse dans ce monde. Tu devras satisfaire à tes engagements ou en rester le débiteur. Tu seras responsable des actes de celle-ci. Si tu restes absent de ta demeure pendant plus de sept mois sur terre, ou pendant plus d'un an sur mer, et que tu ne fournisses aucun moyen d'existence à ta femme, ton mariage sera

dissous sur simple requête de l'abandonnée, et tu seras passible des peines édictées par la loi du Prophète. »

Viennent ensuite les rites d'hymenée, purement javanais. Promenade, à cheval ou en litière, des époux, vêtus d'étoffes précieuses et chargés de bijoux. Un bouffon les précède en faisant force grimaces. Les deux mariés arrivent ainsi chez le père de la jeune femme, où ils mangent dans le même plat de riz, puis chiquent dans la même boîte à bétel, usage qui rappelle singulièrement la *conjarreatio* romaine. Après quoi, selon les régions, l'épouse lave les pieds de l'époux, ou fait porter, devant elle, un tison que l'on éteint ensuite dans l'eau. Le lendemain de la cérémonie, les nouveaux mariés gagnent leur domicile où d'autres fêtes, réjouissances, chants, danses et festins les attendent.

Que tout cela est loin — heureusement! — de la dure et implacable loi de Manou des brahmanes!...

Au mariage auquel j'assiste, le chant paraît l'emporter sur la danse. Un barde est là, juché sur une sorte de tremplin, qui déclame et célèbre, d'une voix nasillardes, la beauté et la parure de l'épousée :

« Ton visage, ô Sorga, a l'éclat de la lune. La splendeur du soleil est éclipsée par ta présence. Tu es si belle que je n'arrive pas à te décrire. Par Batara-Asmara, dieu de l'amour! je l'oserai cependant...

« Rien ne manque à ta taille. Tes cheveux noirs détachés retombent jusqu'à tes pieds en longues tresses ondoyantes; tes sourcils sont comme deux minces feuilles de l'arbre *imbô*; tes yeux sont étincelants; ton nez est aquilin; tes dents sont noires comme l'ébène, brillantes et bien rangées; tes lèvres ont le coloris pourpre de l'écorce fraîche du manguistan; tes joues ont la forme du dourian; tes deux seins fermes, semblables à l'ivoire, sont parfaitement ronds et s'inclinent agréablement l'un vers l'autre; tes bras sont arrondis comme un arc; tes doigts longs et flexibles sont comme les épines de la jungle; tes ongles sont des perles; ta peau est d'un jaune éblouissant; ton pied

est aplati sur la terre et ta démarche, majestueuse comme celle de l'éléphant.

« Je chanterai ensuite ton *chindipatola* de couleur verte, serré d'une ceinture d'or à ta taille flexible; ta bague d'aigue-marine, hommage de la mer; tes boucles d'oreilles d'émeraude, enchâssées de diamants; ta *slendang*, écharpe légère, tissée de fibres d'ananas et d'or, voltigeant au-dessus de ton épaule; ton collier, formé de sept pierres rares; et ton parfum, ô Sorga, ton parfum irritant de benjoin, de myrrhe et de santal, ton parfum qui laisse loin derrière lui ceux du musc-chevrotain et de la civette.

« Sois heureuse avec celui-ci, ô Sorga voluptueuse et parfumée comme le lotus! »

... Ce poème que j'entends, d'abord, sans en saisir un traître mot et dont mon compagnon me donne ensuite la traduction écrite, ne rappelle-t-il pas, en fougue amoureuse asiatique, les accents passionnés du *Cantique des Cantiques*, traduit par l'inspiré D<sup>r</sup> J.-C. Mardrus?

.....  
Ses yeux sont deux tourterelles  
Qui se baignent dans une coupe de lait..  
.....

Mais nous ne perdrons pas davantage de temps à décrire Sourabaya, sa couleur pittoresque, ses établissements de l'avant-port, ses bassins de la Marine, son Fort Prins-Hendrik, le va-et-vient de ses sampans, le grouillement de sa rue chinoise, l'animation européenne de ses deux gares, Kotta et Goubeng, le confort de ses hôtels *Simpang* et *Embong-Malang*, voire l'élégance de sa Résidence, ainsi que de ses courts de tennis et de cricket. Le lecteur, avec un peu d'imagination, pourra s'en faire aisément une idée approximative.

Nous prendrons donc le train, précisément à la gare de Sourabaya-Goubeng, pour Tosari, et nous nous acheminerons sans plus tarder vers

le volcan Bromo — le plus célèbre tronc de cône du monde — et vers la Mer de Sable, immense cratère éteint qui l'entourne.

Petit trajet d'environ deux heures, en express, jusqu'à Pasourouan.

Tosari, c'est, en pleine chaîne montagneuse du Tengger, à 1.777 mètres d'altitude, une soudaine évocation de la vie tropicale, une brutale (mais agréable et reposante) transplantation en zone tempérée, un retour inattendu aux choses de chez nous.

On croit rêver en couchant — à l'*Hôtel et Sanatorium Tosari* — dans un vrai lit douillet et chaud, garni de deux couvertures de laine, agrémenté à volonté d'un édredon, d'un couvre-pieds, ou d'un *moine*. Plus de drap unique et plus de... *hollandaise* (traversin) entre les jambes! Mais, toujours, au lieu retiré que vous devinez, l'inévitable bataillon de bouteilles rhénanes à long col, pleines d'eau, présentant les armes, si j'ose dire, à la seule et énigmatique serviette, accrochée au mur... à l'usage de tous. Au restaurant, maint étonnement vous attend sous la forme de légumes et de fruits *frais* d'Europe, dont on a perdu le goût, depuis des mois et des mois. Ce n'est pas que je médise du cœur de palmier, du chou-palmiste, de la salade d'aréquier, de l'*avocat* à la vinaigrette, ou encore des pamplemousses à l'arak (ô Paul! ô Virginie!), des *sapoutis*, des goyaves, des *salaks* (pommes brunes à peau de serpent), des bananes, des ananas, des *savou-manillas* et des manguistans. Tout cela est amusant et succulent, à condition de ne pas en abuser. Mais quand, à Tosari, sur le menu de table d'hôte, vous lisez, à midi, par exemple : Pommes nouvelles, choux au lard, soubise d'oignons, maïs frais au beurre fondu, petites fraises des bois et framboises des montagnes, je vous garantis — si vous êtes quelque peu gourmet comme tout bon Français se doit, patriotiquement, de l'être — je vous garantis que vous éprouvez, là, une impression violente, émouvante, inoubliable. Le hasard m'avait donné, là-haut, pour voisin de table, un jovial Belge, fine bouche



aussi, qui faisait, gravement, sous mes yeux, une « cure de grosses fraises Héricart » à chaque repas. Rien de meilleur, assurait-il, pour guérir l'urticaire à Java!

Mais montez un peu avec moi, voulez-vous, jusqu'à cette sorte de terrasse...

Lorsque, de ce point de vue, spécialement aménagé pour vous touriste, votre œil se fixe, de bon matin, tour à tour, sur les volcans d'Ardjouno et de Sémérou, pour se poser ensuite sur les paillettes d'argent de la mer de Java et sur l'île brumeuse, lointaine, de Madoura, vous pouvez vous dire que vous contemplez, de cette terrasse, un des plus beaux panoramas de l'univers. A vos pieds, dans un bruit discret de clochettes de bois, chèvres, vaches et buffles paissent à l'orée des forêts de *tjemaras*, c'est-à-dire de filaos, conifères échevelés, légers, mais d'un vert sombre, qui jettent, là, tout à coup, leur note alpestre de *leit-motiv* suisse dans un site pourtant équatorial, planté çà et là de champs de manioc. Autour de vous, fleurissent l'œillet, la rose, le mufler, à quelques pas d'ifs imposants et de fougères arborescentes. Dire qu'en bas, à 1.777 mètres seulement en dessous de ce point de vue, l'hibiscus rouge et le bougainvilléa violet le disputent en éclat au lotus et à l'orchidée!...

Des bruits lointains de gongs, de cymbales et de crotales parviennent jusqu'à vous. Quelque fête brahmânique du Tosari indigène, sans doute?... Car ces nerveux montagnards du Tengger — environ 5.000 à 6.000 — sont restés inébranlablement attachés à la Trîmourti hindoue. Le Prophète, par le truchement de ses Arabes immigrés à Sourabaya et à Pasourouan, n'a jamais pu les convertir. Et nul Musulman ne tenterait, aujourd'hui, de les rallier à Allah. Pourquoi? D'abord, parce que ces Tenggris vigoureux et agiles sont de taille à combattre pour leur foi. A l'appel de leurs brahmes, ils se lèveraient, tous, comme un seul homme, à l'instar de leurs coreligionnaires de l'île de Bali, groupés autour de leur radja, seul souverain *indépendant*

de confession brahmânique de l'Insulinde. Ensuite, parce que le Bromo (corruption javanaise de: *Brahma*), le monstrueux et terrifiant volcan d'à côté, les protège, le Bromo auquel ces Tenggris sacrifiaient encore, il n'y a pas si longtemps, des victimes humaines, le Bromo, cône sacro-saint, mystérieux, caché, redoutable, où ils se rendent, chaque année, en pèlerinage, pour célébrer leur grande fête solennelle du *Slamettan*, ou repas sacrificiel.

Ils sont, d'ailleurs, d'une autre race, ces pasteurs au teint d'ambre foncé. De mœurs pures, doux, loyaux, honnêtes, hospitaliers, ils n'ont jamais voulu pactiser avec les « rênégats de la plaine »; ils se sont toujours mariés entre eux dans leurs cases rudimentaires et enfumées; ils n'ont cessé, à travers les siècles, de professer le culte de Çiva que Kjai Dadap Poutih, leur héros légendaire, avait su préserver intact, au cours de leur émigration volontaire vers ces cimes. Qui donc leur reprocherait leur fidélité aux dogmes de leurs pères? Tout au plus, pourrait-on leur faire grief de leur malpropreté proverbiale. Mais, les jours de fête, ils savent si bien la cacher, cette crasse héréditaire, sous la rutilance un peu criarde de leurs oripeaux sacrés!

Pour se rendre à la Mer de Sable, immense entonnoir d'où émergent les deux troncs de cônes volcaniques — le Bromo en activité et le Batok éteint — il faut, en quittant Tosari, suivre, à poney ou en palanquin, un long sentier qui court sur une crête étroite d'un peu plus d'un mètre. Avis aux amateurs de vertige. Sur la gauche, des villages, les derniers : Wanamerta, puis Padakaya. Puis plus rien. La solitude. Ce matin, il fait « frisquet », comme on dit. Il est vrai qu'à 6 heures, il ne faut pas s'étonner de ce que, sur ces altitudes, le thermomètre marque 17° ou 16°, au lieu de 30° à l'ombre, à Sourabaya. Le Bromo n'est pas encore visible, mais je sais qu'il est là, au sud-est, et qu'il attend patiemment ma visite en fumant bourgeoisement son petit cigare matinal. Le chemin, où se sont engagés mon poney et celui de mon guide, serpente sur de frêles corniches (qui tiennent bon, tout

de même) à travers des plantations maraîchères, de plus en plus rares. Nous remontons une pente assez raide pour nous engager bientôt dans une forêt de filaos, si imprévue et si *nordique* que je me demande si je ne vais pas y rencontrer Mélisande à la recherche de Pelléas. Que Maeterlinck aimerait les aiguilles fines de ces filaos, serrés les uns contre les autres, à l'ombre desquels le soleil jaune paille n'arrive pas à se frayer une traînée lumineuse ! Le froid, de nouveau, me saisit. Quelle bonne idée que ce plaid écossais, emporté au dernier moment !

Magie ! magie ! Au sortir de la forêt nordique, si sombre, un spectacle grandiose apparaît à mes yeux éblouis. D'abord, un horizon de montagnes dénudées, au creux desquelles courent des vallées et des torrents, et qui chevauchent, si je puis dire, les unes sur les autres. Puis, brusquement, une brèche entre deux rochers : la passe de Moungal, à 2.355 mètres d'altitude. Un cri m'échappe... Une excavation formidable, ou plutôt une cuvette quasi illimitée, en hémicycle, vient de s'ouvrir sous mes pieds, gigantesque. La Mer de Sable ! Je me penche avec effroi sur cette abrupte dénivellation d'une profondeur de 200 mètres, au milieu de laquelle deux cônes érigent, à gauche, leurs pains de sucre à peine tronqués. Le Batok mort et le Bromo vivant ! Et, là-bas, sur la droite, toujours dans la cuvette, voici deux autres cônes, plus éboulés, plus écroulés, ceux-là : le Widodaren et le Segorowedi, morts aussi, comme le Batok, dans cet indescriptible chaos planétaire.

Vous est-il arrivé, parfois, de contempler, à la lunette astronomique, un paysage de la Lune ? Des pics, d'une hauteur évaluée à 6.000 et 7.000 mètres, des cratères circulaires avec pitons centraux, des rainures étroites et des failles profondes, des mers figées qu'accusent une série de taches uniformes grisâtres. Voilà ce qu'on y découvre et qu'a photographié à maintes reprises l'équatorial de la Sorbonne et de tant d'autres observatoires.

C'est exactement la vision sinistre et désolée dont mes regards n'arrivent pas à se détacher. Ces monstres éteints, rangés autour de ce monstre qui fume, au fond de ce gouffre dantesque, bien nommé Désert ou Mer de Sable?... Mais ce n'est pas un site terrestre, cela, c'est un *site lunaire*, où je m'attends à voir dévaler tout à l'heure les étranges et cruels Sélénites de H. G. Wells, poussant leurs veaux au pacage des champignons fongueux.

Un vent âpre et cinglant siffle et ronfle à travers cette passe de Moungal, véritable appel d'air qui transit jusqu'à la moelle. Mon guide m'arrache à ma muette contemplation. A quoi bon gagner un rhume en restant pétrifié sur place? Je descends de mon poney dont le Javanais se chargera, car la glissade, à moi tout seul, me suffit amplement. Et je me souviens opportunément de mes transes, en Arizona, à dos de mule, par un lacis en zig zag qui me fit atteindre, non sans risque, le fond de la crevasse géante du Grand Canyon de Colorado.

Mer de Sable? Hum! hum!... Maintenant que j'en explore le fond, suivi du guide et des deux chevaux, je me demande s'il ne serait pas plus logique et plus exact de la débaptiser et de l'appeler : Mer de Cendres, ou Mer de Scories?... Car c'est bien dans un cratère illimité — celui de l'ancien Tengger — que je chevauche et trébuche si péniblement. Enfin, me voici au pied du Bromo, seul cône que je me sente capable de gravir à pied, ce matin. C'est décidé : je m'arrêterai une demi-heure pour souffler et luncher sous le *pendopo* (hangar) en bambou que le Syndicat d'initiative de Java a paternellement édifié pour ses touristes, ascensionnistes et... volcanistes essoufflés.

En avant, maintenant! Du jarret et du nerf pour atteindre le sommet du volcan que j'entends gronder et haleter, comme s'il me prenait pour le Grand Brahme des Tenggris, et comme s'il me réclamait de l'encens, du riz consacré, des florins et des chèvres!... La montée du cône est dure, fatigante, mais courte, heureusement. Et me voici, bientôt, surplombant l'entonnoir de 200 mètres, rigoureu-

sement circulaire, et dont je suppose que le fond est au niveau de la Mer de Sable. L'orifice au-dessus duquel je me penche prudemment est envahi de lapillis et de sulfures. Une colonne de fumée noire, épaisse, asphyxiante, s'en échappe comme d'une gueule d'enfer...

Et je recule avec un cri.

.....

O Java, île de paradis!

... Mais, aussi, île d'angoisse!



TAHITI  
LA DÉLICIEUSE

« Tahiti la délicateuse, cette reine polynésienne,  
« cette île d'Europe au milieu de l'Océan sauvage,  
« — la perle et le diamant du cinquième monde. »

(DUMONT D'URVILLE.)







## CHAPITRE XVII

---

### OASIS SUR LA MER ET OISEAUX DE PARADIS

Escales à Bornéo et aux Philippines — Vers les Mariannes et les Carolines — « Iles hautes » volcaniques et « îles basses » coralliennes d'Océanie — Un papillon de Java sur un *atoll* du Pacifique — Chez les insulaires cannibales des ex-possessions allemandes — Papous et Caroliniens — Chasse aux oiseaux de paradis — Souvenir de « Port-Tarascon », dans l'Archipel Bismarck — Les « notables » anthropophages de Matupi

**D**ES vaisseaux divers m'entraînent, à présent, en d'autres années, à des dates différentes, vers Tahiti la Délicieuse, Tahiti qui chante, danse et rit, bruisante de joie, insouciant du passé, du présent et du futur, Tahiti, baptisée *Nouvelle-Cythère* par Bougainville, chère à Dumont d'Urville, Duperrey, Dupetit-Thouars, Loti, Éden terrestre de *farniente* et d'amour, où le moindre effort semble inutile, puisque le ciel y est toujours bleu, la mer, toujours poissonneuse, les arbres, toujours couverts de fruits.

Tahiti couronnée de fleurs, Tahiti ivre de chansons, Tahiti, troisième Ile de Paradis!

Des poètes l'ont célébrée, l'un d'eux, en prose, immortellement. Comment même oser en écrire après lui ?... Des musiciens ont tenté de traduire le charme un peu sauvage de ses mélopées, amoureuses, plaintives, éparses dans le vent et la vague écumante. Des peintres ont essayé d'exprimer le contraste de sa forêt verte avec les corps ambrés de ses souples et ravissantes filles, errantes et indolentes, le buste moulé dans un *paréo*, la chevelure flottante, une fleur de *tiaré*, piquée au-dessus de l'oreille. Même, un de ces peintres, encore en vogue — le snobisme fait de ces miracles — a abouti à de monstrueuses et grossières déformations : sauvagesses obèses et bestiales, au teint *brique*, aux lamentables seins tombants, *envasées* dans un marécageux plat d'épinards. J'en parle avec encore plus d'indignation que de mépris. Ça, Tahiti ? Pauvre chère île profanée!...

Mais trêve de lauriers et de verges. Mon rôle d'écrivain, contentant véridiquement ses aventures et ses périples, me prescrit d'épargner généralement à mes lecteurs l'ennui d'un palmarès et l'aigreur d'une polémique. Aussi bien, cette fois, ne me suis-je laissé aller à admirer ceux-ci et à invectiver contre celui-là, que pour montrer à quel degré, depuis Bougainville, Tahiti peut encore attirer, fasciner et envoûter nos poètes et nos artistes de France. Chacun de nous, bien entendu, reste maître de son opinion devant l'effort accompli : proche, éloigné, ou totalement différent, en réalité, en exactitude, voire en esprit, du modèle.

Pour gagner cette exquise et... litigieuse Tahiti, j'ai — comme toujours — fait l'école buissonnière. C'est ainsi que je suis arrivé à connaître presque tout l'univers. L'école buissonnière, en matière de voyages, consiste à ne pas être pressé et surtout à ne jamais aller d'un point à un autre par la ligne droite. Exactement l'opposé du *globe-trotter* qui, lui, fuit les lignes courbes ou brisées, va droit devant lui, comme le Philéas Fogg de Jules Verne, et ne songe qu'à battre le dernier record.

Donc, pour nous rendre de Java à Tahiti — prenez en main, je vous prie, votre planisphère — nous allons zigzaguer sérieusement et lentement, comme je fis, à travers les archipels volcaniques et les îlots coralligènes d'Océanie. Voici notre itinéraire : deux brèves escales à Bornéo, Manille, Philippines, semis d'îles micronésien ex-allemand, Nouvelle-Guinée ex-allemande et anglaise, archipel Bismarck, Australie, Tasmanie, Nouvelle-Zélande, archipel de Cook et Tahiti. Mais nous ne nous arrêterons pas partout. *Est modus in rebus.*

Tout d'abord, nous ne dirons rien de Bornéo — que voit-on, de Bornéo, pays plat et fade, quand on ne s'arrête que quelques heures à Banjarmasin et à Pontianak, sinon des sampans arrimés à des palétuviers, des Hollandais qui comptent leurs florins avec des compradores chinois, sous des paillottes, beaucoup de crocodiles dans la vase et, partout, des nuages de moustiques ? Comment ce Bornéo-là parvint-il à enthousiasmer le regretté Joseph Conrad ? Oui, quelle étrange fantaisie que s'emballer sur Bornéo !

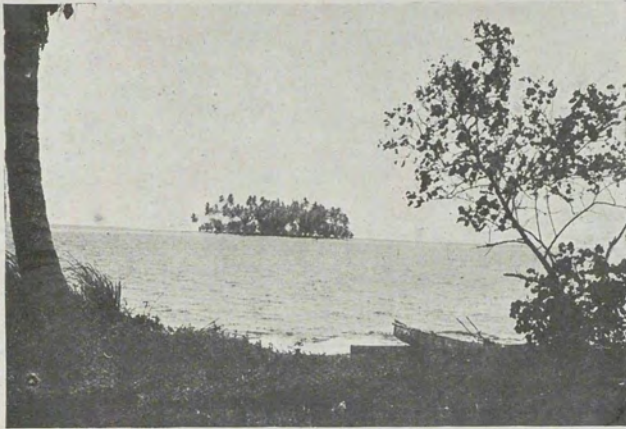
Ensuite, nous ne fumerons, je vous le jure, qu'un seul petit cigare, en passant, à Manille, dans la Rua Escolta, sillonnée de tramways et de jolies femmes, au fichu de mousseline empesée, puis autour des anciens couvents espagnols intramuros. Pas grand'chose à voir là, non plus que dans cette île de Luçon, moins curieuse que ses sœurs sauvages Mindanao, la grande Philippine du Sud, et Mindoro, peuplée de méchants *Moros* musulmans et de méchantes antilopes *tianaou*, Mindanao et Mindoro que nous côtoierons tout à l'heure, avant d'en sortir par les deux volcans éteints de la passe San-Bernardino. Les Américains n'en font rien de cet archipel. Ils y dépensent un argent fou, en assainissement et en police. Quant aux Philippines, ils ont déjà affranchi, je crois, leur parlement, ce turbulent Ayuntamiento, de la tutelle américaine, et n'attendent plus que l'occasion propice pour se débarrasser tout à fait de leurs excellents éducateurs yankees.

Somme toute, la malicieuse Espagne a joué là un très vilain tour à l'*Uncle Sam*, exception faite du délicieux petit manille sucré que je viens de fumer, très vite, chez un aimable Français, M. de Lajudie, directeur du *Bazar Philippin*, si vite même que vous ne vous en êtes pas aperçus.

Et maintenant, un de ces vaisseaux divers, dont je parlais au début de ce chapitre, nous entraîne, en plein Pacifique, vers les Mariannes et les Carolines, à travers ce chapelet merveilleux d'« oasis sur la mer ».

Expliquons-nous un peu à ce sujet.

Il ne s'agit pas là d'îles volcaniques, d'« îles hautes », selon Stevenson, comme nous pourrions en rencontrer beaucoup sur notre route, mais d'« îles basses », de ces étonnantes îles coralligènes, ou *attolls*, surgies miraculeusement d'un sous-sol marin peu profond (environ 60 à 80 mètres de fond). Exhaustements en eaux chaudes, dus au travail myriadaire des infusoires microscopiques, ces bâtisseurs ou plutôt ces terrassiers coralliens que rien n'arrête. Ainsi de tant d'îles océaniques, ainsi des Seychelles d'Afrique, ainsi des Bahamas américaines. Une de ces plateformes madréporiques, faites de polypiers pierreux agglomérés, s'élève, un jour, jusqu'au ras des flots, puis le dépasse. Les courants y amènent, et y déposent des noix de cocos, des pousses de bambous, des graines d'arbre à fruit, qui flottaient sur la mer, semences encore intactes dans leurs gaines hermétiques. Tout cela, quelques semaines ou quelques mois plus tard, sous l'action des pluies et du soleil, germe, pousse, mûrit, tombe, pourrit, formant ainsi, peu à peu, l'humus fertilisant d'où croîtront plus vivaces et plus robustes, de puissants cocotiers, de frêles et touffus bambous, des bananiers, des ananas, des manguiers, des goyaviers, des arbres-à-pain, des arbres-à-beurre, des ignames, des taros, des patates douces, bref de quoi subsister en bon végétarien. Les ramiers verts et les grives de passage y font escale; des rats nau-



UN ATTOLL CORALLIEN DANS L'OcéAN PACIFIQUE



ARCHIPELS MICRONÉSIENS (EX-ALLEMANDS)  
DEVENUS JAPONAIS DE PAR MANDAT DE LA LIGUE DES NATIONS  
DÉBARQUEMENT D'UN EXPLORATEUR



fragés y *robinsonnent*, des crabes y colonisent, et des huîtres y cimentent leurs immeubles à bon marché, sans crainte des caprices du change ni des lois sur les loyers.

Telle est l'histoire des atolls.

Plus étrange encore est la règle, plutôt le plan, immuable, des petits architectes invisibles : toujours, depuis que le monde est monde, ces infusoires (*Astrées, Méandrines, Madrépores, Oculines, Caryophyllies*) construisent leurs îles en forme d'anneaux, ovales ou circulaires, complètement ou incomplètement clos, avec un lagon marin à l'intérieur. Parfois, un îlot surgit au centre du lagon, ce qui permet, aux animalcules maçons de combler alors le bassin d'eau salée et de transformer bientôt l'anneau en une île entièrement plane. Ainsi naissent ces « oasis sur la mer », dus autant au travail des polypiers coralligènes, qu'à l'affaissement du pic de la montagne sous-marine autour de laquelle ces infusoires bâtissaient lentement, laborieusement, circulairement, leur mur, en vue du grand jour final de l'émersion. L'eau de mer qui remplissait encore, çà et là, les cuvettes de la plate-forme corallienne, s'assèche; le sel qui s'y était déposé en est chassé par le vent et fait place à l'eau des pluies, puits d'eau douce pour le naufragé. Certains de ces atolls ont de 4 à 5 kilomètres de diamètre (les plus petits); j'en ai vu d'autres qui atteignaient jusqu'à 140 kilomètres, également de diamètre (les plus grands).

Sur l'un d'eux, de petite taille, en pleine Micronésie ex-allemande, entre Rouk et Ponapé, très loin de toute terre, j'ai capturé, au cours d'une escale forcée, un papillon que l'on ne trouve jamais qu'à Java, papillon aux ailes de velours noir et de métal vert. J'ai crié au miracle!... Car cet îlot était complètement *inhabité*, tout à fait isolé des autres Carolines, sans nom sur aucune carte. Comment expliquer la présence de ce lépidoptère de Malaisie, voletant sur cet atoll perdu en plein Pacifique? Question embarrassante, mystérieuse, inexplicable, que je n'aurais jamais résolue sans le secours d'un ento-

mologiste de mes amis, lequel m'a donné, je crois bien, la clef de l'énigme.

Un tronc d'arbre au bord d'une rivière, est déraciné, à Java; la rivière l'entraîne jusqu'à la mer; le courant marin le prend et l'em-mène jusqu'à l'attoll où il s'échoue. Jusque-là, tout va bien pour le tronc, déraciné et charrié. Mais le papillon?... Attendez!.. A l'intérieur du tronc, ou dans un repli de l'écorce, bien à l'abri de l'humidité, il y avait plusieurs œufs d'insectes. Un de ces œufs, réchauffé et couvé, sur l'attoll, par la chaleur du soleil, éclot soudain, donne le jour à une chenille. Cette chenille se nourrit et grandit, grâce à la végétation de l'attoll. Puis, c'est le cloître et la nuit du cocon, d'où s'envole bientôt le lépidoptère vainqueur.

Ainsi, grâce à des infusoires invisibles, un papillon javanais naquit aux Carolines.

Depuis mon départ des Philippines, je navigue sous pavillon allemand — ceci se passe un peu avant la guerre — tantôt à bord d'un des confortables paquebots d'alors (*Norddeutscher Lloyd* de Brême : ligne de Hong-Kong à Sydney), tantôt à bord de goélettes faisant le cabotage d'île en île. Je navigue, dis-je, sous pavillon allemand, parce que je suis en pleine zone coloniale allemande du Pacifique et qu'il n'y a pas d'autre compagnie maritime pour me transporter en Nouvelle-Guinée. C'est, d'ailleurs, le seul moyen (pour moi, qui parle assez couramment la langue de Goethe) de bien connaître, de bien visiter et d'explorer un peu ces parages à peu près inconnus et où se sont seulement aventurés avant ou après moi : l'ingénieur hydrographe de la marine Chapuis, mon ami le comte Alphonse de Fleurieu, géographe et explorateur, enfin M. Edmond Masurel-Prouvost, le grand industriel lainier de Tourcoing, se rendant en Australie. Hommage à ces rares Français qui se sont aussi risqué en pays papou! Si peu, chez nous, ont suivi leur exemple!



Quels archipels passionnants à étudier ! Je ne me place pas, bien entendu, au point de vue zoologie, botanique et minéralogie, mais au point de vue ethnographie et anthropologie, mes deux *marottes*, comme vous savez. Ces régions lointaines — micronésiennes et mélanésiennes — sont habitées par des tribus et des peuplades extrêmement arriérées. Beaucoup d'entre elles, aux Mariannes et aux Carolines, ont vu aborder des « jaunes », sur jonques chinoises, ou sur sampans malais ; mais il en est encore, perdues dans cette poussière d'îles du Pacifique, qui n'ont *jamaïs* vu de « blancs ».

Je me souviendrai toujours de l'effroi, puis de la curiosité de ce sorcier et de ces femmes de chef mélanésien, à l'aspect de nos peaux blanches. Cela se passait dans une des îles de l'archipel des Hermites, entre Maronn et Louff, groupe découvert par Bougainville, vers la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis exploré, en 1792, par d'Entrecasteaux, à la recherche de La Pérouse. Une vedette remorquait la pinasse où je m'étais embarqué en compagnie de plusieurs miliciens indigènes et de cinq Allemands : les Herren Alfred Stübel et Fabian, les Doktoren Ernst Frizzi et Ebbeke, plus le mécanicien bavarois de la vedette. Lors, ce sorcier et ces femmes (dont un de mes clichés reproduit les *tutus* de... danseuses et les mamelles, hélas ! plus que pendantes !) nous prirent d'abord pour des *revenants* et se jetèrent face contre terre. Lorsque nous les eûmes rassurés par des paroles douces, des miroirs à treize sous et des colliers de pacotille, ces indigènes s'approchèrent de nous, nous tâtèrent les mains et nous tirèrent la peau du cou, comme pour vérifier la matérialité de notre existence humaine. Les femmes, plus bavardes que leur sorcier (craintif) et que leur vaillant époux (qui s'était enfui, tout tremblant, dans la brousse...), usaient avec nous d'un étrange langage de tête, aigu et enfantin, composé de plusieurs consonnes et surtout de la voyelle *u*. J'ai noté une de leurs phrases que je reproduis textuellement ici : « *Wayan ulu pulu, nulu nulu.* » J'offre une belle montre presque en

or, avec sa chaîne idem, au linguiste qui voudra bien me la traduire. Et je lui permettrai ensuite d'en faire des *mots croisés*. Qui concourt?

Je me revois au milieu de ce troupeau de femelles hideuses, criardes, charpardeuses, indiscrètes et fouilleuses comme des douanières. A mon tour d'inspecter leur quinzaine de huttes. J'y pénètre avec mes compagnons. Quelle saleté! Quelle odeur! Sueur humaine et poisson pourri... Comment peut-on vivre dans ces taudis infects et sombres, en une promiscuité répugnante et animale? Promiscuité non seulement des sexes — ce dont l'explorateur, un peu blasé, ne s'étonne plus — mais promiscuité des bien-portants et des malades. Voici, à côté de deux nouveau-nés sains et de leurs mères nourrices, une vieille mégère à demi rongée par la lèpre et un adulte dont le *lupus facial* a déjà mangé le nez et la bouche. Le cœur soulevé de dégoût et de pitié, je m'éloigne de ces infortunés pour aller étudier, sur la grève, leurs esquifs à balancier et leurs instruments de pêche. Je parviens bientôt à apprivoiser quelques-uns de ces indigènes à qui j'achète — plus exactement, je troque contre de la pacotille — un étonnant piège à... requins (que l'on pourra contempler à Paris, au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, section d'Océanie). Ce piège est composé d'un cliquetis de coques de noix de coco, destiné à attirer le squale par le bruit, puis d'un nœud coulant en fibres de cocotier tressées, se glissant et se fermant sur un morceau de bois très dur, affectant exactement la forme d'une hélice d'avion. Un autre de leurs instruments de pêche favori consiste en un harpon en fort bambou cinq fois barbelé à sa base.

Leurs idoles — dont j'acquiers aussi quelques-unes, au seuil des huttes — sont étranges et effrayantes, comme, d'ailleurs, presque toutes les représentations de la divinité, en Océanie. Elles sont grossièrement sculptées, façonnées et barbouillées de jaune, de noir, d'ocre et de blanc. Monstres à face humaine, grimaçants, à vous donner le cauchemar! Tellement terrifiants, tellement épouvantables



TYPES DE MICRONÉSIENS, EX-CANNIBALES,  
AUJOURD'HUI COLONS DE CIVILISATION NIPPONNE



PÊCHEURS ET PLONGEURS MICRONÉSIENS



que j'ai dû, par la suite, le cœur gros, les bannir de mes collections privées et prier M. le professeur Verneau, alors conservateur dudit Musée du Trocadéro, de les accepter avec d'autres dons et de les « hospitaliser » près des vitrines du prince Roland Bonaparte. Les armes de ces insulaires peu rassurants consistent surtout en casse-têtes, en massues et en arcs de bois élastique mais résistant, ainsi qu'en flèches, faites de roseaux légers et déliés. Ces Mélanésiens usent aussi de longues lances en bois poli comme de l'ébène, terminées par une pointe en obsidienne noire, ou par un triple harpon en arêtes de poisson. Enfin, leurs outils se ramènent à une hache et à une herminette, en obsidienne, extrêmement rudimentaire, ficelée et consolidée par des fibres de cocotier.

Dans d'autres îlots, sans nom géographique bien établi (car il y a, souvent, querelle d'atlas, en ces parages), il m'est arrivé, un jour, de plonger dans la stupeur d'inoffensifs pêcheurs en leur fabriquant sous le nez de la glace. Mais, mon record de « sorcellerie », le voici : j'ai émerveillé une trentaine de sauvages et de sauvagesses avec mon briquet automatique en nickel. Ces Océaniens ne se lassaient pas de le faire fonctionner!... J'ai dû l'abandonner à leur moricaud de chef, lequel m'a gratifié, en échange, de son horifiant masque de guerre (offert, également, depuis, par moi, au Musée du Trocadéro). Avouez que je n'y ai pas perdu!

En Nouvelle-Guinée ou Papouasie, dans ma remontée du fleuve Yambô, en plein pays d'anthropophages, de fétichistes et d'oiseaux de paradis, j'ai vu, dans un village, une femme papoue allaiter, d'un sein, son marmot, et, de l'autre, un porcelet. On ne se rend pas très bien compte, là-bas, de la différence animique qui sépare l'humanité de l'animalité. La meilleure preuve en est dans cette survivance du cannibalisme en cette immense île volcanique, plus grande que Madagascar, et que les géographes hollandais appelaient encore, il n'y a pas longtemps : *Terra Incognita*. Partout ailleurs, en Océanie,

sauf dans l'archipel Bismarck et aux Salomon, le cannibalisme est en voie de disparition. Nos Nouvelles-Hébrides (tellement plus françaises qu'anglaises, malgré cet absurde et périmé Condominium!...) l'ont éliminé peu à peu, d'elles-mêmes. Mais la Nouvelle-Guinée conserve encore cette déplorable et barbare pratique, à l'intérieur et sur quelques fractions côtières de son vaste territoire. Représailles guerrières de tribu à tribu ? accomplissement d'un rite ? ou gourmandise ? J'inclinerai plutôt à la troisième et dernière hypothèse, me souvenant de la convoitise gastronomique des Papous mi-civilisés du littoral, interrogés au cours de mes escales à Erimahafen, Potsdamhafen, Berlinhafen, Finschhafen, Friedrich-Wilhelmshafen, puis à Samarai, colonie australienne.

— Vous pas pouvoir savoir, *Sir*, combien *bon* à manger, jeunes filles, chez nous, bien grasses !

Et dans leur *piggin*, plus anglais qu'allemand, ces braves anthropophages, non-convertis, m'assuraient que les « blancs », à la viande un peu salée, figuraient à la seconde place sur la carte de leurs menus, tandis que les « jaunes », au goût d'huile rance et d'opium, constituaient, chez eux, la troisième série, bref, les bas morceaux. Par « jaunes », entendez ici le Malais et le Chinois, car j'imagine que les côtelettes d'un Japonais, fin, délicat, lettré et non fumeur d'opium, seraient aussi prisées, là-bas, que nos robustes aloyaux européens ou américains ?

Ces Papous autochtones de la Nouvelle-Guinée appartiennent au type *négrito* d'Océanie et présentent de grandes divergences somato-anthropologiques et crâniennes d'avec les Mariannais et les Caroliniens. Je me souviens de ma curieuse méprise, au cours d'une escale à Yap, île située entre Anson Island et l'archipel ex-espagnol des Palaos, ex-allemand des Palau (en anglais Pelew), et aujourd'hui possession japonaise, de par mandat de la Ligue des Nations. Ainsi va l'histoire coloniale. Nous devons embarquer — à bord du *Coblentz*, com-



ILE DE LOUFF (EX-MÉLANÉSIE ALLEMANDE) :  
LES CINQ FEMMES D'UN SORCIER ANTHROPHAGE



IDOLES ET FÉTICHES OCÉANIENS DES ILES CAROLINES,  
MARIANNES, MARSHALL ET PALAOS, COLONIES JAPONAISES  
(Dons de M. Robert Chauvelot, explorateur,  
au Musée Ethnographique du Trocadéro, à Paris.)





mandé par Herr Kapitän Krugkist — S. Exc. le D<sup>r</sup> Hahl, gouverneur général de l'Océanie (alors) allemande. Dans une barcasse, encombrée des bagages du haut fonctionnaire, je voyais venir vers moi, se présentant de dos, deux jolies et sveltes insulaires. J'admirais l'élégance de leur taille, les proportions de leur cou, de leurs épaules et de leurs bras, leur port de tête harmonieux, la courbe de leur nuque. A un moment, les deux jeunes femmes se retournèrent d'un même mouvement vers le paquebot-malle du *Norddeutscher Lloyd*. Elles avaient des yeux noirs splendides, un teint mat ambré, des dents éclatantes, un nez discret, un pur dessin de lèvres rouges en arc, des attaches fines de poignet, portant bracelets, et des cheveux longs, crépelés, moussus, retenus par un long peigne en bois, dont les dents étaient disposées horizontalement à chaque bout. Elles me parurent avoir peu de poitrine (mais, j'en appelle à mes charmantes lectrices : n'en faut-il pas plutôt *peu* que... *trop*, surtout là-bas?) Vêtues d'une blouse blanche et d'une petite jupe rouge, elles sautèrent gracieusement de leur embarcation sur l'escalier de la coupée dont elles remontèrent les marches en trois bonds avec une agilité d'écureuil qui m'étonna. Quelle jambes fines et nerveuses! Quel galbe de mollets!... Alors, je vis de près ces adorables filles et je ne pus m'empêcher de pousser un cri de stupeur et de désappointement. Mes deux Micronésiennes, portant ceinturon et baïonnette au côté, n'étaient autres que deux gendarmes caroliniens, chargés de veiller sur les bagages du gouverneur!... *A beau mentir qui vient de loin*, dit le proverbe. Même de Yap (Carolines occidentales). Moyennant une bonne chique nattée de tabac de Virginie, j'ai pu photographier les deux pandores, objet de ma flamme et de ma déception.

Mais revenons à nos Papous, dont je disais que — quoique athlétiques, musclés, genre Apollon ou champion olympique — ils n'avaient rien de la grâce efféminée des Caroliniens et des Mariannais. Mais, si ces mâles guerriers cannibales de la Nouvelle-Guinée sont

de beaux hommes, aux hauts cheveux crépus en forme de tête de loup, je dois à la vérité de confesser que leurs femmes, jeunes ou vieilles, sont, toutes, affreuses. Une question se pose. Si laides, comment peuvent-elles être *délectables*, en tant qu'entre-côtes, ou escalopes, ainsi que me l'affirmaient ces Papous demi-civilisés du littoral?... L'occasion — mon Dieu! on se fait à tout, quand on explore à la découverte — m'a manqué, de très peu, il est vrai (car, un matin, peu s'en est fallu...), de juger si la chair d'une jeune... laideur papoue vaut celle du cochon de lait océanien, dont je raffole?... D'autres que moi, qui le savent, et pourraient le dire, n'en souffleront jamais mot. Secret professionnel! N'insistons pas.

Nous voguons, le long de villages lacustres sur pilotis, croisant d'étranges tartanes, sous un ciel indigo, par une chaleur étouffante. Sur le gaillard d'avant, un puffin ténuirostre, mouette entièrement *noire*, s'est abattu, exténué de voler dans une atmosphère de four. La pauvre bestiole se laisse caresser comme un pigeon, en roulant des yeux ronds, effarés. La mer, elle-même, est si surchauffée, à sa surface, que de grands merlans, pour se rafraîchir, bondissent à des hauteurs, variant de 5 à 8 mètres. La transparence des eaux est telle que nous apercevons distinctement de magnifiques poissons rouges, verts, noirs, *turquoise*, qui se poursuivent à travers les éponges, les madrépores et les coraux.

Mais les « oiseaux de paradis », demanderez-vous, non sans à-propos, Mesdames, à l'auteur de ces *Iles de Paradis*, ne nous en direz-vous pas quelque chose? Je serais impardonnable, ma foi, de ne pas vous en parler, moi qui ai eu l'occasion d'en tirer, d'en abattre, d'en manquer, et d'en acheter, enfin, tout bêtement, dans les comptoirs et factoreries de la côte.

Ah! les superbes, les admirables merles, à la gorge vert métallique, aux flancs touffus, dorés ou pourpres, ou blancs, ou bleus, rarissimes!.. Avec quelle hâte fébrile, je les cherchais du regard sur les

eucalyptus, les acacias, les mimosas, les tectonas et les cycas, quand j'entendais leur cri, celui du mâle, si spécial, à la fois rauque et glapissant : « *Ouak! ouak! ouako!* », ou encore tendre, langoureux : « *Koua! Koua! koua! koua!* » Mais le paradisier, à quelque espèce qu'il appartienne — *grand émeraude, lophorine superbe, diphyllode magnifique, manucode, king's Paradise bird, siflet à gorge dorée, Nébuleux*, etc... — est prudent et méfiant. Perché sur le sommet de son arbre, il se tait et se dérobe aux regards, dès qu'il entend le moindre bruit. On dirait qu'un instinct secret l'avertit que sa parure éblouissante attire sur lui la flèche ou la balle, mortelle, du chasseur. Sa femelle, brune et laide, est moins sauvage. On l'approche aisément. Mais à quoi bon tuer cette grosse merlette en robe de bure, sans flancs d'or, sans rien de ce qui fait la gloire de son époux?... Mieux vaut tâcher d'atteindre ce mâle, si difficile à tirer, qui traverse clairières et torrents d'un vol rapide, inégal, capricieux, *ondulé*, dû à l'obligation où il se trouve de se diriger contre le vent et de rabattre les flancs chevelus de son encombrant et rutilant plumage. Quand il prend son essor, ce mâle, on ne voit guère, en effet, de lui, qu'un beau panache orangé, ou pourpre, qui chatoie sur le vert des frondaisons. Même posé sur une maîtresse branche, il continue à s'y agiter en mouvements saccadés, pétulants, prétentieux. Il bat des ailes, secoue ses flancs, hérissé ses plumes, fait le beau.

Détail curieux : les jeunes mâles ont ce même aspect insignifiant, brun, uniforme, des femelles, dont j'ai parlé plus haut. Ce n'est que peu à peu que leur pousse ce merveilleux manteau qui, chez eux, grandit avec l'âge. Ces oiseaux se nourrissent surtout de graines et de fruits, en particulier de ceux du tek et du figuier. Conscients de l'infériorité de leur vol, ils redoutent les vents violents qui ébourifferaient leurs flancs et les deux longues plumes filiformes de leur queue; et ils se tapissent sous un tronc d'arbre, à l'approche d'une tornade ou d'un orage. Mâles et femelles défendent leur progéniture

avec un même courage et poursuivent à outrance leur ennemi. Les « peaux » des mâles, avant la guerre, se vendaient un bon prix dans les comptoirs de la côte — environ le tiers de leur valeur, en Europe — mais j'ai toujours constaté que les paradisiens pourpres atteignaient de plus hauts taux que les paradisiens orangés. Les blancs ont moins de valeur. Quant aux bleus, rarissimes, ils se vendent, paraît-il, au poids de l'or. Mais je n'en ai jamais vu. *L'oiseau bleu* de Maeterlinck, peut-être?

J'ai quitté à regret cette *Terra Incognita*, sa jungle épaisse et luxuriante que les Allemands nommaient *Urwald*, ses montagnes de plus de 4.000 mètres (Mont Bismarck et Mont Finisterre) couvertes de neige, parfois de glaciers, son fleuve Yambô, ses *dobos*, ou huttes aériennes au sommet des arbres, ses sorciers, ses villages lacustres, ses forêts d'eucalyptus, enfin son île Raghetta, où une mission catholique bavaroise évangélise méritoirement une tribu encore sournoisement cannibale. J'ai dit adieu à ces excellents Papous (je dis : excellents, puisqu'en somme, ils ont respecté ma chair *seconde qualité*). Et, surchargé d'armes, de tamtams, d'idoles, de fétiches, de parures, de gris-gris et de dépouilles cynégétiques (casoars, gouras, kangourous, opossums, sangliers, peaux de « paradis », iguanes et serpents), je me suis réembarqué à bord d'un paquebot du *Lloyd*, à destination de l'archipel Bismarck, au nord-ouest des Salomon.

Bientôt, les derniers brisants et les derniers cocotiers de la Papouasie ont disparu. C'est, de nouveau, la mer d'huile des tropiques, et cela, jusqu'au lendemain matin, car nous filons régulièrement nos treize nœuds prescrits. A Rabaul, capitale administrative de l'Océanie allemande, je me réjouis de retrouver cet aimable et éminent gouverneur général, le D<sup>r</sup> Hahl, et son second assesseur, M. Alfred Stübel, ancien élève (et, par conséquent, mon ancien condisciple) de l'École libre des Sciences Politiques de Paris. La terrible et impitoyable

guerre de quatre ans, qui nous a divisés, ne m'empêchera jamais, aujourd'hui et demain, de rendre hommage aux capacités de ces hommes, à leurs mérites, à leur dur labeur colonial, à leur bonne grâce et à leur cordiale hospitalité. Si osé que cela puisse paraître, j'affirme que je me suis senti, parfois, plus proche d'eux que de bien d'autres colons étrangers, neutres ou alliés. Que celui qui n'a jamais voyagé aux antipodes de Paris et de Berlin, me jette la pierre ! Je suis tellement sûr qu'elle leur retombera sur le nez. De grâce, ne faisons pas, de notre surpatriotisme métropolitain, un impécunieux article d'exportation. Laisser aux Allemands leurs colonies dans l'univers eût peut-être été une suprême sagesse ? Cela les eût peut-être aidés à se relever, à sauver de la ruine leurs... vainqueurs ?

Et voici de nouveaux « oasis sur la mer ». Car nous voguons vers l'ancienne Louisiade de Bougainville et vers ces deux longues îles, l'une perpendiculaire à l'autre, appelées, jadis, Nouvelle-Bretagne et Nouvelle-Irlande, et baptisées depuis, jusqu'en 1918 : Nouveau-Mecklembourg et Nouvelle-Poméranie. Elles constituaient, toutes deux, avec le Nouveau-Hanovre et le Nouveau-Lauenbourg, ce fameux archipel Bismarck, où mon beau-père Alphonse Daudet situa l'action de son *Port-Tarascon*, d'ironique et vengeresse mémoire. Une aventure lamentable et véridique, semée d'ossements français, s'est jouée là-bas, à Port-Breton. Hélas ? sans Tartarin, pour l'égayer...

Rabaul, où je débarque à l'heure *punkt*, comme on dit en allemand, c'est-à-dire à l'heure exacte annoncée, est, depuis ces cinquante dernières années, le troisième siège de l'Administration allemande en Océanie. Succédant à Friedrichs-Wilhelmshafen (Nouvelle-Guinée) et à Herbertshöhe (Nouvelle-Poméranie), cette factorerie de Rabaul (Nouveau-Mecklembourg) paraissait, à la veille de la guerre, appelée à devenir le centre prospère de tous les établissements germaniques d'alentour. A en croire le Gouverneur Général Hahl et le R. P. Couppée, supérieur (français) des missionnaires catholiques

(bavarois) d'Herbertshöhe, le choix de l'emplacement de Rabaul, dernière capitale, fut surtout dicté au ministère des Colonies du Reich par un souci de salubrité plus grande. La plupart des habitations administratives et coloniales, villas et bungalows, postes, club, hôpital, écoles (européenne et indigène), toutes constructions conçues à la hollandaise, ont été effectivement étagées à une certaine altitude et à flanc de coteau, à environ une bonne demi-heure de marche à pied du port. Je n'ai trouvé au bas des collines néo-poméranienne que les bâtiments de la douane, les docks, les bureaux du Lloyd et, un peu plus loin, le Jardin botanique, consacré surtout à la culture de l'hévéa (caoutchouc) et de la *Bixa Orellana*, plante locale dont le jus (couleur ocre ou rouge vif) sert à la coloration des fromages de Hollande.

Les indigènes de l'archipel Bismarck appartiennent encore à la grande famille des Négritos d'Océanie; mais ce sont de moins beaux et moins robustes hommes que les Papous. Leurs crânes aux cheveux crépus courts — que j'ai mesurés plusieurs fois avec mon savant compagnon de voyage, le D<sup>r</sup> Ernst Frizzi, anthropologue munichois, disciple de l'illustre Rancke — s'apparentent plutôt au rameau salomonien, ultérieurement étudié par le même D<sup>r</sup> Frizzi, aux îles Bougainville (allemande) et Choiseul (anglaise). Mais, comme leurs voisins papous, ces insulaires sont arriérés, cannibales et fétichistes. J'ai gardé, notamment, le souvenir d'une certaine excursion — bigre! peut-on qualifier cela d'*excursion!* — faite à l'île Matupi avec un Allemand, Herr Timm, négociant doublé d'un consul de Norvège (!), lequel me fit les honneurs des mille et quelques insulaires, malingres et chétifs, de son comptoir de coprah mélanésien. Ah! que nous étions loin de mes athlétiques Néo-Guinéens, chasseurs d'oiseaux de paradis! Et comme pesaient, lourdement, sur mes épaules, mes bras et mes cuisses, les regards chargés de convoitise et de gourmandise de ces Bismarckiens affamés!



NOUVELLE-GUINÉE : UN CHEF DE TRIBU CANNIBALE PAPOUE



NOUVELLE-GUINÉE : L'EXPLORATEUR ROBERT CHAUVELOT  
FRATERNISANT AVEC LES ENFANTS D'UN CHEF DE TRIBU CANNIBALE PAPOUE





— *Geben Sie Acht!* (Prenez garde!) me disait, ce même soir-là, en riant, le Fregattenkapitän Habenicht, commandant l'avisosondeur « *Planet* », à bord duquel « Herr Konsul » Timm et moi, sablions un authentique Moët et Chandon.

Et l'officier ajoutait, en claquant de la langue :

— *Teufel!* Un Parisien *ausgezeichnet*, et de votre âge, serait extrêmement *goûté* de nos notables de Matupi!

.....  
Le lendemain, je brûlai compagnie aux « notables » de Herr Timm, pour mettre à l'abri mes côtelettes premières.





## CHAPITRE XVIII

### MAORIS ET GEYSERS DE NOUVELLE-ZÉLANDE

Long séjour d'un « bailli interrogant » en Australie — Je retrouve, en Tasmanie, l'explorateur et géographe Alphonse de Fleurieu — Navigation sur les froides et mornes mers australes — Remontée de la Nouvelle-Zélande du Sud — Étonnante européenisation des Maoris d'aujourd'hui — Le « bon ange hôtelier » de Rotorua — Réception chez le chef indigène Patara-té-Touhi — Le « Pihé » — Présentation à « Georgina », guide patentée de Whakarewarewa — Sept lacs voisins, mais différents — Les geysers en action — Adieux à « Georgina »...

**J'**AURAIS pu m'attarder plus longuement à la relation détaillée de mon périple de circumnavigation et d'exploration<sup>7</sup> en Micronésie et en Mélanésie. Mais je crains qu'un tel sujet, un peu ardu et scientifique, ayant déjà fait l'objet de nombreux rapports en France et à l'étranger, bref, relevant plutôt de la géographie et de l'ethnographie que du voyage proprement dit, ne dépasse le cadre de ces impressions spontanées, écrites en un style *volontairement* libre, enjoué et familier...

Et puis, n'oublions pas, je vous prie, notre titre : *Iles de Paradis!*

Notre troisième but à atteindre est Tahiti, c'est entendu. Vous en verrez poindre, à l'horizon du chapitre suivant, la couronne, je

veux dire ce bouquet de pics assemblés qu'on a si justement et si poétiquement baptisé *le Diadème*. Mais, d'ici notre arrivée matinale à Papeete, accordez-moi le droit de faire avec vous, durant tout ce chapitre, encore un peu d'école (ou plutôt de navigation) buissonnière. Ce sera, si vous voulez bien — et vous ne le regretterez pas — en Nouvelle-Zélande, dans ce décor sombre, aride, tourmenté, infernal, mais grandiose comme l'Islande, décor de montagnes, de lacs, de geysers et de volcans, bien propre à faire valoir, par son contraste, l'Éden de paix exquise que sera Tahiti.

Nous laisserons donc, d'abord, de côté les... moins laides Papoues de Samarai, île et colonie *australienne* (car l'Australie d'aujourd'hui possède *son* drapeau, *son* armée, *sa* marine, *ses* finances, *son* socialisme et *ses*... colonies — à part cela, l'Australie est *anglaise!*) Cette île de Samarai, en Papouasie (Papua), fut découverte le 20 avril 1873 par le Captain John Moresby, qui l'explora, par conséquent bien des années avant Chapuis, Fleurieu et moi, et lui donna d'abord le nom bizarre de « Dinner Island »... sans doute parce qu'il y trouva les Samaraiens en train d'y *dîner* d'une de leurs jouvencelles?

Puis, nous brûlerons — ah! ça, oui! — toute cette immense Australie que j'ai visitée à fond, pour m'instruire, pour me documenter (en vrai « bailli interrogant » de Rabelais, ainsi que m'appelle mon excellent camarade de lettres René Benjamin, rabelaisien et balzacien, par affinités de verve et de talent). Nous la brûlerons, cette cordiale et joviale Australie, parce que ni Brisbane et sa sinueuse rivière, ni Sydney et sa baie, rivale de celle de Rio de Janeiro, ni Melbourne et ses bâtiments de capitale londonienne, ni Ballarat et Bendigo, cités de l'or, ni Adelaïde et ses moutons frigorifiés, ni Perth et ses cygnes noirs, ni, enfin, cette Terre Alexandra, ses déserts et ses lacs salés du centre, ni rien d'autre, là-bas, n'est « île de paradis », pas même « île d'enfer » comme cette étrange Nouvelle-Zélande dont je vais vous parler.

L'Australie, c'est — à part ses lapins ravageurs et ses fastidieux eucalyptus, ses curieux marsupiaux (kangourou, wallaby, opossum, wombat, phascolome), ses paradoxaux monotrèmes (échidné, ornithorhynque), ses étonnants oiseaux (ménure ou oiseau-lyre, émeu, casoar, geai *jakass* et kakatoès) — l'Australie, c'est avant tout un pays agricole comme le nôtre, un pays de grande culture, où l'on « fait » du cheval, du bœuf et surtout du mouton à haute dose, où la laine a victorieusement et définitivement supplanté la pépite, capricieuse et décevante. J'aurais pourtant voulu vous décrire ses beautés naturelles, à cette Australie : ses paysages tropicaux du Nord et du Queensland, les danses mystiques de ses sauvages du golfe de Carpentarie et du détroit de Torrès, les méandres de son fjord de Sydney, le « halo » de ses Montagnes-Bleues (Nouvelles-Galles du Sud), les stalactites et stalagmites de ses grottes féeriques de Jenolan, son concours de patinage en plein air, le 5 juillet (!) à Melbourne, sa réserve indigène de Corranderk, près d'Healesville (Victoria), où de noirs Australiens — aussi noirs que nos Ouolofs sénégalais de Dakar, Gorée, Rufisque et Saint-Louis — m'enseignèrent l'art de lancer le mystérieux *boomérang* qui file droit devant soi, culbute sur lui-même à moitié course, décrit une orbe, frappe le but et revient, finalement et docilement, se poser aux pieds de son *lanceur*.

Même autodafé pour la Tasmanie, ou Terre de van Diémen, où je débarque, à bord du *Rotomahana*, venant de Melbourne, Tasmanie dont nous brûlerons, avec la même alacrité, les célèbres vergers de pommiers quasi-normands, les parcs de moutons de Launceston et de Hobart-Town, les splendides forêts de fougères arborescentes où se cachent encore deux raretés carnassières que l'on ne trouve que là : le *thylacine* (ce *tasmanian-wolf*, loup-tigre à poche marsupiale) et le *native-devil*, petit dasyure de la taille d'un basset, noir, d'aspect repoussant, féroce, réputé indomptable — dompté pourtant et apprivoisé comme un chien par une digne dame anglaise à cheveux blancs,

habitant à Beaumaris, dans la banlieue de Hobart-Town : Mrs. Roberts, éleveuse également spécialisée en kangourous et wallabys d'exportation.) C'est tout juste si je me permettrai de vous rappeler, en passant, et à la vapeur, que les deux derniers Négritos autochtones de Tasmanie, nommés, lui, William Lannee, elle, Lalla Rooke, de son vrai nom, Truganini, sont morts, le premier en 1869, la seconde en 1876. Donc, plus de Tasmaniens en Tasmanie : plus rien que des pommes et des moutons... mais beaucoup !

Environ seize minutes avant le départ de mon paquebot, le *Moana*, qui doit m'emmener de Hobart-Town à Bluff (Nouvelle-Zélande du Sud), je vois arriver à fond de train, sur le quai, une auto, d'où saute quelqu'un, emmitouflé d'opossum et tout couvert de poussière. Pas possible!... C'est mon vieil ami et confrère explorateur, le comte Alphonse de Fleurieu. Il pousse un cri de joie en m'apercevant à bord. Nous nous sautons au cou. Je le savais en Tasmanie depuis un an, occupé à obtenir, opiniâtement, du Gouvernement tasmanien, la revision et la correction des cartes géographiques de la région; je lui avais télégraphié de Melbourne, mais j'ignorais l'adresse exacte de sa dernière résidence, ou plutôt de son dernier déplacement.

— Votre télégramme a couru après moi, mon bon ami, me dit-il, et je reviens tout exprès de Swansea pour vous serrer la main, avant votre départ. Quel dommage que vous ne restiez pas plus longtemps à Hobart ! Je vous aurais présenté à tout le monde. Mes géographes vous auraient fait fête. Vous nous auriez parlé de vos Papous... Pourquoi, diable ! êtes-vous si pressé ?

Je lui réponds que je viens de séjourner longuement en Australie et que je ne dispose pas, comme lui, d'un an pour obtenir — belle victoire, aussi bien pour lui que pour nos gloires nationales — pour obtenir, dis-je, que la Tasmanie, après l'Australie, nous restitue courtoisement, sur ses atlas, les noms français attribués par nos illus-

tres navigateurs aux îles, presqu'îles, baies, golfes et caps qu'ils furent les premiers, soit à découvrir, soit à cartographier en Océanie. On avait *anglicisé* tout cela, depuis eux !

— Quel dommage ! répète mon ami. Mes géographes sont si gentils... J'ai déjà obtenu la Pointe Bonaparte et la Baie Fleurieu, en souvenir de mon aïeul, ministre de la Marine sous Louis XIV et organisateur de l'expédition de La Pérouse. Je leur ai parlé de vous : ils connaissent votre nom et vos livres. Notre consul voudrait donner un dîner en votre honneur. Tâchez donc d'arranger tout ça. Ah ! il faut que je vous charge aussi de dire à nos collègues qui font partie de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris... (ici, quelque chose de confidentiel)... Maintenant, vite chez le Commissaire !

Je suis ébranlé, près de céder... Mais, à ce moment, la cloche du bord sonne. Plus que dix minutes avant le départ !... Le commissaire consulté répond assez sèchement (commissaire pas *bon enfant*, celui-là !) que je puis descendre, si bon me semble, mais que la cale aux bagages est fermée, bouclée, et que mes malles et caisses de collections ne peuvent plus en être extraites. Elles partiront de toute façon avec le *Moana*, quittes à m'attendre là-bas, à Bluff, en Nouvelle-Zélande. Perplexité !... Car je suis maniaque comme pas un ; et je n'aime pas beaucoup me séparer de mes bagages, ni de mes caisses... Je voudrais bien, aussi, ne pas me séparer de mon ami, retrouvé au bout du monde, et avec qui, précédemment, je m'étais rencontré, si agréablement, aux Indes, chez notre fastueux amphitryon le Maharajah de Kapurthala.

Cinq minutes se passent ainsi à ergoter sur le départ du prochain courrier, puis sur les possibilités de coïncidence avec les paquebots néo-zélandais à destination de l'archipel de Cook et de Tahiti.

Et la sirène mugit... Trop tard ! *Alea jacta est !* Je n'ai plus le choix : il faut partir.

— Rageant, tout de même! murmure l'excellent Fleurieu, désolé. Dire que, si je n'avais pas eu cette maudite panne d'auto avant d'arriver à Hobart, nous arrangions tout cela, et je vous enlevais, là, avec votre *suit-case*, votre smoking, vos appareils à photo, votre jumelle. Au besoin, je vous aurais prêté des mouchoirs et des cols. Nous devons avoir la même encolure?... Mais sapristi! il faut que je vous quitte : ils retirent les amarres.

Puis, sur la passerelle, avec un soupir :

— Veinard qui s'en va à Rotorua, chez les Maoris! Comme je voudrais les revoir avec vous, ces geysers de Whakarewarewa!... Allons, adieu!

A la hâte, nous nous donnons l'accolade, après ce pauvre petit quart d'heure de bavardage, aux antipodes de notre patrie.

Second coup de sirène.

Il n'y a pas à dire, ce damné *Moana*, dont je maudis l'implacable exactitude, part à l'heure dite. Lentement, il se détache du *wharf* d'Hobart-Town pour sortir de la rade encerclée de montagnes, et pour gagner le large...

Du quai, où il agite très classiquement son mouchoir, Alphonse de Fleurieu me hurle encore :

— A bientôt, mon vieux! Dans six mois. Écrivez-moi! Toujours même adresse. On fera suivre... Et n'oubliez pas la Société de Géographie!

Mer houleuse...

Mais, rebelle au mal de mer, je ne m'en porte pas plus mal. Oh! les belles vagues bondissantes, écumantes, rugissantes!... Même, j'en arrive, pipe au bec et l'estomac bien lesté, à classer comme *sport* cette chasse perpétuelle de moi-même, d'un bord à l'autre, ou d'avant en arrière. Aïe! quel coup de roulis!... Il suffit, en somme, de ne pas tomber, de s'accrocher d'instinct à quelque chose, de résister





WHAKAREWAREWA (NOUVELLE-ZÉLANDE)  
LA RÉGION VOLCANIQUE DES SOLFATARES ET DES GEYSERS



VILLAGE MAORI EN NOUVELLE-ZÉLANDE :  
LE « PAH » OU ENCEINTE CIRCULAIRE FORTIFIÉE



par un coup de reins au déplacement qui vient. Et quelles délices que ces embruns frais sur les joues, que cette eau salée sur les lèvres, leit-motiv impérieux, bourrade circonstanciée de notre mère La Mer, nous rappelant notre origine! N'est-il pas dit, dans la Bible, que « Dieu tira l'homme du limon de la terre »? Limon marin, s'entend. Hypothèse, ou certitude, de paléontologues et de géologues, nullement en désaccord scientifique avec les Écritures. Et voilà comment René Quinton, apôtre et prédicant de notre origine océane, fut une manière de génie.

Second jour de traversée. Houle plus dure, encore...

Pendant ces deux longues journées tristes et grises, c'est le large, sans aucune terre en vue. Passagers moroses. Il fait froid. Dame! c'est le plein hiver austral. Nous piquons de plus en plus vers le midi. Nous trouverons certainement neige et glace en Nouvelle-Zélande. Rien de morne comme ces mers du Sud-Pacifique, généralement déchaînées, aux fortes lames métalliques, presque d'un noir d'encre, qu'effleurent de leurs ailes, avec des cris funèbres, les noirs pétrels géants de Tasmanie, plus gros qu'une oie, et les *wandering* albatros, dont la taille dépasse celle des plus forts pélicans. On imagine quelle puissance et quelle continuité de vol peuvent avoir ces oiseaux de tempête, toujours en quête de proie.

Tout à coup, vers l'est, une terre basse, couverte de neige par endroits, puis un port émerge, à l'horizon : c'est Rocky-Bay, puis Bluff, la ville la plus méridionale du monde, de même qu'en Norvège, Hammerfest — que j'ai visitée, il y a quelques années, en me rendant au Spitzberg et à la banquise boréale — est la cité la plus septentrionale de l'univers. Je frissonne en débarquant sur ce sol rocheux, dénudé, sans arbres, ni végétation rampante. Frisson de froid, en plein août (moi qui ne suis pourtant pas frileux), mais plus encore frisson de solitude, de mélancolie, d'angoisse... Dieu! que je suis loin des miens, de mon pays, de ma race, dans cette affreuse,

lugubre et provinciale cité anglo-saxonne, où je ne peux même pas me réchauffer avec un bon punch (car l'alcool, ici, est interdit, comme en Amérique, par une municipalité, ou un district, ou un Dominion, d'une austérité et d'un puritanisme à vous donner le goût du vice!) Je me contente donc d'avalier un *lemon-squash* chaud (pouah!), tandis qu'un marinier me désigne du doigt un fort voilier qui quitte le port de Bluff, cinglant d'abord vers l'île Stewart, puis vers les îles Auckland et Macquarie, enfin vers les terres lointaines de l'Antarctique.

— L'île Stewart, me dit le loup-de-mer, c'est là qu'il y a de fameux bancs d'huîtres! Une petite tribu de Maoris les exploite en grelottant. Et c'est de là, aussi, *Sir*, qu'est partie pour Londres la dépêche de *notre* Shackleton, quand il est revenu, pour la première fois, de *là-bas*... Pas comme le pauvre *Captain* Scott que j'ai connu, à bord du croiseur *Essex*, avant son départ pour le Pôle Sud...

Le Pôle Sud?... Scott, le héros, le martyr, victime du *blizzard* antarctique, Scott près de qui j'ai vécu d'inoubliables jours avec le capitaine de frégate Jean Charcot, dans les neiges du Lautaret?

Brrr!... Ne nous éternisons pas trop à Bluff. Vite! Une carte postale, envoyée d'ici à ce cher et grand Jean Charcot, signée de son « phoque » affectionné. Puis un article pour l'*Écho de Paris*. Et en chemin de fer, pour remonter, aussi rapidement que possible, la plupart des villes de Tawaï-Pounamou, c'est-à-dire de cette Nouvelle-Zélande du Sud. J'ai hâte de quitter ce pays froid, ingrat et rebutant, pour gagner l'autre île, moins sinistre, et même grandiose, celle du nord, Ika-na-Mawi, d'où jaillissent les célèbres geysers et où l'on trouve encore, en les cherchant bien à l'intérieur, les plus nombreuses et plus curieuses peuplades maories. Voici donc, — annoncées et criées par moi, un peu comme des noms de gares — voici Invercagill, ville écossaise, ses rues droites, son jardin coquet, mais sa rivière noirâtre;

voici Otago et ses mines d'or, Dunedin, autre ville qu'on jurerait aussi d'Écosse, plus grande, plus affairée, plus jolie, plus gaie, avec ses églises presbytériennes et méthodistes, ses squares peignés, son beau Musée, sa colline de Roslyn et sa promenade romantique du « Ruisseau de Morrison », aux rochers moussus et coiffés de fougères; et puis voici des landes, des landes à perte de vue, où paissent des moutons. De Port-Chalmers à Christchurch, mon train longe, tantôt la mer, tantôt de sauvages montagnes couvertes de neige. J'admire, en passant, l'activité de Timarou et de son port, qui sert d'escale aux bâtiments de la *Shaw Savil Albion & Co*. Enfin, voici, sous une pluie fine et persistante, voici Christchurch, la seconde cité du double Dominion. Pas grand'chose à voir dans cette vaste agglomération insignifiante, plate et laide (quelle banalité en comparaison de Dunedin!), sauf, encore, un très intéressant musée, contenant notamment une superbe collection de squelettes d'autruches géantes (*Moa dinornis*) aujourd'hui disparues.

Le soir même, à 5 heures, un paquebot de la Compagnie Néo-Zélandaise *Union Line*, m'emmenait de Lyttelton, port de Christchurch, à destination de l'Ile du Nord et de Wellington, capitale du Dominion.

De Wellington — où je retrouve, à l'hôtel, par une curieuse coïncidence, deux aimables compagnons de voyage en Papouasie et en Australie, un Belge, M. Robert Kreglinger, d'Anvers, et un Allemand, M. Félix Friedheim, de Cöthen (Anhalt) — je gagne, par train express, Rotorua, centre d'excursions dans la région la plus réputée de toute la Nouvelle-Zélande du Nord pour ses lacs, ses geysers et ses volcans. Le district de Rotorua passe en même temps pour être le refuge des derniers Maoris restés vraiment indigènes, c'est-à-dire réfractaires à une européenisation qui, dans le double Dominion, fait, d'année en année, *tache d'huile*.

On s'étonne à bon droit d'une aussi rapide adaptation des Maoris à nos mœurs d'Occident : elle fait le désespoir de l'ethnographe et menace de ruiner toute couleur locale en Nouvelle-Zélande. Ces Maoris, à deux générations près, étaient encore, en effet, de farouches guerriers et de solides cannibales : ils se mangeaient cordialement entre eux et rôtissaient non moins allégrement les missionnaires protestants que leur dépêchait l'Angleterre; ils s'habillaient de manteaux de *phormium tenax*, entremêlés de duvet de *kiwi* ou aptéryx, et se nouaient le chignon avec deux plumes plantées au-dessus du crâne, à la façon des Patagons de l'Argentine; ils portaient, sur le visage et sur tout le corps, les plus splendides et les plus effrayants tatouages du monde entier; ils naviguaient sur de longues pirogues en bois noir sculpté, à vingt bancs de rameurs; ils immolaient des victimes humaines à leurs sombres dieux *Atouas*; bref, ils vivaient de leurs guerres, de leurs chasses, de leurs pêches et de leurs rapines, en vrais enfants de la nature. Aujourd'hui, ces petits-fils et petites-filles d'anthropophages ne se nourrissent plus de missionnaires, ni de patates, ni de *taros*, ni de racines de fougères, battues sur une pierre avec un maillet, puis légèrement torrifiées et ramollies, mais ils se régalent de porridge et de tartines bien beurrés; plus de vêtements en fibres de *phormium*, mais en bonne laine d'Australie, ou en bon coton des Indes; plus de chignon, mais une raie bien cosmétiquée, ou les cheveux rejetés en arrière; plus de tatouages, ou quelques-uns, encore, au menton de quelques femmes, dont elles ont honte et qu'elles voudraient bien effacer; plus de pirogues de guerre, mais d'élégants *canoës* canadiens; plus de sacrifices humains, mais des pennies et des shillings donnés à la quête dominicale du pasteur; plus de guerres, ni de rapines, mais de studieux concours de pêche à la truite, de sévères matches de rugby et de fervents championnats de tennis.

Albion a passé là : tout est confort et sport.



NOUVELLE-ZÉLANDE DU NORD (DISTRICT DE ROTORUA) :  
JEUNE FILLE MAORIE



NOUVELLE-ZÉLANDE : CASE DE GUERRIERS MAORIS



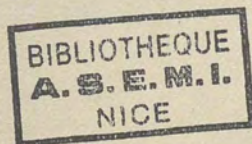


Cette race maorie, la plus fière et la plus belle, la plus fine et la plus distinguée aussi, de toute l'Océanie, s'est étonnamment assimilée à nos progrès et à notre vie d'Europe. De nos jours, elle joue au golf, mène vite en auto et sait se battre, chevaleresquement, pour le British Empire, dans le nord de la France, notamment à Hébuterne, où, en 1918, j'ai vu ces Néo-Zélandais se couvrir de gloire, pas très loin, au front britannique, des Canadiens de Vimy; elle fournit d'agriculteurs, de commerçants, de marins, d'ingénieurs, de comptables, la plupart des administrations et sociétés des deux Nouvelles-Zélandes. Ses jeunes filles, en général d'une grande beauté et d'un charme exotique inexprimable, s'allient de nos jours — grâce à la conversion au protestantisme — aux jeunes gens des meilleures familles créoles blanches, issues de la rigide Écosse. J'ai assisté, à Rotorua, station thermale et sanatorium, le soir même de mon arrivée, à un bal charmant et animé du *Geyser Hôtel*, où toutes nos danses modernes étaient exécutées avec une rare perfection par des jeunes filles maories, exquisement mais sobrement décolletées, et par des jeunes cavaliers, de même et pure race, en smoking et escarpins.

Ce bal m'a consterné. Je suis tombé, affalé de découragement, sur une chaise. Mais un bon ange veillait : le bon ange Watkinson, manager anglais du *Geyser Hôtel*...

Plein de pitié, ce bon ange-hôtelier s'est approché de moi et m'a dit en riant :

— Que voulez-vous, Monsieur, la Nouvelle-Zélande n'est pas la Papouasie. Il faut vous faire une raison. Jusqu'à nos tatouages locaux — le *moko*, blason des nobles familles, creusé à même le derme — qui disparaissent ! Oui, tout s'en va... Mais si vous désirez voir de vrais Maoris, en costume et tatoués, je sais, moi, un endroit, dans la montagne, loin du lac, où vous en trouverez. Je veux bien vous y conduire. Seulement, il faudra nous lever de bonne heure et emporter



avec nous, notre lunch, parce que, dame! là-haut, dans l'enceinte de leur *pâh*, je n'ai pas encore songé à organiser, chez eux, de ... *tea-room*.

Et il a ajouté en me serrant la main :

— Allons, c'est dit?... *Good night!* Je vous réveillerai demain matin, à 5 heures. Il fera beau. Voyez ces étoiles... Le vent est bon quand il nous vient de là-bas, au sud : direction du Mont Oudouraria.

.....

Du sommet de la montagne, plantée de yuccas arborescents, dans leur village fortifié en nid d'aigle qui domine l'immense nappe miroitante du lac de Rotorua et son île, également montagneuse, de Mokoïa, les guetteurs maoris nous ont vus arriver de loin avec notre porteur et avec nos provisions. L'alerte a été aussitôt donnée. Alerte pacifique et bienveillante, car l'œil perçant des guetteurs a reconnu l'« ange Watkinson », distributeur patenté de tabac, d'allumettes, de bonbons et de chocolat, bref, très bien vu du chef, du sorcier, du prêtre *tohounga*, des notables, et même des belles Maories, au nez droit, à la chevelure flottante, à la peau blanche, à peine ambrée, aux yeux caressants et aux dents éclatantes.

Des tamtams sonores nous souhaitent déjà la bienvenue...

C'est une véritable réception improvisée et enthousiaste qui nous attend. Pendant que nous gravissons, non sans difficulté, dans un froid vif, les abords escarpés du camp indigène, le chef de la tribu, Patara-té-Touhi, est rentré précipitamment se mettre « en grande tenue », à l'intérieur de sa case en bois sculptée, légèrement surélevée au-dessus du sol. Il a flairé en nous des hôtes de marque. Les femmes aussi, déposent çà et là leurs poupons et courent se parer de leur mieux, à la hâte. Certainement, ces gens-là ont dû être déjà mitraillés à bout portant par des kodaks et autres « boîtes à portrait » diaboliques.... Tant mieux! ils poseront avec plus de sagesse, devant

les objectifs de mes appareils à main et à pied, en noir et en couleurs.

A l'entrée de l'enceinte palissadée du *páh*, sous le porche d'art maori représentant les deux frères devenus dieux, Mawi-Moua et Mawi-Potiki, qui se tiennent enlacés en louchant férocement et en se tirant la langue, Patara-té-Touhi, tatoué à faire peur, me tend la main et me salue à la néo-zélandaise, c'est-à-dire en frottant gravement son nez contre le mien. Je l'imite, imperturbable, sachant qu'il s'agit là d'une pratique extrêmement flatteuse de considération et de politesse, presque d'un acte solennel de bienveillance mutuelle, dont je connais et apprécie, d'ailleurs, le symbole hermétique : exhalaison lente de deux haleines confondues — l'haleine étant, aux yeux de ces peuplades, l'emblème sensible de l'esprit (*waidoua*), autrement dit, l'âme. Même salut nasal au sorcier, au prêtre *tohounga* et aux fils du chef. Les notables réunis, drapés dans leurs imposants manteaux en plumes de *kiwi* (le fameux aptéryx, sorte de grosse bécasse sans ailes ni queue), se contentent de s'incliner devant nous. Quant aux guerriers, torse nu et enjuponné du *pihou-pihou*, en chaume tordu et légèrement calciné tous les trois centimètres, ils brandissent leurs lances et leurs casse-têtes en poussant d'épouvantables clameurs. Nous répondons à ces manifestations de sympathie par une distribution générale de chocolat, de cigarettes, de tabac à chiquer et d'allumettes. Le chef, le sorcier Mohi et le *tohounga* Ngaroki-té-Orouro reçoivent, chacun, un étui, *presque* en argent, garni de manilles « flor fina ». Joie, sourires et gratitude ! Désormais, nous sommes *tabous*, vocable maori, qu'ils prononcent ici *tapous*.

Les fils du chef gambadent en se gavant de tablettes de chocolat au lait suisse.

— *Ka-waī! ka-waī!* (C'est bon ! c'est bon !) hurlent-ils en chœur, jusqu'à ce que leur père, qui a allumé son cigare, leur intime l'ordre de se taire.

Maintenant, nous visitons le village. Au seuil de chaque case, sculptée avec ce goût barbare, mais artistique, que ma chère et regrettée grande amie Sarah Bernhardt prisait tant — témoin le mobilier maori de son château, à Belle-Ile, — au seuil de chaque case, dis-je, « ces dames », assises, nous saluent d'une gracieuse inclination de tête. Je voudrais bien frotter mon nez contre celui de quelques-unes d'entre elles, jolies à ravir; mais l'*ange gardien* Watkinson me dissuade d'en rien faire, cette privauté pouvant être mal interprétée. L'intérieur de ces cases est d'une simplicité et d'une propreté extrêmes (j'en suis honteux pour mes crasseux Papous...), sans ornements, ni décoration, ni luxe inutile; mais un Européen y coucherait volontiers, sans appréhension de puces ni de punaises. Nous visitons aussi la case du chef Patara-té-Touhi, plus spacieuse et plus richement filigranée. Après quoi, nous nous rendons à l'observatoire, sorte de plate-forme en bois servant de tour du guetteur, d'où nous apercevons, au centre du village, l'obélisque sacré, en bois pointu peinturluré, et le garde-manger aérien où le *tohounga* dépose, chaque matin — pour les manger ensuite pendant la nuit — les aliments destinés aux dieux Mawi-Ranga-Rangui, Jupiter maori, Tipoko, dieu de la colère et de la mort, Tauwaki, maître du tonnerre, Héko-Toro, dieu des larmes, etc... Autrefois, les Maoris de haute classe étaient enterrés dans des sarcophages aériens, supportés par un robuste et unique pilier de bois. Voilà donc l'explication de ces longues boîtes rectangulaires que j'aperçois, là-bas, et que je prenais (encore !) pour des garde-manger divins.

... Le chef a claqué dans ses mains. Nous nous asseyons tous en cercle autour de lui, pour assister aux danses qui vont avoir lieu en notre honneur. Plusieurs de « ces dames » se lèvent et vont se placer géométriquement, les unes derrière les autres, comme les Sokols de Prague. Dans chaque main, elles tiennent un sachet plein en raphia jaune, de la taille d'un œuf, qu'elles font tourner rapidement au

bout d'une autre fibre de raphia, violette, celle-là. Cet exercice silencieux, sans aucun chant, ni aucune musique — dans le seul but, j'imagine, de faire valoir la dextérité des mains, l'agilité des poignets et surtout la beauté des bras des « tourniqueuses », — est positivement assommant. Heureusement, voici qu'un chant religieux, à la fois grave et sauvage, s'élève, jailli de toutes les bouches, à l'unisson :

*Papa ra te wati tidi  
I dounga néi  
Kou ana, kana pou i é o  
E ahi o...*

— Le *Pihé*, leur hymne national! me murmure Watkinson. Il n'y a pas si longtemps que le Dominion interdisait ce chœur terrible, chant de menace, d'émeute et de massacre, que notre missionnaire Kendall a si fidèlement traduit. Aujourd'hui, nous laissons faire... Ils sont, d'ailleurs, *chez eux*, ici : « réserve indigène ». Après tout, ce *Pihé* n'est pas beaucoup plus sanguinaire que certains couplets de votre martiale *Marseillaise*... Mais, *Dear Mr. Chauvelot*, regardez donc cette *haka Rotorua*, leur bizarre *danse marchée* de guerriers!

Les Maoris, bandeau et plumes au front, s'avancent, serrés à se toucher, puis reculent, puis obliquent à gauche, obliquent à droite, reviennent en avant, tendent et crispent leurs mains, tout cela sans prononcer une parole. Cela dure bien dix minutes. Étrange et effrayante, cette danse d'Océaniens, dans ce sombre décor de dracœnas, de métrosideros et de yuccas, loin de toute civilisation! Mais je me rassure en voyant une jolie Maorie, malheureusement défigurée par un tatouage aux lèvres et au menton, qui croque avec satisfaction des tablettes de chocolat helvétique.

Les danses terminées, l'« ange-hôtelier » me tire par le bras :

— Venez que je vous présente à Elle. C'est « Georgina », guide *patentée* des geysers et volcans de Whakarewarewa. Je ne plaisante

pas : elle vous montrera son diplôme de guide assermenté. Comment elle se trouve ici?... Bien simple. Elle appartient à cette tribu; je la crois même vaguement cousine, ou parente, de notre estimable ami, le chef Patara-té-Touhi... Fasse le Ciel qu'elle soit disponible en votre faveur, car, en tant que guide, elle vaut absolument sa collègue, l'intrépide et populaire Papakoura, dite « Maggie », encore plus jolie qu'elle et non tatouée. Mais, outre que la beauté — oui, la beauté — de Maggie pourrait vous donner des ... distractions, au cours de votre visite d'après-demain, vous ne pouvez pas compter sur elle, d'ici trois jours : elle est *en main*, je veux dire aux mains de deux Australiens qu'elle pilote en ce moment au grand geyser de Waïman-gou. Allons! venez faire connaissance avec « Georgina ».

— Mais comment lui parler? Je ne sais pas un traître mot de sa langue...

— Vous voulez rire!... Elle connaît Dickens, Wells et Kipling mieux que moi!

Le lendemain et les jours suivants, toujours accompagné, tantôt de « Georgina », tantôt de l'infatigable et précieux Watkinson, crème des hôteliers — ce que c'est, tout de même, que d'être... journaliste de Paris! — je m'embarquais à Ohinémoutou, sur le lac de Rotorua. Navigation paisible jusqu'au gouffre d'Hamourana, d'où l'eau limpide sort en bouillonnant. Puis, lac Rotoïti, où les truites pullulent. Cascades de Sutéa. Grottes mystérieuses d'Okéré, aux gradins creusés dans le roc, anciens repaires des derniers cannibales maoris qui y noyaient, au moyen de chausse-trappes, leurs prisonniers avant de les passer à la broche. Et d'autres lacs, voisins les uns des autres, et, tous, de différentes couleurs, selon la profondeur ou le régime minéral : bleu indigo, bleu turquoise, vert émeraude, noir d'encre, blanc de lait, jaune de soufre. Merveille *unique* au monde! Et j'allais oublier ma navigation à bord d'une chaloupe entièrement blindée de



« GEORGINA », LA VAILLANTE GUIDE MAORIE  
(tatouée aux lèvres et au menton)  
QUI CONDUISIT M. ROBERT CHAUVELOT A TRAVERS LES GEYSERS  
ET LES VOLCANS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE





cuivre, sur les eaux opalines et *bouillantes* du lac Rotomahana, au pied du volcan Tarawera dont le cône fume...

Puis des régions sinistres, jonchées de carcasses de bœufs et de moutons asphyxiés, baignant dans des ruisseaux d'eau chaude. Pas un arbre, pas un arbuste, pas une broussaille, pas une herbe, pas un oiseau. Rien que des laves, des lapillis, des cendres où des « mouches-de-soufre » se posent. Dans un carrefour, formé par quatre vallées de vapeurs, j'ai dû me hâter, courir, pour éviter l'asphyxie, pour fuir un sol brûlant qui se fendillait et sifflait sous mes pieds. Que serais-je devenu, sans ma bonne « Georgina », au « Trou-des-Crapauds », au geyser colossal de Waïmangou, au volcan Ngaruahoë, aux terrasses crépitantes de Waïroa, aux salses de Whakarewarewa, au « Pot-de-Porridge » de la vallée de Waïotapou, au « Gouffre-du-Diable », à la « Gueule-de-Dragon » de Waïrakéi, au « Nid-d'Aigle », à travers tous les geysers traîtres et sournois de Tikitéré, grands et petits, qui grondent, aboient ou miaulent sous vos jambes, entre vos pieds, et peuvent vous ébouillanter vif!... Oui, que serais-je devenu, sans « Georgina », la jeune Maorie civilisée, protestante, qui raffole de Dickens, de Wells et de Kipling!

Et quelles choses amusantes, intéressantes ou terrifiantes je dois à son expérience, à sa mémoire, à ses récits en anglais si correct de lettrée, instruite par un Révérend du district de Rotorua!... C'est ainsi que, grâce à elle, j'ai vu un clubman néo-zélandais pêcher, dans une rivière aux eaux mi-glacées, mi-bouillantes, une superbe truite que — sans la détacher de l'hameçon — il cuisait *aussitôt*, sous mes yeux, rien qu'en la plongeant dans la partie brûlante des eaux fumantes, qui ne se mêlait jamais à la partie des eaux glacées. C'est ainsi que, dans cette contrée à la fois infernale et sublime, j'ai appris que le plus cruel ravisseur des agneaux était un perroquet noir à queue rouge, le *kaka* maori (dont le nom scientifique, moins risible, est *Nestor notabilis*). Ce perroquet, frugivore et granivore, avant la

conquête anglo-saxonne, possédait un bec arrondi comme tous ses congénères des deux mondes. Depuis l'introduction du mérinos en Nouvelle-Zélande, son bec s'est allongé et aiguisé longitudinalement comme celui des rapaces : le *Nestor notabilis*, ce ... sage, ce végétarien, est devenu *carnivore*. Saisissante adaptation au milieu ambiant qui me remémore le cas de ces lapins grimpeurs d'Australie traqués sur le sol par les rabatteurs, et dont les ongles se sont allongés en griffes, au point qu'on les tire souvent aujourd'hui sur les basses branches des eucalyptus. Et ceci : dans le district de Rotorua, à Ohinémoutou, à Whakarewarewa et ailleurs, le sol et les sources sont si chauds que le bain des enfants et la cuisson des aliments se pratiquent à même la terre creusée *ad hoc*. Je dois toutes ces révélations paradoxales — et exactes — au savoir de « Georgina ».

Mais c'était surtout en matière de geysers que cette jeune personne réservée, comme il faut, instruite, était, si j'ose dire, *incollable*. Comme sa « collègue », la belle « Maggie » Papakoura, elle les connaissait à fond et les chérissait, ses geysers !... Elle savait, à une minute près, à quelle heure ils entraient en ébullition et en éruption, crachant — comme ce Waïmangou, le plus haut et le plus puissant geyser du monde — leur boue noire, leurs pierres, leur eau et leur vapeur jusqu'à 350 mètres, plus haut que notre Tour Eiffel. Aussi, comme elle leur souriait, à ses geysers, quand ils réalisaient, montre en main, scrupuleusement, ses prévisions ! Elle se penchait, l'oreille tendue vers leur orifice, écoutait leur grondement et leur halètement souterrains, puis s'enfuyait bien vite quand elle pressentait, imminents, leur trombe d'eau chaude et son panache formidable, blanc ou irisé. Aux geysers indolents, elle donnait la pâture : des pains de savon de Marseille dont la mousse, montant jusqu'à leur gueule, faisait siphon et accélérail leur jet en poussière endiamantée.

— En Islande, m'expliquait-elle sans pédanterie, ce fut l'Irlandais John Tyndall qui, le premier constata que l'éruption hydro-

volcanique se produisait lorsque la colonne d'eau, soulevée par les vapeurs chaudes des profondeurs, atteignait un degré thermique proche de l'ébullition, résolvant aussitôt les eaux en vapeurs et engendrant le jaillissement. Nos geysers à nous sont les plus forts et les plus élevés de l'univers; mais ils sont plus ...  *paresseux*  que ceux de l'Islande et du Yellowstone-Park, en Amérique. Alors nous les  *excitons*  par un apéritif savonneux de 200 à 300 shellings, parfois davantage...

Quand j'ai quitté « Georgina », pour me rendre aux rapides du Waikato et pour descendre le cours de l'admirable Wanganui  *River* , elle s'est faite belle pour prendre congé de moi : fine blouse de linon blanc, collier de ... presque perles, cravate de satin noir, plusieurs fois nouée à la Chateaubriand, pendentif maori en jade vert sombre — le fameux  *pounamou*  de l'Île du Sud, fétiche figurant un dieu tordu et grimaçant, — bref, telle qu'elle est représentée dans une des illustrations de ce livre. Elle m'a donné son portrait, avec une dédicace-souvenir, écrite de sa main : «  *Kia oratonu koë!*  » Dirai-je qu'elle était émue en me quittant?... Peut-être?... En tous cas, ses beaux yeux océaniens brillaient, humides, dévoués, affectueux, fidèles... J'en arrivais à la trouver presque jolie, malgré le hideux tatouage des lèvres et du menton.

En la rémunérant de ses bons offices, j'ai failli l'embrasser, fraternellement, sur les joues.

Mais elle a eu un léger mouvement de recul et m'a dit simplement :

—  *No, Sir, I am a maori girl.*  (Non, Monsieur, je suis une jeune fille maorie.)

Et nous nous sommes frotté le nez sans rire.





## CHAPITRE XIX

### DE L'ARCHIPEL DE COOK A TAHITI

Les dix volcans éteints d'Auckland — Médiocrité citadine de Wellington  
A bord du « Maïtaï », avec 42 scouts australiens et un Révérend  
néo-zélandais — Deux fois, le même jour ! — Union sacrée entre  
protestants et catholiques — Quelques mots sur l'Archipel de Cook  
Débarquement à Rarotonga — La chère végétation tropicale, enfin  
retrouvée !... — Indigènes français et natives britanniques — Papeete,  
au chant du coq...

**V**ISITANT du sud au nord les deux Nouvelles-Zélandes, j'eusse été impardonnable de ne pas pousser jusqu'à Auckland, véritable cité commerçante et élégante du double Dominion, seule ville qui (avec Dunedin) puisse faire pardonner leur insignifiance et leur médiocrité à Christchurch et à Wellington, si peuplées.

Auckland est situé au nord d'Ika-na-Mawi, dans un cirque surprenant, formé par dix petits volcans éteints. Cratères, aujourd'hui gazonnés, à l'intérieur desquels bambins et bambines se livrent à de joyeux toboggans. C'est du point de vue appelé *Mount-Eden*, qu'on découvre le mieux ce panorama, le plus extraordinaire et le plus inat-

tendu qu'il soit possible de contempler. Quel contraste entre cette fourmilière d'activité — qui va de la rade et du port à la Symonds Street et la Queen Street — et la menace figée (jusqu'à quand?) de ces dix gueules muettes, sans souffle, sans crachats et sans bave!... Je frémis (vraiment, on ne frémit pas assez dans notre Auvergne française) en pensant au réveil possible de ces puys, anciens volcans et monstres silencieux. Cataclysme d'Herculanum ou de Pompéi, ou de Messine, ou de Saint-Pierre de la Martinique... qui, toujours, au moment le moins prévu, fond sur notre pauvre humanité futile et imprévoyante!

Puis, par le *rapide* de 21<sup>h</sup> 15, en *sleeping* confortable, j'ai quitté Auckland pour n'arriver à Wellington que... le lendemain après-midi, à 16<sup>h</sup> 7. Quel long voyage! Paris-Venise, ou presque. En Océanie, on ne se rend plus très bien compte des distances à parcourir, qui sont énormes. On devrait se souvenir que l'immense « île », dite Australie (Messieurs les géographes officiels, laissez-moi rire avec votre... *continent* australien!) équivaut, en superficie, à toute notre vieille Europe, moins la Russie. Ce trajet, pittoresque, d'ailleurs, s'appelle le *Main Trunk Line* et suit les brèches creusées dans la falaise par la sinueuse rivière Rangatikié, au nom bien maori, à travers de maigres forêts, défrichées çà et là, où paissent des moutons.

Jour de repos à Wellington. J'en profite pour lire mon courrier (dont une bonne lettre de mon ami le Commandant Jean Charcot, à bord de son vaillant *Pourquoi-Pas?*) et prendre connaissance des liasses de journaux que mon frère aîné, médecin, le D<sup>r</sup> Emmanuel Chauvelot, m'envoie, de Paris, avec une scrupuleuse et touchante régularité. Lorsqu'on est loin de tout, une gazette de son pays, c'est un régal; et l'on comprend mieux le rôle, l'importance et l'utilité de *Sa Majesté la Presse*, dont je m'honore d'être, avec Stéphane Lauzanne, presse qui — malgré ses défauts et, parfois, sa servilité, ou sa vénalité — demeure encore, depuis Théophraste Renaudot, son

fondateur français, le plus précieux, disons l'indispensable outil social de nos temps.

Le lendemain, avec un *ouf!* de satisfaction, je disais un adieu définitif à Wellington, qui porte, pourtant, un grand nom : celui du vainqueur de Napoléon aux Quatre-Bras et à Waterloo. Mais j'imagine qu'aux Champs-Élysées des Ombres, l'Empereur doit bien se frotter les mains en songeant à la banale, terne et plate capitale du double Dominion austral. Quelle revanche!... Seigneur! je me suis presque aussi mortellement ennuyé dans ce Wellington-là qu'à Bluff, Invercagill et Christchurch, ce qui n'est pas peu dire!

Ce paquebot *Maitai*, de la Compagnie néo-zélandaise *Union Line*, qui m'emmène de Wellington à Tahiti en faisant escale à Rarotonga (Archipel de Cook), est un beau steamer noir, à une cheminée rouge et noire. Il est, naturellement, muni de T. S. F. Cabines spacieuses, propres et confortables. Capitaine Stevens, sosie de George V, charmant. Nourriture convenable, nécessairement un peu fade (sauf les potages, *pies* et *puddings*), bref, anglo-saxonne... Passagers cordiaux, presque tous à destination de l'Amérique. Nous avons embarqué avec nous une société musicale et sportive de quarante-deux jeunes gens — la Y. A. L. (*Young Australian League*) de Perth (Western Australia) — mi-chorale et orphéon, mi-équipe de foot-ball, cricket et tennis, qui doit se mesurer avec les équipes californiennes de San-Francisco, Sacramento, Los-Angeles, etc... Ces jeunes sportsmen, très affables et très gais, dirigés par trois managers, nous gratifient, de temps en temps, de musique militaire, de chants, de récitations, de monologues. Ils se distinguent aussi, fort adroitement, aux jeux de bord. Bref, nous avons tellement fraternisé qu'ils n'oublient jamais, en l'honneur de l'unique Français que je suis, d'exécuter à toute occasion, soit à l'orphéon, soit en chorale, notre entraînante *Marseillaise*. Comme dit la chanson de chez nous, « ça vous fait tout de même quelque chose ». Et puis, je crois bien — entre

nous — que cette *Marseillaise* à jet continu, c'est leurs répétitions en vue de l'arrivée prochaine à Papeete, où une réception triomphale les attend.

... Mer agitée. Ciel gris. Pluie.

Il fait froid. J'attrape sur le pont, ou dans les coursives, un malencontreux rhume de cerveau carabiné. Du coup, je ne perçois plus le goût de ces *passion-fruits*, pulpeux et exquis, qu'on ne trouve qu'en Nouvelle-Zélande, et dont le maître d'hôtel du *Maitai* a fait ample provision au départ de Wellington. Au surplus, ce n'est vraiment pas le jour d'être enrhumé aujourd'hui, 26 — ne disons pas ni le mois, ni l'année, qui n'ont d'ailleurs aucune espèce d'importance... le temps passe bien assez vite! — car le *Maitai* va franchir, demain, la ligne du méridien. Ce passage vaut celui de l'équateur. Même mieux. Pensez donc! Demain, à midi, par 36° 09' de latitude et 177° 11' de longitude ouest, nous redoublerons notre journée, nous n'arracherons pas la feuille quotidienne du calendrier d'éphémérides; demain, la mention de ce samedi 26 se trouvera *répétée* sur le livre du bord; elle figurera de nouveau sur les menus du restaurant, sur la feuille des radios. Deux fois samedi, parfait! Mais si ce passage du méridien du 26 avait été un vendredi, je sais un bon gourmet (catholique) qui aurait fait la grimace... Faire « maigre » deux jours de suite, et en voyage, quelle pénitence!... On pourrait épiloguer et philosopher longuement sur ce jour « en plus ». Et quel joli conte à la Zadig!

J'ai pour voisin de cabine un pasteur anglican néo-zélandais, plein d'attentions pour moi: le Révérend William Eugène Gillam, de la St Matthew's Church d'Auckland. Il s'intéresse paternellement à mon fâcheux coryza, me comble de prévenances, de menthol et de pastilles à l'eucalyptus. Je lui dis mon enthousiasme pour la sombre, grandiose et infernale beauté de son pays, surtout dans la région



des lacs, geysers et volcans du district de Rotorua. En échange, l'excellent homme, d'âge mûr, pour me complaire, m'apprend un détail, piquant et touchant à la fois : en amour et en admiration de la France, ses parents ont ajouté à son prénom William, celui d'*Eugène*, parce qu'il était né le même jour que le pauvre et charmant Prince Impérial, tombé au Zoulouland. Je sens que nous sympathiserons beaucoup...

Et demain, dimanche — je veux dire : « après-demain », dans le calendrier grégorien de notre vieille Europe, puisque nous avons doublé le samedi — pour témoigner de mon respect à ce bon pasteur francophile, j'assisterai aux prières anglicanes de son *Divine Service*, dans la salle à manger du bord. Sur mer, aux colonies, dans les déserts ou dans la brousse, le christianisme est un fanion. Plus de huguenots, ni de papistes ! Le nom de Jésus, prononcé Seigneur ou *Lord*, revêt la même douceur et la même force de consolation. Union sacrée qui m'a souvent arraché des larmes ! En Basse-Birmanie, par exemple, j'ai vu un Père catholique français, qui vivait à couteaux tirés avec son voisin et rival des églises réformées, un Missionnaire méthodiste américain. Mettez que l'anecdote se passe aux environs de Pégou. Un jour, le pasteur tombe gravement malade. Il va mourir... Le Père n'hésite pas : il prend sa trousse, plante là ses catéchumènes et s'installe au chevet du Révérend qu'il ne quitte plus et arrache à la mort. Est-il besoin d'ajouter qu'à dater de ce jour, ils sont devenus les meilleurs amis du monde, n'incursionnant jamais sur le territoire respectif que chacun d'eux s'était fixé et reconnu, échangeant aliments, tabac, journaux et livres ? Je crois même — Dieu me pardonne ! — qu'il leur arrivait, parfois, de dîner ensemble, le dimanche après les offices, en terrain neutre, à la frontière de... leurs « diocèses ».

Mais revenons à notre navigation dans le Pacifique, si, toutefois, ce bref et un peu trop subjectif journal de bord ne vous ennuie pas trop ?

Le vent est tombé. La mer s'est calmée. Le temps est redevenu magnifique. Nous avons quitté les régions australes pour rentrer dans la zone subtropicale, abandonnée par moi depuis Brisbane. Même, sous le chaud soleil du pont supérieur et de la dunette, où l'aimable commandant Stevens veut bien de moi, je sens que mon tenace coryza commence à s'atténuer. Heureusement!... Me voyez-vous débarquant à Papeete avec un nez rouge et des yeux gonflés.... J'eusse été déshonoré aux yeux de Son Altesse le Prince Hinoï Pomaré et de sa cour de jolies vahinées tahitiennes!...

Nous approchons de l'archipel de Cook, autrefois cartographié — jusqu'en 1840, je crois — sous le nom d'îles Harvey. C'est, d'ailleurs ainsi que l'appelle, en 1835, Dumont d'Urville, dans son passionnant et instructif *Voyage pittoresque autour du Monde*. Mangia, l'île la plus méridionale de ce groupe, fut découverte en 1777, par l'illustre Cook, émule océanien de notre Bougainville, et qui y mouilla peu de temps. Cook aurait bien voulu y séjourner..., « mais, dit Dumont d'Urville, les naturels, groupés sur le rivage, manifestèrent des intentions si hostiles qu'il (Cook) renonça à son projet. Les missionnaires taïtiens furent plus persévérants et plus heureux; ils y fondèrent une mission en 1823, et, malgré des obstacles nombreux, ils convertirent la population entière ». A 144 kilomètres de Mangia, dans le Nord, se trouve l'île Maouti, visitée en 1825 par le capitaine Byron et déjà, à cette époque, convertie au protestantisme. Puis, d'autres îles et îlots : Miti-Aro, Watiou « ou Atoui » également découverts par Cook et son fidèle compagnon « taïtien », nommé Maï; puis Fenoua-Iti (l'Oka-Toutaïa des atlas de Cook); puis Manouaï (île Harvey, reconnue par Cook, dès 1773, et revisitée par lui, quatre ans plus tard); puis Waïtou-Taki, évangélisée par les prédicants Bligh et Bournes; puis les trois îles de Roxburgh, Armstrong et Rourouti; enfin, Rarotonga, la plus importante de toutes ces possessions britanniques, qui ne fut découverte, elle, qu'en 1814, par un petit bateau

de missionnaires, qui en fut bien étonné. Deux de ces pasteurs, encore originaires de « Taïti », y débarquèrent et y enseignèrent la Bible et l'agriculture aux 7.000 sujets du roi Makéa. Par suite de sa situation, dans cette poussière d'îles (par 21° 11' de latitude sud et 162° 33' de longitude ouest), Rarotonga ne tarda pas à devenir le principal établissement de tout l'archipel, et, de nos jours, l'escale (forcée avec Papeete) pour tous les steamers qui relie la Nouvelle-Zélande aux États-Unis.

Vers 2 heures de l'après-midi, le mercredi 30, Rarotonga émerge du Pacifique, pointant vers l'azur les sept pitons de ses flancs montagneux. Entourée par une mer idéale de saphir, tantôt clair, tantôt foncé, elle est coiffée de cocotiers qui lui font une ceinture *émeraude*. Au loin, des vallées vertes, des forêts vertes... Et là-haut, le ciel bleu! Je n'ai jamais tant joui que ce jour-là du mariage de ces deux coloris — bleu et vert — si cousins l'un de l'autre, dans la gamme du spectre... Autour de nous, dans une mer d'huile, bondissent de gros poissons-volants. Au loin, sur le rivage, je distingue des cases indigènes, puis des feux allumés, puis — hélas! — le bungalow du *Government Building*, la Poste, le wharf, prolongé par un appontement couvert de rails, et quatre hangars en tôle gondolée, sur le second desquels je déchiffre à la jumelle cette inscription navrante, au point de vue couleur locale : *U. S. S. Co & N. Z. LTD.* Évidemment, cette inscription a son utilité pour l'embarquement du fret destiné aux paquebots de ces deux compagnies. Mais, pour ce qui est du débarquement de leurs passagers, je proteste douloureusement, au nom de l'exotisme. On me gâte mon plaisir. Pourvu qu'à Papeete... Tout de même, je « vais fort », comme on dit. Finis, les temps de Cook et de Bougainville, où les Polynésiennes d'O-taïti et alentour, couronnées de fleurs, nageaient en chantant, au-devant des baleinières.

A défaut de poésie, place à l'humour! Tel, ce débarquement en

musique de mes quarante-deux Australiens de Perth et de leurs trois managers. Les Rarotongiens accourent de toutes parts, nous escortent et poussent des cris de joie à la vue des jeunes gens en costume sportif. Rassemblement. Silence. Le *God save the King* et l'hymne *Australia* exécutés, le discours de bienvenue du gouverneur de l'archipel de Cook applaudi, toute cette jeunesse du Commonwealth s'égaille dans les rues du village. Eux qui ne connaissent guère que le feuillage pâle et bleuté des eucalyptus, ou les acacias épineux, ou les *casuarinas* à l'ombre illusoire, n'en reviennent pas de leur premier contact avec le règne végétal des tropiques, si riche et si varié. Tant de verdure ! Des vrais palmiers ! L'arbre-à-pain des Robinsons ! Ils se grisent de lait de coco frais et se gavent de mangues, de bananes, de goyaves. En un instant, une échoppe de fruits est dévalisée par eux, à des prix qui feraient la vie chère, à Rarotonga, si ces joyeux adolescents n'étaient pas autre chose que des oiseaux de passage, ou plutôt d'escale. Quant à moi, je retrouve avec satisfaction (car je suis frugivore...) mes chers *avocats* à la pulpe savoureuse et beurrée, dont je ne me lasse jamais, peut-être parce qu'ils me rappellent mes douze aimables années de barreau parisien.

Rarotonga est ceinturée de coraux sur lesquels la vague se brise en écumant, ce qui y rend le débarquement toujours difficile, par *launch* remorquant des chaloupes. De fortes lames bleues déferlent sur les grandes embarcations de l'*Union Line*, lames d'un bleu si intense qu'on croit qu'il va déteindre la peinture blanche des barques.

Sur la grève, je croise deux Missionnaires français Picpuciens, à la recherche d'un Monseigneur belge *in partibus*, passager, comme moi, du *Maitaï*. Je les renseigne et les mène jusqu'au prélat. Puis, je flâne, montre sans cesse consultée au poignet, afin de ne pas manquer l'unique départ du *launch* qui doit me ramener à bord de la malle

néo-zélandaise. On se souvient de mes mésaventures, à Colombo, et de mon embarquement tragi-comique à bord du *Tambora* hollandais qui levait l'ancre...

J'observe ces Rarotongiens ambrés — au teint plus clair que celui des Malais — de race maorie, mais moins fine, moins pure, moins belle que ceux de Rotorua. Leur type polynésien est gracieux, joli, efféminé, mais un peu triste, comme il en va (je l'ai observé aussi, depuis, aux Antilles anglaises) de tous les indigènes du *British Empire*, indigènes humainement mais froidement traités par la hautaine et distante Albion. L'Européen, le blanc — ce blanc-là — leur a pris leur terre, mais point leur âme. *Natives* ils étaient, *natives* ils sont restés. De ce servage sans tyrannie, mais sans tendresse, sans bonhomie, sans gaîté, ils ont conservé dans la prunelle une mélancolie et une timidité poignantes. Quelques-uns de ces insulaires — des femmes — défigurent encore leur visage d'un affreux tatouage au menton, qui me rappelle celui de la bonne « Georgina » des geysers. Un ménage tahitien (ah! la délicieuse créature, celle-là!... et pas tatouée, et joyeuse!) s'avance vers moi en souriant, m'offre des fruits et des fleurs, parce que je suis un... *Farani* (Français). Impossible de leur faire rien accepter en échange que des cigarettes et... ma carte de visite, que le mari, faute de poches dans son *paréo*, plante naïvement sur le ruban de son canotier en paille de pandanus, absolument comme nos conscrits de France. Ces deux amoureux en lune de miel ne me lâchent plus.

A 6 heures, je retrouve, à l'appontement où est amarré la launch, mes deux Picpuiciens et mon prélat belge. Salutations, poignées de main et départ vers le *Maitai*, au premier mugissement de la sirène. En me retournant, j'agite mon mouchoir dans la chaloupe. Les deux Pères y répondent en agitant les leurs. Et je m'aperçois que, derrière, ou plutôt au-dessus de mes deux religieux, un pic de montagne affecte exactement l'aspect d'une mitre d'évêque! Ne riez pas. Je vous jure

que je n'invente rien. D'ailleurs, qui vous empêche de me confondre et de proclamer mon imposture?...

Vous n'avez, pour cela, qu'à prendre le premier train, puis le premier bateau pour Rarotonga.

Le lendemain matin, à 7 heures, je monte en pyjama, sur la dunette du Captain George V — pardon! du captain Stevens... ah! cette ressemblance qui me hante encore! — et je braque ma jumelle sur l'attoll Mauki, dernier îlot coralligène de l'archipel de Cook, dont nous longeons les rives plates.

Puis, le Pacifique!...

Le jour suivant, nous fêtons à bord le *Wattle-Day*, fête nationale australienne, dont certaine fleur (*wattle-blossom*) est l'emblème. Cette fête coïncide également avec le premier jour du printemps australien (1<sup>er</sup> septembre). Mes quarante-deux jeunes gens s'en donnent! Décoration de drapeaux sur le pont, concert, chants, champagne, discours, même un discours de moi, en anglais improvisé et... un peu fantaisiste. (Que voulez-vous, ils avaient encore joué la *Marseillaise!*) Toutes choses, extrêmement cordiales et gentilles... mais...

.....

Mais quelle surprise, après cette petite orgie, ou, tout au moins, cette nuit bruyante, quelle surprise que ce réveil discret, à l'aube, vers 5 heures du matin, au chant lointain des coqs de Papeete, qui, tous, célèbrent déjà, symboliquement, pour moi, leur joie de vivre à Tahiti, paradisiaque et délicieuse!



## CHAPITRE XX

### DÉFENSEURS ET « MARCHANDS DU TEMPLE » DE PAPEETE

L'arrivée à Papeete — Tahiti, pendant la guerre — Le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* devant Bora-Bora — L'amiral comte von Spée coule la *Zélée*, puis s'en va... — Attachement des Tahitiens à la mère patrie — Aspect de l'île, en « forme de raquette » — Pourquoi Papeete déçoit et pourquoi Tahiti enchante — Le Palais Pomaré — Le fonctionnarisme, assassin de la couleur locale — Impéritie de deux gouverneurs français — Tahiti est-elle, oui ou non, colonie française ?

**L'**ARRIVÉE à Papeete est un enchantement.

Au lieu d'une côte basse plantée de cocotiers, comme à Colombo, ou hérissée de lataniers, comme à Tandjong-Priok, le triste port de Batavia, un splendide bouquet de pics et de mornes, véritable feu d'artifice de montagnes, sert de couronne à l'ancienne capitale des rois et reines de la dynastie Pomaré.

Du premier coup, l'œil est conquis, avant même d'avoir contourné l'îlot-lazaret de Motou-Outa (l'« Ile des Chants ») et d'avoir franchi la passe. Si, tournant le dos aux coraux et, plus au large, à l'île lointaine, montagneuse, de Moorea qui fait vis-à-vis à la « Terre Tahiti »,

on regarde l'entrée de cette passe, on est frappé soudain de son étroitesse et de son exigüité. Quelle difficulté d'accès dans ce port de 60 hectares, plus du double de celui d'Honolulu! Pour franchir les récifs à fleur d'eau et se mettre à l'abri dans le port : ce chenal, et rien d'autre!

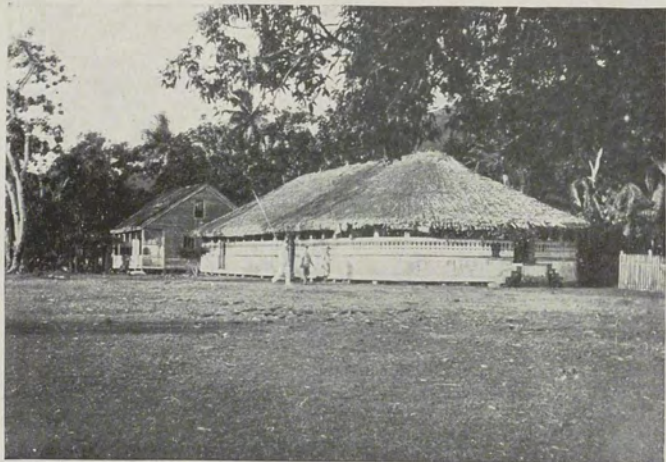
C'est ce qu'a si bien compris et mis à profit, au début de la guerre, le regretté lieutenant de vaisseau Destremau, commandant la canonnière la *Zélée*, quand il a assumé, à lui seul, la défense de Tahiti, le 22 septembre 1914, jour mémorable du bombardement de Papeete par les croiseurs cuirassés allemands *Gneisenau* et *Scharnhorst*, battant pavillon du contre-amiral comte von Spée — ce même *Gneisenau*, à bord duquel j'avais été si bien reçu, en 1911, par le Kapitän von Utzlar, à Cochin, dans l'Inde du Sud.

Il faut lire le récit de cette défense, mi-terrienne, mi-navale, dans le remarquable et vivant ouvrage de Claude Farrère et Paul Chack, intitulé : *Combats et Batailles sur mer*. Vous chercheriez vainement ailleurs lecture plus passionnante. Elle va du stupéfiant échec des Allemands devant Tahiti jusqu'à leur désastre final des Falkland, en passant par leurs éphémères victoires : par exemple, le coulage de notre héroïque *Mousquet* dans les eaux de Pénang, la poursuite de l'*Emden* fantôme, et l'action de Coronel, où « Sir Christopher Cradock, amiral anglais sans peur et sans reproche », commandant le croiseur *Good Hope*, trouva la mort « dans une apothéose digne de lui ».

Mais, à propos de la passe, du chenal d'entrée du port, revenons à la défense de Papeete. Je la résume, en m'excusant de ne résumer que des fragments du beau livre de MM. Farrère et Chack.

Nous sommes en septembre 1914. Eu égard à l'incroyable mollesse du gouverneur colonial d'alors — disons le mot, à sa *carence* — le commandant Destremau n'hésite pas : il passe outre le clan des trembleurs, et, assisté de son vaillant état-major de la *Zélée*, ainsi que





ILE DE BORABORA : CASE DE CHANT POUR LES « HIMÉNÉS » POLYNÉSIENS



PAPEETE : DANSE TAHITIENNE « OTÉA »



TAHITI : L'ARRIVÉE AU PORT DE PAPEETE



de l'évêque, M<sup>gr</sup> Hermel, des Docteurs, Michaud et Bachimont, et de quelques autres notables, il organise rapidement la défense. Selon lui, les Allemands, en route pour le Chili, ne manqueront pas de se ravitailler, à Tahiti, en charbon et en vivres frais, porcs, volailles, œufs, légumes, fruits. L'amiral von Spée passe pour être le père de ses *matrosen* (matelots)...

Et nous assistons, d'abord, au fantastique débarquement de Bora-Bora. Coup d'astuce et d'audace. Merveilleusement joué!

A Bora-Bora, groupe des petites Iles-sous-le-Vent, à 120 milles du nord-ouest de Tahiti, on voit, un jour, aborder deux officiers, vêtus d'uniformes impeccablement anglais, parlant français avec aisance. Ils viennent d'un des deux croiseurs mouillés en face et débarquent d'une baleinière, manœuvrée par douze matelots. A la vue des officiers, le brigadier de gendarmerie, seul représentant du Gouvernement de la République Française à Bora-Bora, accourt, se met au garde à vous et joint les talons, en digne pandore qu'il est. Près de lui, un « pékin » bavard. Comment donc! Mais certainement que le brigadier et le colon se mettront à la disposition de l'amiral... *anglais* et de ces messieurs. En quelques instants, des pirogues, chargées à couler, ravitaillent les marins rigoleurs des deux croiseurs. Joyeux lurons, ces Anglais! Le brave gendarme, à qui le champagne achève de délier la langue, boit à la victoire, avec les aimables officiers de marine... *britanniques* qui — passez-moi l'expression, consacrée — s'amuse à lui tirer les vers du nez. Ce *hareng sort* tout ce qu'il sait. Tout! La *Zélée*?... Peuh! pas grand'chose. Un rafiau de 700 tonnes, en cuivre, archi-vieux, démodé, 100 hommes d'équipage, filant 13 nœuds à peine, armée de 2 pièces de 10 centimètres et de 4, de 65 millimètres, une misère, quoi!... D'ailleurs, tous les canons de la *Zélée* sont installés à terre. Comme garnison, à Papeete? Un lieutenant et 25 coloniaux. Pas plus! Ah! mais, par exemple, du charbon, ça, il y en a, oh! oui! D'abord, le dépôt des 5.000 tonnes régle-

mentaires. Et puis, ajoutez le « pékin » de Bora-Bora, vous trouverez aussi, à Papeete, un joli charbonnier teuton et ses 3.000 tonnes, capturé par cette diablesse de *Zélee*, juste avant son désarmement dans le port. L'équipage ennemi dudit cargo?... Interné sur l'îlot-lazaret de Motou-Outa, en pleine rade. A vos santés, *captains*, et vive l'Angleterre!

« Dans l'après-midi, poursuivent Claude Farrère et Paul Chack, les croiseurs cuirassés appareillent, charbonnage terminé. Au moment où ils mettent le cap vers la passe de sortie, un grand pavillon tricolore est déferlé à terre. A cette politesse, ils répondent en hissant les couleurs allemandes. »

... Tableau, ou plutôt, têtes du brigadier et du colon.

On imagine le dialogue :

— Ben, mon *colon*, m'est avis que ces particuliers se sont plutôt f... de nous?

Et l'autre, de conclure :

— Brigadier, vous avez raison.

Pendant ce temps-là, à Papeete, le commandant Destremau ne perd pas la tête. Il tire parti de toutes ses mauvaises cartes, sans le moindre atout. Il rassemble et assigne leur rôle à chacun des mobilisés. On masque les batteries à l'ombre des bouraos. Et, quand l'escadre de l'amiral comte von Spée est à portée, les batteries masquées de l'enseigne Charron tirent. Trois salves seulement. Sans aucun espoir. Et c'est tout. Le silence.

— Où diable! peuvent bien se cacher ces sacrées batteries? grommelle von Spée inquiet, jumelle en main.

(Ça, mon gros, c'est le secret de Destremau. Bien sûr qu'on ne les entendra plus, ces fameuses batteries!...) Mais, se dit l'amiral, si elles étaient peut-être plus redoutables que ne l'affirment ces « bonnes poires » de pandore et de colon de Bora-Bora?... Et puis, personne sur les quais, là-bas?... Louche, tout ça... très louche!

Dame! on leur a mis un bâillon, à ces pièces, d'abord, pour ne pas les faire repérer par l'ennemi. Ensuite, parce que leur tir est illusoire. Destremau le sait. Une vraie frime!... Bourdonnement — même pas piqûre — de moustique sur le cuir de deux rhinocéros.

L'amiral von Spée se méfie. Ces batteries silencieuses... Piège ou embûches? Il hésite à franchir la passe étroite, qui pourrait être minée, qui sait? Et alors, il y perdrait une de ses unités puissantes. Non, non, vraiment, le jeu n'en vaut pas la chandelle!... Tahiti ne vaut pas deux croiseurs cuirassés allemands. Et, manquant de décision et d'audace, il se contente de bombarder et d'incendier lâchement la ville ouverte (125 obus de « 204 »), de couler, ou plutôt d'achever de couler la pauvre *Zélée* que son *second*, Barbier, venait de condamner à mort, la pauvre *Zélée*, qui, toutes prises d'eau ouvertes, s'engloutit déjà lentement, pavillon cloué à sa corne...

Puis, deux fumées lointaines à l'horizon. Les deux colosses germains, penauds, déconfits, bredouilles, cinglent maintenant vers le Pacifique inconnu.

Bilan français de la journée : deux tués, quelques blessés, une ville détruite, les approvisionnements de charbon brûlés...

Mais Tahiti est sauvée!

.....

Maintenant, voulez-vous savoir, avant l'attaque, qui creuse surtout les tranchées? qui construit les abris pour les pièces légères? qui porte sur son dos les lourdes pièces de 10, puis les quatre autres de 65? qui refuse tout salaire pour ces travaux? qui plonge ensuite sur l'épave de la *Zélée* coulée? qui en ramène, périlleusement, le pavillon français, noyé, pour ne pas être rendu? Qui?

— Des Tahitiens. Rien que des Tahitiens. Oui, parfaitement, ces voluptueux, ces indolents, ces efféminés Tahitiens!

... Un grand coup de chapeau — n'est-ce pas, Messieurs les Français? n'est-ce pas, Messieurs les Anglais? — à ces indigènes, à ces... *natives-là!*

Ayant rendu à César ce qui était à César, j'en reviens à Papeete. Si vous le permettez, je vais vous expliquer pourquoi le panorama de la capitale tahitienne séduit tant le nouvel arrivant, et je vais vous en donner les raisons géographiques qui, en matière de paysage, sont un peu ce qu'en poésie, Lamartine appelait « les harmonies intérieures ».

L'île affecte à peu près la forme d'un battoir de blanchisseuse — ou, pour demeurer dans la note sportive, plus élégante, de mes quarante-deux jeunes Australiens du *Maïtai* — la forme d'une raquette de tennis. Le manche, appelé Tahiti-Iti, ou Tahiti-la-Petite, en serait la presqu'île (sud-ouest) de Taïarapou, manche réuni par l'isthme de Taravao à la partie cordée, frappante, appelée Tahiti-Noui, ou Tahiti-la-Grande, représentée, elle, par tout le reste : massif montagneux du centre qui atteint des altitudes de 2.065 mètres et de 2.237 (mont Aoraï et mont Orohéna), puis pourtour de l'île, frangé d'écume et de coraux. Prenez, d'ailleurs, un atlas et regardez la carte : vous y constaterez que Papeete se trouve situé au nord-est de Tahiti, juste en ligne droite du manche de ma supposée raquette de tennis. Cela revient à dire que l'horizon, ou, si vous préférez, le panorama de Papeete n'est point illimité — très limité, très borné, très peu étendu, au contraire — puisqu'il se ramène, à peine, à quelques milles marins de côtes bien rassemblées, bien encadrées de végétation, et surtout féeriquement couronnées par cet assemblage de cimes et de sommets, sorte de citadelle aérienne pointant, là-haut, dans le ciel, la crête basaltique de ses aiguilles, et qu'on nomme *Maïao* : le « Diadème ».

Malgré ce cadre restreint mais admirable, la ville de Papeete

(prononcez : *Papéété*, en traînant un peu sur le premier *é*) a déçu en soi plus d'un voyageur et aussi, reconnaissons-le, plus d'un littéraire : Pierre Loti, Claude Farrère, Victor Ségalen, Julien Ochsé, Jean Dorsenne, enfin, votre serviteur et d'autres dont je m'excuse de ne pas citer les noms. De son côté, le grand écrivain anglais Robert-Louis Stevenson évite d'en parler au cours de son solide ouvrage, *Dans les mers du Sud*, consacré, pourtant, à partie égale, aux îles anglaises Gilbert et à nos possessions françaises des Marquises et des Tuamotou, ou Pomotou. Positivement, il ne souffle pas mot de Papeete. Pourquoi cette mésestime, ce dédain général ? Pourquoi jette-t-on pudiquement ce manteau de Noé sur Papeete ?

Je le sais, moi ; et j'en donnerai les raisons, carrément, nettement, parce qu'en matière coloniale et exotique (tel est, du moins, mon *credo*), toute vérité est bonne à... *écrire*. Nous sommes si éloignés, si ignorants, si distraits, si médiocres géographes, si... *confusionnistes*, selon le néologisme spirituel et pittoresque d'un grand Américain de mes amis, orateur et écrivain ardemment francophile : le professeur Herbert Adams Gibbons, de Princeton (New-Jersey).

Tahiti enchante et Papeete déçoit.

A cela, deux raisons, seulement, mais suffisantes.

D'abord, Papeete — je ne vexe personne, je suppose ? — Papeete n'est qu'un grand *village*, pas même une petite ville créole et provinciale comme Cayenne. Grand village à la française, genre chef-lieu de canton en Normandie, Beauce ou Poitou, coupé de places et de rues aux noms historiques, pittoresques ou émouvants : rues de Rivoli, de la Petite-Pologne, des Beaux-Arts, des Marais, Nansouty, de La Zélée, place du Commandant-Destremau, quai de l'Uranie, etc... Tout cela, trop récent pour porter encore l'empreinte du passé. Histoire navale et coloniale qui, au plus loin qu'il soit possible de la faire remonter, ne remonte qu'à la fin — exactement au dernier tiers — du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux temps de Bougainville. Le rattachement

volontaire de Tahiti à la France est encore plus près de nous, puisqu'il est contemporain de ses généreux et spontanés donatrice et donateur : la reine Pomaré IV et le roi Pomaré V. L'installation définitive des Français dans l'Archipel de la Société, aux Iles-Sous-le-Vent, aux Tuamotou, aux Marquises, aux Toubouaï, aux Gambier, à Rapa, n'est pas assez ancienne pour que nous y retrouvions des vestiges, marqués au coin d'un intérêt quelconque, architectural, par exemple, ce qui est, au contraire, le cas de toutes, ou presque toutes, nos vieilles colonies d'Amérique, du Sénégal, de La Réunion et des Indes. Vous aurez beau fouiller tous les coins de Papeete : vous n'y trouverez que de laides bâtisses, modernes, sans aucun cachet, ni français, ni polynésien, sauf, peut-être — et encore ! — ce *Palais Pomaré*, grand bungalow en bois à deux étages, entouré de terrasses à colonnettes, surmonté d'un clocher inattendu, au centre, et qui sert de confortable résidence à nos gouverneurs d'aujourd'hui. Donc, Papeete, il faut bien le reconnaître, n'a ni passé, ni beauté, ni caractère. Premier grief, auquel il n'y a rien à faire.

Papeete déçoit en second lieu ses visiteurs désintéressés, qui n'y « font pas d'affaires » — voyageurs, marins, écrivains, artistes (et vous allez voir combien ce second grief est, sinon mal fondé, du moins injuste... mais qu'y faire encore ?) — parce que ceux-ci lui reprochent son américanisation, lui en veulent secrètement de son confort, de ses commodités, de son télégraphe, de son téléphone, de ses cafés de province, de ses courses et de ses potins, de sa dissolution bête, lourde et grossière. J'en parle en connaissance de cause, parce que j'ai éprouvé, moi-même, cet agacement et cette horripilation. N'est-ce pas, mon cher Charlier, n'est-ce pas, mon cher Froment-Guieysse, n'est-ce pas, Julien Ochsé, et vous aussi, Jean Dorsenne, qu'il y a du vrai dans ce que j'avance ici ?... Nous tous qui adorons Tahiti, qui en rêvons encore, nous voudrions une Papeete tahitienne, et point californienne, australienne, ou néo-zélandaise, comme elle



est en train de le devenir. En quoi nous raisonnons en poètes et en artistes, mais en réalisateurs, aussi, que nous sommes. Nous n'oublions qu'une chose, mes chers amis, mes chers confrères, c'est que ce Papeete, vilipendé et stigmatisé par nous, est, hélas! la capitale administrative et coloniale de nos Établissements Français d'Océanie.

Partout où il y a — je ne dis pas : un port... on sait combien j'aime les marins, ces *Oiseaux de Phare* — partout où il y a une résidence de gouverneur, vous pouvez être sûr, neuf fois sur dix, que la couleur locale s'en va. Ffft! fini : envolée! Ou alors, il faut un homme de goût, passionné d'indigénat ou de brousse, comme certains de ces merveilleux gouverneurs coloniaux de notre Afrique Occidentale Française — citons leurs noms : MM. Didelot, Terrasson de Fougères, Georges Poiret — que j'ai vus récemment à l'œuvre, et qui ont su, si bien su, conserver, à un Saint-Louis sénégalais, à un Bamako soudanais, à un Conakry guinéen, leur idiosyncrasie africaine d'âme et d'aspect. Malheureusement, de ces grands gouverneurs-là, la graine est rare! Aussi rare que celle des vigilants proconsuls Merlin, Carde, Olivier!...

Hélas! le ministère autonome de la rue Oudinot (ex-sous-secrétariat des Colonies au département de la Marine, aux temps de notre puissance navale...) n'envoie généralement, à Tahiti — j'en demande amicalement pardon à MM. Adrien Bonhoure et Julien qui furent, eux, à Papeete, des fonctionnaires de valeur, irréprochables, et de galants hommes — n'envoie généralement, aux Établissements de l'Océanie Française (c'est si loin!) que des joueurs de poker, des faiseurs de « réussite », des buveurs de cocktails, des bambocheurs et des oisifs de la dernière catégorie. Heureuse Nouvelle-Calédonie! Nouméa, avec son nouveau et distingué gouverneur, M. Guyon, est mieux... *lotie* que Papeete. Remarquez que je ne suis nullement puritain : je mets très peu d'eau dans mon vin, je bridge, je mahjongue, et... je ne suis pas bégueule, ça, non. Mais, après tout, écrivain,

explorateur et même membre du Conseil Supérieur des Colonies, je fais ce qu'il me plaît, je ne suis qu'un simple particulier : je ne suis pas... « Mossieu le Gouverneur » !

Or, un gouverneur colonial, perdu, noyé, inexistant, à Paris, quand il vient y passer son congé, peut être, dans sa colonie, une manière de despote. Même un petit gouverneur de troisième classe, à Tahiti, bien pistonné et assez roublard pour passer, par exemple, de la troisième à la deuxième classe, rien que pour avoir accompli d'interminables « réussites », pour avoir décoré du ruban rouge une *Marau-de* (féminin de maraud) suspecte et peut-être espionne, en tous cas divorcée d'un feu roi tahitien et montrée au doigt dans les rues de Papeete, enfin pour avoir traqué sans répit les missionnaires protestants indigènes de l'île, jusqu'à la suppression de leur maigre traitement. Oui, parfaitement, un petit gouverneur de cet acabit, ça peut être un tyranneau à la Gessler, ça peut faire trembler devant son chapeau, comme ça peut aussi faire... rire !

Comique indirect, involontaire, s'entend.

Est-il absolument nécessaire de citer, cette fois, les noms, les pitoyables noms, de deux de ces... *Marchands du Temple*? Mon Dieu! ne serait-ce pas leur faire bien de l'honneur, je devrais dire : bien du... déshonneur? Contre ces deux gouverneurs, je n'ai nulle antipathie privée. Eh! pourquoi en aurais-je? Mais nous sommes quelques-uns, à Paris, à avoir l'œil sur eux. Personnellement, je suis sérieusement documenté sur leur gestion, non par leurs subalternes (sur lesquels ils pourraient exercer de basses représailles) mais par des citoyens libres, indépendants, fortunés, plus puissants qu'eux. Au demeurant, n'exagérons rien : ces fonctionnaires ne furent, ni des concussionnaires, ni des prévaricateurs. Même pas ça! Ce furent tout simplement des « je-m'en-fichistes », des incapables et des sectaires politiques. L'un d'eux, le premier, aurait peut-être, selon le Fabuliste, fait un meilleur *savetier* que le médiocre financier d'Océanie qu'il fut.

Quant à l'autre, au second, toujours maintenu et *rivé* à son poste, par d'injustifiables complaisances métropolitaines, il continue à faire, là-bas, gaffe sur gaffe. Le rappel en France de son jeune, charmant et fêtard administrateur intérimaire des Iles-Sous-le-Vent, frère d'un romancier de talent dont j'ai déploré la fin douloureuse et prématurée, ne l'a pas corrigé. Non ! ne citons pas de noms. Ils étaient, ils sont restés anonymes, ces *Marchands du Temple* que Jésus chassa à coups d'étrivières...

Mon ami Claude Farrère, rude, loyal et redoutable « redresseur de torts », ne s'est pas fait faute de signaler — et comme il a bien fait ! — le vandalisme du premier de ces administrateurs coloniaux qui, d'après le regretté et vaillant lieutenant de vaisseau Destremau, n'a pas craint de débiter, *pour empierrer les routes*, « les beaux tombeaux de pierre des anciens rois tahitiens, monuments mégalithiques, sculptés il y a mille ans ».

Mais on ne peut pas tout signaler ! Ni la gabegie d'essence pour l'auto du fils d'un Secrétaire-Général, jeune soldat de vingt ans, en mission de tourisme... sentimental, quoique sous les drapeaux, mais ne mettant jamais les pieds à la caserne ; ni, en 1924, certain scandaleux achat de vanille à bas prix (soi-disant au nom du service local, en réalité pour le compte du même militaire-civil), à raison de 50 francs les 100 lianes, alors qu'elles valaient, à ce moment-là, 150 francs ; ni l'exploitation de cette même vanillière par les trucks et camions de l'Administration, et aussi par la main-d'œuvre gratuite des prisonniers, lesquels abattaient, *le long des routes*, tous les arbres susceptibles de servir de tuteurs aux vanilles (toujours grâce au même père complice, à qui ce *sol a ri...*) ; ni les jugements confectonnés ou plutôt *mitonnés* « en collaboration » par certain président du Tribunal de première instance et par certain président du Tribunal supérieur (ex-juge d'instruction à La Réunion, rétrogradé pour falsification d'état de frais, et amnistié, depuis), ce dernier

empiétant tellement sur les prérogatives du procureur de la République que les plaideurs ne savent plus à quel... diable se vouer!...

Dame Thémis, à Papeete, bouscule, sachez-le, les pots de fleurs et les textes, voire le charabia de la chicane, au point de tenir, un jour, une audience entière *en langue anglaise* et de prononcer le jugement dans le même idiome. Étonnez-vous, après cette « paille », de voir nommer secrétaire d'avocat-défenseur à Papeete, un certain Hoppenstedt, sujet allemand et propre fils de l'ancien consul (espion) d'Allemagne à Tahiti.

Quant à vous, ô philatélistes mes frères, réjouissez-vous de posséder, comme moi, six timbres-postes *français* des Établissements de l'Océanie, de 25 centimes (violet et cramoyse) oblitérés — sans rire — d'un beau coup de tampon postal... *néo-zélandais* : « Marine Post-Office. N. Z. Maunganui » ou encore : « Marine Post-Office R. M. S. Tahiti »!

Tahiti aurait-elle cessé d'être colonie française, depuis que des hydravions de la marine américaine ont été autorisés, peu sagacement, à la survoler?

.....  
Maintenant que je vous ai dit du mal (beaucoup de mal, même) de la ville de Papeete et de ses gouvernants, laissez-moi vous dire du bien, beaucoup de bien, de la « Terre Tahiti ».



## CHAPITRE XXI

### VAHINÉES ET TANÉS COURONNÉS DE FLEURS

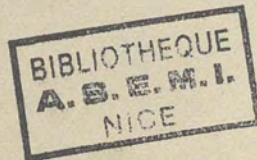
Deux jeunes vahinées qui passent... — Rigorisme vestimentaire des révérends, à Tahiti — Taïpo et Maréva, marraines de « Réva-Toua » — Le 14 Juillet, à Papeete — S. A. le prince Hinoï Pomaré donne un *amourama* en mon honneur — Cochon de lait à l'étouffée — Deux voisines de table, un peu mûres... — Un menu tahitien — Chants et danses, au clair de lune



Le matin, à Papeete, je me suis réveillé, non pas au chant du coq, mais au rire perlé d'une vahinée qui bavardait dans la rue, avec une amie. Je me suis dressé sur mon séant pour les regarder. Jeunes toutes deux. Jolies!... Le ciel était bleu. Le soleil brillait. Il faisait tiède. Et l'air sentait bon, comme si des effluves embaumés de *tiaré* — cette tubéreuse — arrivaient jusqu'à moi. Je me sentais heureux de vivre...

Ma première matinée à Tahiti. Et, déjà, deux *vahinées* qui passent!

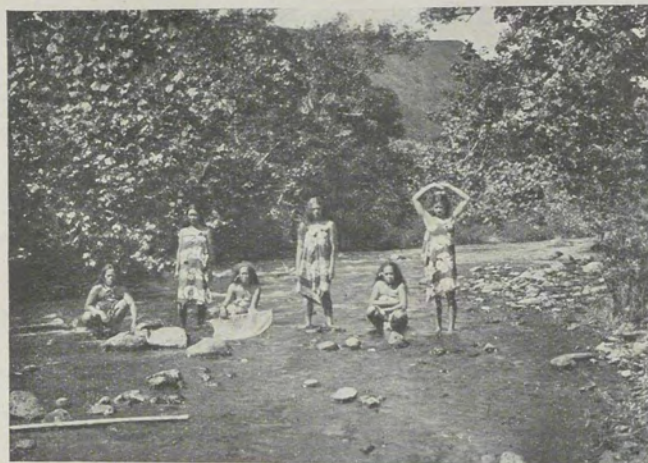
En « tahitien » — car je ne dirai jamais : en « maori », bien que races et langues soient sœurs dans cette Océanie polynésienne... laissons aux peuples leur véritable et respectif habitat : aux Maoris, la Nouvelle-Zélande, aux Papous, la Nouvelle-Guinée, aux Cana-



ques, la Nouvelle-Calédonie — en « tahitien », donc, *vahinée* signifie : femme, épouse, amante; et *tané* signifie : homme, époux, amant. Il faut connaître, avant tout, ces deux mots, parce qu'ils reviennent sans cesse dans les conversations en *farani* (français), en *piritané* (anglais), ou en *paniola* (espagnol) avec les indigènes. *Tané* par-ci, *vahinée* par-là. Poésie, ancien « beau parler », légendes, tout est bâti sur l'opposition de ces deux thèmes.

Les vahinées dont le rire me salue, ce matin, à mon réveil, peuvent avoir de seize à dix-huit ans. Jeunes filles? jeunes femmes?... Hum! hum! peut-être, l'une et l'autre. N'approfondissons pas trop. Ce que je puis affirmer, c'est qu'elles ne sont pas *protestantes* (ou, si elles le sont, bien peu pratiquantes). Tiens! tiens, pourquoi ce « sherlock-holmisme »? Pourquoi? — Parce que ces gentes jouvencelles ne sont pas vêtues (heureusement !) de ce pudique, et long, et inélégant, et vieillissant peignoir d'une seule pièce, en percale grise ou noire, qui leur part du cou et leur retombe sur les pieds, peignoir dont certains pasteurs, prudes et retardataires, les affublent encore, sans souci de la hideur et du... ridicule. D'autres, aussi mal avisés, les attifent d'une *tapa* (tunique) de mousseline tout aussi disgracieuse.

Le plus grand tort de cette admirable *Armée du Salut* qui, à elle seule, dans l'univers, fait proportionnellement plus de bien que tous les philanthropes américains réunis, son plus grand tort, dis-je, c'est de guimper, chapeauter et déguiser jusqu'à l'enlaidissement, ses prédicantes. D'où *Miss Helyett* et le fou-rire de l'« homme de la montagne ». Je ne cherche noise ici à aucune secte de la religion réformée que je respecte beaucoup, comptant un certain nombre de protestants charentais dans ma propre famille : cousins, cousines, et même une charmante filleule. Il ne s'agit pas, là, non plus, de dogme, ni d'interprétation du Nouveau Testament. Il s'agit de toilette et de modes.



BAIGNADE DE « VAHINÉES » DANS LA RIVIÈRE DE POUHÉHCU



TAHITI : CASCADE DE FAUTAU (210 M. DE CHUTE)





Eh bien! Messieurs les Pasteurs de l'Océanie Française (dont je n'ai eu qu'à me louer, là-bas) me permettront de leur dire aussi, avec toute la déférence à laquelle ils ont droit, qu'ils font fausse route, qu'ils ne sont pas « à la page », en un mot, qu'ils dépassent la note. En fait de costume — comme, d'ailleurs, mes prêtres et mes missionnaires catholiques romains, à moi — ces excellents révérends n'y voient goutte, ils n'y connaissent rien. Ce n'est pas leur affaire!... En vérité, je vous le demande, depuis quand une guimpe qui vous étrangle et un peignoir si long que vos pieds se prennent dedans, depuis quand ces travestissements ont-ils jamais servi de garants de pureté à une conscience chrétienne?... Que vous interdisiez au beau sexe d'entrer, bras nus et poitrine décolletée, à l'église ou au temple, parfait! La maison de Dieu n'est pas un *dancing*. Mais, que vous contraigniez de dociles Polynésiennes à dépouiller tout attrait physique et à transpirer comme des portefaix sous une robe de chambre ample et étouffante, il y a un monde : la distance qui va de la décence, dont je suis, à la rigidité, dont je cesse d'être. Laissez-leur donc châles de Pékin ou soieries de Canton!

Ces deux jeunes vahinées, aux yeux splendides, très rapprochés, à fleur de tête, qui babillent là, de si bon matin, seraient-elles donc catholiques? ou païennes? Ma foi, je n'en sais rien. D'ailleurs, peu me chaut. Ce que je sais d'elles, c'est qu'elles sont rieuses, fraîches et jolies, drapées jusqu'*au-dessous* des genoux, dans ce *paréo* bleu à fleurs blanches, d'origine chilienne, qui leur va si bien. Leur buste ferme est moulé, très convenablement pourtant, dans une sorte de blouse de chez nous, légèrement échancrée à la gorge. Tout cela très correct. Mais coquet aussi. Leurs pieds sont nus et *grands*, seul tare de beauté de la Tahitienne, qui ne peut s'accommoder de notre chaussure et préfère marcher librement sur la plante, sans torture de talon Louis XV ou *cavalier*. L'une d'elles est coiffée du fameux canotier en paille de pandanus ou de paddy, qu'elles tressent pour

leurs maris, leurs fiancés ou leurs amants, pour leur tané, en un mot. L'autre, la plus jeune, une petite *Tanagra* vivante, porte simplement les cheveux flottants, couronnés de *rewa-rewa* sec, et piquetés de *tiarés*. Ces ingénieuses Tahitiennes excellent à conserver le parfum du tiaré en l'enclosant, la nuit venue, dans une feuille verte. Voilà donc pourquoi, tout à l'heure, cela embaumait tant la tubéreuse!

Passe, près de la gamine, un adolescent de douze ans, son cousin, sans doute, ou un ami, car elle l'interpelle familièrement :

— Eh! *bonzou!* Ataïro!

Le petit, qui m'a aperçu en pyjama, dans ma chambre, lui fait signe de se taire et me montre du doigt.

— Nouveau *Farani?* interroge la fillette en me regardant hardiment dans les yeux.

Je hoche la tête et répond, en souriant :

— Oui, nouveau *Farani*. De Paris. *Ia ora na...* (Je te salue...)

Alors elle me lance une fleur de tiaré en plein dans la figure.

— Paris, c'est loin... loin, dit l'autre, coiffée du canotier. Mais Papeete, c'est bon, aussi. *Bonzou! bonzou!*

Et toutes deux se sauvent avec Ataïro, en poussant de grands éclats de rire.

J'ai revu mes petites amies, jolies, effrontées, puériles. Je sais maintenant leurs noms : Maréva, l'aînée, dix-huit ans, rêveuse et douce, Taïpo, la plus jeune, seize ans, espiègle et chatte, la plus immédiatement séduisante, peut-être?... Elles sont cousines. Tout le monde, d'ailleurs, est *cousin*, à Tahiti. On se marie entre soi. Les familles y constituent un réseau formidablement emmêlé, dont les mailles s'étendent bien au delà de Papeete, « d'île en île », selon le dire poétique de Julien Ochsé dans son nostalgique roman océanien. Il n'est pas rare, là-bas, d'entendre cette phrase :

— Tiens! tiens! ta sœur va épouser un Tel de Nouka-Hiva (Marquises)? Comme c'est drôle! Nous allons devenir cousines. Mais oui,

cousines, par ma tante Térai, de Raïatéa, tu sais bien : ma tante des Iles-sous-le-Vent?

... Ma tante des Iles-sous-le-Vent...

Un titre de vaudeville!

A vous parler franc, je n'ai pas très bien démêlé le fil inextricable de parenté qui unit la grave Maréva — dont les prunelles, splendides, ont quelquefois une expression si triste — à la turbulente Taïpo, dont les adorables yeux marrons en amande, un peu langoureux et voilés, contrastent avec les rieuses quenottes blanches. Ce que j'ai appris d'elles, c'est que, lundi prochain, j'aurai l'honneur d'être présenté par ma mignonne camarade Taïpo, à son estimable papa et à son honorable maman, domiciliés, tous deux, à Papara.

— Pour le mariage. N'est-ce pas, Maréva? a ajouté Taïpo, en regardant malicieusement sa cousine.

— Quel mariage? ai-je alors demandé.

— Ah! vous verrez... C'est une surprise!

Et elles se sont mises à rire en échangeant quelques phrases dans leur langue musicale, toute en voyelles.

Un mariage tahitien!... Ma chance continue. Beau spectacle et piquante description en perspective.

Puis, elles ont agité ensemble la question capitale de mon ... *baptême*. Comment, diable! vont-elles m'appeler?... Car vous savez que tout étranger séjournant à Tahiti, reçoit un nom indigène, approprié à son caractère ou à sa profession. Ainsi Julien Viaud, marin et poète, fut-il baptisé *Loti*, nom indigène de la rose. Et vous m'accorderez que Rarahu, sa petite épouse, native de Bora-Bora, eut une bonne idée, ce jour-là!... En ce qui me concerne, après avoir hésité à me gratifier du nom de *Téhéa*, dérivé de celui de la grande déesse polynésienne Tétouanouï, conscientes, probablement, de mon indigénité, elles ont préféré — surtout, Maréva qui paraît affectionner l'ancien parler grandiloquent et imagé de l'île — m'appeler finale-

ment *Réva-Toua*, « celui-qui-va-vers-le-lointain », ou quelque chose d'approchant, bref, synonyme de : Grand Errant, Grand Voyageur. Je voulais arroser la cérémonie de mousseux et de gâteaux... Mais la pudique Maréva (chez qui Taïpo demeure, à Papeete) s'y est opposée, sous prétexte des potins que cette petite bombe, pourtant bien innocente, pourrait occasionner dans le paisible quartier de la rue Nansouty.

— Non! pas de « mousseux »! s'est-elle écriée. Ça ferait des histoires. Que dirait l'oncle Téaé!

Et elle a opiné pour le baptême économique et local, au lait de coco, devant la statue de Bougainville. C'est Taïpo qui n'était pas contente... Grands dieux! Quelle mine boudeuse! Mais Maréva, chaperon ou non, est l'aînée; c'est à elle que sa cousine a été confiée; maman et papa de Papara ne seraient pas contents, etc... A quoi Taïpo riposte espièglement que « tout ça, c'est des boniments à la noix de coco » (au lait de coco, devrait-elle dire) et que, lundi prochain, à Papara, enfin, le jour du mariage, du mystérieux mariage... il faudra bien qu'on en boive, du « mousseux »! Et on chantera aussi! Et on s'embrassera!

Là-dessus, elles me sautent au cou et se tordent de rire. Je les embrasse. Mais je ris jaune. Décidément, ce « mariage » flaire la mystification. A mon tour, de bouder. Irai-je ou n'irai-je pas, lundi, à Papara?...

Après tout, qu'est-ce que je risque? — On ne me mangera pas, à Papara.

... Il est vrai qu'autrefois, dans ce *marā-là*... enfin, il n'y a pas si longtemps... le fricandeu humain — hum! hum! — était fameusement à la mode!

Cinquième jour, à Papeete.

J'en connais, à présent, un véritable escadron, de vahinées. On

se lie facilement, à Tahiti. Trop facilement, même... Mais jusqu'ici — avec, en tout bien tout honneur, deux ravissantes jeunes filles franco-chiliennes, nées à Papeete, par conséquent, un peu... tahitianisées — c'est surtout grâce à mes deux « marraines » *baptistes*, Maréva et Taïpo, pures Polynésiennes, que je me familiarise peu à peu avec les us et coutumes de cette exquise île de paradis. Et j'allais oublier, aussi, parmi mes autres jolies camarades, bavardes et coquettes, les délicieuses Janiche et Ninette, ainsi que deux gracieuses métisses protestantes (sans vilain peignoir!) d'un père américain et d'une mère tahitienne nommée Mrs. Lovina Chapman. Très séduisantes, ces deux jeunes dernières *beauties*, dont l'aînée, Frida, blonde aux yeux bleus, jouait à ravir du Chopin, du Brahms et du Wiénowski (Mais, pour en entendre, est-il bien nécessaire de faire le voyage de Tahiti?) et dont la seconde, Dora, brune aux yeux noirs, accusait davantage le type tahitien.

Beaucoup de ces jeunes filles et de ces... filles jeunes (ce qui n'est pas tout à fait la même chose) se piquent, en effet, de littérature, de musique et de peinture d'Europe. Un grand nombre d'entre elles sont abonnées aux *Annales*, à l'*Illustration*, au *Monde Illustré*, lisent la *Mode Pratique*. Est-ce un bien?... Certes, au nom de la civilisation et du progrès. Est-ce un mal?... Hélas! oui, au point de vue : couleur locale. Mais, encore un coup, cela ne dépasse guère la banlieue de Papeete. L'île est grande, son intérieur, surtout, son intérieur presque inexploré, sa forêt, silencieuse et tentatrice, sa forêt, royaume broussailleux des porcs sauvages.

Et puis, il y a les autres îles... Heureusement!

Loué soyez-vous, en tout cas, si votre bonne étoile vous fait aborder en juillet, à Papeete!... Car, alors, il vous sera donné d'assister à un pittoresque alliage d'indigénat et de francisation. Le 14 Juillet, à Tahiti, n'est pas ce qu'un vain peuple pense, mais prétexte à agapes, feux d'artifice, régates curieuses, danses

costumées (même un peu trop, peut-être...), chants et chœurs *himénés*, bref, cérémonies indigènes de toutes sortes. Tahitiens et Tahitiennes, qui se donnèrent volontairement à la France, célèbrent avec éclat notre fête nationale, devenue, par élection, leur propre fête.

A défaut de ces bruyantes manifestations d'où l'exubérance et même la licence ne sont pas bannies, où tanés et vahinées, couronnés de fleurs et d'écorce odorante d'ananas, se poursuivent en titubant, à demi ivres de vin d'oranges et d'alcool de palmes, à défaut de ces danses un peu... osées (que l'on se rassure! je ne dépasserai jamais la note, ce livre — comme ses deux aînés, *Inde Mystérieuse* et *Japon Souriant* — pouvant, sans crainte aucune, être « mis entre toutes les mains »), à défaut, enfin, de ces sortes de bacchanales où ex-sauvages et ex-sauvagesses donnent libre cours à leurs primitifs instincts, je veux vous conter l'*amourama*, autrement dit, le très tahitien banquet, suivi de thé et de danses, que feu Son Altesse le prince Hinoï Pomaré, petit-fils de S. M. la grande reine Pomaré IV, amie de Pierre Loti, voulut bien m'offrir, un soir, en son palais d'Aroué, face aux lames écumantes du Pacifique qui se brisaient sans trêve sur les coraux.

— Vraiment, me dit le prince, vous n'avez pas encore mangé de cochon de lait à *la tahitienne*? Je veux dire : cuit au four « canaque », comme disent vos fonctionnaires et vos colons, ce qui est une absurdité, car nous ne sommes pas des nègres, des Canaques, comme ceux de Nouméa! Nous sommes des « blancs », pas beaucoup plus foncés que vos Espagnols et que vos Portugais.

Et il ajoute sur un ton plus doux :

— Ni Canaques, ni Maoris. Ils se trompent, tous!... Les Maoris sont en Nouvelle-Zélande. Nous autres, nous sommes Polynésiens. Tenez, ma mère me chantait, autrefois, quand j'étais tout petit, une

très jolie chanson où il était question de notre origine et de notre provenance. Cette chanson commençait ainsi :

*Voici le chemin vers Hawaï-i :  
Tourne ton « pahi » droit vers le couchant.  
Que souffle le vent Maraamou!  
Que la mer soit bleue ou verte!  
Pourvu que le ciel soit couleur de mer...*

— Hawaï? En ce cas, le peuple de Votre Altesse serait originaire des îles Sandwich?

— Non, non! Il ne s'agit pas de l'archipel des îles Hawaï (ou Sandwich), possession américaine dont la capitale est Honolulu. Ne faites pas attention à la prononciation : Hawaï-i. Il s'agit en réalité de Sawaï, aux Samoa. C'est de là, paraît-il, que nous venons, à ce que disaient du moins nos *ariois* (prêtres) et nos *haéré-pos* (bardes) d'avant notre conversion au saint Évangile. Moi, je veux bien, ajoute le prince avec un bon rire. Mais, au fait, ça vous intéresse donc, ces choses-là?... Pour moi, ça n'ajoute pas un galon de plus à mon dolman. Si nous allions faire une visite à notre cochon de lait?

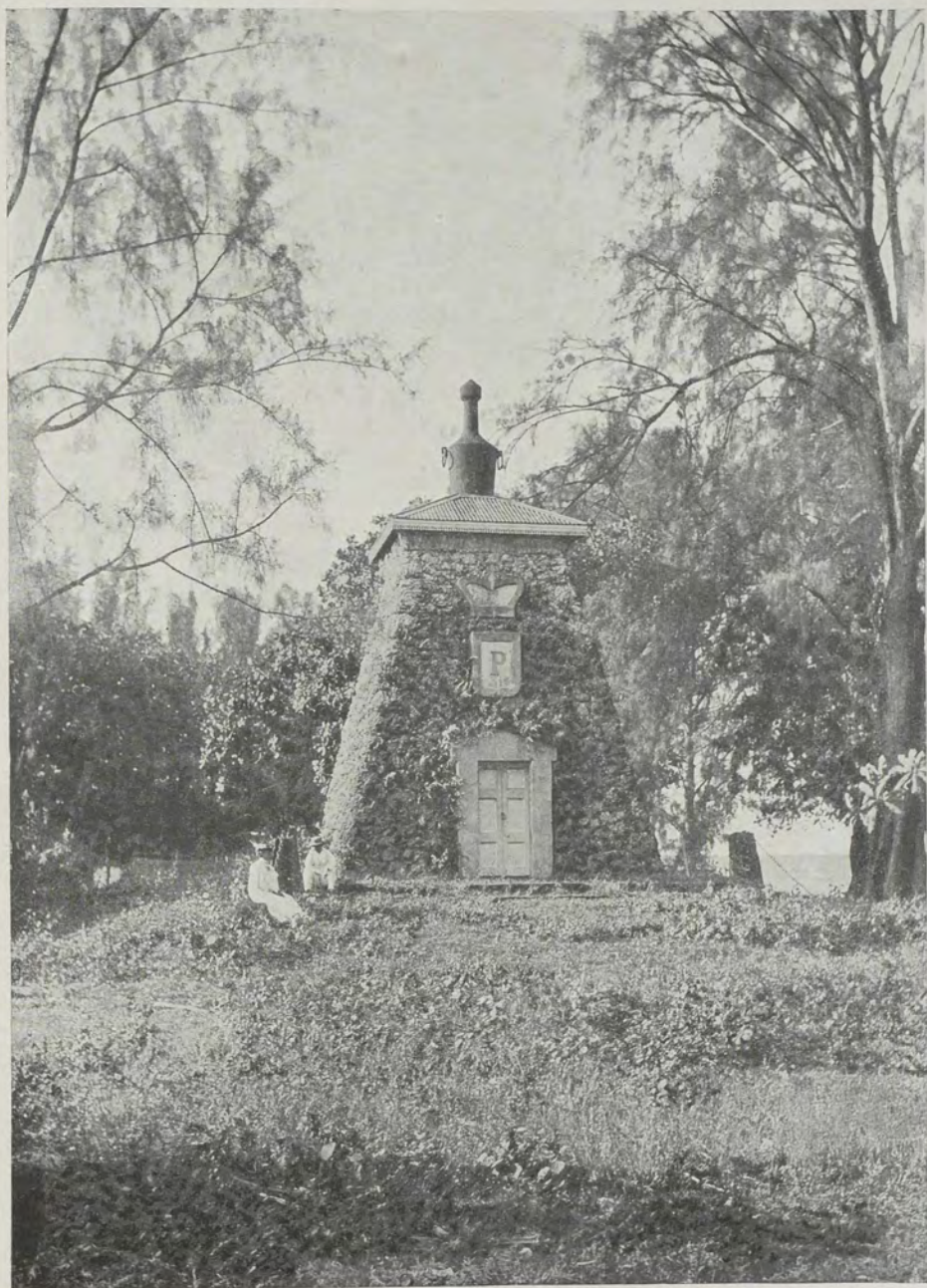
Son Altesse Royale le prince Hinoï Pomaré était alors un gros garçon jovial et rond, ayant dépassé la trentaine, épicurien, très sympathique. Maréchal des logis chef, dans notre cavalerie française, et chevalier de la Légion d'honneur. Je crois me souvenir que, depuis, grâce à la magnanimité de la République, ce dernier Pomaré a reçu, un peu avant de mourir récemment de la grippe, la fameuse ficelle supplémentaire de sous-lieutenant qui faisait de lui un officier. Mais j'anticipe là sur un futur, devenu aujourd'hui du passé. Et j'en reviens à un passé plus ancien que, pour plus de commodité et de vie dans le récit, je transforme en présent. Véritable conjugaison de verbes!

Là-dessus, Hinoï Pomaré m'entraîne familièrement par le bras vers le four tahitien où cuit, à l'étouffée, notre plat de résistance. Mets célèbre dans toute l'Océanie polynésienne que ce cochon de lait ! On le retrouve, identiquement traité, aux Hawaï, aux Samoa, aux Fidji, aux Tonga. Le four en question (*hima*) consiste en un trou rond, creusé dans le sol à environ 60 centimètres de profondeur, et tapissé, ou plutôt *mosaïqué*, de pierres plates et de galets ronds. Le feu — un feu de bois — a été allumé sur cette mosaïque et y a été soigneusement et constamment entretenu, de façon à ce que le degré de chaleur nécessaire s'y maintienne toujours. Après quoi, les tisons sont retirés. On ne laisse à l'intérieur du four que quelques charbons incandescents et de la cendre chaude que l'on entoure de rameaux humides et d'un lit de feuilles vertes. Le cochon de lait — préalablement bourré de galets brûlants et de feuilles d'arbre-à-pain, bien tamponné, en outre, par des bouchons de feuilles, aux ouvertures hermétiquement recousues et closes — est entouré de larges feuilles de bananier et placé dans le four, ainsi que son foie, les ignames, les patates et les *féï* (grosses bananes vertes) appelées à cuire en même temps que lui. On recouvre le tout d'une couche de terre bien tassée, afin qu'aucune vapeur ne s'exhale du four.

— Ce porc doit être à point, me dit le prince, car il y a une bonne heure que mon cuisinier l'a mis « en terre ». Il n'y a plus qu'à lui piquer la pomme au bout du bec. Les pierres brûlantes, ça chauffe dur et vite, là-dedans. Et la viande garde tout son fumet. Fameux, notre cochon de lait, à l'étouffée... Vous m'en direz des nouvelles, tout à l'heure, quand nous le mettrons « en estomac », avec une sauce indigène d'ici. Maintenant, rejoignons ces dames. « La Châtelaine » (*sic*) doit être arrivée?...

« La Châtelaine » — on l'a deviné — c'est la Favorite de Son Altesse. Une grosse dondon bronzée, plutôt mûre, avec des yeux et des dents magnifiques, à qui je fais presque une révérence de cour et à





AROUÉ : TOMBEAU DU DERNIER ROI TAHITIEN, POMARÉ V



qui je baise la main... ce qui la ravit. Elle n'est pas pour rien des... Marquises, son île d'origine.

— Ah! ces *Farani!*... murmure-t-elle, à demi pâmée.

Nos dix convives sont là. Ce sont surtout des officiers de marine, jeunes, lettrés, artistes, qui s'entendent comme des frères avec l'*éléphant*, c'est-à-dire le « pékin », le civil, le terrien que je suis. Il est vrai que cet *éléphant* a tellement navigué... Autant qu'eux. Plus qu'eux, peut-être? Alors... Il y a là, aussi, un aimable Français, *éléphant* comme moi, nommé M. Henri Buchin, ami intime du prince, et que je soupçonne fort d'avoir été le très heureux organisateur (dans la coulisse) de la petite fête qui m'est offerte, ce soir, au Palais d'Aroué.

Nous nous mettons à table. Chacun de nous — délicate attention! — est encadré de deux jolies filles de Tahiti ou des archipels. Mais ma déveine me vaut, à moi, convive de marque, d'être à la droite de « la Châtelaine », hélas! trop attentive et trop alanguie depuis mon imprudente révérence, et d'avoir pour voisine de gauche une autre dame, encore plus mûre, mais très considérée, paraît-il, originaire de Taha (Iles-sous-le-Vent). Pourvu qu'elle ne me fasse pas aussi les yeux doux, celle-là!... En ce cas, je fais la grève de la faim.

Quelqu'un me frappe sur l'épaule :

— On vous a mis à côté de ce qu'il y avait de mieux, me souffle à l'oreille le bon M. Buchin, un peu narquois.

— Trop d'honneurs, cher Monsieur, trop d'honneurs. J'aurais bien mieux aimé être à un bout de table, avec deux jolies vahinées, moins considérées, mais plus jeunes, comme les voisines de ce charmant *midship*, là-bas...

— Un peu de patience. Tout s'arrangera au dessert. Vous verrez... Voyons, ne faites pas cette tête-là!... Souriez.

Pour lui complaire, je souris instantanément, mais sans sincérité, comme chez le photographe. Les deux bonnes dames prennent cela

pour argent comptant. Touchantes, elles me couronnent de fleurs. Aïe! quel est ce gros peton nu qui s'appuie sur le mien? Voisine de droite. Allons, bon! « La Châtelaine! » Je l'aurais parié. Ah! ça, mais... Sourions, vite, sourions, car le prince me regarde. « La Châtelaine » est la maîtresse de maison; elle est, en plus, la Favorite. Me voilà frais!... Joseph et Madame Putiphar. Tant pis! Je n'ai qu'à joindre les talons. « A droite, par quatre! » Et allez donc!

Ma voisine de gauche me tend le Menu, un fin bristol de chez nous, bien calligraphié. Ah! la brave dame! Au moins, voilà qui me console... Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère. Voyons un peu cela...

#### MENU

POISSON-VOLANT CRU, AU CITRON ET AUX OIGNONS

FRICASSÉE DE POULET AUX IGNAMES

PATATES A LA SAUCE CRABE

COCHON DE LAIT A LA TAHITIENNE

SALMIS DE CHEVREAU AUX BEIGNETS DE MAIORÉ

SALADE DE CŒURS DE COCOTIERS PÉRIGOURDINE

DESSERTS

Eh! mais... eh! mais... tout cela vaudra la peine qu'on s'y arrête, en parlant de n'importe quoi, et même d'autre chose, aux deux voisines « un peu mûres », comme chante Méphisto, à l'acte du Jardin de Marguerite. Les serviteurs, de jolis hommes, sveltes, efféminés, circulent, tanés sur qui se posent souvent, malgré elles, les regards de nos vahinéés. Dame! ils sont de leur race.

Un peu japonais, ce poisson-volant cru, baptisé ici *eïa-hota*; mais l'idée du citron et des oignons n'est point sotté. D'autre part, voilà une fricassée de poulet aux ignames *oufi*, qui se porte bien... Ah! mon Dieu! mais qu'est-ce qu'il a donc mis comme poivrade et pimen-

tade, ce sacré cuisinier, dans ses patates à la sauce crabe! C'est l'enfer! Tous les cercles du Dante!... Vite, à boire, « à boire, pour ce pauvre blessé »!... Mes deux infirmières de droite et de gauche, compatissantes et égayées, se penchent vers moi et m'abreuvent de vin d'oranges. Méfions-nous : ça porte à la tête, ce gentil petit sirop-là. Et le mélange, avec le champagne de tout à l'heure, pourrait être calamiteux pour ma dignité...

Mais, attention! voici le cochon de lait.

— Hein? me fait le prince, la bouche pleine.

Je déguste, les yeux mi-clos, loin des bruits de la foule, puis m'écrie :

— Sublime, ineffable, exquis, divin!... Les mots me manquent, Altesse. Le poulet, désormais, n'existera plus pour moi... Et puis, cette sauce à la pulpe de noix de coco délayée dans un peu d'eau de mer et parfumée au zeste de citron... Une trouvaille, une vraie trouvaille!

— Oui, la sauce *miti haari*, ainsi appelée à cause du lait de coco, *miti*. « La Châtelaine » vous donnera la recette exacte. Un vrai cordon-bleu, « la Châtelaine »!

...Elle, encore, Elle!... Je me demande si le prince malicieux ne pousse pas la perversité jusqu'à vouloir me gâter mon cochon de lait? Mais il n'a pas regardé son « copain » Buchin. Et M. Buchin, lui non plus, n'a pas bronché. Alors, sablons gaiement le champagne, sans rancune pour le salmis de chevreau trop faisandé, aux beignets de maïoré (arbre-à-pain), cinquième roue boiteuse du carrosse qui le précédait, et reprenons un peu de cette salade de cocotiers *périgourdine* — à pleurer, cette « périgourdine » de conserve, dont l'arome truffier s'est évanoui!... J'ai surtout envie de pleurer parce que mes deux grosses dames me confessent que cette salade royale (coût : 75 francs) entraîne la mort du cocotier décapité.

« La Châtelaine » me coule un regard ému.

— Ah! vous avez du cœur, les *Farani*... Même pour nos cocotiers. C'est pour ça qu'on vous aime. Venez avec moi, par là. Nous allons faire une promenade sentimentale (*sic*).

Une promenade sentimentale! avec Elle? Ah! mais non : il y a maldonne.

L'excellent M. Buchin voit ma détresse : il accourt et m'arrache aux bras enamorés de ma Calypso plus que quadragénaire. Cigare? liqueurs?... Comment donc? Avec joie!

Et, tandis qu'il m'entraîne vers le brave Hinoï Pomaré, « la Châtelaine », interloquée et courroucée, lui darde un œil qui me fait frissonner.

Gare à votre café, cher Monsieur Buchin!

.....  
Maintenant, ce sont les chants et les danses précédant le thé qui complète l'*amourama*.

Au clair de lune, sous les cocotiers, devant le palais..

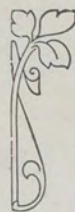
D'abord, l'*Hymne Pomaré* : « *O Maro ourou éva...* », chanté religieusement, debout, tête découverte, par toute l'assistance de tanés et de vahinées, y compris les serviteurs du prince. Chœur dont la musique est visiblement empruntée à un très bel hymne liturgique de la Religion Réformée, et que je note à la dérobée sur une portée du calepin musical qui ne me quitte jamais. Puis, la *Marseillaise*, enfin le chant de bienvenue : « *Roupé, roupé, Farani...* », après lequel nous nous rasseyons. « Pas d'*himénés* (chœurs provenant des premiers *hymnes* protestants), a dit, ce soir, Son Altesse. Rien que des danses. »

En avant, l'*otéa* et la *oupa-oupa*!

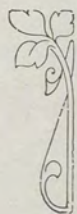
Un orchestre — Seigneur! peut-on appeler cela un orchestre? — composé d'un accordéon, d'un tambour, de deux bambous entrechoqués et d'un bidon vide de gazoline, scande les : « *Aha-hé! Aha-hé!* » des danseurs et danseuses. Ceux-ci et celles-là, débraillés, leurs cou-



JEUNE TAHITIENNE COIFFÉE DE FLEURS



VAIRAO : MADAME NOHO AMATEAU-A-TUAHU  
EN COSTUME DE FÊTE INDIGÈNE







ronnes et leurs fleurs de travers, s'agitent et se trémoussent, croupe contre croupe, en hurlant comme des possédés. Danse burlesque, sauvage, grossière, laide, inesthétique et parfois... choquante. Une *maxixe* de sauvages, quoi!

Est-ce une illusion?... Dans cette *oupa-oupa* — plus encore que dans l'*otéa*, plus eurythmique, danse des pêcheurs, danse des marinières — je crois retrouver ou plutôt deviner, la chorégraphie barbare, échevelée, lascive, des cannibales de jadis, ceux d'O-taïti, d'avant les premiers missionnaires et d'avant Bougainville.

... Non, « Châtelaine », vous avez beau me lancer une œillade. Rien à faire. Je ne vous regarderai pas.

Elles brillent, trop blanches, trop acérées, trop gourmandes, vos incisives et vos canines!





## CHAPITRE XXII

### UN MARIAGE, A PAPARA

Pounavia, séjour de délices... — Avec « Atala », dans la montagne  
La grotte mystérieuse de Maraa — Papara et son... « Moulin-Rouge »  
Un ménage de « vanillistes » — *Mairimonio segreto* ? — A l'orée  
d'un bois — Quelle est cette énigme ? — Maréva parle — Tout  
s'explique — Un panier de mousseux pour les... mariées !

**D**EPUIS trois jours, je suis l'hôte de M. et M<sup>me</sup> Sage, à Pounavia, délicieuse bourgade blottie sous les palmes, à 15 kilomètres de Papeete, tout à fait à l'ouest de l'île, et qu'arrose le torrent Pounaou. D'où ce nom de Pounavia que l'on écrit et prononce aussi Pounaouia. Mais combien je lui préfère l'euphonie de ... Pounavia !

M. et M<sup>me</sup> Sage ne sont ni un ménage de fonctionnaires, ni un ménage de colons, ni un ménage d'ancien officier de marine et de vahinée épousée. Ce sont, tout bonnement, de dignes et attentifs hôteliers, lui, Français de la Martinique, elle, Française de France, installés à Tahiti depuis quelques années et en train d'y faire fortune. M. Sage, petit homme maigre et grisonnant, de métissage octavon, je crois, est un ancien marin, qui a beaucoup boulingué, comme moi,

et avec qui je sympathise immédiatement. Ensemble, nous causons souvent des choses de la mer. M<sup>me</sup> Sage est une personne bienveillante, aux cheveux blanchissants, d'un commerce agréable, mais d'un abord plus calme, plus réservé.

Ils ont une fille positivement charmante : Jeanne, dix-sept ans, au teint ambré, aux beaux cheveux ondulés et flottants, aux grands yeux noirs caressants, aux dents éclatantes, au jeune corps fait au moule, et au parler si doux, un peu zézayant, des créoles de cette Martinique visitée récemment par moi et dont je suis revenu charmé. Mais M<sup>lle</sup> Jeanne Sage — ma « providence », à Pounavia ! — est une vraie jeune fille, aussi sérieuse et aussi bien élevée que ses grandes amies de Papeete, M<sup>lles</sup> Berthe et Henriette, cette dernière dite *Riri*, mes gentils flirts franco-chiliens. S'il y a beaucoup de vahinéés, à Tahiti, il y a aussi quelques « demoiselles ». (D'ailleurs, comment pourrait-on être dissipée, quand on s'appelle M<sup>lle</sup> Sage ?) Et ces dernières, les « demoiselles de Tahiti », n'ont ni moins de séduction, ni moins d'esprit, ni moins de beauté que leurs rivales, de plus... bruyante ou plus scandaleuse renommée : les vahinéés *taïata* et *fatouri* ! Demandez-le plutôt aux jeunes aspirants et enseignes de l'avis *Aldébaran* que commande le capitaine de frégate Benoist... Ou encore à l'aimable M. Georges Dornier, ancien lieutenant de vaisseau, aujourd'hui administrateur en chef des Colonies au Cameroun... Ou à Georges Froment-Guieysse, « consul d'Océanie » en France... Ou à M. Fischbacher, autre ami, un des derniers commandants de la pauvre *Zéléé*.

Mon court séjour à Pounavia — en attendant la fameuse invitation au mariage de Papara, qui a lieu lundi — m'a laissé un souvenir exquis de fraîcheur, de jeunesse, de pureté, de santé, de gaîté... C'est peut-être là, et point ailleurs, que j'ai éprouvé, dans sa plénitude, l'emprise que peut exercer l'île adorable, chantante, parfumée, sur un « passant » à l'âme un peu sentimentale et romantique. Dans cette verte vallée de Pounavia, où le sinueux Pounaou dessine ses

méandres, j'ai mieux compris Chateaubriand et Bernardin, je me suis mieux expliqué leur amour passionné, maladif, exaspéré, de la nature, loin des agitations stériles et stupides des villes. Bien des fois, à Pounavia, dans la montagne ou sur la côte marine, parsemée d'algues, bien des fois, je me suis demandé si Dieu — dont nous savons, hélas ! si peu de chose — si Dieu l'Invisible, le Mystérieux, l'Énigmatique, ne nous a pas donné là, en cette nature, un avant-goût de la vie future qu'il nous réserve, si nous la méritons, ou si sa bonté infinie (plus encore que sa rigueur justicière et vengeresse contre les pauvres microbes vaniteux et comiques que nous sommes !) si sa bonté infinie, dis-je, nous indulgencie finalement, plénièrement, de nos infimes peccadilles humaines?... Pounavia a beaucoup de cette paix, de ce repos, de ce calme édénique.

Je sais à qui je m'adresse, ici : je connais mes lecteurs et mes lectrices, peut-être beaucoup plus qu'ils ne s'en doutent... Je les étonnerais, certes, énormément, si je leur révélais le « pourquoi » de leur lecture de ces pages... Au fait, à quoi bon leur cacher ce « pourquoi » qui pourrait faire barrière entre eux et moi, leur ami?... Eh bien ! ils lisent ce livre pour obéir à un instinct secret qui leur commande de s'échapper, quelques instants, de notre époque implacable d'après-guerre, époque mesquine, sans grandeur, sans rêve, sans idéal, sans bonté, uniquement et souvent basement, ou platement, préoccupée de s'assurer, non pas le bonheur, non pas *l'aurea mediocritas*, non pas la félicité de l'art ou celle de l'intellect, mais le gros gain — le gros gain qui assurera à Madame son collier de vraies perles (indispensable, voyons !...) et à Monsieur la « conduite intérieure » de son auto, à défaut de la sienne, à lui. Le titre de ce livre n'était-il pas déjà une promesse ? Et quelle promesse !... Un voyage aux *Iles de Paradis* !... Son auteur ne s'engageait-il pas témérairement à soustraire ses lecteurs aux implacables contingences d'Europe, à leur permettre de s'évader de tous les comptoirs, de toutes les banques, de tous les

clubs, de tous les salons, où l'on ne parle plus que manque à gagner, option, moratoire, change, dettes intérieures et interalliées, assainissement de monnaie. A ces évadés-là, je crie : « Pounavia, Pounavia ! »

Ah ! vous ne trouverez pas beaucoup, à Pounavia, de colliers de perles, bien que les flots de ce Pacifique, de même que ceux du Golfe Persique et des bancs de Manaar en dissimulent des milliers en puissance. Ah ! vous ne circulerez, sur les routes ombragées d'arbres, où pépient les *papes* et les merles des Moluques, qu'en carriole ou en *Ford* à bout de forces !... Mais si vous voulez bien me suivre avec... « Atala » — c'est ainsi que j'appelais familièrement M<sup>lle</sup> Jeanne Sage, — je vous mènerai dans la montagne, par des sentiers de chèvre où croissent les bananiers sauvages. Nous dénicherons le miel dans les vieux troncs. Puis, au bord de la rivière Pounaou, gazouillante et bordée de mousse, je vous mènerai de rocher en rocher et je vous apprendrai à harponner, de nuit, les *oura-papés*, ces grosses crevettes d'eau douce, et à capturer les *natos*, ces perches savoureuses, que l'on traque, à plusieurs, vers une nasse en étoffe noire où elles se réfugient, les candides. Et, surtout, nous nous baignerons en *paréo*, très chastement et très fraternellement, avec « Atala » et ses rieuses compagnes, oui, nous nous baignerons dans certaine vasque naturelle que je sais, où l'on perd pied, où l'on peut nager *pour de bon*, eau limpide et tiède, au fil de laquelle s'en vont, à la dérive, les tubéreuses odorantes et effeuillées...

O nuits ! chaudes nuits de Pounavia, que nous passions — mes trois petites amies et moi — à chanter des mélodies mélancoliques et amoureuses de France, des Antilles, du Chili, et aussi de Tahiti, bien sûr ! Nuits où, sous les cocotiers ployés de la grève, nous nous attardions à contempler le clair de lune sur l'île de Mooréa et sur la barrière des récifs, tandis qu'au large passait la lumière tremblotante d'une goélette, ou le flamboiement orgueilleux d'un navire !... Quelle sérénité auguste dans cette île heureuse ! Oh ! comme j'y

apaisais suavement, au souffle des alizés, les fièvres de mes nuits de Papeete!

...Et puis, toujours précédés d' « Atala » — seule avec nous, cette fois — nous irions, un peu avant la méridienne, explorer la sombre grotte de Maraa et son petit lac noir, où, dans une eau douce, transparente, nagent de longues anguilles visqueuses et inoffensives, que redoutent pourtant — on ne sait pourquoi? — les Tahitiennes superstitieuses et apeurées. Grotte qui s'offrirait à nos yeux au bord même de la route, comme un décor d'opéra, dans son cadre de goyaviers chargés de fruits, de racines serpentes et de plantes aquatiques. Nous prendrions place dans la barque; et nous nous enfoncerions, très loin, sous ces voûtes suintantes, un peu oppressés par les légendes d'effroi qui s'y sont puérilement cristallisées. Nous ne nous y baignerions point, parce que les eaux dormantes y sont glacées, si profondes, si profondes que nul plongeur n'en a jamais atteint le fond. Puis, quittant cet antre obscur, nous reviendrions du royaume des ombres où nul nocher Caron ne nous aurait retenus...

Et nous saluerions de nos cris joyeux la lumière du jour!

Voilà ce que nous aurions fait, si nous avions suivi « Atala » aux yeux brillants, au corps svelte, sous les goyaviers parfumés et frissonnants.

— Alors, vraiment, Monsieur, vous nous quittez? C'est trop court. Il faudra revenir.

...Mais certainement, bonne hôtesse, que je retournerai dans cette adorable Pounavia, me régaler de vos fritures de *natos* du Pounaou et de vos matelotes d'anguilles de Maraa. Je reviendrai aussi harponner la crevette avec « Atala ». Ensemble, nous courrons dans la montagne, à travers les bois de rose et sous les lianes, simplement pour relever la piste d'un cochon sauvage que nous ne joindrons, d'ailleurs, jamais, dans sa bauge de feuilles sèches.

Pourtant, « Atala », ce matin, n'est pas contente. Elle me boude visiblement.

— Mais, petite « Atala », je vous jure que je reviendrai. Vous comprenez : je ne peux pas m'éterniser à Pounavia — Dieu sait pourtant si je m'y plais! — il faut absolument que je fasse le « Tour de l'Ile ». Je vous ai dit que je me proposais, plus tard, d'écrire un livre sur Tahiti, dans lequel je parlerai même de vous...

Elle riposte rageusement :

— C'est ça qui m'est égal! Je n'y tiens pas du tout, à y « être, dans votre livre ». D'abord, je ne lis jamais, je n'ai pas le temps... (Menteuse! elle est abonnée aux *Annales* du regretté Adolphe Brisson et de « Cousine Yvonne », et elle dévore aussi en cachette un tas de romans.) Ce qui serait bien plus gentil, ce serait de rester ici, avec nous, n'est-ce pas, « Riri »?

« Riri », une des « demoiselles » franco-chiliennes, véritable beauté sud-américaine comme sa sœur Berthe, toutes deux amies intimes d'« Atala », fait la moue et me lance cette flèche du Parthe :

— Laisse donc, ma chère. Il nous quitte pour aller retrouver ses deux vahinées.

Je proteste avec violence. Voyez-vous cette perfide « Riri »!

— Comment! « mes » deux vahinées?

— Oui : Maréva et Taïpo, de Papara. On vous a vu avec elles, l'autre jour, quai de l'Uranie. Des païennes, qui sont baptisées catholiques, comme nous trois, mais qui ne vont jamais à la messe. Des pas grand'chose, allez, sans doute?... Leur mère... enfin... j'aime mieux me taire... Ça ferait honte. Et puis, j'ai communié, hier.

Je continue à me défendre contre l'imputation calomnieuse et gratuite. Non! Maréva et Taïpo ne sont pas « mes » vahinées. Je sors et me promène avec elles, c'est vrai, mais comme avec mes trois jalouses d'ici. Où est le mal?... Non, « Riri », ce n'est pas chic de



raconter des histoires comme cela. Surtout, devant « Atala » qui prend tout pour argent comptant.

— Oui, renchérit Berthe, aux grands yeux andalous, vous ne devriez pas vous afficher avec ces filles-là. Vous ne savez donc pas que l'oncle de Maréva, un nommé Témaé, le *tahoutahou* (sorcier) du lac Vaïhiria, un vilain *ouri* (chien), fait des conjurations, là-haut, pour qu'on meure, nous, les *Farani* d'en-bas. Il paraît qu'autrefois, avec ses doigts placés comme ça (elle pointe, puis croche son index et son médium droits), il arrachait et mangeait les yeux de ses victimes, les jeunes tanés qu'il sacrifiait au *marāē* de Papara. Tu te rappelles, « Riri »? C'est la vieille Niya, de Taoutira, qui nous l'a raconté... On ne ment pas, nous autres.

Cette fois, je ne suis plus fâché. J'ai même envie de rire. Ces « demoiselles de Tahiti » vont un peu fort. Comme s'il n'y avait pas belle lurette que les sacrifices humains ont disparu de leur île! Il faudrait que le fameux oncle Témaé fût, pour le moins, centenaire. Et, en ce cas, je m'en voudrais, toute ma vie, de ne pas avoir fait sa connaissance.

La vénérable et bien usagée *Ford* roule à présent vers Papara, après réconciliation, embrassades générales et promesses de prochain retour à Pounavia.

Un bon point pour moi. J'ai tenu ferme. Pas de défaillance! Voyez-vous ces trois effrontées qui voulaient me faire manquer mon mariage tahitien, avec son étonnante couleur locale, mariage avec rites, coutumes, vêtements en pandanus, coiffe de mariée en *rewa-rewa*, musique, chants, danses et tout le tremblement!... Je ne m'en serais jamais consolé. Et combien cette hypocrite échappatoire m'a bien servi, cette fois : « Le Tour de l'île ». Justement, Papara se trouve dans la direction nécessaire, nord-ouest, puis sud-est. Mes trois petites amies n'y ont vu que du feu. Ce que les hommes peuvent

être dissimulés, tout de même!... Parfois, autant que vous, Mesdames, ce qui n'est pas peu dire...

Oh! la route fraîche et embaumée! Partout, des orangers, des bancouliers, des kapokiers, des citronniers, des grenadiers, des muscadiers. Et ces haies d'hibiscus pourpres!

Nous franchissons à petite allure une bonne demi-douzaine de ruisseaux avant d'atteindre le « fleuve » Oroféro, devant Tarévaréou. D'une lointaine vallée, arrive parfois à mes oreilles le cri mélancolique du coucou. Quelle poésie, partout! Mon chauffeur est un Marquisien tatoué et emphatique. Même, il affecte vis-à-vis de Tahiti, un certain air de supériorité et de dédain, parce que, dit-il, Nouka-Hiva et sa baie de Taïohaï, Fatou-Hiva et sa Baie des Vierges, etc... J'écoute distraitemment ce verbiage, bien décidé que je suis à ne rien modifier de mon itinéraire, suffisamment chargé, et à ne pas lâcher les Toubouaï et les Tuamotou pour ses Marquises. Je ne suis pas *globe-trotter!* On ne peut pas tout voir. Je n'ai pas fait de pari. Je ne cherche pas à battre un record. Et puis, merci bien! je risquerais là-bas, chez lui, parmi cette population en décroissance, d'être agrippé par quelque marquise... je veux dire par quelque Marquisienne, « châtelaine » sentimentale et un peu « mûre », genre favorite Pomaré, à Aroué... Brrr! j'en ai froid dans le dos, d'avance!... *Raca! raca!*

Enfin, nous voici à Papara. La « noble terre » de Papara de jadis! Gentille bourgade, beaucoup plus grande que tous ces hameaux échelonnés que je viens de traverser, et dont l'énumération serait fastidieuse. Papara possède une église catholique, un temple protestant, de vastes magasins pour la préparation de la vanille (une des richesses du pays, passée presque entièrement aux mains des Chinois), enfin, un... « Moulin-Rouge ». Rassurez-vous : il ne s'agit là, ni d'un music-hall, ni d'un *dancing* équivoque où un quadrille de « demoiselles-de-perdition », comme dit si drôlement mon vieil ami

Henri Duvernois, ferait le grand écart, ou danserait un cancan échevelé, rappelant ceux de Pomaré, Maria, Mogador et Clara, du feu Bal Mabile. Le « Moulin-Rouge » de Papara est de tout repos. Hormis son nom un peu subversif pour mères tahitiennes (il est vrai qu'elles en ont vu, et en verront bien d'autres...), c'est un modeste et sympathique cinéma bourgeois, rectangulaire, en tôle gondolée, barbouillée au minium, où, chaque vendredi, jour chic, stars d'Atlantique et vedettes d'Europe défilent sur le nouveau programme de l'écran. Absolument comme à Paris! Tout juste, si l'on n'y vend pas des pochettes-surprises et des *Esquimaux*, pendant l'entr'acte... Hélas! pauvre Tahiti!

Au détour d'un sentier bordé de jeunes bouraos, des cris de joie m'accueillent.

— *Toë! toë!* c'est lui.

Et je vois accourir, au-devant de moi, mes deux petites amies de Papeete, Maréva et Taïpo, ces deux innocentes caillettes que trois méchantes et roses langues essayaient de me représenter, à Pounavia, comme des diablasses et presque des drôlesses. On les a calomniées, j'en suis sûr. Évidemment, ce ne sont pas des « demoiselles de Tahiti » comme les trois autres. D'abord, elles fument des cigarettes de pandanus, en pleine rue, s'il vous plaît, ce qui choque *Riri* et « Atala ». Ensuite, elles vont, pieds nus sur les routes — comme « Mignon » — parce qu'elles ne peuvent pas souffrir les souliers, ni les bottines, qu'elles laissent aux « femmes blêmes et aux Chinoises qui se croient jolies avec leurs ridicules petits pieds-de-chèvre » (*sic*). C'est égal, je les aime pour ce qu'elles sont, pour leur charme polynésien, un peu barbare, tantôt candide, tantôt hardi, et aussi pour leur façon voluptueuse de draper autour d'elles le paréo, de se fleurir la tête et le cou de tubéreuses et de jasmins, bref pour tout ce qu'elles ont et conservent encore de tahitien, insurgées qu'elles sont contre le hideux peignoir montant qui fait prime, contre cette européanisa-

tion moralisatrice qui s'acharne à les dépouiller de leur indolente et libre beauté.

Et, tout de suite, la présentation au papa et à la maman de Taïpo :

— Tante, c'est ce jeune *Farani* dont nous vous avons annoncé la visite, dit Maréva qui, décidément, nous chaperonne, sa cousine et moi.

— Bon, bon, dit la maman — une forte matrone — en me broyant la main.

— *Popaa, haré maï tamaa* (Étranger, viens manger avec nous) conclut le papa, un beau et solide gaillard de quarante ans, en pantalon gris, camisole blanche et feutre marron cabossé.

Je réponds à cette invite par la phrase laconique que Taïpo m'avait apprise à l'avance, c'est-à-dire par la formule obligatoire de politesse de l'hôte consentant :

— *Eha! tané.*

...Tous deux, simples et braves gens, employés à trier et préparer les gousses chez un opulent Céleste, roi de la vanille à Papara. Je ne vous dirai pas qu'ils parlent, l'un et l'autre, le français du grand siècle. Ce ne serait pas exact. Mais ils usent d'un sabir assez savoureux, fait d'argot parisien, entremêlé de *slang* américain et de locutions tahitiennes. Quand je n'y suis plus, Taïpo intervient et m'explique. Et je comprends. Ou je ne comprends pas. Tout ceci a, d'ailleurs, si peu d'importance!... Suis-je ici pour me lier à vie avec ce digne ménage de *vanillistes*? Non, je suis ici pour assister à un mariage tahitien. Vivement, qu'on me le montre!...

Nous achevons, dans le *faré-amou* (« maison pour manger »), un curieux repas, maigre, de chevrettes fermentées au lait, de soupe aux *oopous*, petits poissons noirs de rivière, de tortue aux taros et de pâtes de fruits.

— *Païéou?* (Es-tu satisfait?) me demande le papa de Taïpo.

Je remercie l'excellent homme. Mais quelle chose bizarre! Pas une fois, il n'a été question du mariage, du marié, de la mariée, des témoins, des garçons et demoiselles d'honneur, du cortège, de la corbeille de noces, du repas de noces, du voyage de noces, etc... S'agirait-il donc d'un *matrimonio segreto*? Et puis, vraiment, je trouve que M<sup>lle</sup> Taïpo fille, M. Taïpo père, M<sup>me</sup> Taïpo mère et M<sup>lle</sup> Maréva, cousine, ne sont guère en tenue d'épousailles. Moi seul, suis à peu près présentable. Et, de me voir si beau, je me juge même un peu dindon... Probablement le dindon de la farce ? de la petite farce que ces gamines s'appêtent à me jouer?... Mais, pour vexé que je sois, je n'en laisserai rien paraître. On a sa dignité. Rira bien, qui rira le dernier.

Après le déjeuner, les respectables auteurs de Taïpo s'excusent et s'éclipsent, appelés qu'ils sont par leur travail chez leur patron chinois. En prenant congé de nous, M. Taïpo père recommande à sa fille et à sa nièce de ne pas trop s'attarder ici, parce qu'on les attend, *là-bas*.

Taïpo s'approche de moi, sa jolie bouche charnue contre mon oreille.

— C'est à cause du... *mariage*.

— Ah! tout de même... Je me demandais...

— Oui, Papa et Maman n'y vont pas. Ils ont trop affaire en ce moment. Dépêche-toi, Maréva!... Tu vas nous mettre en retard. Viens comme tu es. Tu arrangeras tes cheveux, *là-bas*. N'est-ce pas, *Réva-Toua* ?

Qui ça, *Réva-Toua*?...

Ah! mon Dieu, c'est moi! Je veux dire : c'est mon nom tahitien, celui que m'ont imposé mes deux marraines par-devant Bougainville, témoin. J'oubliais tout, sapristi! le baptême, les rasades de lait de coco, les embrassades...

Je hèle ma *Ford*, engagée pour le « Tour de l'Île ». Mes petites

amies se sont assises à ma droite et à ma gauche, ce qui a le don d'amener un sourire d'indulgenté pitié sur les lèvres de mon chauffeur marquisien. Peut-être qu'il ne les trouve pas assez élégantes pour son vieux clou qui sonne la ferraille?... Eh! bien, mon ami, promènes-y des « châtelaines » de ton archipel et baille-moi la paix.

— C'est amusant, l'auto, dit Taïpo dont l'exubérance et la gaieté m'intriguent. Nous allons faire un effet, *là-bas!* Hein! Maréva?

Mais Maréva demeure grave, un peu embarrassée. Ses beaux yeux, aux reflets de violette, se détournent visiblement de mon regard.

J'interroge ma sérieuse amie :

— Petite Maréva, qu'est-ce qu'il y a?... Malade?... Ou bien des peines de cœur?

Elle hausse les épaules, impatientée, et se tourne vers sa cousine :

— Écoute, Taïpo, tu ferais mieux de lui dire tout de suite... Il ne sera pas content, je t'assure...

Taïpo fronce le sourcil et fulgure sa cousine :

— Ce que tu peux être bête, ma pauvre amie! Vraiment, c'est pas la peine d'avoir été élevée chez les Sœurs... Heureusement qu'on arrive!

Nous arrivons, en effet, à l'orée d'un bois, taillis plutôt que futaie.

— C'est ici, s'écrie Taïpo. Venez vite avec moi, *Réva-Toua*.

Je la suis au pas de course. Une vraie biche! Maréva nous rejoint sans se presser, prudemment, comme à regret. Quelle étrange fille!... Mais je n'ai pas le temps d'approfondir. Taïpo, comme une enragée, m'a positivement lancé, dans une clairière, au milieu d'une vingtaine de jeunes personnes en paréo ou en peignoir.

Et elle s'écrie :

— *Navé, navé jenoua!*

A ce cri — « Terre, terre délicieuse! » — qui passe à bon droit pour le cri de ralliement des habitants de la « Terre Tahiti », les vingt jeunes personnes lâchent, toutes, un petit bâtonnet qu'elles tenaient, se prennent par la main et se mettent à danser, autour de moi, une ronde infernale.

Maintenant, elles chantent en riant le fameux couplet de bienvenue que l'on vous sert, là-bas, à toutes les sauces :

*Roupé, roupé, Farani...*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?...

...Puis, quand elles ont bien ri et bien tourné, elles me font une belle révérence — point ironique, mais respectueuse — et se remettent à gratter sans arrêt des feuilles avec leur bâtonnet.

Je comprends de moins en moins...

Maréva s'avance vers moi, gênée :

— Excusez-les, me murmure-t-elle. Elles sont un peu folles, mais pas méchantes. Vous êtes dans une vanillière. Le parfum est si fort qu'il entête et qu'il grise, surtout au moment de la récolte. C'est aujourd'hui le *mariage*. Le mariage des lianes mâles et femelles. Alors, vous comprenez... Forcé qu'on rie et qu'on s'amuse un peu... Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas?

.....  
Oui, j'ai compris, chère Maréva.

J'ai compris. Et je ne suis pas « fâché ». En France, on ne se fâche jamais d'une farce assaisonnée d'esprit.

Et, à Taïpo, qui se serrait comme une chatte contre moi, sans doute pour se faire pardonner son innocente mystification, j'ai dit en désignant les vingt jeunes personnes, occupées à la grave besogne de fécondation artificielle des futures gousses de vanille :

— Pas de mariage sans « mousseux » ! Allez en chercher un panier dans l'auto. Nous boirons aux... *mariées!*

Quelques minutes plus tard, nous fraternisons, tous et toutes, sans la moindre rancune du mystifié contre ses mystificatrices.

Bien mieux ! Comme mon chauffeur marquisien hésitait à remplir, pour la troisième fois, le verre de cette petite peste de Taïpo, qui boit sec :

— *Donne-lui tout de même à boire*, dit le fils de mon père.





## CHAPITRE XXIII

### MAKATÉA, PERLE DES TUAMOTOU

Continuation du « Tour de l'Ile » — La vanille, orchidée paresseuse et ses préparateurs chinois — Ce gendarme est sans pitié ! — Je m'arrache aux douceurs de Tahiti — Arrivée à Makatéa — La plus grande bouée de l'univers — Un iceberg tabulaire sous les tropiques *Himéné* tuamotouan — Crabes raisonnables contre rats astucieux  
Stalactites et stalagmites des cavernes de Mohoumou.



EST-IL rien de plus beau, au monde, que le « Tour de l'Ile » de Tahiti?

Véritable ceinture ensoleillée, fleurie, parfumée, ce « Tour de l'Ile » se déroule sur une route plane, relativement bien entretenue, dans le décor toujours varié, d'un diorama enchanteur qui ne finirait jamais. Nulle Riviera, nulle Côte d'Azur française, italienne, brésilienne, n'égalera ceci!

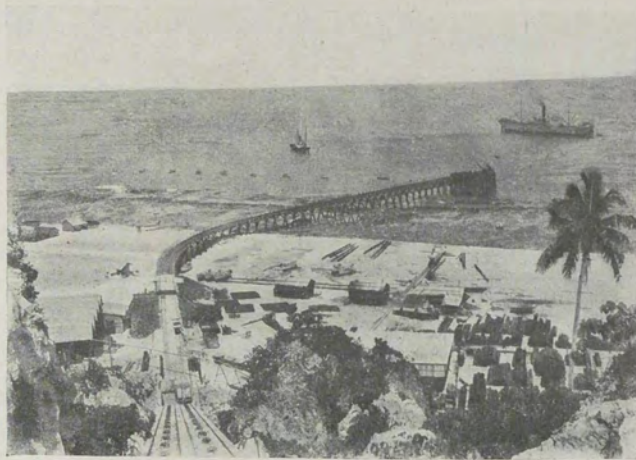
A droite, c'est l'Océan, précipitant ses cavales blanches, hennissantes et cabrées, à l'assaut des coraux de l'Ile de Paradis, cavales impuissantes à rompre cette magique barrière dont on ne sait s'il s'agit d'un corsage qui vêt ou d'une cuirasse qui protège. A gauche,

c'est la montagne, la montagne haute et sombre, avec ses pics et ses mornes aux noms barbares — Orohéna, Aoraï, Maraou, Mahoutéa, Tatouféra, Ouraou, Niou, Hara-Maoro — montagne volcanique qui s'est endormie, montagne, aujourd'hui bienveillante, maternelle, aux pieds de laquelle poussent et prospèrent à perte de vue des champs de canne à sucre, des forêts de vanilliers, des plantations de caféiers et de cacaoyers, des vergers de manguiers, d'avocatiers, des bananiers, de citronniers, d'orangers, de goyaviers, de grenadiers.

Et, toujours, bordant cet Eden, les souples cocotiers qui ondulent au grand souffle du large...

...Les cocotiers, chevelure dénouée, flottante, de Tahiti la Déli cieuse !

Comme ces quelques jours ont passé vite, à Papara et dans cette vallée du Tarou ! Mais j'y ai appris bien des choses intéressantes en visitant la plantation de vanille de M. Jacques Brander, précisément celle où la jolie coquine de Taïpo m'avait si magistralement mystifié. Il est vrai que je n'ai pas tardé à prendre ma revanche avec elle... Mais ceci est une autre histoire. Parlons de la vanille. La vanille est une orchidée paresseuse. De même que le lierre et la vigne, elle ramperait sur le sol, si l'intervention humaine ne lui permettait, fort à propos, de grimper le long d'un tuteur. Si paresseuse même, cette *vanilla planifolia*, qu'il faut la *marier*, on dirait presque contre son gré. Sans les « marieuses » que l'on sait, sans leur bâtonnet qui imprègne de pollen mâle le pistil femelle des futures gousses (environ trois ou quatre fleurs sur chaque grappe), toutes ces lianes, indifférentes, se résigneraient parfaitement à coiffer sainte Catherine : elles demeureraient indéfiniment vieilles filles, c'est-à-dire stériles, improductives. Une fois mûres, bien gonflées d'huile essentielle et d'acide benzoïque, les gousses sont détachées, une à une. Il faut compter quatre kilos de vanille verte pour un kilo de vanille sèche. Les plus exposées au soleil sont les plus parfumées. Et les préparateurs chinois



MAKATÉA (ARCHIPEL DES TUAMOTOU)  
UNE EXPLOITATION FRANÇAISE DE PHOSPHATES



« MOANAHEIATA » (L'Océan couronné de nuages),  
IDOLE DE L'ILE RAEVAVAÏ, ARCHIPEL DES TUBUAÏ



s'en emparent. Je suis forcé de reconnaître que ces Célestes sont loin d'y exceller, comme leurs émules, les préparateurs de La Réunion. Leur travail de séchage et de manipulation est bâclé. Pourquoi?... Parce qu'ils n'ont pas le temps de « se faire la main », parce qu'ils ne demeurent pas assez longtemps à Tahiti, mettons quatre ou cinq ans, juste de quoi amasser leur pécule (environ une vingtaine de mille francs ou un peu plus). Après quoi, peuple migrateur, mais finalement et fermement attaché à sa terre natale, ils s'en retournent en Chine, sans arrière-regret pour l'île qui les a enrichis. Sans arrière-regret est le mot. Aux temps où la vanille verte, séchée sur table, sous couverture brune, près d'un mur blanc, ensoleillé, réverbérateur, leur coûtait 3 francs le kilo (nous en sommes loin, aujourd'hui!) ces Célestes revendaient les 450 grammes de vanille sèche à raison de 1 \$ 10 cents à San-Francisco (le dollar valait alors — temps heureux! — 5<sup>f</sup> 50 de notre monnaie). On voit que l'intervention chinoise était déjà, pour trente jours de dessiccation, assez coquettement rémunérée. Pour en finir avec la *vanille de Tahiti*, rappelons qu'à elle seule, elle représente le *tiers* de la production mondiale. Pauvre orchidée paresseuse, que d'argent rapporte ou devrait rapporter ton ... mariage forcé!

De Papara, je gagne Atimaono où je suis l'hôte d'un important sucrier, M. Victor Raoulx, qui occupe près de deux cents ouvriers, agricoles et industriels au défrichement de ses terres, boisées de lantanas, de bouraos et de goyaviers. Cet aimable amphitryon, sorte de marquis de Carabas, me montre également, près d'Atimaono, de grands herbages où paissent quatre cents têtes de bétail. Ma *Ford* m'emmène ensuite à Taravao, isthme qui relie la presqu'île de Taïarapou à Tahiti proprement dite. Que cet isthme me plaît, avec son petit lac marin où se cache Port-Phaëton!... Puis, ce sont les districts de Mataïa et de Papéari, peuplés surtout de pêcheurs de thons et de bonites. Je m'attarde même, parfois, dans les anses, à les regarder

jeter leur *pâtia* sur la proie fuyante et convoitée. Quelle habileté merveilleuse à manier ce long et lourd harpon!...

C'est une chose dont on ne se lasse pas, cet incessant contact avec le Pacifique, ce perpétuel contournement des golfes et des baies, des caps et des promontoires, cet immuable miroitement des flots... Jamais île de paradis — sauf les atolls coralliens — ne fut aussi... *insulaire*, si l'on me passe ce pléonasme, d'ailleurs voulu. A Tahiti, c'est la mer qui est belle, à l'inverse de ce qui se passe à Java, où c'était la terre qui l'était, comme je crois l'avoir dit. Dans des plantations à demi noyées par l'infiltration des eaux marines et des algues de toutes nuances, j'aperçois beaucoup de bétail embourbé qui barbote et s'en donne à cœur-joie. On dirait, de loin, des « vaches sans pattes ». Une brise au frais et vivifiant relent de varech me fouette agréablement le visage.

A 11 h. 30, je déjeune à la bonne franquette, chez le loueur de voitures Jamet, en compagnie du gendarme Fromentin, du fort de Taravao. Je les enlève tous deux avec moi en auto jusqu'à Taoutira, à l'extrême pointe de l'île, ou, si vous préférez, au bout du manche de ma raquette de tennis géographique. L'excellent gendarme dresse, en route, moult contraventions, sur son carnet, aux cochons en maraude : 10 francs au propriétaire de ceux-ci, 10 francs au propriétaire de ceux-là (comment, diable! les distingue-t-il?... moi, je m'y perdrais... enfin, comme on connaît ses cochons, on les honore et on les procès-verbalise). Aussi bien, c'est la faute de ces incorrigibles Tahitiens qui ne veulent point attacher leurs bêtes, comme le règlement le leur prescrit. Mais, alors, il faudrait les engraisser. N'est-il pas bien plus pratique et bien plus économique de les laisser traîner partout et se nourrir aux dépens des planteurs? A 10 francs par contravention, ces cochons de propriétaires — pardon! ces propriétaires de cochons — y gagnent encore.

Mais quelle terre riche et quelle exubérance de végétation, à Taou-

tira!... A tel point que des orangers et des caféiers en plein rendement servent de tuteurs à des vanilles. Et quels vergers, regorgeant de fruits savoureux : sapoutis, pomme-acajou, pomme-cannelle! Voilà de la culture intensive, ou je ne m'y connais pas. Or, je commence à m'y connaître un peu, grâce à mes compagnons de route. Tous deux m'apprennent à ne plus confondre, par exemple, comme je le faisais jusqu'ici, le bananier au feuillage vert-clair et au régime pendant, avec le féï, son frère sauvage, au feuillage vert-foncé et au régime droit, dressé vers le ciel. Lorsque nous arrivons au ras des falaises, à proximité d'une haute forêt d'orangers (de véritables arbres à gros tronc, chargés de fruits... pas des orangers en caisse!) une averse formidable, mais courte, nous trempe jusqu'aux os. Nous nous réfugions sous la forêt des Hespérides. Des oranges mûres et succulentes, détachées par la pluie, nous tombent dessus. J'en ramasse et savoure quelques-unes. Si bonnes, si juteuses, si sucrées que le brave gendarme s'éloigne en bourrant sa pipe, pour ne pas être témoin de mon larcin et ne pas me dresser procès-verbal, tout comme à un simple « habillé de soies »...

Mais je n'en finirais pas, s'il me fallait vous décrire le littoral qui va d'Afaahiti à Mahaena et à Tiaré, la plage de Papenoo, le ruisseau-cascade (130 mètres de haut) de Fautaua, cher à Loti, sans oublier le pic des Français, dans la vallée de Fachoda, bref, tout mon « Tour d'Ile », enfin, le bon accueil chez M. Constant Deflesselle, ancien officier de marine, gros propriétaire de 600 hectares et de 6.000 cocotiers à Haapapé et président de la Chambre d'Agriculture de Tahiti. M. Deflesselle est, là-bas, l'« homme-du-coprah ». Il me fait visiter son four et son appareil à découper l'amande sèche de coco. Ah! si vous l'entendiez vous parler doctement de la guerre qu'il a déclarée aux deux fléaux des cocoteraies, aux cochenilles dévastatrices et à ce faux tabac, dit *Elephantus scaber*, qui pousse en fourrés inextricables de 1<sup>m</sup> 50 de haut, nuisant à la croissance des palmiers et cons-

tituant un maquis si dense que la « ramasse » des noix y devient impossible!

A Papeete, dont j'ai dit tant de mal (mon Dieu! me le pardonnera-t-on?) à Papeete, vient de m'arriver, par le *Mariposa* d'Amérique, un grand et cher ami.

Ce grand ami — une des plus hautes personnalités de là-bas, avec MM. Étienne Touze, Constant Deflesselle, G. Froment-Guieysse, le D<sup>r</sup> Heusch et plusieurs autres, dont je m'excuse de ne pas citer les noms — ce grand ami, c'est M. Édouard Charlier. Trésorier-Payeur des Établissements de l'Océanie Française, il est le frère du vice-amiral Charlier, ancien chef d'escadre à Toulon, dont la charmante fille est devenue M<sup>me</sup> Samuel Viaud, c'est-à-dire la propre bru de Pierre Loti (illustre époux *transitoire* de Rarahu... Comme le monde est petit!)

Je ne sache pas que quelqu'un aime plus passionnément Tahiti que M. Édouard Charlier. Il s'y est définitivement fixé, à sa plus grande joie, mais au plus grand désespoir des siens. Je crois même savoir qu'il y a adopté pour fils un jeune Tahitien qui, de par les lois secrètes des affinités électives, le considère désormais comme son véritable père. Avouez qu'on ne pouvait affirmer avec plus de tendresse son indéracinable attachement à la Terre Tahiti!... A Papeete, M. Charlier m'a accueilli chaleureusement. Je lui en garde une gratitude émue. Et quel charmant entourage d'amis et d'amies, autour de ce « Pomaré in partibus », estimé et adoré de tout ce qui compte, à Tahiti! Il est juste d'ajouter que je n'étais pas absolument pour lui un étranger, puisque je représentais alors, dans ce tour d'Océanie, un grand journal parisien, *L'Écho de Paris*, et que les deux directeurs de ce quotidien, M. Henry Simond et feu son regretté frère Paul Simond, étaient ses vieux et fraternels compagnons d'enfance. Liens métropolitains qui ne s'abolissent jamais!



Si j'en viens à célébrer ainsi, sur le mode majeur, M. le Trésorier-Payeur (retraité) Charlier, esprit délicat, cœur sensible, ce n'est point tant parce qu'il fut un irréprochable et remarquable fonctionnaire, en courtois rapports avec tous ses gouverneurs successifs et avec tous ses administrés, ni encore parce qu'il passe pour le psychologue le plus subtil et le connaisseur le plus raffiné de l'âme tahitienne, c'est surtout parce qu'il est un admirable prosélyte océanien et colonial. C'est à lui, et à M. Touze, ancien polytechnicien et actuellement gestionnaire de gros intérêts français en Océanie, que je dois d'avoir connu Makatéa, cette perle des Tuamotou. C'est sur le conseil, sur les instances de ces Messieurs, que je me suis arraché, un peu péniblement, aux délices de la Nouvelle-Cythère, pour voguer vers le lointain archipel, où — comme on va le voir — notre pavillon national affirme, encore et toujours aujourd'hui, sa magnifique activité économique et industrielle. Édouard Charlier m'avait dit : « Vous vous occupez trop des vahinées. Allez donc faire un petit tour à Makatéa. Il faut absolument avoir vu cela. Un cargo va partir. Profitez-en, cher ami. »

*Alea jacta est!* Il faut quitter pour quelques jours cette île de délices où tant d'attraits et d'amitiés me retiennent, malgré moi. Mon ami Charlier me pousse presque d'autorité sur la passerelle du cargo anglais *Ilford*, de 7.000 tonnes, dont le port d'attache est Newport (Pays de Galles) et que commande le jovial *captain* Thorpe, grand ami de la France, mais encore plus grand ami du *whisky and soda*.

La sirène mugit. En route pour les Tuamotou! Pour cet archipel dont le nom, en tahitien, signifie : « Iles lointaines » (*toua*, étendue, lointain; *motou*, île).

Le lendemain matin, après quinze heures de navigation, nous débarquions à Témao, port du bourg de Vaïtepoua. Je dis « port », ce qui est inexact : le mot « rade » conviendrait mieux, en effet, à ce

mouillage à plusieurs encablures d'un rivage qui se dérobe à pic, comme une falaise terrestre. Les fonds marins, aux Tuamatou, ont, même près des côtes, une profondeur inattendue, extraordinaire. En veut-on une preuve?... La bouée à laquelle notre cargo *Ilford* s'est amarré est — tenez-vous bien! — *la plus grande bouée de l'univers*. Immergée et reliée par une ancre et une chaîne à un fond marin de 400 mètres, elle est la propriété (comme presque tout, à Makatéa) de la « Société française des Phosphates d'Océanie », dont j'ai l'honneur d'être l'hôte.

Il est bien entendu — n'est-ce pas? — que si j'ai l'occasion de dire, en passant, quelques mots de cette Société, ce n'est pas, comme on dit couramment, pour lui « faire de la réclame ». Croyez qu'elle n'en a nul besoin et que, lorsqu'elle le veut, ses caisses de réserves ne lui refusent jamais tel important budget de publicité dont elle pourrait avoir besoin. C'est une grosse dame, voyez-vous, une opulente et mûre « Châtelaine », douairière de quelques 16 millions, je crois, et qui ne vient plus à vous : on vient à elle, si l'on veut, mais aussi quand elle le veut bien. Donc, si je parle en toute indépendance de cette société, c'est uniquement pour trois raisons : parce qu'elle est *française*, parce qu'elle est coloniale, enfin, parce qu'à ses débuts, elle a fait preuve d'un beau courage, en osant concurrencer ouvertement deux puissantes firmes, anglaise et allemande, détentrices des gisements de phosphates d'Angaur et de Nauru, alors en plein rendement, dans l'archipel des Palaos et celui des Gilbert.

Makatéa est une merveille géologique. Atoll dont le lagon est devenu marécage, depuis sa découverte, en 1723, par Roggween qui la baptisa, d'abord : Aurora. Du haut-plateau de Pououtiaré, cette Tuamatou a l'aspect d'un iceberg tabulaire, assez semblable à ceux que nous a révélés M. Albert Senouque, le distingué physicien-photographe de la seconde expédition Charcot dans l'Antarctique. Il paraît démontré, aujourd'hui, qu'il s'agit d'un premier atoll dû au travail

myriadaire des polypiers, atoll ensuite émergé de 70 mètres au-dessus du Pacifique, à deux reprises probablement, par suite d'un exhaussement insulaire dû à des séismes sous-marins. Sur cette terrasse tabulaire, sol rocheux, sans humus originel, un nombre infini d'oiseaux ont vécu en colonie et déposé leur guano pendant des millénaires. D'où ces incomparables gisements de phosphates, attaqués au pic, successivement par une main-d'œuvre de 400 Japonais, puis par d'autres mains-d'œuvre. Gisements si riches que leur extraction atteint et, parfois, dépasse, en phosphate, l'énorme proportion de 85%. Les exploitants anglo-allemands des Palaos, et des Gilbert, et même tunisiens de chez nous, n'ont qu'à bien se tenir!

Dès mon débarquement à Vaïtépaoua, je constate partout une incroyable activité coloniale française. Voici des hangars, des fours à chaux, des citernes; voilà un plan incliné qui sert de glissoire à l'écoulement des phosphates déversés des wagonnets, en haut de la falaise. Le pavillon tricolore flotte sur tous les bâtiments, autour desquels se sont groupés, aussi, quelques inévitables commerçants chinois. Près du rivage, on me fait visiter de curieuses grottes naturelles où les indigènes tuamotouans déposent leurs cercueils pour les mettre à l'abri des toupapahous, ces esprits-revenants dont Rarahu avait si peur...

Puis, c'est l'ascension par le plan incliné. Je marche, à présent, péniblement, sur les aiguilles coupantes des rochers, blanchis et durcis comme du marbre, où se trouvent incrustés, encastrés, coquillages et ammonites. Précédé de M. Albert Goupil, ami du Dr Jacques Liouville — et qui, à Makatéa, est chargé de l'administration intérieure de l'île, ainsi que des rapports de la Société avec les différents propriétaires — je gagne le laboratoire et les vastes hangars, abritant la force électrique et servant de magasinage aux pièces de rechange des machines. Là, m'attendent M. Étienne Touze, directeur général de la Société, et M. Marting, directeur de l'Exploitation. Nous nous ins-

tallons, tous quatre, dans le petit Decauville minier qui nous emmène sans déraillement (chose si rare, aujourd'hui...) jusqu'au Mont-Fal-lières, le plus haut sommet de Makatéa. De ce sommet, j'aperçois de tous côtés la mer étincelante. Nous voici en plein sur le terrain de l'exploitation. Ah! les belles poches de phosphates en sables et en nodules! De même qu'aux mines d'or australiennes de Ballarat, je tiens à donner ici, mon coup de pioche. Sapristi! que c'est dur, ce phosphate!... Puis, visite du camp des travailleurs, et retour à pied au bungalow de la Direction où l'hospitalier M. Touze m'a réservé une chambre extrêmement confortable.

Le soir, après-dîner, une surprise m'était réservée pour me récompenser de ma journée technique, bien remplie. Sur la grève, en bas de la terrasse tabulaire, à peu de distance des cases tuamotouanes et d'une plantation de cocotiers, sont assis une trentaine de Polynésiens. Environ quinze hommes et quinze femmes, plus foncés de teint que les Tahitiens, race vigoureuse, musclée, et qui — à l'opposé des Marquisiens — se développe et s'accroît. Convertis, me dit-on, les uns au catholicisme, les autres au protestantisme, d'autres au mormonisme, dits *sanitos*. Vêtus de paréos et couronnés de fleurs, ils vont chanter, en mon honneur, leurs plus beaux *himénés*. O la nuit douce et parfumée de senteurs marines! ô les chants étranges, tantôt mystiques, tantôt ironiques, tantôt amoureux! ô les modernes appels en solo sur des harmonies *debussystes*! ô le rythme et la mesure de ces chœurs *a capella*! Pas d'autre orchestre qu'un accordéon plaintif qui, le plus souvent, se contente de donner la note initiale à chacune des six parties, puis se tait pour ne rien enlever de leur pureté aux choristes océaniens. Et qu'elle est mystérieuse, aussi, cette prière finale, que récite, soudain, un vieillard, et que reprend ensuite, à l'unisson, toute l'assistance!

Quelles voix! Et quel décor! Ces torches allumées où viennent se consumer, vivants, de grands phalènes...

...Mélodies barbares, religieuses, voluptueuses, sans cesse ponctuées par le seul cri sauvage des hommes, dans la tonique, mélodies qui semblent s'adresser à Hina, la Lune, ou à Atouahéï, l'Étoile-du-Berger, plutôt qu'aux *Faranis* effacés que nous sommes, et qui les écoutent avec — malgré tout — un trouble et une émotion mal dissimulés.

Le lendemain, grande partie de chasse aux *cavéous*, crabes géants palmistes, de Makatéa.

Ces crustacés terrestres et comestibles sont une des curiosités de l'archipel des Tuamotou. De bon matin, M. Laurent, pharmacien colonial de Papeete, en mission temporaire aux Établissements français d'Océanie, vient me prendre au bungalow et m'emmène à pied, au village de Mohoumou, à l'autre bout de l'île. Nous suivons une route agreste à travers des plantations d'ignames, des brousses de pandanus, et des bosquets de cocotiers. Chemin faisant, nous croisons des chasseurs qui nous ont devancés : sur leurs épaules, une branche supporte en balancier des paquets de crabes énormes, solidement amarrés par grappes, et qui essaient de s'échapper en coupant rageusement leurs liens avec leurs formidables cisailles, garnies de molaires. Certains d'eux atteignent la taille respectable d'une tête d'enfant de dix ans; mais la majeure partie ne dépasse guère, comme corps, les deux poings réunis d'un homme, ce qui est déjà fort honnête.

Rien de plus impressionnant et de plus répugnant, la nuit (ce qui m'arriva, la veille, au retour des *himénés*) que de voir courir ces robustes crustacés, aussi vifs et aussi agiles que des garennes. En quelques mouvements de pattes — brr! on dirait de gigantesques araignées! — ils se hâtent de rentrer dans leurs trous. Mais il faut surtout les voir monter à l'assaut d'un cocotier, en cisailler une noix et dégringoler, vers leur proie fendue et fracassée, juste à temps pour la

soustraire aux convoitises de quelque congénère plus paresseux. Spectacle peu banal ! Et alors, s'il y a bataille, vous pouvez vous approcher sans crainte : les deux antagonistes, tout à leur duel féroce, ne vous apercevront pas, ou ne feront nul cas de votre présence. Ce sont deux chevaliers, bardés de carapaces, qui cherchent à se saisir et à se broyer au bon endroit, je veux dire au seul endroit vulnérable de leur cuirasse.

Ces crustacés grimpeurs et batailleurs, de couleur tantôt rougeâtre, tantôt violacée, ne descendent jamais des hauts-plateaux et des défilés rocheux qui y attiennent : devenus totalement terrestres, ils ont pris positivement en horreur la mer d'où, pourtant, ils viennent. Jamais ils n'y retournent, sauf les femelles au moment de la ponte. Alors, celles-ci quittent hâtivement leurs terriers de phosphates. Guidées par l'instinct de leur origine marine, elles s'acheminent à regret vers la grève où elles déposent vite leurs œufs sur le sable, au ras des eaux. Après quoi, escaladant les rudes escarpements des terrasses émergées des eaux, elles regagnent en toute hâte leurs repaires. Quant aux petits, une fois éclos, ils vivent quelque temps dans la mer, respirant par de provisoires branchies qui s'adapteront plus tard à la respiration des scorpions, se nourrissant d'algues et de minuscules insectes, jusqu'au moment où, se jugeant assez « carapacés », assez musclés, assez robustes, ils tentent l'ascension de leur futur Emyrée, à l'instar des géants Fafner et Fasolt, au second acte de *l'Or du Rhin*.

Tous ces curieux détails zoologiques me sont donnés par M. le pharmacien colonial Laurent, lequel y ajoute ce trait d'intelligence, vraiment prodigieux, que je vais vous conter, et qui réduit à néant la fameuse théorie du mécanisme animal de Malebranche, affirmant que l'instinct des bêtes, créé par Dieu, ne dévie jamais, mais demeure immuable en ses perfections comme en ses imperfections.

Or, donc, oyez ceci.

Aux temps où nul navigateur, blanc ou jaune, n'avait débarqué à Makatéa, les crabes-palmistes — à l'état *mou*, c'est-à-dire en train de refaire leur carapace — se contentaient de se cloîtrer sans plus dans leurs terriers approvisionnés de coprah sec. Tous, étant logés, à ce moment, à la même enseigne, n'avaient rien à craindre respectivement, les uns des autres. Chez tous, les pinces, les formidables cisailles coupantes et mordantes, les terribles pattes-mâchoires armées de dents, étaient flasques, sans action, *souples* comme on dit de nos homards bretons, pendant l'hiver. La carapace, une fois reconstituée, les crustacés sortaient de leurs trous et reprenaient leur vie de coureurs et de grimpeurs. Vinrent les premières goélettes, frégates ou jonques d'Europe et d'Asie. Des blancs et des jaunes en débarquèrent. Nos excellents crabes *cavéous* n'y prêtèrent nulle attention. Mais, de ces goélettes, de ces frégates et de ces jonques, débarquèrent aussi, comme toujours, des ... rats. Ces rats, une fois dans l'île, se révélèrent hôtes infiniment plus indésirables que les bipèdes humains. Car ces rats mirent tout simplement en action la fable du *Chat, de la Belette et du Petit Lapin* : ils s'installèrent froidement dans les terriers des pauvres crabes expropriés, et jouèrent, en outre, vis-à-vis de ceux-ci, le rôle de Raminagrobis qu'eussent pu jouer les hommes. Les rats mettaient tout bonnement les plaideurs (*souples*) d'accord en croquant l'un et l'autre.

Cette solution, par trop expéditive, ne faisait point du tout l'affaire des malheureux expropriés et croqués. J'imagine qu'ils durent s'assembler en Concile Œcuménique, ou, à défaut de concile, qu'ils durent convoquer leurs Anciens. L'un d'eux, inventeur génial, genre Edison, se frappa le front de sa pince et cria : *Euréka!*... Puis, j'imagine que ce furent des chuchotements mystérieux, le mot de passe, bref, le complot non éventé, le secret bien gardé... Toujours est-il que, la saison de refaire la carapace étant venue, nos rats roublards furent bien marris et bien déconfits. Plus de *cavéous* mous à

déguster dans leurs propres terriers!... Plus un seul crabe-palmiste dans tout Makatéa!... Disparus, évanouis, enfuis, volatilisés!

Que s'était-il donc passé ?

Vous me répondrez : « Parbleu! vos crabes étaient retournés à la mer comme de simples femelles en état de ponte. Alors, leurs ennemis, les rats, bien sûr... » — Pas du tout! vous n'y êtes pas. Je vous ai dit que les crabes-palmistes étaient devenus totalement terrestres, et qu'ils avaient horreur de l'élément marin.

Bien plus ingénieux que cela. En possession de tous leurs muscles et de toute la force de leurs cisailles, avant que de devenir *souples*, un peu avant la mue, ils avaient tranquillement *cimenté* et refermé une cloison sur leurs trous, cloison, mur, ou maçonnerie, faite de débris de phosphates, de fibres de cocos, de fragments de coquillage, le tout amalgamé de bave et de terre, en un mot, absolument inattaquable à la dent de Messieurs les rats. La carapace, à l'abri de cette cloison, repoussait forte et résistante. Les crabes, redevenus *durs*, brisaient de leurs pinces la porte murée qui les avait sauvés de la dent des rongeurs. Et c'était au tour de Messieurs les rats, de détalier devant les terribles cisailles.

... Que dites-vous de cette *invention* de toutes pièces, découverte *moderne*, qui ressemble à un apologue, à une fable, mais qui, en réalité, remonte, de mémoire d'homme, à un peu plus de cinquante ans seulement?

Ce trait d'intelligence — au diable! Malebranche et « son instinct »! — me remémore tout à coup l'astuce des insectes fouisseurs de la plage d'Hayama, au Japon. J'ai observé ces minuscules araignées des grèves et j'ai constaté qu'elles évidaient, dans le sable, un trou-piège en forme d'entonnoir pour y faire choir fourmis et cirons. Jusque-là, point de génie. Simple instinct de capturer pour se nourrir, malebranchien, routinier, imperfectible. Mais attendez! Sur certains de ces pièges — pas sur tous — quelques-uns de ces



insectes fouisseurs avaient construit, en travers du trou, de véritables *escarpolettes* en fétu de paille, ou en débris sec d'algue. La fourmi ou le ciron, ou telle autre proie plus imperceptible encore, grimpait imprudemment sur ladite escarpolette, dégringolait dans le trou sablonneux, s'y débattait et s'y enlizait désespérément, jusqu'au moment où l'araignée accourait s'en emparer sans autre forme de procès.

Mais les crabes-palmistes des Tuamotou dament encore le pion, n'est-ce pas, à ces sagaces araignées nipponnes ?

Après avoir capturé, tant bien que mal, un certain nombre de ces extraordinaires crustacés « raisonnables », je m'engage avec l'excellent M. Laurent (ancien Indochinois) à travers une vaste faille de rochers, échancrure qui ressemble ou *doit* ressembler à s'y méprendre, soit aux Thermopyles, soit au fameux « Défilé de la Hache », de carthaginoise et flaubertienne mémoire (j'en parle avec d'autant plus d'indépendance que je n'ai vu ni le premier, en Grèce, ni le second, en Tunisie). Je ne sais quelle imagination « subconsciente » ou quel « rêve éveillé » me fait voir encore dévaler, de cette faille, — à défaut de Léonidas, ou des Mercenaires affamés — toute une armée myriadaire et nocturne de *cavéous*, pinces et pattes en bataille...

Décidément, ces crabes me hantent!...

Au village de Mohoumou, je suis cordialement reçu par M. Henri Buchin, agent de la Compagnie des Phosphates, le même sympathique M. Buchin du fameux *amourama*, ou grand dîner tahitien du prince Hinoï Pomaré. Ensemble, après nous être rafraîchis de cocos frais, nous visitons les cases des Tuamotouans, puis deux cavernes où nous pénétrons, précédés par une demi-douzaine d'indigènes, demi-nus, en paréo, armés de torches en feuilles sèches de cocotier. Nous nous engouffrons, d'abord, à l'intérieur d'une première caverne aux admirables stalactites, puis au sein d'une seconde, meublée seulement, celle-là, de stalagmites qui semblent des champignons de féerie. Deux gamins, qui nous ont escortés, plongent alors, en pous-

sant des cris, dans l'eau glacée d'une rivière saumâtre et souterraine qui débouche à nos pieds et où vivent, me dit M. Buchin, de grosses « chevrettes » et des anguilles aveugles.

Quelle île extraordinaire que cette lointaine Tuamotou !

Le soir même, à 8 heures, le *Cholita*, goélette de la Compagnie des Phosphates, quittait Témao et m'arrachait à la magie sauvage de Makatéa.

Encore aujourd'hui, me revient le souvenir de cette étrange terrasse tabulaire, mi-corallienne, mi-volcanique, qui peut rivaliser en imprévu et en beauté avec ses autres sœurs insulaires du même archipel, Manihi, Raroïa, Makémo, Amanou, Hao, Napouka, Pouka-Pouka et Pouka-Rouha.

Oui, comment oublierais-je la surprenante Makatéa qui, géologiquement, s'apparente aussi à quelques-unes de ses cousines australes des Toubouaï, au sud et sud-est de Tahiti, où l'on trouve encore parfois — comme à Rapa, comme à Vaïhou (l'île de Pâques) — de monstrueuses, et inquiétantes, et grimaçantes idoles de pierre taillée...



## CHAPITRE XXIV

### O-TAÏTI ACHÈVE DE MOURIR...

Mélancolie du départ proche — Dîner d'adieu à Pounavia — L'îlot de Motou-Outa — Le requin aveugle et le rémora paralytique — Un « frère ignorantin » qui en remonterait aux « esprits forts » — Ascension au Lac Vaïhiria, avec l'Oncle Téaé — Une forêt hantée d'yeux luisants — Anathème sur « les Hommes Blêmes » ! — Le *Grand-Requin-Bleu-Mangeur-de-Nuages* — *la ora na, Tahiti!*

**T**AHITI... les derniers jours... hélas!

Comme c'est dur, cet arrachement à la « Terre Tahiti »!... Je m'y suis fait tant d'amis et d'amies. Ah! la vie douce, la vie libre et facile, sur une île de délices, de paresse, de chants et de gaieté! Île d'amour et de tendresse, aussi. Mais surtout, surtout : île de poésie, île de rêve... Nul fauve, nul oiseau rapace, nul serpent venimeux, nul insecte nuisible! Ainsi la créa Taaroa, le Père des Atouas, qui commande à Téfatou, dieu de la Terre. A tout cela, il va falloir que je dise un adieu peut-être poignant — définitif, qui sait? — en tout cas, désolé, pour regagner une Europe grise, à travers une Amérique du Nord grandiose, certes, et laborieuse,

mais agitée, enfumée, cordiale, brusque, généreuse, pratique, hypercivilisée, enfin!

Car il approche, le jour, le triste jour du départ pour San Francisco. Que ne puis-je le reculer indéfiniment!... Un matin, pourtant, que je le veuille ou non, il faudra bien que, de ma petite chambre de Papeete, je l'aperçoive, ce grand *Aorangi* néo-zélandais de l'*Union Line*, qui doit m'enlever d'ici pour m'emmener aux États-Unis, en douze jours de Pacifique, sans aucune terre en vue...

Et ce matin-là, ce sera le cas de répéter, avec Mallarmé, son dernier vers de *Brise Marine*, si nostalgique :

... Mais, ô mon cœur! entends le chant des matelots!

Bien entendu, je suis retourné à Pounavia, où « Atala », Chactas, tous les Natchez, m'ont fait fête, y compris les jeunes Tioti, Coco et Mouton, trois petits « nenfants » bien... Sage. A Pounavia, mon ami, Édouard Charlier-Pomaré, m'a même traité, un soir, fastueusement. Dîner à *tout casser*, au clair-de-lune, sous les cocotiers, dans la grande cour sablée de l'Hôtel-Restaurant Sage. Parmi les convives : des marins, des médecins, de jolies femmes, qui, tout en dégustant le sublime cochon de lait, prêtaient aussi l'oreille aux *himénés* de Papeeno et d'Apiré, chantés un peu plus loin, pour nous, par un chœur quasi-grégorien de tanés en paréo et de vahinées en robes blanches, naturellement couronnés de fleurs. Chorale de tout premier ordre, sans accordéon pour donner leur note aux parties, comme aux Tuamotou. Une chanteuse soliste attaquait, dans la nuit, trois ou quatre mesures, pour donner simplement aux choristes océaniens le thème que ceux-ci reprenaient, amplifiaient et développaient ensuite en fugue, à la façon de Bach. J'ai positivement le cœur crevé à la pensée que, dans quelques jours, je n'entendrai plus ces musiques surhumaines, ni les accents émouvants, passionnés, de ces Tahitiennes, aux yeux ardents, à la dentition éclatante, ni la sombre pédale « à

BIBLIOTHEQUE  
A. S. E. M. I.  
NICE



PHOTOGRAPHIE *sous-marine* DE CORAUX ET DE POISSONS,  
PRISE PAR M. BOPP, EN RADE DE PAPEETE



LAC VAHIRIA, COMBLANT UN ANCIEN CRATÈRE, A 800 M. D'ALTITUDE  
VUE PRISE DE LA PLAGE NORD



bouche fermée » de ces Tahitiens sveltes, musclés, beaux comme des éphèbes antiques.

Une petite main presse doucement mon bras. Et une voix murmure :

— Je viendrai vous dire adieu, quand l'*Aorangi* partira...

— Vraiment, « Atala », vous ferez cela?

— Oui, j'agiterai mon mouchoir sur le quai, longtemps, très longtemps, vous verrez... Comme c'est triste que vous partiez déjà!... Pourquoi nous quittez-vous? Pourquoi?

La nuit s'achevait, quiète, étoilée, auguste...

Je ne répondis à « Atala » que par un soupir.

Face à Tahiti et dans l'axe de Mooréa — cette île sombre, farouche, où Loti, dans son immortel roman, recherche stérilement le fils né des amours de son frère Rouéri et de Taïmaha — s'élève un îlot plus corallien que volcanique, qui a nom Motou-Outa (l'« Ile des Chants »). C'est le lazaret de Papeete. On n'y chante guère. On y pleurerait plutôt. Non que cet îlot serve de refuge aux lépreux et aux éléphantiasiques, *vito tané*, soignés surtout à Mooréa; mais Motou-Outa est affectée aux équipages et passagers, jugés suspects, consignés, mis en quarantaine par la Santé. On y pleurerait, dis-je, de voir seulement devant soi la terre tahitienne, sans pouvoir encore la saisir et l'étreindre.

Tout autour de cette Motou-Outa, de grands, voraces et féroces requins — les atouas *Mahos* de la mythologie polynésienne — montent la garde assidûment.

Ce matin, revenant de la Pointe Vénus, à 10 kilomètres de Papeete, et du poste provisoire de T. S. F. de Mahina, j'ai tenté de pêcher un requin, près de l'endroit où les équarrisseurs et abatteurs ont accoutumé de jeter leurs rognures et leurs charognes. Deux amis m'attendaient, dans une barque. Il était environ 10 heures du matin.

Nous avons amorcé, mes compagnons et moi, l'énorme hameçon destiné au squalé, et solidement fixé à une corde que termine une bouée flottante; et, le long de l'embarcation, à bâbord et à tribord, nous avons disposé de longues lignes, également amorcées, à l'intention de moins dangereuses et plus succulentes proies.

Nous n'avons pas pêché de requin, mais nous avons pêché « son pilote », un superbe *rémore*. Le fait est assez rare et vaut d'être conté. Dans l'eau (si transparente qu'un photographe de Papeete, M. Bopp, a pu s'y constituer, à l'aide d'un ingénieux dispositif, une étonnante collection de clichés sous-marins de poissons, de coquillages et de coraux), nous avons repéré un grand requin-marteau, de plusieurs mètres de long, qui cherchait sa vie, à trois ou quatre brasses seulement, au-dessous de notre quille. C'était merveille de le voir évoluer, à l'œil nu, lentement, majestueusement, parmi la forêt d'algues agitées. Je ne crois pas le moins du monde qu'il soupçonnait notre dessein : le requin a la vue si basse, il est si myope qu'il mourrait probablement de faim dans la mer nourricière, si la nature, qui veille à la conservation des espèces, ne lui avait alloué un allié, un guide expert, le *rémore*, de nage médiocre, mais de vue perçante.

L'alliance étrange du pirate cruel et du poisson inoffensif rappelle assez la fable de « l'Aveugle et du Paralytique ». Le *rémore* prête au requin, ses yeux; le requin prête au *rémore* ses jambes, je veux dire : ses nageoires et sa queue. Conduit sur le domaine de chasse, par cet allié, de la taille d'un fort maquereau, qui se colle à son corps, grâce à de puissantes ventouses, le squalé commence par s'adjuger la part du lion. Le *rémore*, lui, chacal des eaux, se contente des miettes du festin de son maître et seigneur. Mais il lui en reste toujours assez. A moins que — cela arrive même plus souvent qu'on ne le pense, assurent les ichtyologues... — à moins que le requin, déçu, ou irrité contre son chien de chasse, ne s'en prenne à lui de l'insuffi-



sance, ou de la rareté du gibier. A cet égard, le thon, aux flancs duquel se colle aussi, parfois, le *pilote*, est un plus sûr « copain de chambre » pour lui.

Donc, nous avons capturé, sans le vouloir, ce curieux poisson parasite. Il s'était laissé prendre innocemment à l'appât d'une de nos lignes. Et c'était maintenant au tour du requin d'être quinaud. Il errait, à droite et à gauche, au-dessous de nous, désorienté, inquiet, les yeux vitreux, un peu comique, stupéfait d'être délesté aussi inopinément de son habituel compagnon. Bref, l'aveugle, dépouillé de son paralytique.

— Si vous n'en faites rien, de ce rémora, donnez-le moi, Monsieur, pour ma petite collection... enfin pour mes élèves...

Je me retourne sur la berge où nous venons d'accoster. C'est un Frère de la Doctrine Chrétienne qui me parle, un de ces « frères ignorants » comme disent les esprits forts, un de ces humbles qui m'en imposent, à moi, souvent plus que certains prélats revêtus de la pourpre cardinalice.

— Frère Alain, de l'École Catholique de Papeete, ajoute-t-il en se présentant avec simplicité. Je m'excuse de mon indiscretion... Ah! ce rémora, voyez-vous, Monsieur : il ferait si bien, dans mon petit musée...

— Très volontiers, mon Frère. Prenez... et ne mangez point, car je ne suis pas sûr que le rémora soit comestible.

— Mais si, mais si, répond Frère Alain, en me serrant la main, le visage rouge de bonheur. Sa chair est même, dit-on, fort savoureuse. Il fera, cependant, bien meilleure figure dans un bocal d'alcool que dans mon estomac. N'est-ce pas, mes enfants ?

Une douzaine de gamins ambrés qui l'escorte, bat des mains, près de danser la *oupa-oupa*. Ils n'en ont jamais vu, de « pilote », ces mioches. Moi, non plus, d'ailleurs, avant ma prise inattendue. C'est à qui essaiera de détacher — plus exactement, d'arracher —

le rémora encore bien vivant, qui, de toute la succion de ses ventouses, se plaque désespérément sur une des banquettes de la barque échouée. Un vrai pugiliste, ce rémora ! Le bon Frère exulte. Il détache avec tendresse l'hameçon de la gueule du poisson qu'il enveloppe prestement, dans une gazette locale. Puis, gentiment, sans façon, il m'entraîne par le bras vers son école, avec ses douze élèves et mes deux compagnons.

Un véritable musée d'océanographie et d'ethnographie, sa petite classe ! D'abord, une infinité de coraux, d'algues sèches en herbier, de coquillages. Voici des poissons et des crustacés en bocaux. Pauvre rémora, tu vas passer à l'alcool et... à la postérité ! Voici des porcelaines marines en forme de lyre, d'autres hérissées de pointes, d'autres encore qui affectent des dessins géographiques, d'autres, enfin, conques marines, qui rendent un son grave, lorsqu'on souffle dedans. Oh ! l'admirable coquille, couleur chair d'abricot ! C'est une « aurore », rarissime, paraît-il, et qu'un collectionneur paierait volontiers de 1.000 à 1.500 francs. Ailleurs, une série de pintadines étalent leurs perles baroques, encore adhérentes. Dans une de ces écailles d'huître, me dit le Frère Alain, un pêcheur de Takoumé, aux Tuamotou, a trouvé, il y a quelque temps, une perle qui lui a été aussitôt achetée 14.000 francs, sur place. Le même pêcheur a fait cadeau, à l'École Catholique, d'une superbe couleuvre de mer, dite *tunaore* (traduction littérale du tahitien : « qui n'est pas une anguille »). Quant à cet horrifant poisson rond, soufflé, à dard dorsal venimeux, c'est le terrible crapaud de mer, appelé *nohou*.

— Son nom scientifique est *synancée*, me confesse le Frère. Sa piqûre, quand elle n'engendre pas la mort par le tétanos, est toujours horriblement douloureuse. Le *nohou*, comme ils disent ici, a la couleur du sable avec lequel il se confond facilement. Lorsqu'on l'effleure seulement du pied, il redresse instantanément son dard, caché sous sa nageoire dorsale épineuse. C'est pour cela que j'oblige

toujours « mes enfants » de l'école à se chausser d'espadrilles, quand ils se baignent ou pêchent sur la plage. L'enflure, causée par le dard de cette sale bête, est énorme, toujours accompagnée de fièvre et de souffrances atroces. Le seul remède contre la piqûre consiste à appliquer aussitôt, sur la plaie, du pétrole ou de l'ammoniaque pur. J'ai trouvé ça, un jour... Dame! il faut savoir se débrouiller, nous autres... Puisque vous aimez l'ethnographie, venez donc voir encore cela, Monsieur. Mais c'est un peu fouillis. Vous excuserez...

Sous vitrines, Frère Alain me désigne à présent : une *tapa* des Iles-sous-le-Vent, sorte de toile végétale, tapée, mouillée, feutrée, que les indigènes tirent du banian et du maïoré (arbre à pain); des crabes pétrifiés vivants; un sabot de cheval, trouvé dans l'estomac d'un requin; deux morceaux de bourao sec, qui, frottés d'une certaine façon, enflamment en dix minutes l'amadou; des graphismes polynésiens de l'Ile de Pâques (Rapa-Nui selon les uns, Vaïhou, selon les autres); de la « monnaie-barbe » des Marquises, aux temps où l'on cultivait (*sic*), tissait et finalement coupait les rares et précieux poils du menton des vieillards cannibales; une collection de tatouages fessiers photographiés, relatant la naissance, la noblesse et les hauts faits des plus célèbres guerriers marquisiens; des armes et des fétiches des Gambier; des peignes des îles australes. Frère Alain sait tout, explique tout, commente tout.

En vérité, je souhaite à plus d'un de nos « esprits forts » de posséder seulement le quart du bagage intellectuel de ce... frère ignorantin-là.

Cinq jours avant mon départ, ma petite amie Maréva m'a dit sérieusement :

— Vous allez quitter Tahiti. Et vous n'êtes pas monté au Lac Vaïhiria.

— C'est vrai, chère Maréva. Mais vous savez pourquoi. Je ne veux

pas m'y aventurer seul : dans ces montagnes, je me perdrais sûrement. Et personne ne voulait m'y mener, ces jours-ci...

Elle hausse les épaules :

— Oui, je sais... La nuit, ils ont, tous, peur des toupapahous. Mais si vous voulez, ô *Réva-Toua*, mon oncle Téaé connaît la sente qui mène au lac. Il vient d'arriver à Papéari : il vous y attendra et vous conduira ensuite tout droit au Vaïhiria. Seulement, il faut partir la veille, par une belle nuit de lune. C'est loin, là-haut...

Comme je manifeste un médiocre enthousiasme, à l'idée de cette excursion longue, fatigante, avec cet oncle Téaé, ce sorcier qui, au dire de Berthe, la jolie sœur de *Riri*, arrachait avec tant de virtuosité les yeux de ses victimes, Maréva me scrute du regard.

— Allons, je vois ce que c'est, murmure-t-elle pensive. On vous aura dit du mal de lui. Comme de nous. Oui, je sais : on nous accuse de fornication, d'impiété, d'idolâtrie... Et pourtant, nous sommes des catholiques, toutes deux, nous avons été baptisées. Moi, je m'appelle Marie, et Taïpo : Hélène... Est-ce notre faute, à nous, si l'oncle Téaé n'adore pas Yésou-Kérito (Jésus-Christ) et s'il ne veut pas croire en Maria Paréténia (Marie conçue sans péché)?... Les autres missionnaires, ceux de l'Évangile, ont essayé, eux aussi, de lui enseigner la *christianité*... Mais il n'a pas accepté. Il veut rester fidèle aux vieux dieux de l'île, aux *atouas* des nuages, aux *péhos* des vallées, aux *oromatouas* des cases. Mais il n'est pas *taëaë* (cruel) : ce n'est pas un *tahoutahou* (sorcier), comme disent les méchantes de Papeete et de Pounavia. Il est très savant et très bon, au contraire...

Et elle ajoute avec un éclair de fierté dans les yeux :

— Enfin, c'est mon oncle. Un des derniers d'ici qui sachent les mots du Beau-Parler. Son père — mon grand-père à moi — nommé Amoana était prêtre au *marāë* sacrificiel de la noble Terre de Pāpara. On peut se fier à nous...

Je sens que mes hésitations vont la blesser. Plus grave et plus impénétrable que Taïpo, sa turbulente cousine, Maréva est plus racée, aussi, peut-être... Plus sensible en tous cas. Cette « Mignon » qui va pieds nus est certainement plus une aristocrate que la plupart de ces charmantes et prétentieuses « demoiselles de Tahiti », chaussées de souliers Richelieu, ou d'escarpins mats. (Hormis « Atala » et ses deux inséparables, naturellement !)

Et je conclus, en manière d'affectueux apaisement :

— Eh bien ! c'est entendu, Maréva. J'irai demain soir au Lac Vaïhiria. Prévenez l'oncle Téaé.

A Tahiti, la montagne est sévère, âpre, hostile. On dirait qu'elle y abrite, sous les arbres de sa jungle dense, inextricable, un peu du mystère de son passé. En quoi elle contraste avec la vie riante et indolente d'en bas, avec cette exubérance de végétation, avec ce sol couvert de plantations, avec ces vertes vallées, avec ces gras pâturages, avec ces cascades, ces sources, ces mille torrents coupant gaiement les routes du « Tour de l'Île ». Quelque chose de solennel, de morne et de figé plane au-dessus des dômes et des pics de ce massif central. Là, au nord du district de Mataïéa, près du Mont Ouroufaa, gîte, inexplicable, énigmatique, le petit lac de cratère de Vaïhiria, aux eaux noires, profondes, glacées, sans autres poissons que d'étranges « anguilles à oreilles », venues ou montées, on ne sait d'où, ni comment, ni quand, jusqu'à cette incroyable hauteur.

Maréva et Taïpo m'ont accompagné jusqu'à un hameau situé aux confins des districts de Papéouriri et de Papéari, pour me présenter à mon guide, au fameux oncle Téaé.

— *Ia ora na, é Téaé!* (Je te salue, ô Téaé!)

Point centenaire, l'oncle, mais demi-centenaire, seulement. Alors, à quoi riment les racontars de Pounavia? et comment ce quinquagénaire aurait-il pu exercer son métier de sorcier, ou de prêtre, dans les conditions barbares et horribles que l'on sait?... Il faudra qu'en

route, j'éclaircisse un peu tout cela. L'homme, en tout cas, n'est pas antipathique : froid, réservé, plutôt digne. Mais je ne déteste pas ce maintien distant, déjà observé par moi chez plus d'un Maori de la Nouvelle-Zélande. Je le remercie, néanmoins, avec une certaine effusion, de vouloir bien me servir aimablement de guide, là-haut. Ma gratitude anticipée semble le toucher; et il me serre la main avec quelque chaleur.

Maintenant, le soleil se couche. Et nous gravissons, seuls, à pied, avec nos provisions et nos couvertures, les sentiers montagneux et les rochers abrupts. En route, nous croisons les derniers Tahitiens, bûcherons de bois de rose, ou de *tamanou*, si utile en matière de charpente, qui se hâtent de regagner leur *faré* (foyer). Désormais, c'est la solitude. La nuit tombe peu à peu sur les mimosas rabougris où roucoulent des tourterelles. Dieu! que mon compagnon est taciturne! Il semble porter dans ses yeux tristes, comme sur ses épaules lasses, toute la mélancolie d'une race usée qui s'en va. D'ailleurs, je n'éprouve pas non plus, pendant cette montée dure, le besoin, ni le désir d'échanger avec lui de banales et inutiles phrases. Nous aurons bien le temps de parler, là-haut, à 430 mètres d'altitude. En avant, parmi les fougères et les papayers! A mi-route, nous faisons halte pour dîner, près d'un ruisseau, plein de grosses écrevisses. Puis nous repartons, canne à la main, vers celac extraordinaire, perché si haut, si haut, sur les contreforts de l'Ouroufaa. Dans la sombre forêt qu'habitent seulement coqs et porcs sauvages, d'étranges lueurs verdâtres viennent de s'allumer...

Mon guide se rapproche de moi en frissonnant.

— *Toupapahous!* murmure-t-il, glacé d'épouvante.

Je m'efforce en vain de le rassurer, sachant que ces phosphorescences sont dues tout simplement à de petits champignons qui croissent sur les arbres. Mais Téaé a son idée : il secoue la tête avec obstination. Non, ces lueurs vertes, ce sont bien les terribles esprits errants

des morts, aux yeux luisants, aux lèvres pâles. Et Téaé marmotte vite tout bas la conjuration nécessaire...

Au petit jour, enfin, le lac apparaît à nos yeux, véritable fjord cerné de tous côtés par les pitons et par les mornes. Je suis frappé de la désolation grandiose de ce site. Quelle fantaisie m'a mené jusqu'à ce lieu désertique, silencieux, lugubre!

Mais Téaé m'a pris par la main. Son visage paraît bouleversé. Sa bouche tremble. Il me désigne alors la masse immobile et miroitante du Vaïhiria.

Et, en proie à une sorte d'hallucination religieuse, il profère ces paroles amères :

— Regarde, ô *Réva-Toua*! Là, nos vahinées et nos tanés aimaient se baigner, il y a longtemps, « autrefois » (*matamoua*), quand nos *oréros* chantaient encore nos grandes actions avec les mots du Beau-Parler. Mon père, Amoana, venait souvent ici pour pêcher les anguilles à oreilles. Il était *arioï* au *marāē* de la noble Terre de Papara. Les jours de fête, il soufflait dans le *vivo* pour faire danser les vierges. Avant l'arrivée des Hommes-Blêmes de ta race, adorateurs de l'Atoua Yésou-Kérito, c'était Amoana, mon père, qui, de tous les *arioï*, arrachait, le mieux, l'œil droit du sacrifié pour le manger, selon le Rite. Mais tout disparaît, aujourd'hui!... On ne sacrifie plus. On ne mange plus l'œil droit, ni le cœur de l'ennemi, comme on faisait, jadis, pour écarter loin de soi la vengeance des esprits errants. On ne traverse plus, pieds nus, la fournaise de l'*oumouti*... *A hoē!* je ne ramèrai plus sur le Vaïhiria. Que la mort me prenne!... Oro-le-Solaire et Hina-la-Lunaire nous ont abandonnés. La Terre Tahiti n'est plus. Ah! pourquoi tes Hommes-Blêmes sont-ils venus?... Notre sol n'est plus nôtre. Les toupapahous, seuls, nous hantent, nous, les derniers, qui croient encore aux Atouas. Et, la nuit, oui, la nuit, au clair de lune, j'ai vu les arbres de nos anciens *marāēs* suer du sang... Malheur sur nous, car nos tanés et nos vahinées ont perdu l'usage des Mots. Moi-même,

bientôt vieillard, dont l'âme touchera l'une des deux pierres du Cap Téhéta, je perds ces Mots, chaque jour, davantage... *A hoe!* Non, je ne ramerai plus sur le Vaïhiria. O-taïti achève de mourir...

Il s'éloigne de la berge. Et je le suis sans rien dire, remué, malgré moi, par la grandeur de sa plainte sauvage dont je perçois surtout l'accent. Ensemble, nous contournons silencieusement le petit lac de cratère, perdu entre mer et ciel, le petit lac d'eau douce océanien, mystérieux, légendaire, où quelque chose de Tahiti l'Ancienne, Tahiti la Morte, vient de ressusciter tout à coup devant moi.

C'est au-dessus de Papeete, sur les hauteurs séparant la Vallée de la Reine de la Vallée de Sainte-Amélie, que j'ai vu poindre, un soir, à l'horizon, le panache de fumée de l'*Aorangi*, mon ravisseur...

Nous nous étions assis, Taïpo, Maréva, le petit cousin Ataïro et moi, sur un mamelon fleuri de pervenches roses, qui se trouve dans la direction du mont Ourouva et du Pic Rouge. Une fraîche odeur d'herbes aromatiques montait vers nous, en même temps que l'incessant bruissement des grillons nous berçait de son amoureuse cantilène.

— C'est lui! s'est écriée Taïpo, la première, en s'abritant les yeux de sa main droite, formant visière. Sûrement, un bateau de l'*Union Line!*

— Oui, a soupiré Maréva. C'est bien l'*Aorangi*. Je reconnais sa cheminée. Demain, il voguera vers la Terre California.

Et Ataïro, qui me tutoie, a ajouté, tout triste :

— Alors, c'est vrai, *Réva-Toua*, que tu nous quittes?

Très ému, je me contente de donner une tape affectueuse sur la joue du petit bonhomme qui me fixe de ses grands yeux étonnés.

Et Maréva reprend, rêveuse :

— Mais oui, Ataïro. Comme les autres, comme tous les *Farani*



qui sont venus et qui viendront sur la Terre Tahiti. Tu sais bien que c'est la loi des « Hommes-Blêmes ». Ils arrivent, un jour. Puis, un autre jour, ils s'en vont. Tous !

Taïpo, l'espiègle, semble gagnée elle-même par l'émotion générale. Elle me regarde de ses prunelles humides. Certainement, je la calomniais, la pauvre enfant, en lui attribuant seulement de la puérité et le goût du plaisir ! Pour dissimuler son trouble, elle froisse nerveusement une poignée de sensitives qui se replient quasi-douloureusement. Puis elle se penche gentiment vers moi, jusqu'à effleurer ma joue de la sienne.

— Vous ne nous oublierez pas, au moins?... Il faudra nous écrire... souvent... Vous nous l'avez promis, *Réva-Toua*...

Et elle ajoute, plus bas, dans un souffle :

— Bien vrai que vous ne m'en voulez plus ?

— De quoi donc ?

— Du mariage de Papara.

Cette fois, j'éclate de rire. Et toutes deux ne tardent pas à partager mon hilarité, à laquelle s'associe de bon cœur Ataïro, sans y rien comprendre.

Comme nous redescendions vers la ville, fleurant bon la vanille et le coprah, Maréva m'a montré le firmament où s'allumaient peu à peu les premières étoiles.

— Est-ce que vous avez cela, aussi, chez vous, les *Farani* ?

Et son doigt pointé me désigne la Voie Lactée qu'elle nomme, selon la poétique cosmographie de son île :

— *Le-Grand-Requin-Bleu-Mangeur-de-Nuages*.

Je hoche la tête affirmativement.

— Eh bien ! poursuit-elle, quand vous regarderez ça, là-haut, chez vous, promettez-moi de penser quelquefois à moi... je veux dire, à nous...

— C'est promis, petite Maréva.

Au-dessus de nos têtes, un phaëton blanc à queue rouge passa très vite en poussant un cri bizarre.

.....

Le navire est parti.

Assis à l'arrière du « ravisseur », tout seul, au crépuscule, je vois s'estomper, maintenant, peu à peu, l'île délicieuse : Papeete, sa rade, ses cocotiers, ses églises, ses temples, ses cases, ses forêts, son Diadème.

« O-taïti achève de mourir », comme disait l'oncle Téaé.

Mais, à la jumelle, je distingue encore nettement, là-bas, sur l'ap-pontement, trois mouchoirs groupés qui s'agitent.

Longtemps, longtemps, longtemps...

« Atala », Taïpo, Maréva, côte à côte, réconciliées, fraternelles, qui disent adieu à leur ami *Réva-Toua*.

Puis, plus rien.

...Hélas!

*Ia ora na, Tahiti!*

FIN



TABLES



## TABLE DES GRAVURES

---

FRONTISPICE : Carte Planisphérique.

	PAGES
Colombo : Un coin du port. . . . .	
Colombo : Les célèbres cocotiers de « Galle- Face », face à la mer . . . . .	18-19
Colombo : Entrée du faubourg Pettah . . . . .	
Sur la rivière Kélani . . . . .	22-23
Kélani : Entrée du temple bouddhique. . . . .	
Kélani : Prière et offrande à Bouddha . . . . .	26-27
Pointe-de-Galle : Les anciens remparts et la ca- thédrale . . . . .	
Pointe-de-Galle : Vue prise des bastions de la poterne est . . . . .	30-31
Pointe-de-Galle : Carnaval musulman . . . . .	
Rivière cinghalaise et sampans de pêcheurs . . . . .	32-33
Groupe de Cinghalais à l'entrée du Jardin bo- tanique de Péradéniya. . . . .	38-39
Péradéniya : Le Jardin botanique . . . . .	
Jardin botanique de Péradéniya : les banians sacrés ( <i>ficus religiosa</i> ). . . . .	42-43
Dans la rivière Mahavéli-Ganga . . . . .	
Kandy-la-Sainte : Vue générale . . . . .	
Baignade d'éléphants aux environs de Kandy. . . . .	48-49

	PAGES
Pirogues à balancier des pêcheurs de perles . . . . .	64-65
Temple bouddhique dans l'intérieur du pays cinghalais. } Anuradhapura (La Rome bouddhique) : Bains de la Reine. } Anuradhapura : Pyramide Tronquée de Ruanwelli. . . . . } Rivière et pont de bambous à l'intérieur de Sumatra . . . . . } Le volcan de Krakatoa dans le détroit de la Sonde . . . . . }	80-81 96-97
Tandjong-Priok, port de Batavia . . . . .	
Batavia : Pilon d'infamie du traître Pieter Erberfeld (1722) . . . . .	112-113
Buitenzorg : Palais de S. Exc. le vice-roi des Indes Néerlandaises. . . . .	122-123
M. Robert Chauvelot dans le Jardin botanique de Buitenzorg. . . . .	
Expédition d'orchidées. . . . .	138-139
Un cratère de volcan en activité à Java. . . . .	
Horizon de « sawas » (rizières). . . . .	144-145
Défrichage d'une plantation à Java . . . . .	
Type de vieux musicien populaire . . . . .	148-149
Groupe de villageois à Garout . . . . .	
Garout : Danses populaires de « ronggeng » . . . . .	156-157
Une exploitation agricole en pays javanais . . . . .	
Caravane de coolies . . . . .	160-161
Djokjakarta : Confection du batik. . . . .	
Entrée du kraton princier du sultan de Djokja. . . . .	166-167
Un gamelang princier . . . . .	
Bouddha assis : Intérieur du temple de Mendout . . . . .	170-171
Temple bouddhique de Boroboudour (« Mille bouddhas ») dans l'État du Sultan de Djokja. . . . .	180-181
Le volcan Bromo et la mer de sable . . . . .	
Un attoll corallien dans l'océan Pacifique . . . . .	
Archipels micronésiens (ex-allemands) devenus japonais de par mandat de la Ligue des Nations : Débarquement d'un explorateur . . . . .	200-201

	PAGES
Types de Micronésiens, ex-cannibales, aujourd'hui colons de civilisation nipponne . . . . .	} . . . 204-205
Pêcheurs et plongeurs micronésiens . . . . .	
Ile de Louff (ex-Mélanésie allemande) : Les cinq femmes d'un sorcier anthropophage . . . . .	} . . . 206-207
Idoles et fétiches océaniens des îles Carolines, Mariannes, Marshall et Palaos, colonies japonaises. . . . .	
Nouvelle-Guinée : Un chef de tribu cannibale papoue . . . . .	} . . . 212-213
Nouvelle-Guinée : L'explorateur Robert Chauvelot fraternisant avec les enfants d'un chef de tribu cannibale papoue. . . . .	
Whakarewarewa (Nouvelle-Zélande) : La région volcanique des solfatares et des geysers . . . . .	} . . . 220-221
Village maori en Nouvelle-Zélande : Le « pah » ou enceinte circulaire fortifiée . . . . .	
Nouvelle-Zélande du Nord (District de Rotorua) : Jeune fille maorie . . . . .	} . . . 224-225
Nouvelle-Zélande : Case de guerriers maoris . . . . .	
« Georgina », la vaillante guide maorie (tatouée aux lèvres et au menton) qui conduisit M. Robert Chauvelot à travers les geysers et les volcans de la Nouvelle-Zélande.	} . . . 230-231
Ile de Borabora : Case de chant pour les « himénés » polynésiens . . . . .	} . . . 246-247
Tahiti : L'arrivée au port de Papeete . . . . .	
Papeete : Danse tahitienne « otéa » . . . . .	} . . . 258-259
Baignade de « vahinées » dans la rivière de Pouhéhou. )	
Tahiti : Cascade de Fautaua (210 m. de chute) . . . . .	} . . . 266-267
Aroué : Tombeau du dernier roi tahitien, Pomaré V . . . . .	
Jeune Tahitienne coiffée de fleurs. . . . .	} . . . 270-271
Vairao : Madame Noho Amateau-a-Tuahu en costume de fête indigène. . . . .	

Makatéa (archipel des Tuamotou) : Une exploitation française de phosphates . . . . .	} . . .	288-289
« Moanaheiata » (L'Océan couronné de nuages), idole de l'île Raevavaï, archipel des Tubuaï .		
Photographie <i>sous-marine</i> de coraux et de poissons, prise par M. Bopp, en rade de Papeete . .	} . . .	304-305
Lac Vaihiria, comblant un ancien cratère, à 800 m. d'altitude : Vue prise de la plage nord . . .		



## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS . . . . .	PAGES VII
------------------------	--------------

### CEYLAN LA PARFUMÉE

#### **Mer latine... musulmane... indienne.**

Vertige d'exotisme — La cloche du bord sonne... — Adieu à la mer latine Port-Saïd et sa turbulence — Passage du Canal — Pourquoi la Mer... <i>Rouge?</i> Adam et Ève rescapés à Djeddah — Djibouti, port et débouché de l'Éthiopie Aden sans eau, mais avec... whisky! — Par le travers des Laquedives et des Maldives — En pleine nuit, en pleine mer, déjà, le parfum de Ceylan... . . .	3
--	---

#### **Colombo et ses environs.**

Un bijou corail et émeraude — Les trois cocotiers chers à Francis de Croisset Chez mes amis Leslie et Eustace de Saram — Nostalgie des gramophones Le Musée de Colombo — A travers le Pettâh indigène — La pagode bouddhique de Kélani — Un poème d'amour oriental — Mount-Lavinia obligatoire et... décevant . . . . .	17
---	----

#### **Pointe-de-Galle d'antan.**

Le plus vieux port de commerce du monde — <i>Tarsis orientalis</i> des Phéniciens? — L'opinion de Jules Leclercq — <i>Moharram</i> musulman — Un émule du fakir copte Tahra-bey — Vestiges de domination portugaise — Le tour des remparts — Le quartier des métis — Pointe-de-Galle, beau visage fané de bisaïeule . . . . .	29
--	----

**Péradéniya, paradis terrestre...**

PAGES

Dame Botanique et ses rugosités — L'horticulture exotique en Europe  
 Départ de Colombo pour le... paradis terrestre! — Zigzags et lacets à travers  
 la montagne — Un parc tropical bien choisi — Le « bambou-bourreau »  
 des rois de Kandy — Une armée de palmiers — L'étrange cocotier des  
 Seychelles — Nénuphars et orchidées — Une allée jonchée de pétales roses... 35


**Kandy-la-Sainte.**

Lanka, la « Ville d'Or »! — Mirage ou mystification? — Roitelets et tyran-  
 neaux — Deux trahisons — Ne « baedekerisons » point! — Histoire d'une  
 dent — Pèlerins au seuil du Temple de la Dalaba — Une relique bien gardée  
 Égoïsme de Bouddha, altruisme de Jésus — Noblesse kandyenne et...  
 morose . . . . . 43

**Champs de thé sur la montagne.**

Altitudes cinghalaises — Le bon hôtelier d'Hatton — Une empreinte de  
 pied de 1<sup>m</sup> 67 — Cueilleuses de thé — Prospérité des plantations — Com-  
 ment sèche une feuille de thé — Réveil d'hiver à Ceylan — Les boys du  
 « Grand Hôtel » de Nuwara-Eliya — Des éléphants, jadis, sur ces cimes...  
 Il pleut, il pleut!... — Un concours franco-écossais de phrases impronon-  
 çables. . . . . 53

**Pêcheurs de perles du Manaar.**

 Chasseur ou observateur? — Les derniers sauvages de la jungle cinghalaise  
 Le « mentram » des éléphants — Les *poissons chanteurs* de Batticaloa — D'es-  
 cale en escale — Légende du pêcheur Prakrama — Les perles du Manaar  
 Plongeurs, requins et raies géantes — La récolte sur le charnier — Un « roi  
 de la Perle » français — Philosophie de tout cela... . . . . . 65

**Villes mortes cinghalaises.**

Scruples de voyageur et d'écrivain — Ceylan, « île des lions »? — Capitales,  
 cités, temples et citadelles en ruines — La Rome du monde bouddhique  
 Anuradhapura, jadis... — Une forêt de lianes à la Gustave Doré — Un  
 éléphant solitaire a passé là... — Le plus vieil arbre de l'Ancien<sup>2</sup> Continent. 79

## JAVA L'ENCHANTERESSE

**A travers le Déroit de la Sonde.**

	PAGES
Veille de départ à Ceylan — Une matinée de flânerie — Quel est ce navire ? Course au clocher — Les hélices du <i>Tambora</i> tournent... — Passage de l'Équateur — Vers la sauvage Sumatra — Escale à Padang — Quelques mots sur les Bataks sumatriens — Vieillards à la broche... — En vue de Krakatoa — Le cataclysme de 1883. . . . .	89

**Batavia, capitale de l'Insulinde.**

Tandjong-Priok, morne port de Batavia — A travers la vieille ville — Pilon d'infamie — Un canon fétiche — Semaine... javanaise — Quelques dictons et proverbes — Weltevreden, à l'heure du thé . . . . .	103
--	-----

**Les bois d'orchidées de Buitenzorg.**

Hospitalité coloniale javanaise — Des Hollandais, amis de la France Essai sur l'administration, en Insulinde — Un janissaire d'orchidées Fête nocturne chez le Vice-Roi . . . . .	117
---	-----

**De Bandoung à Garout.**

Soukaboumi, « Lieu-de-Délices » et... sanatorium — Aube à Bandoung La forêt vierge, à Java — Dans le cratère du volcan Tangkouban-Prahou La « Montagne-des-Pares-eux » — Détails spéciaux sur la vie domestique javanaise — Le Papandayan et la « Vallée de la Mort » . . . . .	131
--	-----

**Musiques, danses, théâtre et marionnettes de Java.**

Supériorité musicale et dramatique de Java, sur Ceylan et Tahiti — Le « vent dans les bambous » de l' <i>Ang-Kloung</i> — Un gamelang princier — Danses de cour et de ville — Drames, tragi-comédies et farces — Le <i>dalang</i> ou Récit- tant — A l'instar des ombres chinoises — Un guignol javanais . . . . .	145
---	-----

**“ Petits Mogols ” javanais.**

Princes « indépendants » de Java — Réception chez un vieux régent — Des sodas sous des parasols ! — Batiks à la mode de Djokja — A la Cour de l'Empereur de Solo — Audience « impériale » et décousue — Plus de <i>ram- poks</i> entre tigre et buffle ! — Jeux favoris des quatre roitelets indigènes des Vorstenlanden . . . . .	159
---	-----

\*

**Cantiques de pierre à la gloire de Bouddha.**

	PAGES
Islamisation de l'Insulinde — Oasis hindouistes et bouddhistes — Monuments et temples brahmaniques à Java — Le Boroboudour ou « Mille Bouddhas » — Vie sculptée en bas-reliefs de Çakya-Mouni — Médiocrité des mosquées javanaises — Les sanctuaires hindous de Parambanan . . . .	173

**Le Bromo, volcan lunaire...**

Breve visite de Sourabaya — Chez un Chinois, acheteur en gros de « nids d'hirondelles » — Un mariage javanais — Poème d'épousailles — Tosari, sanatorium d'Europe — Le village des Tenggris brahmânistes — Départ en poney pour le Bromo — Un paysage lunaire — En pleine <i>Mer de Sable</i> — Le Bromo fume... . . . . .	183
--	-----

**TAHITI LA DÉLICIEUSE****Oasis sur la mer et oiseaux de paradis.**

Escales à Bornéo et aux Philippines — Vers les Mariannes et les Carolines « Iles hautes » volcaniques et « Iles basses » coralliennes d'Océanie — Un papillon de Java sur un <i>atoll</i> du Pacifique — Chez les insulaires cannibales des ex-possessions allemandes — Papous et Caroliniens — Chasse aux oiseaux de paradis — Souvenir de « Port-Tarascon », dans l'Archipel Bismarck — Les « notables » anthropophages de Matupi. . . . .	197
--	-----

**Maoris et geysers de Nouvelle-Zélande.**

Long séjour d'un « bailli interrogant » en Australie — Je retrouve, en Tasmanie, l'explorateur et géographe Alphonse de Fleurieu — Navigation sur les froides et mornes mers australes — Remontée de la Nouvelle-Zélande du Sud — Étonnante européenisation des Maoris d'aujourd'hui — Le « bon ange hôtelier » de Rotorua — Réception chez le chef indigène Patara-té-Touhi — Le « Pihé » — Présentation à « Georgina », guide patentée de Whakarewarewa — Sept lacs voisins, mais différents — Les geysers en action — Adieux à « Georgina »... . . . . .	215
---	-----

**De l'Archipel de Cook à Tahiti.**

PAGES

Les dix volcans éteints d'Auckland — Médiocrité citadine de Wellington A bord du « Maïtaï », avec 42 *scouts* australiens et un Révérend néo-zélandais — Deux fois, le même jour! — Union sacrée entre protestants et catholiques — Quelques mots sur l'Archipel de Cook — Débarquement à Rarotonga — La chère végétation tropicale, enfin retrouvée!... — Indigènes français et *natives* britanniques — Papeete, au chant du coq... . . . . . 235

**Défenseurs et « Marchands du Temple » de Papeete.**

L'arrivée à Papeete — Tahiti, pendant la guerre — Le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* devant Bora-Bora — L'amiral comte von Spée coule la *Zélée*, puis s'en va... — Attachement des Tahitiens à la mère patrie — Aspect de l'île, en « forme de raquette » — Pourquoi Papeete déçoit et pourquoi Tahiti enchante — Le Palais Pomaré — Le fonctionnarisme, assassin de la couleur locale — Impéritie de deux gouverneurs français — Tahiti est-elle, oui ou non, *colonie française*? . . . . . 245.

**Vahinées et tanés couronnés de fleurs.**

Deux jeunes vahinées qui passent... — Rigorisme vestimentaire des révérends, à Tahiti — Taïpo et Maréva, marraines de « Réva-Toua » — Le 14 Juillet, à Papeete — S. A. le prince Hinoï Pomaré donne un *amourama* en mon honneur — Cochon de lait à l'étouffée — Deux voisines de table, un peu mûres... — Un menu tahitien — Chants et danses, au clair de lune. 257

**Un mariage, à Papara.**

Pounavia, séjour de délices... — Avec « Atala », dans la montagne — La grotte mystérieuse de Maraa — Papara et son... « Moulin-Rouge » — Un ménage de « vanillistes » — *Matrimonio segreto*? — A l'orée d'un bois — Quelle est cette énigme? — Maréva parle — Tout s'explique — Un panier de mousseux pour les... mariées! . . . . . 273

**Makatéa, perle des Tuamotou.**

Continuation du « Tour de l'Île » — La vanille, orchidée paresseuse et ses préparateurs chinois — Ce gendarme est sans pitié! — Je m'arrache aux douceurs de Tahiti — Arrivée à Makatéa — La plus grande bouée de l'univers — Un iceberg tabulaire sous les tropiques — *Himéné* tuamotouans — Crabes raisonnables contre rats astucieux — Stalactites et stalagmites des cavernes de Mohoumou . . . . . 287

**O-Taïti achève de mourir...**

	PAGES
Mélancolie du départ proche — Dîner d'adieu à Pounavia — L'îlot de Motou-Outa — Le requin aveugle et le rémora paralytique — Un « frère ignorantin » qui en remonterait aux « esprits forts » — Ascension au Lac Vaihiria, avec l'Oncle Témaé — Une forêt hantée d'yeux luisants — Anathème sur « les Hommes Blêmes »! — Le <i>Grand-Requin-Bleu-Mangeur-de-Nuages</i> — <i>Ia ora na, Tahiti!</i> . . . . .	303



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
PAR BERGER-LEVRAULT, A NANCY  
LE 30 NOVEMBRE 1925

IL A ÉTÉ TIRÉ, AVANT IMPRESSION DES EXEM-  
PLAIRES NON NUMÉROTÉS, 1 EXEMPLAIRE SUR  
CHINE POUR M. ROBERT CHAUVELOT ET  
55 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ A LA CUVE DES  
PAPETERIES D'ARCHES, DONT 50 EXEMPLAIRES DANS  
LE COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 50 ET 5 EXEM-  
PLAIRES, *hors commerce*, MARQUÉS DE *A* A *E*.





